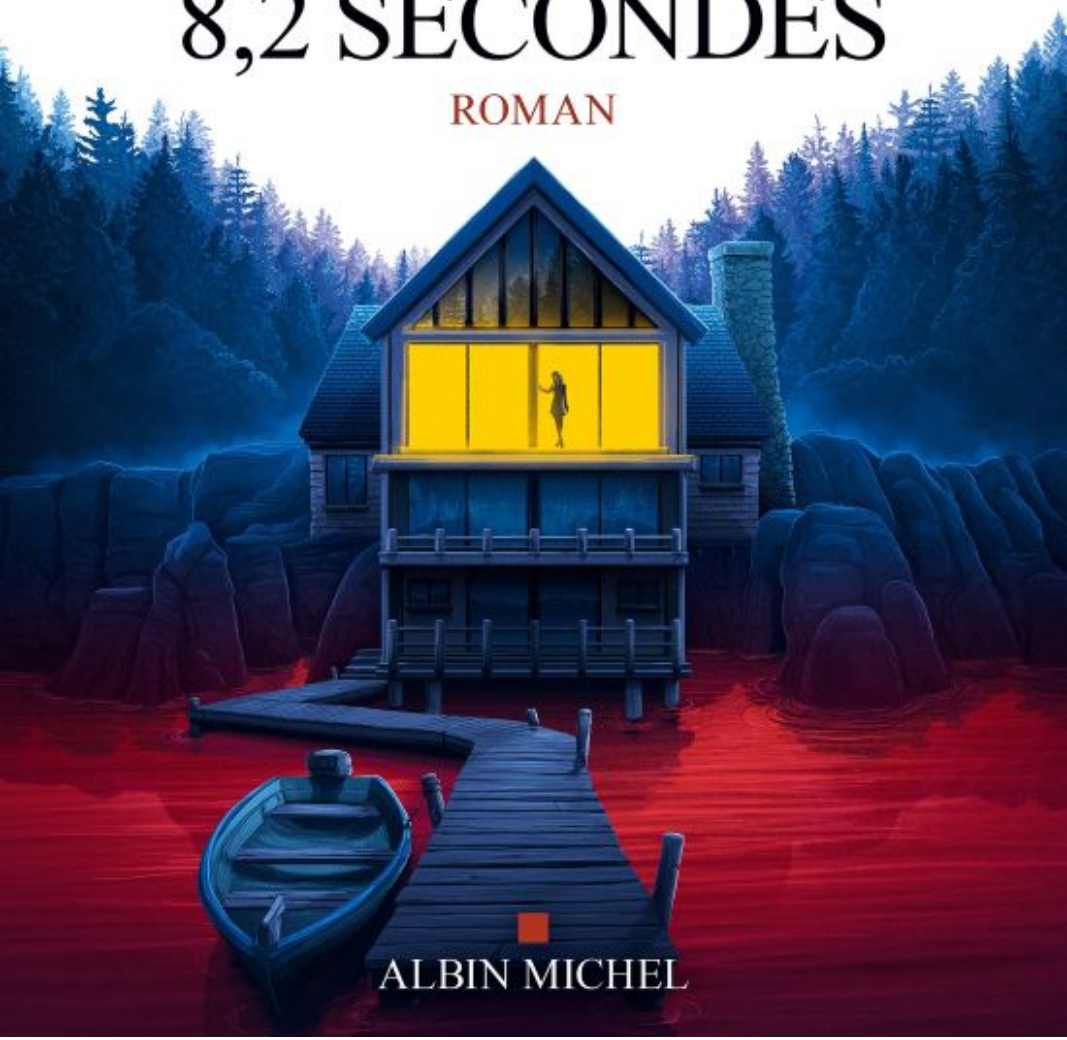
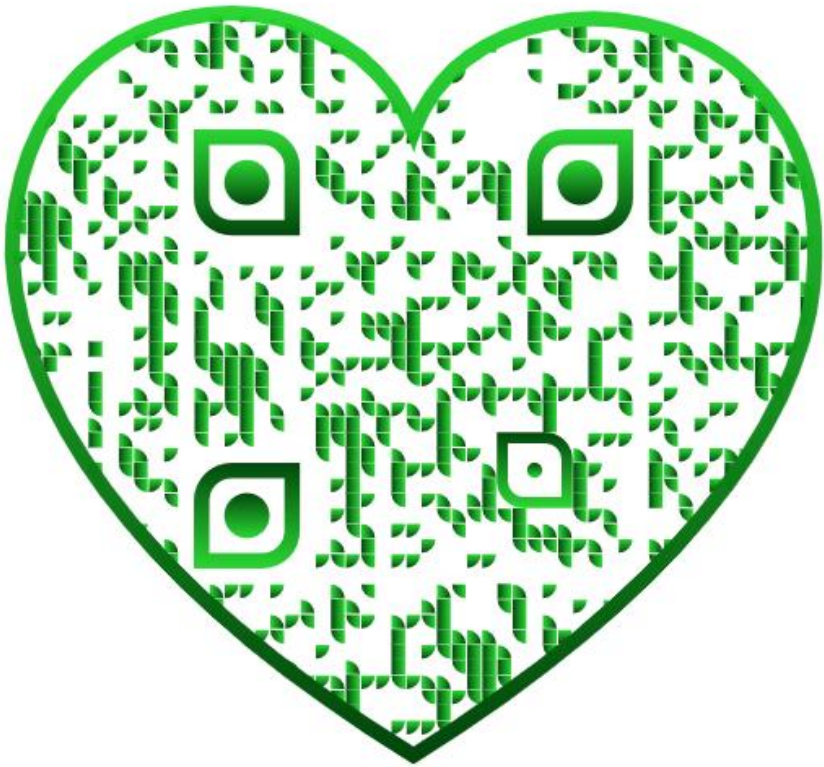
MAXIME CHATTAM

8,2 SECONDES

ROMAN



ALBIN MICHEL



MAXIME CHATTAM

8,2 SECONDES

ROMAN

ALBIN MICHEL

MAXIME CHATTAM

8,2 SECONDES

ROMAN

ALBIN MICHEL

© Éditions Albin Michel, 2025

ISBN : 978-2-226-50761-7

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Si vous souhaitez lire en écoutant la playlist qui m'a accompagné durant l'écriture, voici une sélection de quelques albums dont l'atmosphère vous isolera du monde, pour que vous soyez en tête à tête avec ce roman. Cela a fonctionné à merveille sur moi.

– *The Staircase*, par Saunder Jurriaans.

– *Boston Strangler*, par Paul Leonard-Morgan.

– *The Girl on the Train*, par Danny Elfman.

– *Servant : season 1*, par Trevor Gureckis.

À Guillaume et à mon père.
Vous savez pourquoi.

« Je me rappellerai toujours la sensation en me retournant,
sur la colline, et en regardant la maison où j'étais né, en bas,
à une distance qui lui donnait le charme des choses perdues. »

« Lavez la douleur, toutes les peurs et ce qu'il reste de mes erreurs. »

Abel, Alessandro Baricco.

« Je suis méchant parce que je suis malheureux. »

Frankenstein, Mary Shelley.

1.

Il sentait la vie.

Mélange de bois, d'humidité, de renfermé et de poussière, mais par-dessus tout, de souvenirs. Le chalet de son enfance.

Constance lâcha son sac sur le parquet et le claquement des ergots métalliques sous le cuir résonna contre le bois jusque dans les hauteurs de la bâtisse, brisant le silence, lui donnant par-là même le signal pour respirer. Une inspiration sans fin, comme si, ici, enfin, elle était autorisée à vivre. Constance avala sa salive, intimidée. Pendant quelques secondes, elle vit défiler les silhouettes de ses parents, elle petite… Même leurs chiens successifs, et elle se demanda si les fantômes n'étaient pas, en fin de compte, la projection de nos souvenirs, des fragments de nous, propulsés par un impérieux besoin de relier le passé au présent. *C'est le temps qui nous hante, non les lieux, ni les personnes.*

– Je suis à la maison, dit-elle tout haut – davantage une affirmation pour elle-même plus qu'une annonce dans la mesure où elle était seule entre ces murs – elle fut surtout surprise par la fragilité de sa propre voix, impressionnée par l'écho qui rendit aussitôt concrète sa solitude.

L'enfant en elle n'était pas loin. Constance s'aperçut alors dans le miroir de pied rivé entre les patères du vestibule et le meuble à chaussures que son père avait fabriqué tout un été, lorsqu'elle avait seize ans. La gamine avait pourtant disparu depuis longtemps. En un battement de cœur. L'innocence engloutie, des rides apparues et creusées au fil de décennies dispersées à se construire, à s'oublier. Constance ne se voyait pas comme la presque quinquagénaire qu'elle était, elle demeurait dans sa tête, très souvent, la tendre femme

d'autrefois, un peu insouciante, un peu légère, jolie et sémillante, jusqu'au moment d'apercevoir son reflet dans une vitre ou un regard cruel. Où était passé tout ce temps ? Lorsqu'elle croisait des femmes plus jeunes, belles de leur fraîcheur volatile, il lui arrivait parfois d'éprouver une jalousie déplacée, comme si c'était à elles que profitaient ses propres années évanouies, qu'elles lui dérobaient sa vitalité.

Elle se trouvait heureusement encore séduisante, même si le blond de sa chevelure s'était assombri vers un jaune ficelle moins étincelant, ce que les plis et les flétrissures avaient entamé appuyait désormais son charme, dégrossissait le bloc autrefois figé et un peu strict de ses traits en le creusant, et Constance se savait capable de compenser avec son assurance, sa personnalité et son intelligence, un physique qui n'était plus la première arme de séduction de son arsenal. Mais la question se posait-elle encore ?

Elle chassa cette pensée parasite d'un haussement d'épaules.

Constance se mit à déambuler dans la grande pièce centrale du chalet. Elle laissait remonter la mémoire de chaque objet. La jarre à fossiles sur le buffet – rituel familial depuis son plus jeune âge que d'aller explorer les petites falaises de craie dans la forêt pour fouiller leurs entrailles en quête de ces minuscules trésors du passé, rituel qu'elle avait par la suite transmis à Tom et à Lenny. Le collier de wampum accroché au mur – que son père avait négocié pendant trois heures à un Onondaga en bord de route, pour l'offrir à la mère de Constance, un après-midi de promenade par une chaleur suffocante. Les deux sofas face à face, élimés, tachés, mais dans lesquels s'étaient tenus tant et tant de conversations, de lectures, de siestes, d'en-cas et de câlins, qu'il était devenu impensable de les changer, sinon en remplaçant les coussins presque chaque été. La lampe de Granny Mo sculptée dans une racine de cèdre rouge qu'on proclamait plus vieille que la déclaration d'Indépendance du pays – « la racine, pas grand-mère Mo », répétait le père de Constance au moins à chaque visite du chalet. La cheminée en granite des Adirondacks encore noircie de ces milliers de flambées réconfortantes ; le tapis zapotèque bariolé où se couchaient tous les chiens ; les chaises du bar où sa mère sirotait sa citronnade préférée ; la longue table en chêne où ils prenaient leurs repas… Partout où se posait le regard de Constance, une myriade de visions émergeaient sans effort.

Elle leva le nez vers la baie vitrée avec la vue immense sur le lac Skaneateles. Sur toute la longueur, rien que du verre, et le sentiment de voler au-dessus de l'eau. Le chalet, qui épousait un escarpement d'une dizaine de mètres tombant dans les flots d'un vert profond, était construit en trois terrasses successives qui descendaient presque jusqu'à la surface : on entrait par le haut, l'étage du quotidien, celui qui dominait la vue, qui donnait le ton. Ici, on devait élargir son regard, l'esprit portait loin. C'était la doctrine du chalet. « Vois à ton rythme, mais vois tout », affirmait la vieille Mo.

De sa grand-mère maternelle, Constance ne gardait que trop peu d'images, Mo était partie lorsqu'elle n'avait que onze ans, mais cela avait été suffisant pour qu'elle imprègne le tissu de ses perceptions et qu'elle imbibe l'esprit de Constance de sa voix rocailleuse – on pouvait presque entendre les volutes de chacune des milliers de cigarettes qu'elle avait fumées toute sa vie érailler sa gorge et voiler ses cordes vocales. C'était elle qui l'appelait Connie, surnom que Constance détestait, mais à Granny Mo on ne pouvait s'opposer. Les yeux de la vieille Mo étaient à l'instar de sa voix : usés mais vifs, délavés mais pénétrants, deux billes d'un jaspe vert sombre qui ressemblait étrangement à l'eau du Skaneateles. Un vert onduleux dans lequel il y a toujours quelque chose à voir, à prendre, à penser. Piqueté d'une vie intérieure invisible mais omniprésente, là encore comme le lac.

Mo avait nourri l'âme de Constance. On dit que l'adulte ne cesse de courir après l'enfant qu'il a été pour se comprendre. Granny Mo lui avait facilité l'effort, déposant dans son sac à dos de vie les conclusions de son propre vécu, sa sagesse, comme autant de ballotins fermés par de savants nœuds, et que l'adolescente, puis la jeune femme, jusqu'à celle qu'elle était devenue aujourd'hui, s'était acharnée à délier pour découvrir à chaque fois un enseignement nouveau dont elle avait pu s'accompagner toute son existence. « Vois à ton rythme, mais vois tout » était le plus récurrent, mais il y avait quantité de phrases semblables qui louvoyaient dans le cortex de Constance et qui remontaient à la surface de temps à autre, parfois guidées par l'à-propos de la conscience, d'autres fois avec le fracas embarrassant de l'inconscient qui cherche à vous montrer ce que vous ne voulez pas voir.

Constance demeura ainsi de longues minutes, à contempler le lac qui s'étirait jusqu'à l'horizon, une fuite en avant vers la ligne de

brume tout au fond, celle qui nuance toute distance, tout avenir ; et ses berges molletonnées d'une ouate végétale sans fin, comme si la forêt du monde démarrait d'un côté pour parcourir la planète jusqu'à se terminer sur l'autre flanc, juste en face, à peine séparée par cette ligne de vie au vert insondable.

Ça tombe bien, c'est ici que va être mon univers désormais, songea Constance. *D'un bord à l'autre du Skaneateles.*

Elle venait de quitter la ville, son appartement, son errance professionnelle pour accourir ici, se réfugier vers son passé, s'envelopper dans ses souvenirs. Le duplex de Brooklyn Heights offrait pourtant un confort indécent, cocoonisé pendant des années à force de chiner ses meubles vintage, de penser le moindre détail de sa déco, avec, là aussi, une vue imprenable, sur la skyline de Manhattan cette fois.

Ce n'était pas le lieu qui était devenu un problème, c'était son occupante.

C'était le vide qu'il incarnait surtout.

Constance soupira.

Un frisson brutal remonta à la vitesse de l'émotion le long de son corps jusqu'à envahir son cerveau.

– Cet endroit a besoin d'un bon feu, commenta-t-elle sans bien savoir si c'était la nouvelle fraîcheur de septembre ou quelque chose de plus viscéral, de plus personnel, qui la faisait tressaillir.

Elle fit un pas de côté et pivota pour regarder l'ensemble du salon, la cuisine ouverte, la mezzanine au-dessus. Un lieu si familier. Si intime.

C'était exactement ce dont elle avait besoin.

S'immerger dans le cocon de son enfance, de ses origines, pour savoir ce qu'elle devait faire. Continuer ou arrêter. Et pourquoi. Une décision cruciale. Déterminante.

Elle n'avait plus droit à l'erreur et le savait parfaitement.

Constance venait ici pour effectuer un choix complexe qu'elle résumait en deux verbes. L'un était déclinable à l'infini ; l'autre, irrémédiable.

Vivre ou mourir.

2.

Il sentait la vie.

Le parfum floral d'un déodorant puissant intriqué aux premiers – ou derniers, selon le point de vue – relents d'existence qui cherchaient à s'extraire par les pores : l'odeur d'une douce sueur tout d'abord, mâtinée d'une touche cireuse (la saponification du corps), et enfin seulement venaient les particules du fer, de la viande crue.

Du sang qui stagnait sous ces tissus encore étrangement rosés.

– Pour un macchabée, il sent bon, fit remarquer May en se redressant de la table d'autopsie où attendait le corps.

Le légiste ne l'écoutait pas, trop occupé à lire les SMS sur son portable tout en enfilant la dernière couche de gants en plastique.

May en profita pour scruter son cul, le Dr Lerner avait la réputation d'être une gravure de mode dont la dextérité à l'intérieur des corps ne s'appliquait pas qu'aux morts. Hélas, en l'état, il était enveloppé d'une surblouse peu avantageuse.

Un gros préservatif bleu. Déjà prêt à l'usage, le Dr Lerner, pensa May.

Le jeune trentenaire repoussa son portable sur la paillasse et pivota vers la table d'autopsie et l'inspectrice. Il la gratifia d'un large sourire séduisant, comme une publicité pour la qualité des soins dentaires dont sa bouche parfaite avait bénéficié.

– Je ne vous ai jamais vue, dit-il, intrigué. Nouvelle ?

Ses pupilles glissèrent de haut en bas sur May pour la détailler sans aucune gêne. Un regard anachronique à l'ère #MeToo. May s'en foutait. Elle en tira même une certaine fierté. Elle se donnait un mal de chien pour sculpter son corps, alors à défaut de servir, qu'il lui apporte un minimum de reconnaissance rassurait un peu son ego.

– Non, c'est juste qu'habituellement ma force est plutôt au contact

des vivants.

Lerner fronça les sourcils.

– Vierge ?

– C'est ma dixième.

Le médecin retrouva sa sérénité calculée.

À trente-quatre ans, May avait du métier au sein de la police de New York, mais finalement assez peu d'homicides au compteur. La plupart des affaires étaient prises par les enquêteurs plus expérimentés, quand il ne s'agissait pas de cas complexes ou sensibles qui filaient, pour son secteur, directement à One Police Plaza, le siège des unités d'élite, dont le Manhattan South Homicide Squad. Et puis elle officiait au sein du 6e commissariat de Manhattan, celui de Greenwich Village et de West Village, des quartiers calmes où les meurtres se faisaient rares.

– C'est qui, votre binôme ?

– Rouquemoute.

– Alexander ? gloussa le légiste. C'est pour ça qu'il vous a envoyée seule.

Ce fut au tour de May de se renfrogner.

– Vous m'expliquez ?

Le Dr Lerner pointa son index bleu vers le mort.

– C'est probablement pas un homicide. Alexander ne se déplace jamais quand il est sûr que ça ne sert à rien. Il était sur la scène ?

– Oui, c'est lui qui a conduit les opérations.

– Alors il en a assez vu. Un accident, et il sait que l'autopsie va conclure en ce sens. Laissez-moi deviner : vous faites équipe depuis peu, n'est-ce pas ?

– Deux mois.

Lerner lâcha un ricanement qui signifiait « Jeune padawan, tu ne sais encore rien. »

Et moi je t'emmerde, Schtroumpf connard.

May avait dû changer de partenaire un peu rapidement. Conséquence d'être tombée dans les bras du précédent, marié à une avocate qui avait assez de connaissances dans le NYPD – Département de police de New York – pour renvoyer May aux contraventions sur la voie publique. Heureusement pour elle, l'épouse cocue avait préféré s'en prendre à son mari, qui avait été muté dans l'urgence pour faire le café dans les sphères administratives, à l'autre bout de la ville.

Et dans la foulée, May avait hérité de Rouquemoute, le bedonnant doyen du Detective Squad du 6e, à la moustache dégoulinante sur sa bouche trop fine, et dont la chevelure autrefois incandescente n'était plus qu'une fine paillasse tirant sur le jaune chassieux. Rouquemoute n'était pas aimable, pas généreux, c'était un homme taciturne, le cuir passablement élimé par ses années de service, expérience que, jusqu'à présent, il partageait peu avec sa nouvelle camarade.

– En attendant, Gerry Alexander n'est pas légiste, il peut encore se planter.

Lerner haussa mollement un sourcil dubitatif qui en disait long, releva son masque sur sa bouche parfaite et approcha du chariot où étaient exposés les scalpels.

Méticuleux, il procéda à toute la première partie de l'examen comme s'il n'avait aucun a priori, enregistrant toutes ses constatations dans le micro suspendu au-dessus de la table et relié à un ordinateur plus loin dans la salle ventilée. Le bourdonnement du puissant aérateur attira l'attention de May.

– Je croyais qu'il était préférable de ne pas l'utiliser tout de suite, pour pouvoir « sentir » le mort, fit-elle remarquer.

Lerner secoua la tête.

– C'est la médecine à l'ancienne, ça. Moi je ne m'impose plus ce genre de connerie, c'est bon. Les machines font le sale boulot maintenant. S'il y a un produit quelconque dans son sang, elles l'afficheront à la toxico sans qu'on se crame les muqueuses olfactives pendant quarante ans, ni qu'on souffre de déformation professionnelle quand on sera en famille, avec nos gosses dans les bras, à comparer l'odeur dans leur cou à celle d'un cadavre éventré le matin même sur cette table.

May émit une approbation ou un son qui y ressemblait depuis le fond de la gorge. C'était une vision du job… Pas certaine qu'elle aurait plu à la plupart des vieux légistes qui ne juraient que par l'instinct.

– Ce métier tape déjà bien assez sur le système comme ça, insista Lerner tout en plantant son scalpel dans le muscle de la cuisse pour y découper un long sillon écarlate. Vous saviez qu'après une autopsie, généralement, on a faim ? Et pas n'importe quel appétit ! Faim de viande. Rouge. Crue. Genre tartare ou steak saignant. Vous n'avez jamais remarqué ?

– Euh… non.

– Vous vous êtes fermée à vos sens pour vous protéger, c'est pour ça. Classique.

May trouvait l'idée plutôt rassurante, au contraire.

– C'est animal. Nous sommes le fruit d'un million d'années d'évolution à chasser, à bouffer les protéines des proies que nous découpions. C'est pas mille ou deux mille ans de civilisation qui effacent ce comportement dans nos cellules primitives. Passer deux heures et demie en gros plan sur de la barbaque, forcément, ça réveille nos pulsions élémentaires.

May étouffa un soupir. Elle n'avait plus du tout envie de lui retirer sa blouse d'un coup.

Il poursuivit les crevures sur les membres, à la recherche d'hématomes intérieurs invisibles sur la peau, et continua avec l'ouverture en Y à proprement parler, en commençant depuis les clavicules jusqu'au pubis, en prenant soin de contourner le nombril – tradition chez tous les légistes du monde, on ne déchire pas le lien qui rappelle qu'on nous a donné la vie.

Malgré la ventilation ronflante, l'odeur de fer et de viande gâtée s'intensifia et May dut déglutir plusieurs fois pour se contenir. Elle regrettait de ne pas avoir mis de masque pour l'atténuer.

Lerner en était à extraire un morceau de poumon lorsqu'il s'arrêta et s'écria :

– Je sais ! Linda Fiorentino !

– Pardon ?

– Vous ! Vous êtes le sosie de Linda Fiorentino ! Mais si ! L'actrice des années 90. *Last Seduction*, *Men in Black*, *Jade*… Vous lui ressemblez, quoi ! À ses débuts au cinéma.

– Si vous le dites.

May n'avait aucune idée de qui était cette Linda Fiorentino, mais se répéta silencieusement le nom pour être sûre de regarder en sortant, dans l'espoir de la trouver jolie. May pouvait impressionner par son franc-parler, dégager une assurance à toute épreuve par sa manière de foncer, de ne pas baisser les yeux, voire de provoquer parfois, mais en réalité, s'il était un domaine dans lequel elle manquait de confiance, c'était sa capacité à séduire. Elle se trouvait trop sévère, le regard trop dur, la chevelure trop épaisse et noire, la cicatrice à sa lèvre – souvenir d'une rencontre avec un chien durant son enfance – trop masculine. Alors se retrouver associée à une actrice l'intriguait,

pourvu qu'elle soit sensuelle.

Déjà passé à autre chose, le Dr Lerner demanda :

– Vous travaillez sur GML ?

– Non. Ce sont les gars du South Homicide Squad qui sont dessus. On les surnomme One Plaza entre nous, à cause de leur adresse.

– Merci, je connais One Plaza. Mais je pensais que tous les enquêteurs de New York bossaient à un moment ou à un autre sur lui. C'est tellement énorme.

– Ils ont carrément formé une task force spécialement dédiée à son cas, exposa May.

Huit victimes avérées en cinq ans. Jamais aucun indice. À l'heure de l'ADN, des caméras partout, cela relevait de l'impossible. GML, Grand Méchant Loup. C'était un journaliste du *New York Post* qui l'avait baptisé ainsi à cause des morsures qu'il infligeait à ses victimes. Des morsures nombreuses, jusqu'au sang.

Et encore, si la presse connaissait les détails… May déjeunait de temps en temps avec un des super-flics de One Police Plaza et il lui avait rapporté que GML mordait les tétons jusqu'à partiellement les sectionner.

– Ils n'ont toujours rien ? s'étonna le légiste.

May ne répondit pas. Ce n'était pas dans son genre de partager des infos et encore moins de faire circuler des ragots.

– N'empêche, ce GML, c'est la preuve que ça existe encore, les tueurs en série, fit Lerner, presque content. On nous raconte que c'est fini, que c'était un mal du siècle dernier, eh bien non ! Ok, il y en a moins, c'est…

– Non. Il n'y en a pas moins, le coupa May. C'est juste qu'on les arrête avant qu'ils ne recommencent. Dès le premier crime, la plupart sont désormais interpellés. Donc, par définition, il n'y a plus de série. Mais si vous voulez mon avis, il y en a davantage même.

– Au moins ils ne font pas huit victimes chacun !

– Pour l'instant.

Lerner releva sa main au gant rougi qui fourrageait au fond du cadavre sous les scialytiques et observa May, dans l'attente de précisions.

– Comme ils se font choper au premier crime, développa-t- elle, la plupart d'entre eux ressortiront un jour. Et vous savez comme moi qu'un tueur en série ne se soigne pas.

– Ils repasseront à l'acte une fois libérés.

– Et statistiquement, ils seront nombreux à ressortir dans quelques années.

Lerner prit une profonde inspiration, accablé, avant de se remettre à l'ouvrage.

– Au moins, je ne manquerai pas de boulot, souffla-t-il.

La chanson *Empire State of Mind* de Jay-Z se mit à résonner dans la salle froide. « New Yooooooooork ! » chantait la voix d'Alicia Keys.

– Oh, me dites pas que c'est…, maugréa Lerner.

May acquiesça en sortant son téléphone de sa poche de jeans d'un air faussement contrit.

– Si. Désolée.

– Vous êtes un vrai cliché.

May recula pour décrocher.

– Le gardien de l'immeuble vient d'appeler, il dit que l'occupant du 4B est rentré, l'informa la voix glaireuse de Gerry Alexander.

– Pourquoi vous ne m'avez pas dit que ce n'était pas un homicide ?

– Parce qu'on n'en sait rien.

– Vous n'y croyez pas une seconde.

– Possible que je me plante.

May eut envie de répliquer, de dire à Rouquemoute qu'il était autant réputé pour son sale caractère que pour sa perspicacité, mais elle n'en fit rien.

– Quand t'en auras fini avec la barbaque, dit-il, file voir le 4B, c'est le seul voisin dont on n'a pas le témoignage.

Ça ne servirait à rien, May l'avait compris, mais elle se contenta d'un « Entendu » tandis que Rouquemoute avait raccroché sans attendre la confirmation. Il était le doyen, elle était la plus jeune du département et c'était ainsi.

Elle revint vers la table d'autopsie où le Dr Lerner pesait le foie qu'il avait prélevé et disposé dans sa balance suspendue.

– Belle bête. Dur au toucher. Tirant sur le jaune. On va creuser de ce côté, annonça-t-il, c'est prometteur. Hygiène de vie merdique garantie.

May n'écoutait plus vraiment, vexée par l'attitude de son collègue au téléphone. Elle finit par dire, comme pour elle-même :

– Vous savez ce qu'il y a de bien avec les clichés ? Au moins, eux ne vous déçoivent jamais.

3.

Sa montre indiquait 13 h 11.

Il était encore tôt, elle avait du temps devant elle pour s'installer.

Constance avait bien roulé depuis Brooklyn, moins de quatre heures et demie pour parvenir au chalet, elle était partie avant les hordes matinales pour s'épargner les bouchons, même si elle roulait à contre-trafic, au moment où les gens venaient en ville tandis qu'elle cherchait à s'en échapper. Pour elle, dont le métier consistait à injecter un sens caché à tout ce qu'elle faisait, « s'échapper de la civilisation » ne pouvait être une expression choisie au hasard par son esprit.

Elle haussa les épaules, pas motivée pour se projeter maintenant dans une introspection douloureuse, lorsqu'on gratta à la porte. Constance obéit telle une groom aux ordres, et le golden retriever blanc cessa de haleter pour redresser ses oreilles et fixer sa maîtresse depuis le seuil où il se tenait.

– Eh bien quoi ? J'ai une sale gueule ? Monsieur a fini son petit tour ? Allez, entre. Solace, pied !

Entendant son nom, le chien s'exécuta pour s'empresser d'aller renifler chaque recoin de la grande pièce à vivre. Constance en profita pour prendre son sac et s'engagea dans l'escalier vers le niveau inférieur.

– Si tu pisses dans la maison, je te coupe les couilles, tu connais le tarif.

Le chien releva le museau pour la regarder comme s'il était outré, et sa maîtresse disparut dans les marches.

En dessous, le couloir était sombre, une étroite fenêtre tout au bout dont la luminosité était tamisée par l'épaisse frondaison de la forêt à flanc de pente. La chambre principale était un peu plus loin sur

la gauche. Constance avait craint cet instant pendant tout le voyage. C'était la première fois qu'elle y retournait depuis plus d'un an. Elle poussa doucement la porte qui s'écarta sans un bruit, comme intimidée elle aussi.

La pièce avait toujours senti le bois. Les volets étaient fermés, ne laissant qu'un interstice de soleil projeter un trait sur le parquet, un rail sur lequel se poser. *La vie serait plus simple s'il y avait ce guide de lumière pour nous montrer quelle voie suivre lorsqu'on est plongé dans les ténèbres*, songea Constance. Elle ouvrit les volets pour laisser le jour et la fraîcheur envahir la chambre, puis tira sur la fermeture de son sac pour en extraire un petit cadre photo. Tom et Lenny hilares, tenant chacun un bâton de glace, le nez de son fils couvert de glace blanche et la joue de son mari maculée d'une attaque semblable. Ce n'était pas la photo où ils étaient le plus beaux, mais le souvenir de ce jour était si vivace dans la mémoire de Constance qu'elle l'adorait. Un de ces instants où elle s'était vue sortir d'elle-même, prendre le recul suffisant pour se dire qu'elle était heureuse. Simplement bien, et heureuse. Elle s'était précipitée sur son téléphone pour capturer cette émotion. Ils n'étaient pas les plus beaux, certes, mais ils étaient les plus complices, les plus vrais, et leur joie irradiait le cliché jusqu'à lui donner du relief. Jusqu'à le faire briller d'une lueur intérieure.

Constance déposa le cadre sur la table de nuit en pin. Ce serait son repère, un ancrage auquel se raccrocher. Elle déballa le reste de ses affaires, qu'elle rangea dans l'armoire, et fit son lit pour en être débarrassée. Son cœur était lourd, elle devinait les battements qui cognaient contre l'intérieur de sa poitrine, comme pour lui faire mal. Pour se plaindre. Pour lui rappeler qu'il souffrait. *Chaque chose en son temps.* Elle voulait d'abord prendre ses marques. Elle refoulait la multitude de souvenirs qui s'amassaient aux portes de sa mémoire, qui tambourinaient avec l'impérieux désir de se projeter vers elle. Ce n'était pas le bon moment.

Constance enfila un maillot de bain, puis descendit au dernier étage, celui qui donnait directement sur le lac, et déverrouilla la porte de la terrasse. La vue la pénétra avec la même intensité qu'à chaque fois. Ainsi posée, juste au-dessus de la surface de l'eau verte, elle prit sa décharge de beauté et de majesté avec la même innocence que si c'était la première fois, et cela la rassura aussitôt. Après toutes ces années, elle n'était pas lassée, pas habituée à ce spectacle. Se sentir si

petite face à l'étendue d'eau lisse qui courait à perte de vue entre les pentes des forêts, si fragile au pied de cette nature immense, séculaire qui, elle, semblait là pour durer éternellement, c'était ce que Constance éprouvait depuis toute petite lorsqu'elle descendait sur le plancher devant le ponton. Jamais blasée, elle avait seulement appris, avec les années, à ne plus en avoir peur. Enfant, c'était un moment d'angoisse, sortir de la buanderie, craintivement, passer d'un lieu clos où elle était protégée à un espace sans fin, colossal, lui donnait la chair de poule. Elle avait le sentiment que toute la vallée se tournait vers elle pour l'observer, les milliers de conifères dardaient sur elle leurs aiguilles intriguées, et la vie profonde du lac remontait à la surface pour l'épier, attendant ses tendres petons, ses cuisses douces et tout son corps frêle pour l'engloutir à l'instant même où elle oserait descendre les barreaux de l'échelle.

Se baigner était un calvaire. Une épreuve. Et Constance bénissait le ciel d'avoir eu des parents patients qui ne l'avaient jamais forcée. Heureusement, Lenny n'avait pas hérité de sa trouille, il n'y avait pas d'atavisme de la peur, semblait-il, ou du moins toutes les peurs ne se transmettaient pas, manifestement.

La barque n'était pas amarrée au ponton, elle était encore rangée dans l'abri sur le côté du chalet. Constance se chargerait de la mettre à l'eau plus tard. Elle s'avança sur la jetée de planches qui s'étirait sur le lac, jusqu'au bout, là où l'eau était profonde, d'un vert sombre, et posa les mains sur l'échelle en acier inoxydable qui l'avait tant terrifiée autrefois.

Dos au lac, elle s'enfonça lentement dans sa froide substance qui l'enveloppa comme une bouche. Oui, le Skaneateles était un monstre qui vous mordait jusqu'au sang, la gueule glacée, des crocs comme des aiguilles qui vous rentraient dans la chair. Une araignée gigantesque, voilà ce qu'il était. Car au bout de quelques minutes, son venin faisait effet, et vous ne sentiez plus votre propre corps, engourdi, prêt à se faire ingérer lentement, digérer par cette créature informe dans laquelle vous nagiez, inconsciemment. Une grosse araignée silencieuse qui attendait patiemment que vous vous abandonniez dans sa toile liquide.

Constance n'avait rien oublié de ses peurs enfantines, elle les revivait parfois en venant ici, sans l'émotion, juste des souvenirs prégnants. Le temps avait fait son œuvre. Grandir, c'était apprendre à

se débarrasser de ses terreurs primitives pour en développer d'autres, plus rationnelles, plus diffuses, celles des adultes. Vieillir, c'était y retourner un peu, non ? se demandait-elle souvent. À cet état candide et sensible, connecté aux premiers émois des humains, à ses phobies ancestrales, celle du noir, des espaces clos, des bestioles dans l'obscurité… *Tout ce qui vous attend dans la mort.* Non, probablement pas. En tout cas, elle ne ressentait rien de tout cela. *Parce que tu n'es pas vieille.* Pourtant la mort approchait, non ?

Constance préféra enfoncer son visage dans l'eau froide plutôt que de répondre à cette interrogation. Désormais, elle aimait nager ici. C'était un rituel de bienvenue, pour se laver de la pollution urbaine, des mauvaises ondes qu'elle apportait avec elle.

Elle fit quelques coulées fluides pour se détendre, pour s'imprégner, et lorsqu'elle se sentit enfin déliée, elle retourna vers le ponton pour se sécher sur le bois où elle frissonna sous le soleil plus assez chaud de septembre. Solace était venu s'allonger sur la terrasse, profitant de la porte restée entrouverte, et il l'observait avec la sérénité de celui qui sait que tout va bien puisqu'il voit sa maîtresse. « Non, il a juste l'air débile parce qu'il est débile », aimait corriger Tom quand Constance parlait de Solace ainsi, comme d'un être malin. Elle se laissa bercer par le feulement de la brise dans les branches autour d'elle, par le doux clapotis contre les poteaux sous elle, le pépiement des oiseaux… Elle s'endormit presque, et se redressa en réalisant qu'elle n'avait pas sorti la glacière de sa voiture.

À peine changée, elle allait ouvrir le coffre de son SUV, lorsqu'elle entendit le ronronnement d'un autre moteur qui approchait. Constance soupira. Ça ne pouvait qu'être Ezra Sommers. Ils partageaient le même chemin à travers bois, et il vivait tout au bout, obligé de passer devant le chalet des Holloway pour rentrer chez lui. Si elle se dépêchait, elle pouvait encore foncer se planquer dans la maison. Ce serait assez vain, dans la mesure où le vieil Ezra verrait le SUV garé devant et comprendrait qu'elle était là. Il viendrait tôt ou tard lui rendre visite, alors elle opta pour affronter son regard dès maintenant. Autant savoir tout de suite.

Le pick-up bleu était presque aussi ancien que son conducteur lorsqu'il apparut derrière la rangée de chênes rouges, il ralentit dès qu'il aperçut Constance et s'arrêta à son niveau. La vitre s'abaissa avec une lenteur désespérante et Constance salua le vieil homme d'un geste

de la main.

– Tu es rentrée, approuva-t-il.

Son visage, à l'ovale allongé, était plus fripé qu'une chemise en lin pas repassée, ses cheveux courts blancs ressemblaient à de la paille dure, et ses facettes parfaitement blanches luisaient entre ses lèvres fines, mais s'il y avait quelque chose qu'on ne pouvait enlever à Ezra, c'était la bienveillance de son regard. Jamais il ne toisait quelqu'un, il se contentait de poser ses pupilles avec une délicatesse apaisante, on pouvait deviner que c'était intentionnel, fruit d'une volonté travaillée, encore à son grand âge, de ne jamais froisser, de ne jamais accrocher, seulement de caresser et d'attendre de voir ce qu'il en ressortirait.

– Je savais que je te trouverais là, fit Ezra avec un sourire énigmatique.

Constance se tendit à ces mots. *Donc il sait.*

– Comment ça ?

– L'intuition. Trop longtemps que je ne t'y ai pas vue, ça ne te ressemble pas. On a tous besoin de se ressourcer à un moment ou à un autre.

– La voix de la sagesse.

– Celle de l'expérience. Tu es venue écrire un de tes scénarios ?

– Peut-être, oui.

Le plus personnel et intime.

– J'ai revu *Le Sarcasme des fragiles* l'autre jour, c'est vraiment très bon, ton meilleur selon moi.

– Sublimé par les comédiens et le réalisateur.

– Ne fais pas ta modeste ! Tu viens d'arriver ? La voiture n'était pas là hier.

– On ne peut rien te cacher.

– Je te laisse t'installer, je passerai dans les prochains jours avec une bouteille, pour que tu me racontes les nouveaux potins d'Hollywood.

– Tu vas être déçu, je vis toujours à New York, et je ne fréquente toujours pas les stars du cinéma.

– Tu dis ça à chaque fois, mais tu as plein d'anecdotes à partager. Allez, aère-moi tout ça, et si tu as besoin, tu sais où me trouver !

Sans attendre de réponse, il fit vrombir son moteur pour repartir.

Constance recula sur le tapis d'aiguilles de pin et fit la moue. Au final, il n'avait pas l'air d'être au courant. C'était surprenant, et en

même temps rassurant. Ezra se tenait à l'écart des nouvelles du monde, centré sur sa petite personne et sur sa vie ici, loin de tout.

Il ne savait donc pas et cela arrangeait bien Constance.

Elle pourrait continuer à faire comme si de rien n'était avec lui.

Elle avait besoin d'un peu de normalité. Le temps de faire le tri. De savoir comment agir pour la suite.

La scénariste ouvrit la glacière posée dans son coffre. La nourriture qu'elle avait emportée était encore fraîche avec le pain de glace sur le dessus. Elle sortit les deux sacs pour dévoiler la boîte de glaces vanille-chocolat Good Humor. Les préférées de Lenny.

Elle s'empara de la boîte cartonnée et l'ouvrit pour en extraire un pistolet Glock 17. L'arme était chargée. Prête à tirer.

Constance redressa la tête vers le chemin où avait disparu le pick-up d'Ezra.

Le Glock pesait son poids.

Celui du doute.

4.

Sa montre indiquait 13 h 11.

May avait quitté le 520 First Avenue, le centre de la pathologie forensique – les bureaux du légiste de Manhattan –, par la porte latérale dans la 30e Rue pour s'épargner les journalistes qui campaient dans le hall. Les plus organisés disposaient d'un trombinoscope des inspecteurs de la presqu'île et lorsque l'un d'eux vous identifiait, vous pouviez être sûr de passer sur le gril, la recherche de la moindre particule d'information les rendant plus agressifs et insistants que jamais.

Deux camions des chaînes de news étaient garés là, entre les vans Ford noirs du bureau du légiste, supposés être discrets mais désormais connus de tous. May s'était faufilée dans sa voiture banalisée, une Dodge Charger Pursuit, et avait démarré comme dans une série policière, trop fort, trop vite, pour s'éloigner rapidement.

La jeune flic avait une vingtaine de minutes pour réfléchir avant de rallier sa destination. Le Dr Lerner avait refusé de se mouiller mais n'avait rien trouvé à l'examen du corps qu'il puisse considérer comme suspect, et s'il ne se prononçait pas tout de suite sur les causes de la mort, il lui avait dit que la toxicologie serait probablement d'une précieuse aide. « Ça et la gueule de son foie », avait-il tout de même lâché avant de libérer May.

Rouquemoute avait eu du pif, c'était un accident. Mort naturelle.

– Alors pourquoi on nous envoie perdre notre temps ? ronchonna-t-elle tout haut.

Pour rassurer la populace. Parce que les patrons voulaient faire bonne impression sur le quartier, principalement occupé par des gens puissants dont la voix pouvait porter lors des prochaines élections.

May roulait à contrecœur, contrariée par l'idée de ne pas être utile. Ce dernier témoin n'avait aucun intérêt, rien que de l'administratif encombrant. Mais ils avaient recueilli les avis de tout l'immeuble, à l'exception de ce… Comment s'appelait-il déjà ? May consulta son téléphone portable, en gardant une main sur le volant.

Jack Tettler.

Un nom d'acteur. *Non, plutôt d'écrivain. Un peu intello, un peu avocat. Un mec chiant.*

L'appartement de la victime – mais pouvait-on encore parler de victime ? sinon victime de ses excès, alimentaires ou autres… – se situait sur le côté de l'immeuble, sur Charles Street, mais l'entrée se faisait par le 350 Bleecker Street, juste à côté du commissariat où May officiait. La jeune flic était arrivée sur la fin, lorsque le corps était emporté par l'équipe du légiste, c'était Rouquemoute qui avait fait les constatations sur place, toutefois elle se souvenait que c'était une habitation cossue, donnant sur la cour de l'unité de déminage de Manhattan en contrebas, unité mitoyenne à la sienne, ce qui, dans un premier temps, avait rendu ses confrères un peu nerveux, avant de constater que ça n'était très probablement qu'une coïncidence.

Gerry Alexander n'aimait pas vraiment l'idée du binôme, pourtant chère à l'institution. Sa version du tandem se limitait à se séparer pour aller plus vite ou à se répartir les tâches, les plus ingrates pour May, celles qui lui permettaient de rester le cul à son bureau pour lui. Ses états de service et sa proximité avec le capitaine Hillroy, le patron, lui octroyaient un certain privilège qui faisait qu'on fermait les yeux sur sa méthode, tant que les résultats restaient satisfaisants.

Dans l'ascenseur, May pressa le bouton du quatrième et attendit que les portes se ferment. Le miroir lui aspira la rétine aussitôt et elle s'observa un court instant, pour rajuster une mèche longue de son carré noir derrière son oreille droite. Elle aimait cette asymétrie sans bien savoir pourquoi sinon qu'elle lui ressemblait vraiment. *Je suis déséquilibrée ?* Quelque chose de moins tragique, de plus nuancé. *Une part de moi se montre complètement, et je garde l'autre moitié dans l'ombre, je me préserve du regard du monde*. Plus probablement dans ce goût-là. Elle tira sur sa veste en cuir, releva le V de son décolleté qui en montrait trop et sortit son porte-cartes avec son badge de flic.

L'appartement de la victime était fermé par le scotch des scellés officiels du NYPD, un autocollant d'un vert fluo absolument pas

discret. May sonna juste en face, au 4B, trois coups autoritaires dont l'intention était claire : Ouvre et fais pas chier.

La silhouette floue d'un homme apparut dans l'embrasure de la porte et la jeune femme exhiba son badge aussitôt :

– Police de New York, inspectrice Malkasian. Jack Tettler ?

La tête de l'homme, surpris, recula sur ses épaules. Pour ce qu'elle en distinguait dans le contre-jour de la baie vitrée derrière lui, il paraissait grand, fin, plus âgé qu'elle.

– Mr Tettler ? insista May.

– C'est pour quoi ? répondit-il enfin d'une voix aux graves sexy.

– Vous connaissez Mr Ribeiro, au 4A, en face ?

– Vaguement. Il est décédé, c'est ça ? J'ai croisé un voisin dans l'ascenseur tout à l'heure.

– Je peux vous poser quelques questions ?

L'homme parut gêné, comme s'il estimait insignifiant son témoignage.

– Ça ne prendra que quelques minutes, c'est la procédure, appuya May.

Elle avait envie de le voir un peu mieux, pas en ombre chinoise. C'était idiot, d'autant qu'elle savait que ça n'allait servir à rien, mais la silhouette et la voix l'avaient intriguée et elle n'avait rien de mieux à faire que d'aller au bout du job. Après coup, elle pourrait dire que c'était son instinct qui l'avait poussée à entrer. Son instinct de femme, certainement pas celui de flic.

La porte s'ouvrit complètement et Jack Tettler s'effaça pour la laisser entrer dans un salon qui la troubla immédiatement sans qu'elle puisse expliquer pourquoi. L'endroit était plutôt agréable mais d'une neutralité déconcertante.

– Je préfère vous le dire tout de suite : je ne connais pas vraiment Mr Ribeiro, je n'ai fait que le croiser dans le couloir cinq ou six fois en deux ans, c'est tout.

May avisa la pièce tout en longueur qui, elle, donnait sur Bleecker Street, une cuisine ouverte sur un côté, et une porte vers ce qui devait être l'espace chambres. Impeccablement rangé et propre.

Elle se retourna pour lui faire face et eut, à son tour, un très bref recul de la tête sur sa nuque : Jack Tettler était tout près et très beau. Elle le remarqua immédiatement. Pas d'un physique exceptionnel, seulement beau. Ses traits équilibrés, ses cheveux châtains qui

grisonnaient sur les tempes, bien ordonnés, ses pommettes hautes et rassurantes, ses lèvres trop charnues mais appétissantes et, par-dessus tout, ses yeux noisette avec un éclat de vert au centre qui évoquaient le Grand Prismatic Spring de Yellowstone. Un regard intense et en même temps empreint d'une gentillesse et d'une douceur désarmantes. *Exactement ce dont il fallait se méfier*, songea May. *Trop beau pour être sincère.*

– Je… J'ai dit une ânerie ? demanda-t-il, surpris par le silence de l'enquêtrice.

– Non, c'est juste que… vous n'avez pas une tête de Jack.

Il lâcha un souffle amusé et ses rides s'accentuèrent en un sourire involontairement charmeur, transformant son visage en un soleil de sagesse et de bienveillance.

– J'ai une tête de quoi alors ?

– Je sais pas, mais pas de Jack.

– Pourtant, Jack, c'est Kerouac, l'échappée belle, la liberté…

– Non, ça ne vous ressemble pas.

– Vous me vexez, dit-il sans montrer qu'il l'était réellement. Jack London alors, dans *Martin Eden* : l'homme qui veut échapper à sa condition, le conflit de l'individu face à la société.

– Encore moins. Non, polo en laine et chino, sportif et entretenu, vous avez une tête d'avocat.

– Ouch.

Elle lui donnait la cinquantaine, à peine, le type de quinqua moderne, qui prend soin de lui, du genre à être devenu beau avec le temps. *Les pires. Ils n'ont pas eu le temps de grandir arrogants, ils ne sont même pas pleinement conscients de l'effet qu'ils font.* Ce type était dangereusement attirant.

May effaça toute dimension personnelle d'un revers de main imaginaire et se concentra sur la raison de sa présence, tout en scrutant le salon une fois de plus.

– Vous étiez là ces trois derniers jours ?

– Non, j'étais en Californie pour le boulot. J'ai atterri à LaGuardia ce matin. J'ai mon billet dans mon sac si vous voulez le voir. Et des dizaines de témoins à Los Angeles pour confirmer que j'étais avec eux depuis jeudi dernier.

Ses sourcils s'inclinèrent légèrement, sans que son regard se modifie.

– Vous êtes en train de me dire que Mr Ribeiro pourrait avoir été… tué ? C'est ça ? dit-il.

– Non, je ne dis rien. Enquête de voisinage, rien de plus. Vous n'avez donc rien remarqué de particulier ?

– À part qu'il est mort, vous voulez dire ? Non… Je ne le connais pas vraiment, comme je vous l'ai dit.

– Comment décririez-vous vos relations ?

– Avec lui ? Inexistantes. Écoutez, je ne suis pas souvent là, et pour tout vous dire…

Pas de photos. Pas de plantes. Rien de personnel. C'était ça qui l'avait fait tiquer, comprit brusquement May. Le salon était celui d'une suite d'hôtel luxueux, un endroit dans lequel n'importe qui pouvait se sentir le bienvenu, mais il n'y avait rien d'intime, seulement une décoration passe-partout, de bon goût, mais impersonnelle au possible.

– Vous sous-louez l'appartement ? devina-t-elle. Airbnb ?

– Disons que, pour arrondir les fins de mois, il arrive qu'il soit loué, oui.

– Ces derniers jours ?

– Non. Pas depuis Thanksgiving dernier, donc ça remonte.

– Vous avez le fichier avec les noms des personnes ?

– Je dois pouvoir vous fournir ça, oui. Mais dites, il a vraiment été… ? C'est un crime ?

– Ce n'est pas ce que j'ai dit.

– Vous posez beaucoup de questions.

– C'est mon job. Et vous, le vôtre, c'est quoi ?

– Je ne suis pas avocat, répliqua-t-il avec un rictus joueur.

May décida de ne pas lui laisser prendre ses aises et elle durcit le ton, fermant son visage :

– Et donc ? Vous êtes ?

– Je suis obligé de vous le dire ?

– Si vous ne voulez pas éveiller mes soupçons, ça serait mieux.

Jack Tettler se fendit d'un large sourire, sans ouvrir la bouche, rien que de l'amusement sans aucune trace de malice perceptible.

– Je suis *chef*. À domicile.

– C'est pour cuisiner que vous étiez en Californie ?

– Perspicace.

– Jouez pas au plus malin avec moi, lui répondit-elle sèchement.

Il n'y avait pourtant aucune provocation dans le ton de son

interlocuteur, rien qu'un désir évident de s'amuser en discutant. May, elle, était dans sa fonction et n'avait aucune envie de badiner. *Ou plutôt, je pourrais trop facilement me laisser aller à minauder avec un type comme ça…* Elle devait serrer la vis, pour elle-même, pour garder le contrôle de la situation.

– À votre connaissance, il faisait du sport ?

– Ribeiro ? Non, je ne crois pas, pas vraiment le genre si vous voyez ce que je veux dire. Aucune grossophobie de ma part, juste que…

– J'ai pigé. Pas d'ennemis connus ? Pas de conflits avec quelqu'un dans l'immeuble ?

– Pas que je sache.

May jeta un coup d'œil vers la cuisine. Immaculée. Elle devinait une armée d'ustensiles rangés dans les placards et tiroirs. La carapace professionnelle se craquela sur les bords lorsqu'elle osa l'imaginer en train de préparer un petit plat le soir, une télé allumée pour lui tenir compagnie. *Non, il ne regarde pas la télé, il écoute de la musique.*

May reporta son attention sur les mains de Tettler, et n'y trouva aucune alliance. Vivait-il seul dans cet appart ? *De toute évidence, il n'y a pas d'enfant.* Gay ? *Parce qu'il n'est pas marié à cinquante piges ?* Divorcé peut-être. *Non, gay. Il s'habille trop bien et prend soin de lui. Assurément gay.*

May lui adressa un signe poli qui signifiait qu'elle en avait terminé et s'approcha de la porte.

– C'est fini ? s'étonna l'occupant des lieux.

– Je vous avais dit que ce serait rapide. Merci pour votre coopération, Mr Tettler.

May franchissait le seuil lorsqu'il l'interpella :

– Inspectrice Malkasian, c'est ça ? Vous ne me laissez pas votre carte ?

– Pardon ?

– Ce n'est pas comme ça qu'ils font dans les séries ? Si quelque chose me revenait… Pour vous joindre.

Sa sincérité était désarmante. May se ressaisit aussitôt et sortit sa carte de visite de sa poche de veste pour la lui tendre.

– Pour la liste des locataires qui sont passés par chez vous ces derniers mois, dit-elle. Mon mail est dessus.

Il la remercia en inclinant le menton et s'empara de la carte.

Lorsque la porte se referma et que May lui tourna le dos pour aller vers l'ascenseur, elle se demanda s'il l'observait par l'œilleton, sans savoir si cela la flattait ou l'inquiétait.

5.

Le feu crépitait dans la cheminée en pierre du chalet, diffusant son odeur fumée et rassurante dans la grande pièce. Constance terminait de passer le balai sur les larges lattes du parquet. Elle avait nettoyé toutes les toiles d'araignée, fait la poussière et installé les gamelles de Solace dont une était pleine d'eau fraîche. Sacs défaits, volets ouverts, maison aérée, frigo rempli, venait le moment que la scénariste redoutait. L'instant où elle n'aurait plus rien à faire sinon affronter ses pensées.

Elle déposa le balai dans son recoin, dans la cuisine ouverte sur tout l'étage, et s'accota au poteau en bois qui en délimitait l'entrée.

Et maintenant ?

Il ne lui restait que sa sacoche en cuir, dans laquelle se cachait son ordinateur portable. Elle n'avait cessé de s'interroger avant de partir, pourquoi voulait-elle l'emporter ? Allait-elle réellement travailler ? Y croyait-elle vraiment ?

Ses pupilles dérivèrent jusqu'à l'horloge antique dans son coffrage de chêne. Les aiguilles ciselées dans l'acier étaient figées depuis une éternité sur 10 h 22. Il en était ainsi depuis si longtemps que plus personne ne faisait de remarques, Constance avait expliqué que c'était important pour elle, et Tom n'avait plus essayé de la régler, encore moins de la remonter. Constance avait une fascination pour les marqueurs de temps arrêtés, sa manière à elle de le retenir.

Solace dormait non loin de la cheminée, au pied d'un des sofas. Le sommeil de l'innocent. Elle put entendre la voix de Tom corriger in petto : *Le sommeil du crétin !* Il ne disait pas cela méchamment, en réalité il était très attaché à leur chien, c'était une provocation rituelle, comme s'il espérait, au fond de lui, qu'un jour Solace puisse

lui répondre que c'était lui l'abruti, avant de recroiser ses pattes et de se rendormir. Constance, elle, préférait laisser à leur golden retriever le bénéfice du doute. Toujours le bénéfice du doute. En toutes circonstances.

Comme maintenant ? s'interpella-t-elle aussitôt. *Le bénéfice du doute ou simplement la peur du passage à l'acte ?*

Elle croisa les bras sous sa poitrine et poussa un long et profond soupir. De ceux qui remontent de très loin en soi, qui cherchent à extraire ce qui est enfoui, ce qui dérange. Le genre de soupir qu'on espère efficace mais qui s'avère toujours vain.

La date anniversaire approchait.

Un an n'était pas seulement une mesure pragmatique inventée par l'humanité. Un an était le temps que mettait la Terre pour tourner autour du Soleil. Trois cent soixante-cinq alternances de jour et de nuit pour l'encercler complètement. C'était une révolution sidérale. Une boucle cosmique. Dans l'invention du temps par les hommes, ce laps-là au moins correspondait à quelque chose de concret, une loi universelle qui dépassait l'espèce animale fugitive qu'était l'être humain. Un tour complet du Soleil. Une boucle énergétique. Toutes les phases accomplies, la Terre parée à recommencer un nouveau cycle.

Bientôt un an.

Le cycle allait s'achever.

Pour Constance, c'était une échéance. Pas juste une date anniversaire. Elle n'avait jamais cru aux horoscopes, à l'astrologie dans son ensemble, et pourtant, s'il était prouvé que la lune a un pouvoir énorme sur les mers et les océans, puisque c'est elle qui provoque les marées sur notre planète, le corps humain étant constitué à 60 % d'eau, et même à 75 % pour le cerveau, envisager que notre satellite puisse avoir un effet direct sur nous n'était pas dénué de sens. Il existait une interconnexion entre nous et ce qui était au-delà de nos sens. Constance ne savait pas exactement en quoi elle croyait, mais elle devinait qu'il se jouait en elle des forces qui la dépassaient, et qu'il était présomptueux de croire que nous savions déjà tout sur tout, y compris sur ce qu'étaient la vie, son origine et donc sa suite, la mort.

Mais ce dont elle était viscéralement sûre, c'était que les lois de l'univers s'appliquaient à tout. Rien ne s'invente, tout est constitué de matière, et tout se réinvente, se recycle. Principe de base de la physique, de la chimie et de toutes les sciences à vrai dire. La moindre

microparticule ne pouvait se perdre définitivement quoi qu'elle subisse ou fasse. Elle était irrémédiablement recombinée en autre chose, pour servir autrement. La dissolution absolue n'existait pas, nulle part.

Il ne pouvait donc en être autrement de l'esprit. L'âme ou la personnalité, peu lui importait le mot qui l'habillait, ce qui nous constituait, que nous assemblions petit à petit au fil de nos vies pour définir notre singularité, ne pouvait disparaître en un claquement de doigts. Non que Constance s'imagine un Paradis ou l'Enfer, pas plus qu'une dimension parallèle pour y abriter nos âmes immortelles, absolument pas, tout ça n'était, à ses yeux, que des représentations très humaines de concepts inventés pour nous rassurer et nous éviter d'admettre que nous étions trop ignorants pour comprendre la mort. Lorsqu'elle avait évoqué ce sujet avec Tom, surtout au début de leur relation, quand ils avaient du temps, de la patience et l'envie de partager des soirées entières à se parler, son mari s'emportait en soulignant que l'homme était d'une prétention infinie pour oser clamer que l'univers était fait à son image. Nous n'étions que des fourmis se décrétant aptes à apprendre la théorie de la relativité sans tenir compte des limites de leurs petites cervelles. Plus récemment, lors de rares conversations, il avait désigné Solace et constaté : « Nous sommes tous les abrutis de quelqu'un », et il avait continué sur ce qui nous dépassait, des forces à l'œuvre que l'être humain ne pouvait envisager.

Cette impression que nous sommes entourés d'énergies inaccessibles à nos perceptions avait fini par convaincre Constance, qui se disait qu'à défaut de comprendre, nous pouvions ressentir avec nos instincts.

Et le sien lui affirmait qu'un cycle allait se boucler avec une année complète.

Le cycle de la mort. De la vie. Du deuil.

Comme elle éprouvait le besoin d'aller se baigner dans le lac quand elle revenait au chalet, pour se purifier, se laver de la civilisation, pour être prête à demeurer ici, elle était persuadée qu'elle devait s'aligner avec elle-même avant d'entamer un nouveau cycle.

Avant d'accepter que c'était terminé.

Lenny et Tom étaient morts. Et cela allait bientôt faire un an.

Un cycle complet.

Il lui semblait à la fois que c'était passé en un battement de paupières, et qu'une éternité d'absence s'était écoulée.

Elle ne s'était pas pris un camion en pleine gueule, non, pas exactement. Même pas un avion ou un train lancé à pleine vitesse. Non, c'était un astéroïde. Gigantesque. Un truc si gros qu'il l'avait recouverte de son ombre étouffante, qu'il l'avait impactée avec la violence de l'espace tout entier, un phénomène extraterrestre, à la puissance exterminante, du genre à éradiquer toute une espèce d'un coup. C'était au moins ça.

Elle avait traversé les étapes du deuil plus sûrement qu'un cas d'école. La sidération qui rompt brutalement toute connexion avec ses émotions au moment de l'annonce. Le déni pour s'en protéger, pour que le cerveau n'implose pas. La colère lorsqu'elle avait été incapable de repousser cette implacable vérité face aux images des deux corps. Une rage à s'en arracher la peau pour aller tirer directement sur les nerfs, se débrancher de tout ce qui nous fait ressentir, tout autant que la tentation de fracasser la chaise du bureau où elle se trouvait sur le crâne du type qui venait de lui imposer la vision de son fils et de son mari morts, avec cette image qui resterait gravée dans un angle de sa rétine pour le restant de ses jours, leur peau anormalement rosée, les lèvres comme s'ils venaient de croquer dans une cerise. Si morts et pourtant si vivants en apparence.

Puis un long flottement chimique pour tenir le coup. Une forme de dépression qui s'était étiolée en une tristesse diffuse, permanente, avant que la résignation ne se profile timidement.

Et elle en était là. Entre résignation et acceptation.

L'ensemble, bien sûr, noyé de larmes. Des torrents de larmes. Mais pas permanentes. Au tout début, les sanglots surgissaient sans prévenir, brusquement ils explosaient depuis son ventre et remontaient jusqu'à lui tordre le visage, la pliaient en deux, lui coupaient les jambes, ils ressemblaient à des uppercuts frappés par un boxeur professionnel qui savait exactement où et comment taper pour qu'ils soient le plus dévastateurs possible. Par la suite, la vanne avait été fermée sans que Constance sache bien pourquoi ni comment, mais elle n'avait plus pleuré pendant une longue période. Les cachetons aidaient probablement, même si elle avait refusé d'en prendre beaucoup et longtemps. Les spasmes de larmes étaient revenus, différents, plus soudains, plus courts, toujours aussi violents. Les crises

s'étaient espacées, imprévisibles ; elles survenaient par association, un geste, un parfum, un mot qui lui rappelait son fils et son mari, et l'émotion l'inondait. Plus de combat de boxe cette fois, avec le temps la douleur ressemblait à un bain dans lequel elle se plongeait, une baignoire de sérum de vérité qui la confrontait au pire, dont elle mettait des heures à sécher, qui l'imprégnait jusqu'aux os et la laissait épuisée et grelottante.

À quand remontait le dernier effondrement ? Un moment déjà… Constance n'était plus dans le pathos, elle ne vrillait plus à la moindre évocation de Lenny ou de Tom, il lui arrivait même parfois de faire preuve de cynisme, de s'essayer à une forme d'humour noir, rarement avec succès, davantage pour tenter de se prouver qu'elle en était capable, ce qui n'était pas franchement une réussite.

Mais toujours la même antienne : l'existence n'était plus du tout la même et aucun retour en arrière ne serait possible. Avec leur disparition, un filtre était tombé sur le monde, qui était plus terne, plus lointain, plus ennuyeux, plus cruel. C'était comme si on lui avait extirpé les dernières bribes de rêve qui perduraient encore un peu de son enfance, ces élans de scintillements qui donnaient à la vie une touche magique, l'évocation de l'impossible. Avoir perdu son fils et son mari, c'était se confronter une fois pour toutes à la certitude que l'impossible ne l'est plus. Qu'il n'existe plus. Parce qu'ils ne reviendraient jamais. Il ne reste aux survivants que la réalité de l'absence définitive. Aucune autre option. Aucune. Absolument aucune.

Constance devrait vivre avec ce manque jusqu'à son dernier souffle. Ou refuser de vivre. C'était une option qui avait émergé rapidement. Presque instantanément, telle une évidence. À quoi bon poursuivre si elle était privée de ses deux pivots ? De ses raisons d'être.

« Parce qu'ils auraient voulu que tu vives. » Ce genre de phrases toutes faites qui avaient surgi depuis elle-même comme un instinct de survie désespéré, depuis les autres comme des dizaines de silhouettes sur la berge en train de lui hurler de nager tandis qu'elle se noie, depuis les fantômes qu'elles entassaient dans sa tête en faisant vivre Lenny et Tom les premiers temps, dans son esprit, pour y alimenter des conversations imaginaires qui l'avaient aidée à ne pas devenir folle – à moins qu'elles ne soient l'incarnation évidente de sa folie

inéluctable.

Les mois avaient passé. Les filtres qui plombaient le monde étaient encore là, peut-être moins évidents, où seulement parce qu'elle s'habituait – *On s'habitue à tout, non ?* se disait-elle souvent, *même à l'intolérable*. Et Constance avait fini par admettre qu'elle végétait dans un état moribond, une stase perpétuellement inconfortable, faute de parvenir à prendre une décision. Vivre ou mourir.

Le cycle d'un an de Lenny et Tom allait se boucler.

La question était donc : avait-elle l'énergie de continuer sans eux, d'envisager de se reconstruire, l'ultime étape du deuil, ou bien avait-elle si peu d'élan vital et tant de force morbide, qu'elle ne pourrait que noyer son être dans les fragments des siens, avant qu'ils ne se dissipent tous pour toujours dans un nouveau cycle ?

Après des semaines et des semaines d'errance, elle était venue ici pour cela. Pour faire le tri dans ce qu'elle était prête à affronter.

Solace souleva les babines sans se relever, les yeux à peine entrouverts, traversé d'un rêve appétissant ou d'un réflexe salivaire.

Constance haussa les sourcils.

– Et pour savoir ce que je vais faire de toi, dit-elle tout bas.

Le chien était un problème. Elle le savait. Jamais elle ne pourrait lui faire du mal.

Il était un problème. À moins qu'il ne soit une solution.

6.

May Malkasian avait englouti ses dix kilomètres de course autour d'East River Park, sur cette langue de verdure coincée entre l'autoroute Federal Drive et le fleuve, vue sur l'usine électrique garantie, ou sur le pont de Williamsburg, pas l'idéal, mais c'était le plus près de chez elle pour se défouler.

Il était encore tôt, il faisait jour, et elle opta par un retour via 11th Street, sa rue, ce qu'elle évitait l'hiver, ou lorsqu'il faisait nuit, préférant le détour par Houston Street, car la première portion traversait deux cités à la sécurité relative, et ensuite une partie de la rue était piétonne, pratique mais parfois trop déserte à son goût. May était courageuse, mais pas idiote non plus.

Elle rentra en allongeant les foulées pour bien puiser dans ses ressources. May vivait dans East Village, au-dessus de Tompkins Square Park, autrefois connu pour être le repaire des toxicos les plus hardcore du sud de Manhattan. Depuis, le quartier avait beaucoup évolué, bohème et cosmopolite, on y croisait autant de familles bobos que de marginaux pas encore repoussés aux confins de la gentrification.

May était installée là depuis qu'elle avait décroché son poste d'inspectrice au 6e commissariat. La règle avec le NYPD, la police de New York, était simple : un flic ne devait pas vivre dans le quartier où il exerçait. Pour ne pas tout mélanger et pour sa sécurité. De toute façon, May n'avait pas les moyens d'habiter à Greenwich Village, elle s'était trouvé un appartement à un loyer décent, dans les proportions indécentes de Manhattan, à moins d'une demi-heure de son bureau, et l'éclectisme du quartier lui plaisait bien. Ici, elle se sentait entourée de vie, de vérité. L'ambiance lui rappelait le meilleur du quartier dans

lequel elle avait grandi, Meatpacking District, entre Chelsea et West Village, à une époque où le coin n'avait rien à voir avec les boutiques de luxe, les galeries d'art et les boîtes branchées d'aujourd'hui. May se souvenait des abattoirs et des gigantesques chambres froides, à moitié cachés derrière les façades de briques rouges et les escaliers de secours à l'acier rouillé, des immenses bennes garées dans la rue à la place des véhicules, où les bouchers déversaient les os et rares morceaux qui n'étaient pas recyclés, les carcasses couvertes de mouettes piaillantes qui se battaient pour un fragment de viande. La glace de conservation s'accumulait dans les caniveaux, débordait des halls d'abattage, teintée par le sang, si bien que pour May, jusqu'à ses dix ans au moins, la couleur naturelle de la glace était ce rose translucide. Meatpacking District était le bout du monde, un cul-de-sac de Manhattan, qui sentait la viande et la sueur. Avant que la High Line ne devienne cette promenade piétonne aérienne saturée de touristes dans la verdure moderne, May avait connu la voie de chemin de fer qui pourrissait et qui avait servi aux trains de marchandises qui déversaient leurs milliers de dindes et de bœufs chaque semaine pour nourrir la ville ; la High Line avait été le cordon ombilical de la mort, la voie qui reliait les pâturages aux abattoirs, organe terrifiant pour la gamine qu'elle était, passer sous le pont de la 14e Rue était une épreuve, elle avait la certitude de sentir l'huile des convois, l'odeur des bêtes, du foin et de la peur animale, au point qu'elle avait fini par faire une crise de nerfs un jour, refusant de franchir cette barrière immonde, préférant faire tout le tour du quartier. Ses parents, d'origine arménienne, deuxième génération, issus de la communauté Molokan par son père, avaient très peu de moyens, son père était désosseur, sa mère cuisinière dans une cantine industrielle, la vie à la maison dans le modeste appartement non loin de la voie ferrée suspendue était rigoureuse, héritage d'une austérité religieuse que le père traînait encore comme une névrose, et l'amour silencieux de sa mère ne consolait pas beaucoup. De son enfance, May gardait le souvenir des prières, du sang séché sous les ongles de son père, de sa barbe qui sentait le tabac froid, des bras de sa mère et d'assez peu de rires entre leurs murs. La joie était à l'extérieur. Les autres. Dans la rue. Beaucoup de familles qui occupaient le coin étaient d'origine immigrée, la vie se montrait assez dure, et il fallait compenser, alors les fêtes étaient monnaie courante, chacun y allait de sa petite tradition à partager, on y faisait

de la musique, on dansait parfois, et les gamins jouaient dans les arrière-cours. C'était cette partie-là que May retrouvait à Tompkins Square, l'éclectisme festif.

Meatpacking District avait opéré sa mue depuis. Les abattoirs fermés, les pauvres repoussés par des loyers toujours plus chers, il fallait être millionnaire pour y résider à présent, on n'y écoutait plus le chant plaintif d'une langue étrangère sur un tourne-disque entre le doudouk qui tombait du balcon ou Johnny Cash sur un transistor grésillant, non, plutôt le dernier DJ à la mode.

En sueur, May referma la porte de chez elle et jeta les clés dans le vide-poches en faïence reproduisant une caricature de Donald Trump sous-titrée « Trucs qui servent à rien ». Courir la nettoyait en profondeur, lui permettait de déconnecter du boulot. C'était la partie la plus difficile : ne pas ramener chez soi, avec soi, ses affaires, les victimes et les tergiversations. Au début, le cerveau de May ne parvenait pas à cesser de mouliner une fois ses heures effectuées, et il lui arrivait de se refaire le film de l'enquête jusqu'à 2 heures du matin, d'avoir la tentation de retourner au bureau en pleine nuit pour vérifier un détail ou comparer deux dépositions. La course à pied était devenue son rituel de cloisonnement. Les investigations restaient avec son arme de service désormais.

Son intérieur était sobre, May ne se définissait pas par ce qu'elle possédait. Au contraire, elle ressentait une certaine liberté à l'idée de pouvoir déménager facilement, n'importe où, et si elle devait racheter le peu dont elle disposait, ce serait simple, rapide et assez bon marché. Elle pouvait tout perdre s'il le fallait, sans en souffrir autrement que par la perte de temps à devoir remplacer l'essentiel.

Son appartement était un deux-pièces sommaire dont elle avait tout de même repeint le salon d'un bleu-vert chaleureux avant d'y accrocher trois affiches satiriques ou de concerts. Il y avait quelques meubles, davantage pour poser le peu de décoration que pour y ranger quoi que ce soit. Aucun livre, May ne lisait pas, elle en éprouvait parfois une certaine honte, mais elle n'avait jamais eu cette habitude et n'avait plus le temps et la patience désormais, trop accaparée par son boulot, le sport, quelques sorties et l'effondrement le soir au lit devant une heure de Netflix.

La douche la réchauffa, et prise d'une flemmingite aiguë elle préféra se commander à dîner chez le traiteur asiatique du coin de la

rue plutôt que de le préparer elle-même. May surveillait son budget extras, mais elle ne s'était pas beaucoup fait plaisir ces dernières semaines et pouvait se le permettre. Elle mangea ses dim-sum (légumes, crabe et crevettes – pas de viande, son enfance au milieu des abattoirs l'avait vaccinée à vie) sur le canapé, à scroller bêtement sur les réseaux sociaux, un fond de Marcus King sur l'enceinte connectée. May n'avait pas beaucoup d'amis, voire aucun, plutôt des connaissances. Des collègues flics, une copine rencontrée à la salle de sport, deux ou trois potes de soirées et c'était à peu près tout. De Meatpacking District, elle n'avait gardé personne, tous les gosses avec lesquels elle avait grandi ne désiraient qu'une chose : partir, et ils avaient tout fait pour, elle la première, même si elle travaillait désormais juste à côté et ne vivait pas beaucoup plus loin. Quant à ses relations amoureuses… le fiasco absolu. May avait un don pour s'enticher des mauvais numéros. Collègue marié pour le dernier en date, une relation d'un an et demi tout de même ; conseiller politique à la mairie de New York avant cela, gars qui s'était révélé plus égocentrique et dénué d'empathie que réellement apte à s'engager dans une histoire d'amour ; un autre flic entre-temps, sans saveur ni personnalité ; et sa plus longue performance : un solide quatre ans avec un restaurateur de Williamsburg dont le rythme de travail avait fini par s'avérer incompatible avec celui de May.

Sa mère, qui s'était exilée à l'autre bout du Queens avec ses copines arméniennes à la mort de son mari, ne comprenait pas comment sa fille faisait pour ne pas se trouver un mari, « belle et gentille comme elle était », sans jamais accepter que May puisse ne pas vraiment en avoir envie au fond.

La jeune flic était sur le point d'aller se mettre au lit avec une série sur la tablette, lorsque son portable professionnel sonna. Un numéro qu'elle ne connaissait pas. En dehors de ses heures de service, elle n'était pas censée répondre, mais comme toute enquêtrice consciencieuse, elle le faisait à chaque fois. Elle pressa la touche verte.

– Je suis face à l'une des plus belles vues de la ville, un whisky-vermouth à la main, ambiance Art déco, et je me disais qu'il me manquait quelque chose. Vous faites quoi ?

May reconnut la voix du Dr Lerner, le légiste rencontré le matin même. Elle était donc ce « quelque chose » d'un soir. *Charmant.*

– Vous faites vos comptes rendus d'autopsie dans un bar

maintenant ?

– Seulement si la détective en charge du dossier a besoin d'une formation personnalisée.

Cash. Avec lui, on ne perdait pas de temps. May hésita. Il était pas mal, avec la réputation d'être un très bon amant, que risquait-elle ? De passer une soirée sympa, de se sentir désirée, peut-être un orgasme à la clé ? Pourtant, elle n'était ni motivée, ni flattée, encore moins excitée.

– Je vais me contenter du dossier dans ma boîte mail, docteur.

– Vous ne savez pas ce que vous ratez.

Je commence à en avoir un aperçu, si.

– Le commissaire en chef du NYPD a appelé mon supérieur cet après-midi. Ils veulent que je m'occupe de la prochaine victime de GML.

Cette fois May se redressa, sa curiosité titillée.

– Il a encore frappé ?

– Non, la « prochaine fois », j'entends. Quand ça arrivera.

Elle reconnaissait bien là le cynisme des huiles de One Police Plaza. Mais pour le coup, il était difficile de le leur reprocher. Un tueur en série ne pouvait s'arrêter volontairement, ça n'arrivait jamais. Huit assassinats, c'était une dynamique, un élan galvanisant, au contraire, les crimes allaient se rapprocher. Il prenait confiance, ses fantasmes augmentaient, devenaient obsédants. May connaissait le sujet ; en passionnée, elle avait absorbé tout ce qu'elle pouvait sur les pervers et les serial killers – ses uniques lectures.

– C'est la reconnaissance de la première division, continuait Lerner.

– Félicitations, mais je ne suis pas disponible, je suis désolée.

– Demain, je vous invite à dîner. Enfin, sauf si GML frappe dans la nuit et que le devoir m'appelle…

Ne te ferme pas. Ça te ferait du bien, c'est pas comme si ton agenda était noir d'obligations !

– Pas possible non plus, répliqua-t-elle aussitôt pour ne pas se laisser elle-même douter.

– Vous avez mon numéro, si votre vie trépidante vous laisse une ouverture, vous savez où me joindre.

Lorsqu'il raccrocha, May se sentit à la fois soulagée et en colère. Contre elle-même, son inertie à oser. Qu'espérait-elle à la fin ? Une vie

plus pimentée, plus riche de la présence de l'autre, mais elle refusait la moindre opportunité de s'y essayer ? Non, c'était juste que le type ne lui plaisait pas vraiment. *Oh, ça va*, fit une voix intérieure provocatrice, *on ne te demande pas de l'épouser avant de coucher, hein ! Juste de t'offrir du bon temps et de laisser une chance au produit. Après tout, l'amour ça se construit, c'est pas un plat sur mesure que tu commandes en livraison à domicile !*

Elle était peut-être trop candide, trop romantique, mais elle aspirait à mieux. Pas juste se faire payer un verre dans un bar select avant de se faire sauter par un professionnel de la drague et de croiser les doigts pour que l'amour les transforme et fasse apparaître des qualités inespérées chez l'autre.

Son téléphone pro se remit à sonner, cette fois le nom « G. Alexander » s'affichait. *21 h 25. Qu'est-ce que Rouquemoute me veut à cette heure ?*

– Oui ?

– J'ai pas lu ton rapport sur le 4B aujourd'hui, il n'a rien dit ?

Le mec ne manquait pas de toupet, l'appeler le soir pour ça ! *On est limite sur la déontologie*, songea May, qui était heureusement assez souple sur la question.

– Pas encore eu le temps de le rédiger. Rien à signaler. Voie sans issue.

– Au moins c'est fait. Affaire classée.

– Dès qu'on aura le rapport du légiste, s'il confirme que c'est une mort naturelle, oui.

Gerry Alexander marmonna dans sa moustache, un grognement qui semblait approuver, pour lui la messe était dite, et ce probablement depuis le premier instant où il avait constaté le décès dans l'appartement.

– Vous m'appelez pour ça ? s'étonna May.

– Non. J'ai un service à te demander, pour demain.

Il n'avait plus le même ton. Pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, Rouquemoute avait l'air mielleux, emmerdé. Ce n'était pas son genre, alors May se concentra.

– Allez-y, fit-elle, trop impatiente.

– Je dois régler une affaire personnelle, mais ça ne devrait pas me prendre toute la journée. Pas envie de poser un congé pour ça, je n'en ai plus beaucoup, et je me disais que tu…

– Bien sûr. Je vous couvre.

Elle crevait d'envie de lui demander de quel genre d'« affaire personnelle » il s'agissait, mais savait qu'il était trop tôt pour s'en enquérir, il allait l'envoyer chier. *Une nana ?*

Rouquemoute était marié. Il arborait une alliance toute rayée qui s'enfonçait dans son annulaire gras, et il lui arrivait d'évoquer sa femme de temps à autre, ou de faire allusion à ses enfants, sans entrer dans les détails. *Une maîtresse ?* S'il avait une relation adultère, ce serait du pain bénit pour la suite de leur relation. Le jour où il mettrait May dans la confidence, il ne pourrait plus la traiter comme une moins que rien. De vrais partenaires. *Tu rêves ! Jamais il ne le fera.*

– C'est pas grand-chose, et ça ne prendra pas longtemps, la matinée tout au plus.

– Je gère.

– Ok. Cool.

Même pas un merci ? Trop difficile à prononcer ?

– Je te dis quand je reviens, se contenta-t-il d'ajouter avant de raccrocher.

May se moquait de sa politesse, elle gagnait un bon point pour la suite. Il lui en devrait une. Qui au poste pouvait être au courant de la vie privée de Gerry Alexander ? Pas le capitaine Hillroy, sinon il n'aurait pas eu besoin qu'elle le couvre pour son absence. Rouquemoute n'était pas connu pour ses liens fraternels avec ses collègues, bien au contraire, et May en conclut que la réponse était évidente : personne. Il ne se confiait pas, ne créait pas de relation intime avec les autres. C'était un solitaire, acariâtre et taciturne. Lui demander de l'aide avait dû lui arracher la bouche, preuve que ça n'était pas aussi anodin que ce qu'il affirmait. *Patience. Tôt ou tard je finirai par savoir.* Même un mauvais partenaire ne pouvait rester un inconnu éternellement.

Elle se leva et vint se poster devant la fenêtre qui donnait sur la rue. Des hommes et des femmes circulaient en bas, sur le trottoir, des véhicules également. La cité brillait depuis les appartements, les feux tricolores qu'elle pouvait discerner, les phares… Des millions d'individus et leurs petits secrets, leurs amours, leurs engueulades, leurs plaisirs, leurs rires et leurs pleurs. Quelques-uns au milieu cachaient leur déviance. Leur perversion.

C'était son job que de les arrêter lorsqu'ils franchissaient la ligne

rouge.

Comment reconnaître les hommes bons au milieu de tout ce bouillonnement ? Comment se protéger ?

En restant seule comme une conne. C'était ça, sa solution. Bravo. Ne prendre aucun risque pour ne pas risquer d'être heureuse.

Ou malheureuse.

À ce rythme, elle finirait vieille fille aigrie et ce serait mérité. Tout de suite, les clichés ! Encore eux… *Et alors ? Si ça me convient…*

Après tout, qui avait proclamé qu'il fallait absolument aimer pour s'équilibrer ?

7.

Il existait un manuel pour à peu près tout sur Terre. Que vous cherchiez à réparer un lave-vaisselle, à étudier les différences entre les insectes, à préparer n'importe quel remède de grand-mère avec des plantes ou même à fabriquer une bombe, il suffisait d'entrer dans une librairie, voire, plus simple encore, de fouiller sur Internet pour dénicher votre bonheur.

Mais aucun guide concret et efficace pour savoir s'il fallait vivre ou mourir après un deuil qui vous avait dispersée en petits morceaux sur la surface de la planète, et surtout parvenir à identifier comment le faire.

Constance devait improviser au fur et à mesure avec ce qu'elle avait à disposition : elle-même. Et c'était à la fois trop peu et pourtant beaucoup trop. Paradoxe du malheur, il semble toujours plus grand que vous vous ressentez petit.

La nuit était en train de tomber sur le lac Skaneateles, elle propageait lentement les ombres qui sourdaient de leurs tanières, épaississant les berges, densifiant les forêts, floutant d'un gris-bleu ces masses qui perdaient en détail ce qu'elles gagnaient en mystère, et seule l'eau restait encore à peu près accueillante, miroir oblong du ciel plus clair où les veines du crépuscule creusaient leur éclat de feu.

– Pas le moment que je préfère, avoua Constance tout haut, ce qui réveilla Solace qui vint coller sa truffe humide contre sa main. Je sais, toi non plus.

Elle avait remarqué que leur chien était toujours plus nerveux le soir. Un atavisme préhistorique. L'homme comme le chien avaient été longtemps des proies à l'époque où les prédateurs pullulaient autour d'eux et sortaient chasser la nuit venue. Ce réflexe craintif pendant

quelques dizaines de milliers d'années avait laissé des traces.

– Et si on se trouvait une occupation pour passer cette étape ? lui demanda-t-elle.

Solace leva un sourcil blanc qui trahissait son incompréhension.

– Mmh. Ok, laisse tomber.

Elle lui caressa le crâne avant d'aller remettre une bûche dans l'âtre et d'allumer les lumières qui eurent le mérite d'injecter un peu de réconfort dans la pénombre naissante mais par la même occasion transformèrent l'immense baie vitrée en surface réfléchissante. Le salon, la cuisine et la mezzanine y apparaissaient en transparence, ainsi que les silhouettes diaphanes de Constance et son chien. Mais le paysage derrière, lui, avait disparu avec l'effet d'optique. À présent, c'étaient le lac et la forêt qui pouvaient regarder à l'intérieur du chalet.

– Mauvaise idée ! grommela Constance.

Elle ne devait pas s'engager sur ce terrain-là, celui de l'imagination anxiogène. Surtout pas.

Son regard s'arrêta une fois de plus sur la sacoche de cuir posée sur la longue table du coin repas.

La voix de son meilleur ami résonna aussitôt en elle.

– Tu connais le principe de base : quand ça ne va pas, soit tu coupes tout et tu te barres loin pour souffler, soit tu te jettes dans le boulot corps et âme le temps que ça passe ! Surtout pas d'intermédiaire ! Sinon tu vas flotter entre deux eaux. Et quand on flotte trop longtemps, on finit toujours par s'épuiser et on coule, ma cocotte !

Pour le coup, elle avait adopté la première option. Partir loin. Mais à cas désespéré, mesure exceptionnelle : elle pouvait combiner la fuite à longue distance avec le travail obsessionnel. Sauf qu'elle ne voulait pas gagner du temps, encore moins bosser pour s'abrutir, c'était ne pas faire face, et elle souhaitait justement le contraire.

Et travailler pour se mettre les idées au clair ? Constance le savait, lorsqu'elle s'immergeait dans un scénario, elle parvenait à un état d'esprit particulier, elle devenait plus vive, plus lucide, plus pertinente. Ses analyses s'affinaient.

– Tu attends quoi ? Une validation supérieure ? fit de nouveau Neil depuis les replis de son cortex. Allez, bouge ton fion de cérébrale et cérébralise puisque c'est ce dont tu as besoin !

Neil Henry Coon. Le spécialiste new-yorkais des effets spéciaux en prises de vues réelles. Moulages, prothèses, maquillages, maquettes et autres artifices pour rendre crédible le fantastique devant la caméra : c'était à lui qu'il fallait s'adresser. Neil s'était surtout fait connaître pour son travail dans des petites productions horrifiques, mais il faisait de tout, du moment que le chèque tombait, il lui était même arrivé de cachetonner pour l'industrie du porno avant que celle-ci ne bascule dans une économie plus éparpillée.

Neil et elle s'étaient rencontrés à leurs débuts, lors d'une soirée organisée après l'avant-première d'un film auquel ils avaient tous deux participé sans jamais se croiser – un classique des grosses productions, où trois cents personnes pouvaient œuvrer sur le même projet sans jamais se côtoyer réellement, encore plus à l'ère du distanciel. Constance écrivait les scénarios, l'essentiel de son boulot s'effectuait avant le film, et elle était très rarement présente sur les tournages, la dernière personne qu'un producteur veut voir sur son plateau, c'est celle ou celui qui a rédigé ce qu'il est en train de faire fabriquer. Il ne manquerait plus que son scénariste veuille dire au réalisateur comment faire. Pire, proposer sa vision du film aux comédiens principaux ! Non, une fois le script rendu, les corrections effectuées pour satisfaire les demandes d'à peu près tout le monde (soit pas loin de la moitié d'Hollywood s'il s'agissait d'une grosse production), le scénariste était prié de se faire oublier et d'aller pondre une nouvelle idée tout en laissant les vraies stars incarner le film. Ce soir-là, Constance revenait des toilettes pour retrouver Tom qui faisait la queue au bar lorsqu'elle l'avait vu en train d'essayer d'échapper à la drague assez lourde d'un petit blond décoloré très looké. Neil était très mince, maigre même, mais s'habillait très bien, gilet élégant sur une chemise faussement décontractée, boucles d'oreilles et tatouages discrets qui remontaient à peine sous son col parfaitement repassé. Il avait l'œil vif, la repartie cinglante, et de toute évidence Tom ne savait pas comment s'en dépatouiller. Tom n'avait jamais su ni draguer ni identifier lorsqu'on essayait de le séduire, pourtant avec Neil, il avait tout de suite compris qu'il y avait une tentative appuyée et transpirait en bégayant.

– Chéri, tu me présentes ? avait dit Constance pour le sauver.

– Ah, euh… Constance, voici… euh… Vous m'avez dit que vous vous appe…

– Neil Henry Coon, moi je sais qui vous êtes. Je lis les génériques, pas comme tous ces ignares calculateurs. C'est à vous qu'on doit le film.

– L'idée de départ, avait fait Constance un peu gênée. Le reste, c'est eux qui…

– Que dalle, Simone, sans toi, il n'y a rien. L'imprimerie, ce sont les éditeurs qui l'ont créée ou c'est Gutenberg ? Les ampoules électriques, c'est à Home Depot qu'on les doit ou c'est à Thomas Edison ? Que serait le Ketchup sans Henry John Heinz ? Les céréales sans Kellogg ? Et les…

– Je crois qu'on a compris, l'avait coupé Tom, sentant que l'énumération pouvait durer longtemps. Et je partage votre avis. *Constance* est trop modeste.

Il avait appuyé sur le prénom de sa femme, ne comprenant pas encore que Neil Henry Coon utilisait toutes sortes de noms et surnoms pour s'adresser à ses interlocuteurs.

– Et vous, avait demandé Constance, vous faites dans… ?

– Moi ? Je tue les gens.

– Ah.

– Les poches de sang qui explosent à l'impact des balles, les blessures horribles que vous avez inventées, c'est moi qui les ai faites. Je rends concrètes vos idées tordues, en somme.

– Je vais écrire qu'il me faut un million de dollars tout de suite.

– Si vous êtes prête à faire du recel de faux billets, je peux vous arranger le coup, bien sûr. Parce que je donne exclusivement dans le faux. Chez moi tout est bidon, mes dents sont refaites, mes cheveux teints, normalement je suis brun, ma belle, et ton mec aurait pu en témoigner si tu n'avais pas tout foutu en l'air, je porte des lentilles pour feinter ma myopie, j'ai la joie facile parce que je bouffe des antidépresseurs comme toi des vitamines à voir ton teint californien, je bande sur Viagra et j'ai cette énergie à cause de la coke. Oh, t'es pas flic au moins, toi ? avait-il fait vers Tom.

– Pas vraiment, non, je suis…

– Chiant, laisse tomber.

– Là, je ne peux laisser dire, était intervenue Constance. Tom est un mec…

– Hétéro de toute évidence, donc chiant pour moi. Autre chose ?

Voilà qui était Neil Henry Coon, devenu son meilleur ami, son plus

proche confident et un professionnel de l'injure – leur grand jeu lorsqu'ils n'étaient pas d'accord, Constance et lui : se répondre avec des insultes jusqu'à en être à court et à en improviser une avec un mix de plusieurs mots.

Neil serait là, il me dirait de faire ce que je sais faire de mieux. Non, pas être une connasse, merci, Neil.

Inventer des histoires et des personnages pour les incarner.

Ce n'était pas écrire dont elle avait besoin, et elle n'était pas venue pour ça, toutefois, il y avait une certaine logique à s'y frotter, au moins pour ce soir. Combien de fois était-elle parvenue à mettre dans ses scénarios ce qu'elle était incapable de prononcer elle-même à voix haute ? Sur elle-même, aux autres, que ce soit ses propres parents, son mari, ses amies… C'était cathartique. Devant Final Draft, son traitement de texte adapté, les mots sortaient tout seuls, avec évidence, quand dans sa vie, elle bloquait et se refaisait la scène le lendemain, agacée de n'avoir pas su quoi répondre ou de n'avoir pas osé le faire.

Ses meilleurs scénarios étaient nés ainsi, de non-dits de son existence qu'elle avait transformés en fiction.

Elle ouvrit sa sacoche et déplia le Mac sur la table, face à la cheminée. Solace, qui comprenait ce que ça signifiait, alla se coucher non loin, résigné à ne rien obtenir de sa maîtresse pendant au moins deux heures. Constance se prépara un document vierge et posa ses doigts sur le clavier. Et maintenant ?

Une phrase. N'importe laquelle. Pour donner le ton. Au début, elle procédait comme une romancière, elle assemblait des mots, des envies, elle rédigeait vraiment, parfois dans le détail de ses personnages. Le scénario venait bien plus tard et il n'était qu'une synthèse efficiente de longues heures de négociation avec ses intentions.

Instinctivement, elle écrivit…

« Ce n'était pas mourir qu'elle souhaitait, seulement faire cesser la souffrance latente de vivre qui ne la quittait plus. »

Constance se relut et poussa un grondement pas satisfait. Tout ça pour ça. Non, elle n'allait pas s'aventurer sur ce terrain. Pas ce soir. Alors quoi ? Parler de la mort ? Non, mieux, parler de la vie.

Une histoire d'amour. Celle d'une rencontre. Et pourquoi pas un mélange ? L'amour, et la mort qui frappe tout autour. Oui, c'était un

point de départ. Une femme qui tombait amoureuse d'un homme trop bien pour être vrai, dans un contexte avec un meurtre… *Non, encore plus fort : DES meurtres.*

Ses doigts s'agitèrent à toute vitesse pour élaborer des pistes de réflexion, au fil des idées qui lui venaient. Tout d'abord le lieu. New York, forcément. Stephen King le répétait dans tous ses conseils d'écriture : choisissez ce que vous connaissez le mieux pour commencer. Et New York était son terrain de jeu depuis toujours. Un profil de meurtrier : le tueur en série. Le plus pratique pour faire peur, pour justifier un comportement psychopathique, et tellement populaire qu'il permettait de faire l'économie de trop d'explications, tout le monde savait les bases de ce qu'est un serial killer. Restait à définir son héroïne. Une profession liée aux crimes, pour une accroche évidente ? Quelque chose d'atypique tout de même… Médecin légiste ? Non, trop Temperance « Bones » Brennan. Une profileuse ? Clarice Starling allait lui couper l'herbe sous le pied. Une experte en scènes de crime ou prélèvements ? Elle se rapprochait dangereusement du territoire de Dexter ou de Gil Grissom. Non, dès qu'elle s'aventurait sur une profession judiciaire un peu originale, les classiques s'imposaient. Elle devait rester simple et efficace. Une flic. Enquêtrice. Pas besoin de réinventer la roue, l'originalité serait ailleurs. Dans la manière de raconter, ou dans la révélation finale ? Y en aurait-il seulement une ? À voir…

Le cliquetis des touches résonnait dans le chalet, avec le crépitement des flammes et les ronflements de Solace.

Et lorsque Constance releva le nez de son écran, cinq pages de notes plus tard, la nuit avait enseveli toute la région, le feu n'était plus qu'une lueur mourante et un hibou appelait juste sous une des fenêtres de la maison comme s'il cherchait à la ramener à la surface de la réalité.

La scénariste s'était laissé envahir, elle s'était abandonnée à ce qui venait. Ce n'était pas encore un projet solide, mais il y avait un peu de matière pour y réfléchir.

– On verra demain. Sol, pipi ?

Le chien remua les sourcils, assez peu motivé, déjà bien parti pour sa nuit.

– Allez, mon vieux, un effort, j'ai pas envie que tu me réveilles dans trois heures, tu vieillis toi aussi, ça va bientôt te tomber dessus,

la prostate.

En le disant, elle se demanda si les chiens en avaient une, de prostate, et si elle grossissait avec l'âge au point de les réveiller pour pisser la nuit. Elle le força à se lever et lui ouvrit la porte du chalet pour l'inviter à sortir.

Dehors, il faisait un noir total. Une douce fraîcheur entra et entoura Constance. La faune nocturne se tut aussitôt, dérangée par ce rayon de lumière soudain.

Le chien s'arrêta sur le seuil, guetta, le museau en l'air, sans oser aller plus loin.

– Je suis d'accord, moi aussi ça me fait un peu flipper mais toi, tu es un chien, tu peux y aller.

Solace ne semblait pas convaincu.

– Les monstres dans la forêt n'attaquent pas les chiens, seulement les humains. Allez !

Le golden obéit et gambada sur quinze mètres pour uriner contre le premier tronc discernable et, aussitôt fait, revint à bon train vers le chalet.

– Quel courage…

Brusquement, le chien s'immobilisa et Constance vit tout son poil se redresser. Il n'était qu'à trois mètres à peine et il avait gonflé comme un caïd qui montre les muscles, mâchoires serrées. Solace tourna la tête sur le côté, la truffe au vent. Dans la pénombre, elle devinait son regard noir en alerte.

– Ok, t'as gagné, c'est moi qui flippe maintenant, tu rentres. Sol, au pied !

Mais le chien demeura fixe, totalement concentré sur sa tâche.

– Viens, allez !

Les babines du golden habituellement paisible se soulevèrent et Constance entendit ce qui termina de vraiment lui faire peur. Un grognement sourd qui provenait de la gorge de son chien qu'elle n'avait quasi jamais entendu se manifester de la sorte.

– Solace, au pied ! s'énerva-t-elle sous le coup de l'émotion.

Cette fois, il obtempéra et à peine fut-il passé qu'elle referma la porte et tourna deux fois le verrou. Qu'est-ce qui avait bien pu provoquer une telle réaction chez lui ? Ce n'était pas un écureuil ou une chouette pour que Solace réagisse aussi fort. Y avait-il des ours maintenant, si bas dans le lac ? Constance savait que sa mère, petite,

devait suivre des consignes de prudence à cause des rares ours, mais il n'y en avait plus eu depuis des décennies.

Tom avait insisté à maintes reprises pour qu'ils fassent installer une alarme, et Constance s'y était opposée à chaque fois, affirmant que le chalet n'en avait jamais eu besoin, qu'il n'y avait pas grand-chose à voler ici, et que la criminalité était proche de zéro dans le secteur.

Mais Tom n'était plus là, et, seule, Constance se mit à regretter.

Non seulement d'avoir été si bornée, mais surtout son absence.

Sa putain d'absence.

C'était cela, la mort. Des émergences soudaines, inattendues, qui vous rappelaient que l'autre n'était plus là. Et que quoi que vous fassiez, il ne le serait plus jamais.

Elle posa le front contre le battant de la porte et souffla.

Ce n'était que le premier soir.

8.

May terminait de rédiger son rapport sur la mort d'Augusto Ribeiro, il ne manquait plus que le rapport d'autopsie avec la conclusion du légiste. En réalité, elle souhaitait tout de même vérifier le listing que le voisin devait lui envoyer, celui qui comportait les noms des personnes ayant loué l'appartement sur le palier en face du mort, sans bien savoir ce qu'elle en espérait. Elle n'avait à peu près rien pour le comparer, sinon les quelques noms qu'ils avaient tirés de leur enquête de proximité, de vagues connaissances de Ribeiro. Juste par acquit de conscience, May était ce genre de flic, à tout fouiller, à perdre du temps sur des détails, et au final, à ne pas traiter autant d'affaires qu'elle le devait ou à mettre trop de temps pour les boucler et cela nuisait à ses performances comptables, pour son dossier personnel, elle le savait, mais c'était plus fort qu'elle.

Un policier en uniforme se pencha par-dessus son ordinateur, l'officier Jeffrey « Katz » Katzinger, un grand blond adepte de la musculation.

– Torres et Brady viennent de prendre un appel pour une découverte de corps, possible homicide, je voulais te prévenir. C'est Rouquemoute et toi qui êtes de permanence ?

May acquiesça.

– Où ça ?

– Barrow Street. Apparemment c'est moche.

May bondit de sa chaise et prit sa veste en cuir.

– Je te laisse prévenir Alexander ? demanda Katz.

May lui tendit le pouce et se précipita vers l'escalier.

Barrow Street était, sur une portion assez longue, l'une des

dernières rues pavées du sud de Manhattan. La Dodge Charger de May secouait avec la vitesse et elle identifia la voiture de police garée sur le côté devant l'immeuble, que Katzinger lui avait indiquée par SMS comme étant celle des agents Brady et Torres. Elle avait foncé, mais ils étaient déjà sur place. May s'arrêta devant un échafaudage et fila vers l'entrée de l'immeuble.

Cinq personnes s'étaient amassées dans le hall dont l'une tenait une femme d'une soixantaine d'années entre ses bras pour la consoler et lui parlait en espagnol. L'officier Torres dans son uniforme rutilant prenait leur première déposition préliminaire tandis que Brady était en train de descendre les marches vers le niveau inférieur pour s'assurer qu'il n'y avait personne d'autre dans l'escalier. En voyant May surgir si vite, Torres parut surprise.

– Nous venons de débarquer, prévint-elle, nous n'avons même pas constaté le 10-24.

10-24, code radio de la police de New York pour signifier une agression en cours ou passée. May désigna la femme qui pleurait, le visage marqué par la stupeur et l'effroi.

– C'est elle qui a trouvé la victime ? Vous parlez anglais, madame ?

Torres enchaîna :

– C'est elle mais elle parle mal. Elle dit que la fille est morte, aucun doute.

May désigna le carrelage où plusieurs empreintes incomplètes de semelles avaient laissé un tatouage rouge vif.

– C'est elle qui a marché dans le sang ?

Torres traduisit en espagnol et la femme hocha la tête.

– Personne d'autre n'est descendu ? s'enquit May.

– Négatif, confirma Torres.

– Vous gardez tout le monde au chaud, et que personne n'efface les traces au sol. Brady, vous venez avec moi, ordonna May en mettant sa main sur la crosse de son arme rangée dans le fourreau de ceinture sur ses reins.

Ils n'avaient pas le temps de prendre davantage de renseignements ou de précautions tant qu'ils ne s'étaient pas assurés que la victime était bien morte. S'il y avait une chance de la sauver, il fallait faire vite.

– Elle vous a dit où est la personne ? voulut savoir l'inspectrice.

Brady désigna les marches :

– En bas, dans la chaufferie.

May passa en tête et fit signe à l'officier Brady de l'imiter en se collant au mur pour ne pas marcher sur les traces de sang, a priori l'œuvre malencontreuse de la vieille femme qui avait trouvé le corps, mais il se pouvait que l'agresseur en ait également commises certaines. Face à la porte du sous-sol, May sortit son arme pour la garder canon pointé vers le bas, et elle se servit de l'intérieur de sa veste en cuir pour actionner la poignée d'une main ainsi protégée. Elle voulait limiter au maximum le transfert d'empreintes et d'ADN. Les crimes violents étaient rares dans son secteur, et May n'avait que très peu eu l'occasion d'enquêter sur l'un d'entre eux, cependant, elle connaissait les procédures parfaitement, elle n'avait jamais cessé de s'autoformer à grand renfort de vidéos sur Internet ou de documents internes qui circulaient pour les plus motivés du NYPD.

La chaleur moite du sous-sol la surprit lorsqu'elle pénétra dans la pièce obscure, et du coude elle chercha le minuteur qu'elle actionna d'une pression. Brady, un agent de patrouille d'expérience, tenait également son arme dans une main et de l'autre s'empara de la lampe électrique à sa ceinture, prévoyant que l'éclairage risquait de se couper au bout d'un moment. Premier bon point, il ne flottait dans l'air aucune odeur suspecte, dont ce relent aigre caractéristique d'un cadavre resté un peu trop longtemps au chaud.

May longea les grilles qui protégeaient l'accès aux conduits de ventilation et de chauffage, ainsi qu'aux chaudières, se guidant aux empreintes sanglantes de plus en plus complètes. Celles-ci luisaient sous les néons blancs. Ils parvinrent aux poubelles, quatre énormes bacs en plastique sur roulettes, et au-delà une série de colonnes techniques et de piliers en acier dressait un paravent industriel d'où une rigole de sang provenait dans une fissure du béton au sol. L'endroit était plus sombre, et May remarqua immédiatement que le néon au-dessus était éteint.

Elle approchait lentement, son canon prêt à jaillir vers un assaillant potentiel, mais pas non plus droit, pour lui laisser la demi-seconde nécessaire à évaluer la situation, entre un danger réel et une fausse alerte, juste ce qu'il fallait pour ne pas ouvrir le feu accidentellement. Le cœur de May battait plus vite, elle s'entendait respirer par le nez, un sifflement concentré. La présence de Brady dans son dos la rassurait.

Une chaussure apparut, renversée par terre, un mocassin un peu usé. Une masse plus importante juste derrière. C'était l'ultime fragment d'innocence avant qu'il ne soit trop tard, avant que ce qui se trouvait au-delà ne vienne s'inscrire pour toujours sur la rétine de la jeune flic, et May le savait très bien. Chaque cadavre était un peu des ténèbres du monde qui l'envahissaient, et la matière du pire imprégnait l'âme plus sûrement que du mazout pollue une plage. Il était trop tard pour renoncer. Trop tard depuis qu'elle avait choisi ce métier. Elle continua, prudemment.

Elle vit d'abord le pied aux ongles parfaitement vernis, d'un rouge éclatant qui miroitait dans le faisceau de la lampe de Brady. Un coup de vernis impeccable qui contrastait avec l'horreur autour. Le mollet nu, le genou… L'autre jambe à côté, écartée, très écartée, beaucoup trop, laissant comprendre à May ce que cela suggérait pour la suite.

Le sang apparut alors. Il mouchetait le haut des cuisses, des gouttes de toutes les tailles. Les fesses s'écrasaient dans une flaque pourpre. Le reste se révéla à May comme une gifle. L'impudeur, la barbarie, la souffrance et l'intolérable entremêlés.

Les vêtements étaient roulés en boule dans un angle du renfoncement. Tout se mélangeait en même temps. Les bras repliés sur le visage, comme si la femme était morte en voulant se protéger, les doigts recroquevillés sur les paumes, le même vernis superbe qui racontait l'histoire de celle qui avait voulu se faire belle, qui s'était peut-être trouvée belle, avant de finir là, torturée, massacrée, son vernis nickel quand son corps témoignait d'un martyre infernal.

May distinguait un bout du visage. Brune, menton allongé, sourcils épilés très finement. Assez jeune pour ce qu'elle en apercevait.

La flic se décida à affronter le reste. Les trous ovales dans l'abdomen, nombreux, des orifices dont elle reconnaissait la membrane de la peau, l'épaisseur de la chair, parfois un coussin jaune strié de rose, comme une margarine qu'on aurait trempée dans du jus de cerise, ce qui était en réalité la graisse du ventre. May voyait tout, sans parvenir à organiser son regard qui s'agitait frénétiquement, comme son souffle qui s'était accéléré.

Elle vit les seins étalés par la gravité, et reçut l'équivalent d'un coup en plein estomac.

Derrière elle, Brady recula pour rendre son café du matin dans un coin.

May sut alors ce qu'elle était en train de détailler.

Sans l'ombre d'un doute, c'était l'œuvre du Mal, signée par le monstre en personne.

Le Grand Méchant Loup venait de frapper à sa porte.

9.

Cela faisait plus de deux heures que l'équipe de la CSU, l'unité de police scientifique, étudiait le sous-sol avec la minutie d'un peintre de figurines Warhammer, l'œil rivé sur les instruments, à tout vérifier, à tout noter.

Quatre inspecteurs du Manhattan South Homicide Squad dépêchés directement par One Police Plaza supervisaient les opérations autour, prise de témoignages, relevés d'identité, croquis des lieux… C'était May qui les avait appelés directement en découvrant le cadavre. Il n'y avait aucun doute possible. C'était pour eux. La task force qui enquêtait sur le Grand Méchant Loup était dirigée par un officier qui ne pouvait passer inaperçu. Un géant afro-américain de bien deux mètres, large, les yeux pénétrants, la cinquantaine nettement entamée, plus proche de la retraite que de ses années de rookie. Lamar Gallineo, connu et respecté pour ses états de service exemplaires. Il termina d'écouter ce que son collègue lui glissait à l'oreille, puis vint vers May qui attendait sur le palier des marches, entre le hall et l'entrée de la chaufferie. Elle avait fait sa déposition dès leur arrivée, avant d'aller fureter un peu dans son coin, comprenant qu'elle était de fait éjectée de l'enquête.

– Ça va, vous tenez le coup ? s'enquit-il.

Elle approuva. May était dans l'action, concentrée, elle s'était blindée à ses émotions pour demeurer efficace. Pourtant l'image de cette fille à moitié éviscérée ne cessait de lui revenir en pleine gueule, comme un boomerang permanent, inépuisable. Elle revoyait ses jambes écartées, son sexe béant, le ventre déchiré d'impacts profonds, sa poitrine disloquée…

– Vous avez eu le bon réflexe en nous prévenant, la félicita-t-il.

Comment avez-vous su ?

– Que c'est l'œuvre de GML ? À cause des tétons.

– Personne n'est au courant qu'il les mord au point de les arracher, nous avons gardé l'info secrète. Qui vous a raconté ça ?

– Le NYPD est une grande famille. J'ai une connaissance à One Plaza qui a bossé un temps avec vous. Il avait besoin de vider son sac un midi. Je n'en sais pas beaucoup plus.

– Ça ne doit pas sortir d'ici.

– J'ai fermé ma bouche jusqu'à présent, aucune raison que ça change.

Lamar l'étudia, il la jaugeait, pour savoir s'il pouvait lui faire confiance. Ses billes blanches et noires étaient désagréables, elles exerçaient une pression presque physique sur l'arrière du crâne, comme s'il parvenait à pénétrer dans le regard de May jusqu'au fond de son cerveau pour savoir qui elle était vraiment. Elle plaignait les suspects qui se retrouvaient en garde à vue face à lui.

– Vous savez que c'est nous qui reprenons à partir de maintenant, c'est clair pour vous ?

May acquiesça.

– Je ne veux pas d'histoires, insista Lamar avec un air si dur que May se demanda si quelqu'un avait déjà osé lui dire non.

Ayant clarifié la situation, le colosse s'apprêtait à repartir lorsque May se lança :

– Juste, avant que je sois débarquée, pendant que vous dressiez le périmètre, j'en ai profité pour poser quelques questions aux témoins dans le hall. S'il y avait une femme, vingt-trente ans, qui vit seule dans l'immeuble.

Lamar la fixait avec son intensité troublante et May ne savait pas s'il était attentif ou déjà en colère parce qu'elle se mêlait de ce qui ne la regardait plus.

– J'ai précisé « seule », car j'ai appelé le central et aucun signalement de disparition de femme n'est tombé dans le quartier depuis hier soir, si elle vivait avec quelqu'un, il est probable qu'on aurait app…

– Vous voulez en venir où ?

Direct. Lamar Gallineo n'était pas du genre à tourner autour du pot.

– J'ai peut-être une identification de la victime. Ils m'ont parlé de

deux femmes dans la tranche d'âge et vivant seules. J'ai regardé les noms, et trouvé le profil Instagram d'une Rita Safron qui ressemble beaucoup à ce que j'ai entraperçu d'elle en bas. Je ne peux pas être catégorique, elle avait le visage en partie caché par les bras, mais… Je crois que c'est elle. Appartement 8D. Bien sûr, je ne suis pas montée.

Gallineo hocha la tête mollement, pas impressionné.

– Nous allons vérifier. Merci, inspectrice Malkasian.

May se sentit flattée qu'il connaisse son nom et se reprit aussitôt, c'était ridicule, il n'en avait rien à foutre d'elle.

– Autre chose ? demanda-t-il sans montrer son impatience s'il en éprouvait avec cette flic qui en faisait un peu trop.

– Eh bien…

May hésita à se lancer, elle avait dressé ses propres constatations, presque instantanément, par réflexe, par instinct, conditionnée par ses années sur le terrain et à se former. C'était maintenant ou jamais, dès que Lamar Gallineo allait lui tourner le dos, elle ne le reverrait probablement plus jamais. May prit son inspiration et se jeta à l'eau :

– Je me demandais… Vous n'allez pas me répondre, je présume, mais… Les autres victimes, elles avaient également un vernis aussi nickel ? J'ai du mal à croire qu'elle se soit débattue pour sa survie, et que ses ongles soient restés aussi parfaits. Elle sortait de sa manucure. Ou bien… C'est lui qui le lui a posé. Post mortem, j'imagine, car, pour ce que j'en ai vu, c'est propre, pas de débordements sur le côté, donc elle ne bougeait plus du tout. Les bras devant le visage, c'était presque pas naturel, plutôt une mise en scène pour lui cacher volontairement la tête, comme s'il n'assumait pas, ou plutôt qu'il ne voulait pas la voir elle en particulier, mais une femme générique. Et les ongles, dans cette position, il pouvait les regarder, les mains étaient tournées vers l'intérieur, exposant le vernis.

Gallineo ne bronchait pas, ses billes noires parfaitement arrimées à May, aucune émotion ne filtrait.

– Je sais, c'est un peu tordu comme analyse, concéda May. Juste… ça pourrait ressembler à un mode opératoire récurrent, son fantasme.

– Continuez, ordonna le géant sans une once de douceur.

– Euh… ok. Je… Je pense qu'il est venu repérer les lieux, c'est quasi sûr. Il fallait savoir que l'accès à la chaufferie se fait par là, que ça n'est pas verrouillé, et qu'il y a un renfoncement un peu à l'abri si quelqu'un entre, il pouvait se planquer, lui et sa proie. Et puis…

Comme par hasard, le néon au-dessus ne fonctionne pas. C'est lui qui a dû le démonter avant de passer à l'acte. Pour s'assurer d'être dans l'ombre. Il a sécurisé la scène de crime en amont.

Le directeur d'enquête la toisait de ses deux mètres d'altitude, sans une réaction, comme si ce qu'elle racontait était un tissu d'inepties.

Au point où j'en suis… Elle s'empressa de compléter ses remarques, de montrer qu'elle avait utilisé ces deux heures pour être efficace.

– GML ne laisse pas d'indices, il est d'une prudence exceptionnelle, il ne laisse rien au hasard. Il a choisi ce lieu aussi pour la rue. Je suis allée vérifier, et il n'y a aucun commerce entre les deux rues qui encadrent celle-ci, donc aucune caméra. Il savait qu'il pouvait venir, commettre son crime sans qu'on puisse l'identifier. Lorsqu'il chasse, la proie est aussi importante que l'environnement. C'est pour ça qu'on ne l'a pas encore arrêté. Peut-être même qu'il cherche d'abord un quartier où il sait qu'il ne risquera rien, et une fois familiarisé, il y guette une victime.

– C'est tout ?

– Euh. Oui.

Il la salua d'une vague inclinaison du menton et redescendit vers le sous-sol.

Tout ça pour ça ? Sympa, merci les gars. Les enquêteurs de One Police Plaza étaient réputés pour leur savoir-faire et pour leurs manières un peu cavalières, l'aura « Nous ne sommes pas de la merde » qu'ils dégageaient partout où ils passaient. C'était rien de le dire. Maintenant, May se sentait ridicule. Elle lui avait déballé ses petites conclusions de merde et il les avait balayées sans égards ni intérêt.

Sa tâche ici était terminée, elle y avait passé sa matinée et le pavé des affaires courantes du 6e commissariat l'attendait. Elle voulut sortir de l'immeuble et constata que le Dr Lerner venait d'arriver, pour le bureau du légiste, et elle se souvint qu'il était désormais affecté aux crimes de GML comme il le lui avait annoncé la veille non sans une certaine clairvoyance.

– Prophétique, se contenta de lui lancer May en le croisant.

À son regard étonné, elle comprit qu'il ne saisissait pas la référence et s'en moqua. De retour à son véhicule, elle n'eut pas l'occasion de repartir au bureau : un vol venait d'être commis sur la 7e Avenue, et elle prit l'appel pour se rendre chez le commerçant concerné, tout en

confirmant que Gerry Alexander était avec elle – pour le couvrir.

Avant de sortir de la Dodge, le boomerang se mit à siffler mentalement et l'image de la fille massacrée dans la chaufferie s'imposa à May. La trentenaire s'enfonça dans son siège, ferma les paupières et serra les dents. Elle s'accorda plusieurs respirations pour retrouver sa sérénité. Elle avait le cœur dans la gorge. Dans sa carrière, May avait traité plusieurs agressions sexuelles, cela faisait partie du plus dur dans le métier, ça et de devoir annoncer aux familles le décès de leur proche (le pire restant les violences sur les enfants), mais rien d'aussi choquant visuellement que le tableau de ce matin. Elle avait été au chevet de plusieurs cadavres, overdoses, accidents, et même crimes, mais jamais rien d'aussi… *Pervers.* Ce tordu avait laissé derrière lui un prolongement de ce qu'il avait dans le crâne. Une mise en scène au service de sa déviance absolue.

– Allez, the show must go on, souffla-t-elle.

May se frictionna les joues, se moucha et se remit dans le circuit, elle ne pouvait s'apitoyer. Pas le temps, pas le moment.

En début d'après-midi, en ressortant de la boutique du serrurier, qui avait constaté que tout un stock de clés vierges lui avait été dérobé pendant la nuit, May décida qu'elle allait sauter le déjeuner, pas capable de manger. Elle ouvrait la portière de sa Dodge lorsque son téléphone pro vibra. Il devait s'agir de son partenaire. Rouquemoute avait terminé ses petites affaires et lui demandait où elle était ou quelque chose dans ce genre. Mais ce n'était pas lui, c'étaient deux SMS provenant d'un numéro inconnu.

« J'ai des informations pour votre enquête. »

« Pas par téléphone. Rdv demain possible ? »

May détestait ce genre de plan foireux. Elle appela aussitôt le numéro et tomba directement sur une messagerie automatique.

Un troisième SMS suivit dans la foulée.

« Pas par téléphone ! »

Elle tapa : « Qui êtes-vous ? Quelle enquête ? »

La réponse fusa : « Demain, 21h sur le banc de la High Line, niveau 14th Street. »

May connaissait bien, c'était son secteur et surtout en plein Meatpacking District où elle avait grandi. Un lieu fréquenté en début de soirée, elle ne risquait pas de tomber dans un traquenard.

Elle aurait le temps de vérifier à qui appartenait le numéro. Tout

ça était étrange. Elle avait peu d'enquêtes en cours, rien de très original ou d'urgent, aucune affaire de drogue, pas plus qu'un crime de sang majeur, et n'avait aucune idée de ce dont il pouvait s'agir pour impliquer autant de précautions.

May tapa juste « Ok » et l'envoya.

10.

Les volets de la chambre étaient restés ouverts pour la nuit et Constance se réveilla tôt, avec l'aube. Son nimbe blanc se déposait doucement autour du lit et elle émergea au même rythme, paisible, presque facilement. Le contraste avec les sonneries violentes de l'alarme les matins dans son duplex de Brooklyn lui fit se demander pourquoi elle n'avait pas adopté ce mode de vie plus tôt. *Parce que la vie, le boulot, l'école, les rendez-vous…* À force de se déconnecter de la nature et de ses cycles naturels, et de s'imposer une existence calculée sur la productivité, il ne fallait pas s'étonner si l'être humain ne la comprenait plus, s'il se laissait aller à la détruire méthodiquement avec son égoïsme plutôt qu'à chercher à la ressentir.

Je deviens une bobo écolo.

Ce matin, son premier au chalet depuis… une éternité (elle préférait cette notion à l'évocation du drame, ce n'était pas une manière décente de débuter sa journée), elle le passa à s'étirer sur la terrasse tout en bas, au bord du lac. Solace était sorti se promener sans rechigner, l'épisode de la veille avec ses grognements déjà oublié apparemment, et Constance l'envia d'avoir si peu de mémoire ou de parvenir à en faire si peu cas. En se réveillant le corps et la tête sur un rythme biologique paisible, la scénariste n'éprouvait aucune envie d'aller s'enfermer face à son ordinateur pour relire ce qu'elle avait pondu la veille. Elle n'avait aucun objectif concret, aucun impératif, elle avait écrit pour se vider l'esprit, et s'il lui prenait l'envie de ne plus jamais retoucher à son clavier, eh bien ainsi soit-il. Elle voulait s'écouter, se connecter à une forme de désir, si fugace qu'il soit, et à cet instant il consistait à s'occuper physiquement, alors elle avait déroulé son tapis de yoga et enchaînait les positions à son rythme.

En fin de matinée, elle se lança dans la mise à l'eau du bateau. Elle déverrouilla le cadenas du cabanon sur le côté, et déchira les toiles d'araignée qui retombèrent le long de la porte comme des festons de poussière et d'argent. L'appentis sentait l'essence, l'huile et la graisse. L'esquif de cinq mètres, posé sur ses traverses de bois, aurait eu besoin d'un coup de peinture, mais Constance n'en avait pas le courage. Elle était elle-même dans un pire état alors s'il devait y avoir une priorité, elle passait devant, estima-t-elle. Elle prit tout de même le temps de nettoyer l'intérieur du bateau, de chasser les occupants visqueux, de s'assurer qu'aucun serpent n'y avait élu domicile, passa un coup sur le moteur dont elle vérifia les niveaux et les ajusta, puis mit en place le rail pour faire coulisser l'embarcation jusqu'à l'eau. Constance la tira jusque sur le bord du ponton où elle l'amarra comme elle l'avait appris gamine. À l'époque, la famille Holloway disposait d'une barque qu'ils manœuvraient à la rame ; depuis, la flemme avait pris le dessus et c'était un Yamaha de quinze chevaux qui était chargé de mouvoir le bateau.

Constance siffla pour appeler Solace, il adorait l'accompagner sur le lac. S'il descendait la pente par le flanc droit du chalet, il pouvait grimper sur la terrasse sans tomber dans l'eau. Sans réponse, elle insista mais le curieux était parti trop loin pour l'entendre, ou il dormait de l'autre côté. Tant pis. Ici, c'était aussi un endroit pour les chiens, pour qu'ils retrouvent un semblant de liberté, et Solace n'était pas du genre fugueur, au pire il allait s'approcher de chez Ezra, renifler ses poubelles avec appétit, mais jamais il n'irait jusqu'à la route à l'est, il serait là pour son dîner au plus tard.

Constance démarra le petit moteur et s'éloigna sur la surface impassible du Skaneateles, jetant de brefs coups d'œil en arrière, prête à faire demi-tour si Solace daignait finalement répondre à son appel, mais il n'en fit rien. Au bout d'un moment, elle se détendit vraiment, retrouvant ses sensations d'autrefois, lorsqu'ils étaient tous ensemble, pas forcément sur le bateau, mais au moins sous le même toit. Savoir leur présence à portée de bras, si besoin, changeait tout. La possibilité de. L'envie de.

Constance soupira. Aucune larme, aucun creux dans le ventre, juste la lucidité sèche et cruelle de se résoudre au manque définitif. Le plus difficile dans le deuil était d'accepter l'absence irrémédiable. Qu'il n'y aurait plus jamais de conditionnel, seulement un passé

imparfait qu'on ne pourrait jamais corriger, un passé intérieur tant que perdureraient les souvenirs. Constance était terrifiée à l'idée d'oublier leur voix, leur odeur, ces doses d'eux qu'elle ne pouvait plus s'injecter pour les faire vivre à l'aune de ce qu'ils avaient été et non de ce qu'elle croyait se remémorer. Les vidéos, ce n'était pas pareil. Froides, distantes. Ils ne sonnaient pas aussi vrais et chauds que dans sa tête. Et tout cela allait s'étioler avec le temps, elle le savait. Est-ce que la peine diminuait à mesure que les souvenirs de nos morts perdaient en consistance ? Elle le craignait, oui. Alors elle préférait souffrir jusqu'à son dernier souffle.

Le paysage était encore plus sauvage que dans son dernier souvenir. Le chalet était installé sur le versant le plus isolé, celui qui ne comportait aucune plage, aucun accès facile depuis la route d'État 41 qui bordait le lac dans la région. Plus loin, à cinq kilomètres au nord, c'était bien différent, avec pléthore de maisons construites sur les berges, la plupart étaient des résidences secondaires vides pendant la saison froide, mais l'été c'était une fourmilière. Les différents programmes de préservation de l'écosystème, de l'environnement, et la volonté des municipalités locales de ne pas se voir envahir par des hordes de nouveaux venus sans racines ni les mêmes valeurs avaient freiné l'expansion de ces constructions, si bien que toute la portion sud du lac demeurait inoccupée. La vie appelant la vie (et en la matière Constance s'y connaissait), les visiteurs restaient de plus en plus proches des infrastructures, des commerces et des habitations, et il en venait de moins en moins jusque-là, si bien qu'ici la végétation recouvrait les rives, tombait littéralement dans le lac telle une cascade d'un émeraude sombre. La forme vaguement en long haricot du Skaneateles permettait à Constance de distinguer, à quatre ou cinq kilomètres de distance, les premières constructions, petites taches blanches pour la plupart, dans un écrin plus structuré de verdure, là-bas le monde civilisé domptait son cadre. Constance préféra se tenir à l'écart, même si les vacances étaient terminées, il ne manquerait pas de pêcheurs, de nageurs et d'autres présences entre lesquelles il faudrait naviguer, même si le lac était large d'un bon kilomètre, l'idée même de se rapprocher d'inconnus la dérangeait. Elle voulait préserver son cocon de tranquillité, elle était venue pour ça.

Constance vira à tribord pour longer les rochers gris et bruns qu'une mousse touffue recouvrait en partie. Elle y aperçut une

couleuvre rayée en train de se chauffer sous le soleil tiède de midi, puis elle ralentit le moteur jusqu'à ce qu'il ne devienne plus qu'un feulement à peine audible et scruta les alentours. Elle ne tarda pas à sourire devant un groupe de ratons laveurs qui exploraient le sol en quête de nourriture. La plupart levèrent le museau à son approche, mais ils ne détalèrent pas, se contentant de la surveiller. Plus tard, ce fut au tour des bernaches du Canada de la surprendre en passant à basse altitude tandis qu'elles se regroupaient dans leur formation en V. La migration vers le sud n'allait plus tarder, les derniers préparatifs s'organisaient, dernières répétitions avant le grand départ. L'hiver se profilait.

Constance savoura ces petites réjouissances simples et fit demi-tour pour rentrer après une heure de promenade. Elle avait envie de partager ces émerveillements mais puisqu'elle n'avait plus personne d'intime à qui raconter sa vie, il lui semblait que celle-ci ne valait plus grand-chose. Comme si les vérités d'une existence ne pouvaient se concrétiser qu'à travers un témoin à ses côtés, comme si, en l'absence de compagnon, tout ça n'était qu'un éclair fugace, dont on pouvait douter, comme si ce qui ne pouvait être partagé avait moins d'importance.

Elle aurait pu appeler Neil mais n'en avait pas le courage. À force de s'enfermer dans le mutisme, dans sa solitude, elle avait petit à petit coupé avec tout le monde, de son agent à ses camarades, jusqu'à son meilleur ami. Il commencerait par l'accabler de reproches, lui rappeler que l'amitié n'était pas à sens unique, uniquement lorsqu'elle en avait besoin. Neil n'était pas du genre à s'apitoyer sur elle, peu lui importait qu'elle ait perdu son fils et son mari, il ne manquerait pas de lui dire ses quatre vérités : elle ne prenait aucune nouvelle, ne s'intéressait plus à lui, entièrement plongée dans sa survie égoïste depuis des mois. Et il aurait raison, voilà pourquoi elle ne voulait pas se confronter à lui.

Non, il était préférable de vivre ces instants avec elle-même, et tant pis si elle ne pouvait les raconter pour les faire exister au-delà d'une brève émotion, d'un souvenir, et que ce moment cessait d'exister lorsqu'elle l'oublierait.

Elle amarra solidement le bateau au ponton et remonta à l'étage principal d'où elle sortit par-devant, pour appeler Solace. Elle n'aimait pas le perdre de vue trop longtemps. À peine eut-elle entrouvert la

porte qu'elle se heurta à une énorme toile d'araignée dressée juste devant et elle poussa un cri en reculant brusquement.

La toile tanguait dans l'air.

Un attrape-rêve plus gros qu'un ballon de basket dansait sous ses yeux, accroché sous la marquise de l'entrée par un clou neuf.

Qu'est-ce que ce truc foutait là ?

Constance s'en approcha et d'une main le stabilisa pour l'étudier. Ce n'était pas l'un de ces machins pour touristes qu'on vendait en bord de route en territoire Onondaga. Celui-ci était raffiné, tressé à la main d'une dentelle de corde fine, peut-être des boyaux séchés, avec du lin, dans lesquels étaient plantés plusieurs plumes de toutes tailles, dont une grande qui ressemblait à celle d'un aigle. Des perles d'os et des pierres creusées s'intercalaient régulièrement à différents embranchements de la toile. C'était un objet artisanal soigné et usé, ancien.

Qui donc avait pu… ?

Constance se pencha vers l'aire de terre battue où stationnait sa voiture entre les arbres.

– Il y a quelqu'un ?

Plusieurs oiseaux lointains lui répondirent, rien d'autre. La forêt respirait de son souffle ancestral et calme, le bruissement de feuilles d'un colosse endormi.

Ça ne pouvait qu'être Ezra. Personne d'autre ne s'engageait sur leur chemin, nul ne savait qu'elle était là. Oui, Ezra. Mais pourquoi diable lui faisait-il un cadeau pareil ? Afin de lui ficher une trouille pas possible ? *Ou juste pour s'assurer que tu le verras et le prendras…*

Ezra n'était pas un mauvais bougre, au contraire. Un ami de ses parents surtout, autrefois, lorsqu'ils étaient vivants. D'aussi loin qu'elle se souvienne, il avait toujours été dans son paysage, distant mais présent. Et toujours vieux. Elle ne croyait pas l'avoir déjà connu sans ses cheveux blancs et ses facettes miroitantes sur les dents.

Constance se hissa sur la pointe des pieds pour décrocher l'attrape-rêve et le déposa sur le bar de la cuisine avant de ressortir pour appeler son chien.

Le cabot surgit au troisième cri de son nom, d'entre les fourrés, hirsute et noirci par la crasse.

– Sol ! Dans quel état tu es ! Tu t'es roulé dans la boue ? Sérieusement ?

Dès qu'il s'approcha, l'émanation infecte saisit Constance qui cacha son nez derrière sa manche.

– Oh, tu pues !

Il sentait la charogne. Ce n'était pas de la boue qui lui recouvrait le poitrail mais la chair et le sang putréfiés d'une carcasse dans laquelle il s'était frotté. Les chiens adoraient cette pratique dégoûtante, pour masquer leur propre odeur, rituel de chasse ancré dans leurs gènes.

– Tu te fous de moi ?

Le chien perdit son air enjoué et baissa la tête.

– Tu ne rentres pas comme ça, je te préviens, c'est la douche au jet d'eau, pas de discussion !

Et tandis qu'elle faisait la leçon à Solace, à aucun moment elle ne remarqua les traces qui zébraient la porte du chalet dans son dos.

Des griffures profondes, larges. Nombreuses.

Quelque chose de gros et de massif qui avait voulu entrer.

11.

Le bureau de May était installé dans un open space à l'arrière du 6e commissariat de Manhattan. Son espace personnel était neutre, aucune photo (elle n'avait ni chéri, ni enfants, ni chien ou chat) ou souvenir qu'elle estimait important de placarder à la vue de tous. May ne voulait rien exposer de qui elle était à ses collègues ou à un éventuel suspect qui passerait par ici. Tout pour l'efficacité, rien pour la distraire.

Dès son arrivée, le matin à 9 heures précises, May était passée par le bureau du capitaine Hillroy faire son débriefing suite à la découverte du corps la veille, ce n'était pas tous les jours qu'on se heurtait à la victime d'un tueur en série, surtout lorsqu'il s'agissait *du* tueur dont tout le monde parlait. Hillroy avait d'abord posé des questions de curieux, sortant du cadre habituel, lui-même intrigué, et signe qu'il n'avait rien à reprocher à son enquêtrice, Gallineo ne l'avait pas appelé pour se plaindre de cette effrontée à l'imagination débordante. Le capitaine la félicita même d'avoir bien réagi, Brady était secoué, lui, et Torres pas beaucoup plus sereine. Les flics apprenaient à s'endurcir avec les années, mais il y avait des horreurs, heureusement rarissimes, auxquelles il était impossible de se préparer, et on ne savait comment on allait réagir que le jour où on s'y retrouvait confronté, certains en perdaient leurs moyens, oubliant les bons réflexes, ne respectant pas parfaitement la procédure. May avait été impeccable.

Après un arrêt en salle de pause, réduit qui sentait la transpiration et le renfermé, pour s'y faire un café, elle regagna son poste et sirota son mug devant son ordinateur. Revenir en détail sur le cadavre avec son supérieur avait fait remonter le souvenir à la surface, et May avait

besoin d'agir pour ne pas tourner en boucle sur la vision de cette pauvre femme massacrée. Déjà, la veille, pour s'endormir, il avait fallu qu'elle aille courir deux heures, pour qu'elle s'épuise afin de ne plus penser.

Elle avait plusieurs enquêtes ouvertes mais, intriguée par les SMS reçus la veille, May était bien décidée à se rendre au rendez-vous en sachant qui l'y attendrait. Et pour cela, il lui fallait seulement identifier un numéro de téléphone par le biais d'un simple *subpoena*, cette injonction légale pour obtenir ce dont elle avait besoin. À New York, les flics bénéficiaient du flou juridique du Code administratif de la ville et de son article 14-137, qui autorisait l'émission de *subpoenas* assez facilement en interne, sans avoir besoin de passer par toute une procédure juridique longue.

Moins de trois heures plus tard, la compagnie de téléphone lui renvoya les informations demandées sur sa boîte mail. Il s'agissait d'un *burner*, un téléphone basique avec communications prépayées. Pas de factures, donc pas de nom ni d'adresse d'utilisateur nécessaires, et si l'acquéreur l'avait payé en espèces, il ne laissait pas de traces. Là, ça devenait intéressant, et en même temps un peu inquiétant. En poussant l'investigation, May obtint, par le numéro de série associé, le nom du magasin où le téléphone avait été vendu. Une boutique de SoHo, pas très loin du commissariat, un lieu sérieux donc équipé d'une caméra de vidéosurveillance. C'était un bon point, cela signifiait que si May en avait besoin, elle pourrait consulter la bande au jour et à l'heure de la vente pour avoir une image de l'acheteur. *Pour être allé se procurer un* burner *sur un site aussi clean c'est soit un amateur, soit un débile.* Sauf s'il avait payé un clodo pour le faire à sa place et le lui remettre dans la rue.

Rouquemoute entra dans l'espace, d'un pas décidé, l'air particulièrement remonté. Cela faisait deux jours que May ne l'avait pas vu. Il attrapa sa chaise sur roulettes, qu'il fit coulisser jusqu'à May, et s'assit à califourchon dessus pour venir se coller à sa partenaire.

– C'est quoi ces conneries ? murmura-t-il tout près d'elle. T'as été appelée sur un crime de GML ?

– Par hasard.

– Je te laisse une fois, et tu prends un appel de cette dimension ? Putain !

Il avait du mal à se contenir et se recroquevillait pour ne pas se

faire entendre des trois autres flics présents dans l'open space. May le rassura :

– La task force GML a aussitôt repris l'affaire, et j'ai assuré vos arrières, vous n'avez donc rien manqué.

Il grogna pour manifester son doute.

– Vous avez réglé votre problème perso ? demanda May.

Gerry Alexander parut surpris, comme s'il avait lui-même oublié pourquoi il avait dû s'absenter et hocha la tête.

– Pour un truc qui devait vous prendre deux heures, vous avez disparu toute la journée, rappela May qui ne voulait pas qu'il passe l'éponge si vite, je vous ai couvert, personne n'a remarqué votre absence si ça vous intéresse.

Mais ça ne l'intéressait manifestement pas.

– Ils t'ont dit quelque chose ? Les super-flics de One Plaza.

– Que c'est eux qui se chargent de tout. Nous on reste à notre place.

– Les enfoirés.

May n'avait jamais vraiment cerné Alexander, ils étaient en tandem depuis trop peu de temps pour cela, et elle ignorait s'il était nonchalant par nature, démotivé, s'il faisait le strict minimum pour rester dans les petits papiers du capitaine mais qu'au fond il n'en avait plus rien à faire, ou s'il attendait seulement les gros coups, s'estimant mal employé et au-dessus des crimes mineurs qu'ils traitaient la majeure partie du temps. Gerry était un bon flic lorsqu'il s'investissait, là-dessus tout le monde s'accordait à le confirmer.

GML le faisait saliver. À coup sûr, il aurait été utile, du moins était-ce là ce qu'il devait se répéter.

– À la place, j'ai ce vol chez un serrurier de la 7e Avenue, le décès de Ribeiro chez lui, le dossier des pickpockets du métro qui traîne, et l'arnaque aux galeristes, énuméra May. Faites votre choix.

– Demande son rapport au légiste et boucle Ribeiro, qu'on sorte au moins celui-là de la liste. Le serrurier, tu as le procès-verbal ?

– J'ai mes notes, je dois le rédiger.

– Fais ça et drope-le-moi sur ma boîte mail.

Il se leva et repoussa sa chaise qui alla se cogner contre un bureau qui n'était pas le sien.

– Je vais à la station Christopher Street pour les pickpockets, depuis le temps, ils doivent avoir réparé la caméra.

Rouquemoute n'était pas d'humeur à s'encroûter sur son fauteuil, contrairement à la plupart des jours, et May n'insista pas. Elle se contenta d'obéir à son partenaire qui avait sur elle l'avantage de l'ancienneté, et lorsqu'elle eut terminé de taper son rapport, il était 19 heures. Trop tard pour aller à la boutique de téléphonie contrôler les vidéos de surveillance pour vérifier qui avait acheté ce *burner*. Les images de la victime découverte dans la chaufferie s'étaient calmées. Pas que la vision ait disparu, May savait que ça n'arriverait pas, plus jamais, cette pauvre femme éventrée et violée (May n'avait aucun doute sur cet aspect-là compte tenu de la position des jambes et de l'état de son intimité) resterait agglomérée à sa mémoire jusqu'à la fin de ses propres jours, toutefois, elle ne s'imposait déjà plus avec la même violence. Ou alors May commençait à s'habituer. L'esprit humain avait une capacité à encaisser, même le pire, déconcertante. N'ayant rien avalé de solide depuis longtemps, et estimant son estomac prêt, May opta pour un plat de nouilles chez South of the Clouds, puis elle marcha en direction de la High Line.

À 21 heures, elle était assise sur l'un des bancs, plutôt des chaises longues en bois, d'où elle avait une vue imprenable sur l'Hudson, immense bande obscure dans la soirée, et le New Jersey au-delà, qui scintillait de ses lumières lointaines.

La prudence aurait voulu qu'elle prévienne au moins Alexander qu'elle serait là, à défaut d'assurer ses arrières avec un collègue planqué en retrait. Pour une raison qu'elle ne s'expliquait pas, May était convaincue qu'elle ne risquait rien. Le lieu était exposé, des joggeurs, des promeneurs, des touristes, un groupe de jeunes en train de fumer ce qui ressemblait à un joint, il y avait au moins douze ou quinze personnes à proximité. La nuit était tombée mais les lampadaires fournissaient assez d'éclairage pour s'y sentir en sécurité. Et elle n'avait aucun ennemi. La vie de flic du NYPD n'était pas celle des films et des séries, il n'y avait pas de règlements de comptes, ou de vendetta de la part d'un criminel machiavélique, à la rigueur chez l'antigang ou aux Stups, mais pas pour une enquêtrice du quotidien comme May, qui traitait les petits poissons.

– Suis-je en état d'arrestation ? fit une voix masculine grave au-dessus d'elle.

May pivota et fut surprise de reconnaître le voisin de Ribeiro qui se tenait debout, les mains dans les poches de son chino, un gilet de

laine ouvert sur une chemise près du corps. Comment s'appelait-il déjà ? Un nom d'avocat… *Tettler… Jack Tettler !*

– Ça dépend de la raison pour laquelle vous m'avez fait venir jusqu'ici avec autant de mystère.

– Ce n'est pas ainsi que vous procédez avec vos informateurs ?

– Vous allez me rencarder sur un trafic de drogue dans le Village ?

May ne pigeait pas ce qu'il faisait là. Qu'est-ce qu'il savait de si important sur la mort de Ribeiro pour prendre autant de précautions ? Quoi qu'il en soit, il n'avait rien perdu de son charme et ne semblait pas stressé.

– Non, je ne me drogue pas, répliqua-t-il, je ne fréquente pas ces cercles formidables.

Ses yeux noisette et vert brillaient d'un éclat presque phosphorescent.

– Qu'est-ce qu'il y a de si important que vous ne pouviez pas me dire au téléphone ?

Tettler désigna l'assise de planches pour savoir s'il pouvait se joindre à elle. May acquiesça et il s'installa.

– Ribeiro, il se livrait à une activité illégale, dit Jack avec un air de conspirateur.

– Quel genre ?

– Il faisait venir des prostituées chez lui.

May se raidit.

– Vous vous foutez de moi ? Vous me faites venir pour ça ?

– J'ai pensé que ça pourrait vous intéresser.

– Le truc que vous ne pouviez pas raconter au téléphone, c'est ça ? Vous aviez peur de quoi ? Que la milice des macs de New York nous espionne ? Et pourquoi avoir acheté un *burner* tant qu'on y est ?

– Je me doutais que vous checkeriez le numéro. Vous auriez su que c'était moi et ne seriez pas venue.

May était outrée.

– Vous… me draguez ?

Le sourire un peu gêné de Jack Tettler la désarma. Il était aussi mal à l'aise qu'elle, mais semblait déterminé à aller au bout de ce qu'il avait entrepris.

– Je connais un bar sympa, un peu plus loin, pour que vous me posiez toutes les questions que vous voulez sur Ribeiro, même si, comme je vous l'ai dit, je ne le connaissais presque pas.

– Assez pour savoir qu'il faisait venir des prostituées chez lui.

– Là-dessus, il n'était pas très discret. J'ai compris le soir où une des filles s'est trompée et a sonné chez moi.

May se leva, entre la colère, la stupéfaction et un soupçon de fierté – ce n'était pas tous les jours qu'un homme se donnait autant de mal pour la revoir.

– Bonne soirée, Mr Tettler, dit-elle pour conclure la discussion.

Il se mit sur son chemin. Son rictus maladroit était désarmant.

– Je vous présente toutes mes excuses, s'empressa-t-il de dire, sincèrement contrit. Je m'y suis mal pris, je le reconnais, c'était idiot. Mais l'intention reste la même. Puis-je vous offrir un verre pour me faire pardonner ? À dîner si vous n'avez pas en…

– C'est non, Tettler.

– Appelez-moi Jack, proposa-t-il en penchant la tête pour se mettre un peu plus à sa hauteur.

Il y avait une douceur et une sincérité dans son regard qui troublaient May, au point qu'elle se mit à douter. Et si… ? *À quoi bon ? Un type de cinquante piges qui me baratine pour me revoir, vraiment ?* Elle se souvint qu'elle l'avait pris pour un gay l'avant-veille, pas d'alliance, pas de photos de famille chez lui. Un type de son âge célibataire, c'était déjà en soi un avertissement que quelque chose clochait. *On en est encore à ce genre d'argument débile ? Et s'il se disait la même chose de moi parce que j'ai trente-quatre ans et pas de mec ni de gosses ?* Elle le prendrait mal, assurément.

– Écoutez, j'apprécie assez peu la méthode…

Il hocha vigoureusement la tête, pour prouver qu'il savait qu'il était allé trop loin, les lèvres plissées.

– C'est tout moi. Je fonce, j'ai pensé que ce serait… ludique. Ça ne l'est pas. Je suis désolé.

May confirma d'un haussement de sourcils.

– De toute façon, nous ne pouvons pas nous voir en dehors de la procédure, vous êtes dans le dossier de Mr Ribeiro.

– Juste un voisin qui ne le connaît pas.

– Peu importe.

– C'est irrémédiable et définitif ? Vous ne pouvez pas me… je ne sais pas, m'effacer de votre dossier, juste le temps d'un verre, et si je me révèle être un vrai connard, vous me remettez aussitôt dedans. Top of the list !

– De la corruption en plus ?

Les traits de Jack Tettler se crispèrent aussitôt et cette fois ce fut au tour de May de s'en amuser, elle pouffa.

– Je vous charrie. Mais le fond reste vrai.

– Et une fois que le dossier sera clos ? insista-t-il.

– Vous ne lâchez rien, vous.

Elle devait au moins lui reconnaître son opiniâtreté.

– Que puis-je faire pour accélérer la procédure ?

May leva les mains devant elle, à court d'arguments. Tout ça la fatiguait.

– Écoutez, Mr Tettler, je…

– Jack, au moins appelez-moi Jack.

– Jack, ok… Hier, j'ai eu une matinée un peu dingue, et depuis le job n'a pas été très réconfortant, alors je suis touchée par votre intérêt, mais je vais rentrer chez moi et oublier tout ça. Et je vous demande d'en rester là.

Cette fois elle vit qu'il capitulait. Il inclina la tête et recula d'un pas pour lui céder le passage.

– Je… Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je ne suis pas comme ça normalement, confia-t-il. Je vous l'assure. J'ai eu… Je ne sais pas… Besoin de tenter ma chance. Quand vous êtes repartie l'autre jour, je n'ai fait que penser à votre visite. (Il chercha ses mots, avala sa salive et fit claquer sa bouche d'une manière délicate qui plut à May.) Au moins je suis allé au bout. Bonne soirée, inspectrice.

Elle eut soudain envie de lui dire de l'appeler May mais se retint. C'était la dernière chose à faire. Elle lui adressa un signe de la main qui signifiait à la fois « stop » et « je comprends », du moins c'était son interprétation à elle, et s'éloigna pour rejoindre l'escalier qui descendait dans la 14e Rue. Elle ne se retourna pas, même si une force d'attraction en elle eut terriblement envie de le faire, juste pour vérifier s'il n'était pas en train de la regarder partir, l'air triste, à la Sad Keanu, ce qui aurait satisfait son ego pour la nuit.

Elle avait besoin de marcher pour se nettoyer l'esprit et se dégourdir les jambes, et opta pour rentrer à pied. Elle traversa la 14e Rue lorsqu'un homme, sud-américain, essoufflé, l'interpella soudain :

– Miss… Désolé. Tenez.

Le gars était un vendeur de fleurs à la sauvette qui venait de courir

pour la rattraper, il en tenait tout un bouquet dans une main, emballé dans du papier kraft. Il tendit une grosse rose rouge à May.

– De la part… monsieur, là-haut.

Et il lui montra Jack Tettler qui se tenait sur la High Line, la fixant.

Jack haussa les épaules comme si c'était plus fort que lui.

May soupira et prit la fleur.

Puis elle se dépêcha de se fondre dans la ville.

12.

Les zébrures dans le bois de la porte étaient profondes, au moins deux centimètres. Si cela avait été des coups sur la peau humaine, elle aurait été déchirée en une fraction de seconde, les chairs déchiquetées dans la foulée, peut-être jusqu'à l'os, sectionnant veines, artères et nerfs sans distinction.

Constance plissa les lèvres, circonspecte.

Les coups de griffes s'étaient acharnés en plusieurs endroits, tous semblables, trois lignes parallèles à chaque fois, sur un demi-mètre de longueur environ. Constance compta huit attaques successives.

Le plus consternant était qu'elles étaient groupées sur la même portion. Non loin de la poignée.

Cette saloperie d'ours sait que c'est avec ça qu'on entre.

Découvrir les traces avait été un choc. Elle se barricada dans le chalet pour la soirée, y vérifia chaque placard pour s'assurer que la nourriture était scellée dans des boîtes, que rien ne traînait plus pour attirer l'ours, et dormit avec Solace dans sa chambre, pour qu'il la prévienne s'il sentait un danger rôder autour de la maison, mais il se contenta de lui pourrir la nuit par ses ronflements bruyants – merci pour le chien de garde !

Avec la lumière du matin, tout était à présent moins angoissant, moins dramatique. Un mammifère connu pour sa puissance et sa gourmandise avait essayé d'atteindre la cuisine à l'odeur alléchante et c'était tout.

Le golden reniflait les buissons non loin, paisible, preuve que l'ours n'était pas revenu.

– Je ne vais pas appeler le bureau du shérif du comté pour ça, non.

C'était un réflexe de citadin que de déranger les forces de l'ordre

pour un animal, si énervé soit-il, les locaux réglaient le problème eux-mêmes ou ne restaient pas à vivre dans une région comme celle-ci.

– On va lui envoyer un message, à ce gros furieux, tu es d'accord, Sol ?

Constance retourna à l'intérieur. Il lui semblait que son père, un ou deux ans avant de décéder, avait acheté des lampes à déclenchement automatique via un détecteur de présence mais qu'il ne les avait jamais posées. Si Winnie le furieux débarquait en pleine nuit, la lumière allait lui flanquer la trouille et le faire fuir aussi sec. *Ça et quelques jets d'ammoniaque autour des huisseries.* Les ours avaient horreur de cette odeur, pire qu'un crucifix sur le front d'un vampire.

Pour le nettoyant, Constance en avait vu dans la buanderie, il y en avait toujours un bidon pour laver les vitres et les miroirs de la maison, et le sol carrelé de la lingerie tout en bas. Pour les lampes, son père voulait les installer de part et d'autre de l'entrée pour qu'elles se déclenchent lorsqu'on garait les voitures le soir, mais son accident avait mis fin prématurément au projet. La mère de Constance avait géré ses affaires, alors elle les avait forcément rangées à la cave, là où elle stockait minutieusement ses réserves.

Constance descendit les deux niveaux avec une petite appréhension qu'elle estima puérile. La cave était un endroit qu'elle craignait lorsqu'elle était enfant. Comme à peu près tous les gosses avec toutes les caves, s'était-elle rassurée avec les années. Pourtant celle-ci n'était pas l'antre d'une chaudière bruyante et rougeoyante (le chalet disposait d'une chaufferie à l'écart), pas plus que le nid de bruits étranges liés à une VMC et à d'autres appareils techniques, non, la cave des Holloway l'effrayait à cause de son contenu.

Le laboratoire maléfique de sorcier qu'elle abritait. Alambics et cornues, serpentins de refroidissement, cols-de-cygne et une grosse chaudière éteinte mais aux dimensions et à la forme inquiétantes, assez grosse pour y enfermer un enfant. Plusieurs tonneaux, cuves et fûts en cuivre oxydé dressaient un fond de décor tout aussi angoissant car on pouvait facilement imaginer qu'ils contenaient des restes humains, prêts à servir aux expériences de sorcellerie.

C'était ainsi qu'elle l'interprétait petite, peut-être parce que ses références étaient *Le Magicien d'Oz* et sa méchante sorcière de l'Ouest, *Sacrées Sorcières* de Roald Dahl, qui l'avait convaincue de ne plus se laver pendant plusieurs jours, ou *L'Enfant contre la nuit* et ses

magiciens mystérieux – autant d'influences qui l'avaient captivée tout en posant les bases de ce qui serait ses premières figures monstrueuses.

Et la cave ressemblait exactement aux laboratoires qui servaient aux expériences de tous ces personnages qui prenaient les enfants pour cibles.

Il avait fallu que Granny Mo la surprenne un jour en train de remonter en courant, les larmes aux yeux, parce qu'on l'avait envoyée récupérer un sac de talc à la cave, pour que la vieille femme s'intéresse à ses angoisses, les comprenne et décide de lui raconter l'histoire de la famille Holloway.

Ce n'était pas un laboratoire de sorcier, pas tout à fait, même si l'argent de la famille provenait en grande partie de cet endroit, plutôt celui d'un alchimiste qui transformait fruits, céréales et sucre en or.

Mo avait expliqué ce qu'était la Prohibition entre 1920 et 1933 aux États-Unis à la petite fille de neuf ans, et qu'il avait existé des bootleggers, des hors-la-loi qui fabriquaient de l'alcool de contrebande. Le père de Granny Mo était l'un d'entre eux, et ce laboratoire était sa distillerie. À l'époque, le chalet n'était pas comme aujourd'hui, c'était seulement une cabane de planches qui abritait un tapis sous lequel une trappe conduisait dans la roche, dans une petite caverne creusée par Abner Holloway. L'eau du Skaneateles était l'une des plus pures de la région, un ingrédient déterminant pour faire de l'alcool, et le secteur était encore plus isolé qu'il ne l'était maintenant, pas de fermes à proximité, encore moins de villages, et les flics les plus proches se trouvaient à trente kilomètres, à une époque où les voitures roulaient rarement plus vite que cinquante kilomètres-heure sur du goudron, lequel n'existait pas par ici – cela revenait à dire qu'on était en plein désert. Abner était tranquille. Il lui suffisait de produire, puis de charger ses caisses remplies de bouteilles sur un petit rafiot qu'il pilotait de nuit jusqu'à un ponton, dix kilomètres plus au nord, lui connecté à la route d'État 41 – qui en ce temps s'appelait la NY70 –, où un camion pouvait charger la marchandise à destination des villes. Abner, simple bûcheron saisonnier et trappeur pour subsister, pauvre et relativement inculte, avait toutefois pour lui d'être malin, opportuniste et débrouillard. Distiller son propre cidre à partir de pommes était une tradition familiale transmise de père en fils chez la plupart des fermiers dans l'État de New York, et Abner n'avait fait

que développer le procédé qu'il connaissait depuis l'adolescence avec du maïs, et il avait ainsi amassé une petite fortune.

Depuis, les Holloway étaient devenus une famille plutôt aisée de Rochester (où Abner était parti s'établir au début des années 30, après qu'un concurrent plus violent avait tenté de l'assassiner), mais leur richesse provenait du crime. Ce qui avait été un secret de famille pendant deux générations s'était mué en une légende presque un siècle plus tard. Constance avait même tenté d'en faire un scénario, pour raconter comment la Prohibition avait permis aux mafias de se constituer et de devenir les empires qu'elles étaient encore au début du XXIe siècle, mais le projet n'avait jamais trouvé de financement.

Si la vérité sur la nature des ustensiles étranges qui restaient entreposés en bas avait quelque peu rassuré la jeune Constance, ce musée familial l'avait toujours un peu mise mal à l'aise, et elle ne se rendait à la cave que par nécessité, même à bientôt cinquante ans.

Elle repensait à toute cette histoire avec une pointe de nostalgie lorsqu'elle parvint devant la porte. C'était l'unique partie du chalet qui était dans la terre. Sa fondation, son cœur, et sa mémoire en quelque sorte.

– Allez, tu n'as plus neuf ans, ma grande.

Et elle poussa le battant qui, forcément, grinça pour rendre hommage aux récits de sorcellerie de son enfance. Bien sûr, l'ampoule à nu qui tombait du plafond ne fonctionnait plus, l'humidité y faisait des ravages.

– Un rat va surgir aussi, tant qu'on est dans le film d'horreur ? murmura Constance pour elle-même.

Elle faisait tout le temps ça lorsqu'elle avait besoin de se rassurer : se parler à voix haute, et constater qu'elle éprouvait encore un soupçon de nervosité à l'idée d'entrer dans la cave, à son âge, l'accabla d'autant plus. Elle se trouvait lamentable.

Elle alla ouvrir l'accès à la terrasse, juste en face, pour laisser le soleil entrer pleinement dans le couloir et ainsi se projeter dans la cave, et retourna parmi les étagères de bois. Il faudrait les changer bientôt, elles commençaient à pourrir. *Tu te projettes à moyen terme, maintenant ?* Ça ne lui était pas souvent arrivé les mois passés. Qu'elle décide de trouver une raison de vivre ou qu'elle capitule, le chalet serait un sujet. *Sauf si je me fous en l'air et que je pars du principe qu'après moi le déluge…*

Trois longues tables figées dans leur gangue de poussière et de champignons s'étiraient sur la gauche, garnies de tout le matériel qui avait servi à Abner Holloway pour passer de l'état de plouc local à celui de grand bourgeois de Rochester. « L'alchimiste », comme l'appelait sa fille, Granny Mo. Dans la pénombre, toutes ces formes alambiquées évoquaient davantage le squelette d'une créature inhumaine, morte là depuis longtemps, sa carcasse oubliée par un légiste fou. *Ça me réussit d'avoir écrit l'autre soir !* L'imagination de Constance tournait à plein régime.

Sans savoir si c'était une réelle curiosité ou pour se prouver quelque chose, Constance se rapprocha des tonneaux et des cuves du fond dont la peau boursouflée de vert-de-gris leur donnait une apparence ancestrale. Il y avait toujours flotté un parfum particulier dans sa mémoire de fillette, celui des sévices infligés aux enfants qui y avaient été enfermés et torturés, ce qu'elle pensait être l'odeur des chairs cuites, du sang bouilli et des os caramélisés par la chaleur. Au lieu de quoi, Constance respira l'odeur chaude de l'alcool, de la rouille mêlée aux sucres encore imprégnés dans le métal, comme s'il était impossible à ce lieu de se détacher de ses origines, comme s'il devait conserver à jamais le parfum des Holloway.

Constance frissonna.

Puis elle recula et chassa ces idées tordues dignes d'une scénariste qui perd pied, et reporta son attention sur les étagères où s'entassait tout le bric-à-brac qu'ils accumulaient depuis un siècle. C'était normalement bien rangé, une tradition dans la famille, et elle se mit à fouiller parmi les caisses, cartons déliquescents, bouteilles maculées de poussière et rangements plastique plus ou moins éclairés par la lumière qui provenait du couloir. Ses yeux s'étaient habitués et cela lui suffisait pour se repérer, pour deviner ce qu'était chaque chose. De temps en temps, une grosse araignée velue mécontente se précipitait devant ses doigts pour s'éloigner lorsqu'on la dérangeait en tirant sur une boîte ou en déplaçant un objet volumineux, mais Constance se contentait de retirer son bras et elle acceptait ce désagrément nécessaire. Où étaient ces fichues lampes ? Et fonctionneraient-elles encore, après si longtemps dans un endroit aussi humide ? Elle ne s'était jamais véritablement plongée dans l'exploration de ces vestiges, ça avait été le territoire de Granny Mo, puis des parents de Constance, mais depuis, plus personne n'avait pris le temps et elle constata qu'il y

avait un bon débarras à faire, au moins deux ou trois aller-retours à la déchetterie de Skaneateles, à bien quarante minutes de voiture. L'idée était décourageante, et pourtant, avant même de s'interroger davantage, Constance était en train de trier et d'amasser tout ce qu'elle voulait jeter devant l'entrée. S'occuper le corps, c'était donner du temps à la tête, et faire le ménage chez soi, c'était faire le ménage en soi, elle le savait bien.

Jusqu'en milieu d'après-midi, elle rangea, toussa dans les nuages de saleté qu'elle soulevait, chercha des gants pour ne pas se couper, lutta en criant contre une demi-douzaine de bestioles qui lui grimpèrent dessus, et ainsi parvint à vider une bonne partie des affaires qui s'entassaient dans la cave sans servir à rien, et elle disposa le tout sous l'auvent où ils faisaient sécher le bois, dehors, près du parking des voitures, dans l'attente de tout emporter à la déchetterie une prochaine fois. Au milieu de tout ce fourbi, elle était tombée sur les boîtes des deux lampes qu'elle cherchait, mais à présent, elle n'avait plus le courage de s'atteler au montage, il attendrait plus tard dans la journée, peut-être avant le dîner. *N'attends pas trop non plus, sinon tu vas tomber sur l'heure de l'ours…* Ce qu'elle ne trouva pas drôle en le formulant.

Constance avait nettoyé la plus grande partie du bordel et s'apprêtait à arrêter, lassée et fourbue, lorsqu'elle souleva une pile de vieux magazines fondus entre eux et révéla un coffret en acier rouillé dessous. Sans aucun doute, son état, sa matière et sa couleur évoquaient les affaires de son arrière-grand-père, Abner l'alchimiste. Pourquoi n'était-il pas rangé de l'autre côté, avec le musée du vieux bootlegger ? Parce qu'ils l'avaient oublié, de toute évidence, le machin avait été noyé sous une pile de vestiges qui ne servaient plus à rien et… À bien y penser, c'était presque comme si on avait voulu le cacher plutôt.

*Tu t'emballes, ma grande, après les sorciers cannibales, te voilà avec la conspiration des grands-parents. Une production CBS pour les vieux ! Un remake d'*Arabesque *avec Sally Field dans le rôle de Jessica Fletcher pour qu'elle conduise l'enquête ! Yeah. De mieux en mieux…*

Constance tira sur le coffret, qui se révéla bien plus long et lourd qu'elle ne l'avait cru, et voulut soulever le couvercle, qui ne bougea pas. Personne n'y avait touché depuis… Abner lui-même ? Peu probable. Granny Mo au moins avait dû en explorer le contenu, elle

était le genre de femme qui ne laisse rien au hasard sous son toit. Constance s'empara d'un tournevis qu'elle avait rangé une heure plus tôt et força sur les bords du contenant jusqu'à briser certains morceaux figés par la rouille, sa curiosité à présent trop émoustillée pour s'arrêter en si bon chemin.

Elle souleva le dessus et la première chose qu'elle vit lui fit avoir un mouvement de recul de la tête.

Un vieux revolver posé sur une peau de bête. À l'époque des bootleggers, ce n'était pas si surprenant.

En revanche, ce qui était juste à côté l'était beaucoup plus et Constance n'eut aucun doute sur son authenticité, les détails étaient bien trop fins et nombreux pour laisser planer le doute.

Un crâne humain.

13.

L'essentiel d'une enquête consistait à croiser les informations de toutes les bases de données existantes, à lire des rapports, à rédiger des procès-verbaux de témoignages glanés dehors ou au téléphone, et à taper ses propres conclusions. Plus de la moitié du job était en réalité de la bureaucratie. Voire les trois quarts selon May, qui n'aimait pas cette partie. Elle était une femme de terrain, de contact, elle avait besoin de se projeter dans les faits à travers les lieux, pas via des photos ou des vidéos, et encore moins en épluchant des listings assommants d'ennui. Mais c'était le métier, l'un ne pouvait aller sans l'autre, et c'était là que son binôme avec Gerry Alexander fonctionnait bien, lui préférait le confort de son siège au contact humain de l'extérieur. Généralement, il envoyait May faire le boulot et se chargeait du recoupement. Sauf que depuis deux jours, Rouquemoute était pris d'un dérangement rare et battait le pavé autour de la station de métro de Christopher Street pour identifier les pickpockets qui sévissaient sur la ligne 1. Au début, May avait soupçonné un prétexte bidon pour qu'il continue de voir sa maîtresse ou qui que soit la personne qui l'avait obligé à s'absenter l'avant-veille, pourtant il avait embarqué deux officiers en tenue avec lui, ça semblait sérieux. Ça lui prenait parfois, le besoin de solder un dossier, et il mettait toute son attention dessus. Un duo classique aurait manœuvré ensemble, ils n'étaient pas censés être tout le temps séparés, mais la quantité d'affaires à traiter et le caractère d'Alexander rendaient les circonstances spéciales.

May cherchait des antécédents de vol ou de recel de clés pour le cambriolage du serrurier de la 7e Avenue, lorsque son portable pro sonna.

– Malkasian, c'est l'inspecteur Gallineo, vous me remettez ?

La task force de GML. May se crispa aussitôt sur sa chaise. Qu'avait-elle fait de travers ?

– Oui.

– Vous pouvez être à Barrow Street d'ici une heure ?

L'immeuble où avait été retrouvée la dernière victime.

– Bien sûr.

– Je vous attends.

En raccrochant elle se rendit compte qu'elle avait les mains moites. Pourquoi la convoquait-il ? Si c'était une connerie, le capitaine Hillroy aurait été présent pour lui taper officiellement sur les doigts, ça ne semblait pas le cas, non il voulait la voir là-bas et donc cela avait un lien avec leur enquête.

May ne voyait pas ce qu'elle pouvait avoir fait qui le contrariait, pas plus qu'elle n'avait de compétences dont il ne disposait pas ; tous les flics assignés à la task force sur GML étaient des vétérans, rompus à ce genre d'affaire sensible.

La jeune femme passa par les toilettes pour vérifier son apparence, elle voulait faire bonne impression, et elle se trouva sérieuse dans le miroir, crédible.

Elle arriva avec vingt minutes d'avance et le géant l'attendait déjà, un gobelet Starbucks à la main. Il lui désigna l'escalier.

– Vous êtes en forme ? Nous avons huit étages à grimper, je n'aime pas les ascenseurs, fit-il en désignant sa taille conséquente qui devait lui donner un sentiment de claustrophobie dans les espaces réduits.

– Le 8D ?

– Vous aviez raison. Rita Safron.

May essaya de ne pas montrer sa fierté mais elle jubilait. Elle ne s'était pas plantée en identifiant la victime. *Relax, ma grande, c'est pas non plus un exploit.*

– Que savez-vous de GML ? demanda-t-il.

– À part le détail des tétons partagé par mon contact à One Plaza ? Seulement ce qui est sorti dans la presse. Huit victimes en cinq ans, dispersées dans tout Manhattan, surnommé Grand Méchant Loup à cause des morsures nombreuses et jusqu'au sang qu'il leur inflige. Il tue par strangulation ou avec une arme blanche, ça c'est sa particularité, le changement de mode opératoire pour les exécuter. Il ne laisse aucun indice, et les victimes sont assez différentes, tranches

d'âge, ethnies et physiques variés, ce qui est plutôt rare chez les tueurs en série qui ont un type de victime préféré, normalement lié à leur fantasme, le déclencheur du passage à l'acte.

– Vous en déduisez quoi ?

– Euh… Je ne suis pas experte, je…

– Si je veux l'avis d'un profileur du FBI, je demande à Quantico, là c'est à vous que je m'adresse. Je m'en fous que ça ne soit pas technique ou que ce soit bancal, je veux votre avis avec vos tripes et vos sens.

Le cœur de May s'était accéléré, probablement à cause de l'ascension – ils étaient au deuxième étage et Gallineo commençait à ralentir –, mais ça pouvait tout aussi bien être le stress qui montait en flèche. Le directeur de la task force sur GML exigeait son avis et elle n'avait rien préparé. *C'est faux, tu t'es fait le film déjà dix fois en lisant les news, comme tous les jeunes inspecteurs de cette ville, tu l'as analysé, tu l'as décortiqué et tu t'es gargarisée de savoir mieux que personne quel genre de tueur ça pouvait être*. Maintenant c'était le moment de se ridiculiser en exposant ses maigres conclusions.

– Eh bien, je dirais que son fantasme est autant lié à la traque de ses proies qu'à leur mise à mort. Les filles elles-mêmes sont presque secondaires. Elles sont utilitaires, elles servent d'outil pour la pré-jouissance quand il prépare le coup, et pour l'acte sexuel déviant, c'est tout.

– Pourquoi ?

Il la testait. Son ton n'était pas celui de quelqu'un qui est intrigué, il savait déjà tout ça, il voulait juste vérifier si elle était en mesure d'étayer ses constatations.

– D'abord il ne laisse aucun indice. C'est un minutieux, organisé et intelligent, en tout cas une forme d'intelligence pragmatique. Pour parvenir à être aussi invisible, dans une ville comme New York, c'est qu'il étudie longuement les lieux où il sévit. Et comme il change à chaque fois de quartier, on peut dire que ça n'est pas *son* quartier, mais un qu'il sélectionne parce qu'il l'arrange. Pas de caméras de vidéosurveillance pour commencer, je pense que c'est son premier critère. Ça nécessite du temps, ce qui est un indice sur sa profession, il peut se le permettre, ou bien sur sa situation familiale, là encore, il peut passer des heures et des heures à se balader pour choisir son territoire de chasse, donc il n'a pas femme et enfants qui l'attendent

tous les soirs à la maison.

Les marches commençaient à lui tirer sur l'arrière des cuisses, et May dut se concentrer pour régler son souffle de sportive sur son phrasé pour poursuivre.

– Après autant de meurtres, il devrait prendre confiance, se lasser de toutes les précautions, ils prennent tous, toujours, trop d'assurance à force, et ils commencent à devenir négligents, à laisser des indices. Pas lui. C'est que cette partie-là lui plaît. Il ne la soigne pas uniquement pour garantir son anonymat, mais parce qu'il prend son pied à s'imaginer en chasse. D'où ma première remarque.

– Pourquoi… les filles… sont… secondaires, alors ? siffla Lamar Gallineo, nettement moins préparé physiquement que May à enchaîner les marches en parlant.

– Parce qu'il y a des blondes, des brunes, des Latinos, une Asiatique… de vingt-deux ans si je me souviens bien, à plus de quarante, je crois. Elles sont trop différentes pour constituer un dénominateur commun physique. Il veut une femme qui ressemble à peu près à ce qu'il aime, toutes ont une corpulence plutôt mince, mais c'est tout ce qui l'intéresse. C'est l'enveloppe générale qui compte, pas le détail. Et…

Gallineo lui laissa reprendre son souffle avant de constater qu'elle s'était interrompue parce qu'elle hésitait.

– Et quoi ? Allez-y, je… m'en fous que… vous soyez à côté de la plaque… je veux juste… vous entendre. Putains de marches.

– En voyant la position des bras de Rita Safron avant-hier, j'ai eu l'impression que c'était une mise en scène. Que non seulement il lui cachait le visage mais qu'en plus il voulait voir ses mains, enfin, ses ongles. C'est pour ça que je vous ai posé la question sur le vernis.

Pour la première fois, Gallineo laissa deviner une approbation par le biais d'un hochement de tête rapide.

– J'ai vu juste sur le vernis ? Elles ont toutes les ongles parfaitement faits ? Le même à chaque fois ?

– Continuez.

– S'il leur planque la tête, c'est qu'il se fout de savoir à quoi elles ressemblent. Son truc à lui, c'est leur corps, et les ongles, enfin… je crois.

Ils étaient au sixième. Gallineo soufflait à en faire une crise cardiaque.

– Et enfin, ajouta May qui n'avait jamais été aussi fière de courir plusieurs fois par semaine pour tenir le rythme, il change de mode opératoire pour les tuer parce qu'il se cherche encore. Lorsqu'il sera fixé sur une méthode, alors on peut espérer qu'il finira par se lasser, et alors il commettra des erreurs.

– Dommage, haleta le grand flic.

– Pourquoi ?

Il s'arrêta sur le palier du septième étage pour reprendre sa respiration.

– Parce que… jusqu'à la mise à mort, vous étiez parfaite.

Il lui tourna le dos et reprit l'ascension.

– Le vernis ? J'ai vu juste ?

Lamar Gallineo lâcha un oui fugace.

– Sur l'importance de choisir le lieu et de préparer la traque ? voulut savoir May.

– C'est ce qu'on pense… aussi.

May jubilait.

– Je peux vous demander pourquoi je suis là ?

Gallineo désigna l'étage supérieur, à défaut d'être capable de répondre.

– Vous avez déjà fouillé l'appartement de Rita Safron, contre-attaqua la jeune flic. Je ne viens pas pour ça.

– Pas avec vous.

– Je ne la connaissais pas, je ne vois pas ce que je peux vous apporter de plus.

Le huitième étage, enfin. Lamar s'accouda à la rambarde le temps de respirer, puis sortit un mouchoir en tissu de la poche de son pardessus imperméable pour s'éponger le front.

– Vous voulez le voir, son appartement, ou non ? s'agaça-t-il.

– Bien sûr, répliqua May avec trop d'enthousiasme pour la situation.

Lamar poussa la porte de la cage d'escalier pour la guider dans le couloir jusqu'au 8D, qui était repérable par les scellés du NYPD.

Le géant avait repris un peu de sa superbe et il baissa les yeux vers May.

– Le coup du vernis, mes gars ont mis deux victimes pour le piger. Vous, il vous a suffi de deux minutes avec Rita Safron. Ce que je veux, c'est votre instinct. Juste pour cette fois. Prête ?

Il sortit un couteau de sa poche et déchira les scellés.

14.

Constance ne parvenait pas à détacher son regard du crâne humain dans le coffret en métal qu'elle tenait devant elle. En plus de l'arme à feu, il semblait y avoir de vieux documents à l'intérieur, étrangement bien conservés.

Les ombres autour d'elle se mirent soudain à bouger, une silhouette se dessina sur son épaule, étirant sa forme jusqu'au fond de la cave, et Constance sursauta en poussant un cri lorsqu'elle réalisa que quelqu'un venait de surgir dans son dos.

– Pardon, je ne voulais pas t'effrayer, fit-on.

Constance remit le couvercle sur le coffret rouillé et se tourna, rassurée par la voix de son voisin.

Ezra se tenait sur le seuil, dans le couloir, sa casquette froissée entre ses doigts déformés par l'arthrose, l'air penaud.

– J'ai vu les traces sur la porte, j'ai eu peur pour toi alors je me suis permis d'entrer, comme c'était ouvert…

Constance acquiesça en se relevant.

– Non, c'est moi, je suis un peu nerveuse… Tu veux une bière ? Je crois que j'ai ça au frais. Viens.

Elle le conduisit à l'étage où elle leur servit une bière qu'elle ne toucha pas, s'asseyant dans l'un des deux sofas qui se faisaient face. Ezra resta debout et contempla la vue à travers la baie vitrée.

– J'avais oublié cette impression de voler au-dessus du lac, dit-il, songeur. Tu tiens le coup ?

Le ton avait changé sur sa dernière phrase. Il y avait de la gravité, de la peine et même une forme d'inquiétude paternelle.

Il était donc au courant. Par qui ? *Peu importe.*

– Je ne sais pas, avoua-t-elle.

Le vieil homme pivota dans sa direction.

– Ça fait un moment que j'attendais ta visite. Pour être honnête, je guettais le chalet tous les jours.

– Je n'avais pas le courage d'affronter les souvenirs entassés ici, jusqu'à maintenant.

– Je comprends.

Il y eut un silence gêné, puis Ezra ajouta :

– Je suis là si tu veux. Pour… (Il désigna sa bière) ça, ou pour parler, je suis à ta disposition. Je n'ai que ça à faire.

Constance sentit qu'elle n'était pas prête à évoquer son fils ou son mari, alors elle sauta sur l'occasion pour changer de sujet.

– Un retraité dans ton genre ne s'ennuie jamais, je te connais, tu bricoles nuit et jour !

– Moins ces derniers temps, beaucoup moins.

– Alors que fais-tu ?

Il haussa les épaules.

– J'attends.

Putain, je t'en supplie, ne me sors pas que tu attends la mort !

– J'observe la vie tout autour, précisa-t-il, je savoure le vent ou le soleil sur ma peau. C'est un privilège de pouvoir profiter simplement sans rien chercher en retour.

Il venait de perdre un peu de sa sincérité précédente, mais Constance devina qu'il s'était entendu partir sur un sujet malvenu et avait corrigé le tir au dernier moment.

– Rassure-moi, dit-elle, l'attrape-rêve, c'est bien toi ?

– Ah, oui, je l'ai retrouvé dans une armoire. C'était à Louise, quand nous étions… eh bien, au siècle des dinosaures, lorsque nous étions jeunes. J'ai pensé que ça te ferait du bien alors je l'ai déposé en passant.

Louise était sa femme, morte depuis au moins dix ans, d'une leucémie foudroyante. Constance avait entendu dire qu'à la fin, elle n'avait plus que la peau sur les os, littéralement, on pouvait deviner ses veines sous le derme parchemineux et même voir le sang circuler comme des vers ondulants sous le rose pâle.

– Pour chasser les cauchemars ? Je n'en fais pas. Je ne rêve plus, à vrai dire. Ça fait un moment déjà. Je ne sais pas si c'est préférable…

– Tu l'as accroché quand même ?

Constance fit un geste vers le bar derrière lui.

– Non, il est là.

– Mets-le, ça ne peut pas faire de mal, n'est-ce pas ?

– Entendu, chef.

Ezra sourit et désigna le bateau en contrebas, amarré au ponton de planches.

– Tu es allée faire un tour ?

– Je n'allais pas m'en priver. Le lac est toujours aussi beau, surtout autour de chez nous.

La bouche du vieil homme se pinça comme s'il hésitait à parler mais qu'il ne trouvait pas les bons mots.

– Tu vas toujours pêcher ? demanda-t-elle.

– Oh, non.

– Et le barbecue-poisson du vendredi soir alors ?

– Que veux-tu ? Les traditions se perdent, ma bonne dame. Ce monde se casse la figure, et nous sommes les artisans de son délitement.

– Tu fais dans la philosophie maintenant ?

– Vieillir, c'est gagner en lucidité.

– D'aucuns affirment que c'est plutôt le contraire…

– Question de choix. Renoncer, baisser les bras et se complaire dans ses certitudes, qui deviennent des affirmations de vieux con, ou bien lutter jusqu'au bout pour rester alerte, et comprendre combien de choses nous avons ratées, et se prendre en pleine gueule l'implacable cruauté de l'existence.

– Tu me fais rêver, Ez ! En parlant de vieux… Tu as connu Abner Holloway, toi ?

– Ton arrière-grand-père ? Fichtre, j'étais un jeune homme lorsqu'il est décédé, bien dix ans avant ta naissance.

Elle savait qu'Ezra avait grandi ici, les Sommers étaient une des plus anciennes familles de la région, il en existait des ramifications un peu partout, de Cortland à Auburn et jusqu'à Syracuse, mais pour ce qui était d'Ezra, s'il savait presque tout sur les espèces végétales locales ou sur l'histoire du lac, il n'était jamais sorti plus loin que les limites de l'État depuis sa naissance, et la mère de Constance lui avait raconté que pour sa lune de miel, Ezra avait fait l'effort incommensurable d'emmener Louise sur les bords du lac Ontario, à moins de deux heures de voiture au nord. Les Sommers étaient initialement implantés du côté d'Otisco Valley, mais les parents d'Ezra

avaient construit leur maison au bout du chemin, ici même, dans les années 1930, peu après leur mariage et juste avant la naissance d'Ezra, parce qu'ici la terre ne valait rien et pour peu qu'on sache dresser des murs avec les troncs abattus et assembler des bardeaux de bois pour le toit, on pouvait devenir propriétaire à l'âge où les jeunes d'aujourd'hui commencent leurs études universitaires.

– Donc tu l'as fréquenté un peu avant ?

– À l'époque il ne venait plus beaucoup ici, ils étaient à Rochester avec sa femme et ta grand-mère. Cet endroit, c'était… Tu connais l'histoire ?

– Là qu'il a fait sa fortune, oui. Tout le monde n'a pas la chance d'avoir un criminel pour arrière-grand-père, je mesure la mienne, ironisa-t-elle en lui adressant un clin d'œil.

Ezra approuva sans la quitter du regard, comme s'il sondait ce qu'elle savait véritablement.

– Je crois qu'il en avait à la fois honte et qu'il en était parfois aussi un peu fier, expliqua son voisin. Il a fait construire le chalet par-dessus son repaire, sans le détruire, ce qui en dit long. Il l'a caché mais sans l'effacer.

– Quel genre d'homme était-ce ?

Ezra fit la moue.

– Un taciturne. Mais je m'en souviens mal, c'était à une époque où j'étais plus intéressé par les filles de Skaneateles que par les contrebandiers rangés des voitures.

Constance pouvait deviner qu'il éludait la question volontairement et était sur le point d'insister lorsqu'il montra la porte d'entrée.

– Tu as prévenu les gardes forestiers ?

– Non, je n'ai pas envie de passer pour la New-Yorkaise chiante qui panique à la moindre empreinte devant chez elle.

– Tu devrais.

– Je ne vais pas porter plainte contre un ours ! J'ai rangé toute la nourriture dans des boîtes hermétiques, badigeonné les accès avec de l'ammoniaque, et ce soir j'installerai des lampes automatiques, je pense que si ce gros balourd revient, ce sera la dernière fois, il va détester l'endroit après ça.

Ezra grommela, pas convaincu.

– Tu as mieux ? questionna Constance. Et ne me conseille pas un piège en acier pour lui déchirer la patte, c'est hors de question. Après

tout, il est tout autant chez lui dans cette forêt que moi.

Ezra s'humecta les lèvres, comme s'il réfléchissait à comment prononcer la suite.

– Mais tu crois que c'est quoi au juste ? fit-il, un peu surpris.

– Tu as regardé les traces dans le bois ? Que veux-tu que ce soit ? C'est un ours, enfin !

Le vieux bougon grommela de nouveau.

– Connie, il y a trois griffures à chaque fois. Et les ours ont des pattes plates avec cinq griffes. Ils laissent des empreintes à cinq rainures, au pire quatre, mais jamais trois. Non, jamais.

Constance était davantage outrée par l'emploi de son surnom qu'elle détestait que par ce qu'il affirmait.

– Alors que veux-tu que ce soit, si ce n'est pas un ours ?

Ezra se mangea les lèvres, mal à l'aise et incapable de répondre. Puis il pointa sa bière vers le bar et ordonna :

– Accroche ce fichu attrape-rêve, s'il te plaît.

15.

De loin, les traits ressemblaient à des griffures bariolées sur la porte de la cuisine. Trois lignes parallèles à chaque fois. De plus près, les empreintes des doigts qui les avaient tracés étaient lisibles à l'œil nu. Une couleur pour chaque fille, et leur prénom écrit au feutre noir dans le sillon central. Rita Safron s'était amusée avec ses amies à dessiner le souvenir de leur passage, un jour, index, majeur et annulaire probablement, trempés dans de la peinture, sorte de sororité de l'action-painting. May n'avait aucune peine à les imaginer en plein atelier, une bière à la main, à rire, à moitié ivres, de la peinture sur les mains, sur le nez et les joues.

Rita Safron avait le même âge que May, trente-quatre ans. Par maints aspects, elle lui ressemblait. Célibataire, sportive, indépendante… Sauf son appartement qui, lui, était assez chargé. Des objets de décoration un peu partout, des lampes, Rita avait une passion pour les lampes, il y en avait pas moins de huit rien que dans le salon, des éventails fantaisie cloués aux murs, quelques livres, des fringues pas rangées sur le canapé, sur le dossier d'une chaise de la cuisine, sur une pile de boîtes à chaussures pleines… Et des photos, partout. Des clichés de Rita Safron avec ses copines, à des tables de restaurant, sur un bateau, sur la plage de Coney Island, ou avec des collègues du salon de coiffure où elle travaillait près de Grand Central Station. Tous avaient en commun de montrer une femme pleine de vie, souriante et joyeuse.

Le contraste avec celle que May avait rencontrée dans la chaufferie lui creusait l'estomac. Ses amies se souviendraient d'elle dans ces moments de communion, l'une d'entre elles récupérerait peut-être la porte peinte avec leurs doigts, totem de leur amitié. Pour May, Rita

Safron serait ce pied de travers avec un mocassin renversé, ces jambes trop écartées, sa nudité crue, le ventre lardé de trous sanglants, les tétons disloqués par les morsures d'un… *Un loup affamé. Bestial. Un monstre.*

Les flics devenaient obsessionnels avec certaines de leurs affaires parce que le souvenir de la victime racontait quelque chose d'inhumain, et la traque de la vérité était un moyen de lui redonner toute l'humanité qui lui avait été arrachée. Il fallait boucler ces crimes parce que cela permettait de croire encore un peu à l'être humain. À ce monde, de lui redonner un semblant de sens.

– Je ne sais pas en quoi je peux être utile, avoua May.

Gallineo fit un moulinet du poignet pour embrasser l'ensemble.

– Juste, regardez. Imprégnez-vous. Nos experts sont déjà passés, je n'attends rien de spécial, et je n'ai rien à perdre non plus à vous faire renifler l'endroit.

C'était assez cruel au final, ce test-surprise auquel elle n'avait pas pu se préparer. Elle ne pouvait pas se mettre en valeur dans ces circonstances. Et en même temps, elle avait du mal à y croire : la task force de One Police Plaza en train de lui demander son avis.

– GML ne change pas de mode opératoire pour tuer, exposa le vétéran. La presse s'est raconté cette histoire à cause de l'état des corps, mais dans les faits, il suit le même protocole depuis la première. D'abord il les étrangle, et ensuite il leur plante des coups de couteau dans l'abdomen. On pense qu'il les ouvre pendant qu'il les viole, post mortem. Vous avez vu juste, elles ont toutes les ongles parfaitement vernis, le même rouge, et il leur cache le visage sous les bras. Au tout début, les premiers enquêteurs ont cru que c'était par honte, qu'il n'assumait pas de faire face à leur regard, nous étions convaincus que ça signifiait qu'il les connaissait et nous avons perdu du temps à étudier l'entourage des filles dans le moindre détail. Mais avec le nombre, nous avons compris que c'était juste sa manière de les chosifier.

Gallineo laissait May déambuler dans l'habitation pendant qu'il lui faisait son topo. La flic écoutait attentivement, tout en absorbant l'atmosphère sur place.

– Vous avez identifié le vernis ?

– Le Big Apple Red de chez OPI, référence NL N25. Un standard qui s'achète absolument partout, CVS, Walgreens, Target, ou même

sur Amazon. Une voie sans issue.

– Je n'ai pas eu l'occasion d'inspecter le corps en détail, mais hormis les tétons partiellement arrachés, je ne crois pas avoir vu beaucoup de morsures…

En même temps, il y avait du sang partout…

– Vous n'avez pas dû voir son cou, ses bras. Il se concentre sur la partie supérieure du torse. Nous pensons qu'il mord au moment du viol.

– Charmant. Il déteste les femmes.

– Pas uniquement. La dévoration au moment de l'orgasme. Il a de la haine, aucun doute, mais aussi un besoin d'ingérer sa victime, de la faire sienne, il la mord pour la faire entrer en lui autant qu'il se fond en elle. Il y a un moment où il aime ces femmes, plus que n'importe qui est capable d'aimer. Il voudrait les arracher à la terre pour qu'elles pénètrent en lui. Ne me regardez pas comme ça, c'est un psy de Quantico qui nous a écrit ça.

– Je n'ai pas vu la moindre particule d'amour avant-hier matin.

– C'est plus compliqué que notre vision à nous. Est-ce qu'il aime sa mère lorsqu'il les mord ? Est-ce qu'il la déteste ? Est-ce que c'est la première petite amie qu'il a eue qu'il revoit à chaque fois ? La femme qui l'a violé lorsqu'il était gosse ? Qui sait ? C'est un fantasme de tordu, vous ne pouvez pas espérer le comprendre pleinement.

– Et concrètement, ça vous sert à quoi ?

– À dresser son profil. Très organisé, patient, malin, attentif et observateur. Il dispose effectivement de temps, au point où sa profession doit l'aider, il l'a même choisie pour ça, en tout cas celle qu'il exerce maintenant. Elle lui permet d'arpenter les différents quartiers de Manhattan. Livreur ? Technicien ?

– Flic ?

Gallineo pouffa, c'était la première fois qu'elle le voyait sourire franchement, et cette faille humaine dans l'armure à toute épreuve qu'il arborait normalement rassura May sur l'homme qu'il pouvait être.

– Il se déchaîne lorsqu'il tue, morsures et coups de couteau, toujours le même d'après le légiste, pourtant, avant et après il reprend le contrôle pour ne rien omettre. C'est un obsessionnel, il ne laisse rien au hasard. Propre sur lui, il doit s'habiller strict, faire attention au moindre détail. Du genre à tout ranger parfaitement chez lui,

maniaque même. Une certaine rigidité. Prompt aux colères ? Des antécédents de bagarres ? Ou alors il encaisse, et sa soupape, ce sont ses crimes. Possible. S'il a un job qui nécessite de la minutie, il doit être bon, apprécié pour ses compétences, certainement moins pour son attitude, pas le genre à sociabiliser sans raison. Il connaît nos méthodes et ce qu'on recherche sur une scène de crime, donc il se documente, il n'est pas coupé du monde, pas le cliché du solitaire hirsute au fond de sa campagne. Non, lui est un citadin à l'aise mais discret.

May se pencha vers les photos punaisées sur le mur du salon.

– Rita Safron semblait avoir du caractère, de la personnalité. (May pointa l'index vers les baskets de course dans l'entrée.) Sportive. Pas une proie facile. Elle ne devait pas se laisser emmerder facilement, et capable de se défendre.

– C'est le cas de plusieurs des victimes, confirma Gallineo. Plus les proies sont difficiles à neutraliser, plus ça montre qu'il est sûr de lui, préparé.

– Et une certaine compétence sociale, pour les aborder, au moins les leurrer dans un premier temps. On sait comment il fait ?

– Elles ont toutes des marques de brûlures à la gorge. Il doit les taser. Il s'approche, un coup de taser pour les étourdir, et il les entraîne à l'écart pour les étrangler. Ensuite, il est tranquille pour faire ses saloperies.

May revint en arrière pour examiner les polaroïds aimantés sur le frigo et elle eut la confirmation de ce qu'elle venait de noter dans le couloir de la chambre.

– Il y a plusieurs photos où Rita est sur ce qui ressemble à des tournages, rapporta-t-elle.

– Nous en sommes à rassembler les pièces de sa vie, mais il semblerait qu'elle faisait quelques extras pour le cinéma ou la télé.

– En tant que coiffeuse ?

– Yep.

Ils continuèrent ainsi dans la salle de bain puis la chambre, sans que May relève autre chose. De retour dans le salon elle haussa les épaules.

– Je suis désolée, je ne sais pas quoi vous dire.

– Je vous prends comme auxiliaire. J'ai besoin de quelqu'un qui connaît ce quartier, qui pourra me faire le boulot local, taper aux

portes pour vérifier un détail, arpenter le macadam pour les témoignages secondaires. Je peux compter sur vous ?

May n'en croyait pas ses oreilles.

– Ne vous emballez pas, je ne vous donne pas accès aux dossiers. Vous ne serez pas en première ligne et vous n'opérez que sur Rita Safron parce que c'est votre territoire et que j'aime votre attitude. C'est tout. Votre capitaine est au courant, il a validé.

– Et mon partenaire ?

– Je connais Rouquemoute. Je préfère le tenir à distance, il n'apportera rien, et moins il y aura de bouches, plus on minimisera les risques de fuite dans la presse. Ça vous pose un problème ?

Elle fit signe que non.

Lamar Gallineo se rapprocha, la dominant de son immense silhouette.

– À partir de maintenant, vous êtes mes yeux et mes oreilles sur le secteur. GML a passé du temps dans vos rues, je veux que vous m'aidiez à dénicher l'empreinte de cette ordure.

May avala sa salive, excitée et impressionnée à la fois. GML ne frappait jamais deux fois au même endroit, pourtant, elle se prit soudain à espérer qu'il change sa routine. Qu'il croise sa route. Elle voulait voir le visage du monstre. Elle voulait qu'il paye.

Elle se reprit immédiatement. Non, bien sûr que non, personne ne voulait croiser sa route, c'était stupide de se dire ça.

L'image du cadavre de Rita Safron qui baignait, nue et détruite, dans son propre sang luisant sous la lampe torche tremblante revint à la mémoire de May. Voilà ce qui arrivait lorsqu'on le rencontrait.

Le Grand Méchant Loup.

16.

Lorsque Ezra Sommers fut reparti dans son pick-up antédiluvien, Constance se retourna sur le perron pour examiner une fois encore les traces de griffes qui lardaient sa porte. *Pas un ours. Sans déconner ?* Les sillons étaient beaucoup trop profonds et hauts pour que ce soit autre chose. Aucun animal n'était capable de se dresser à cette hauteur avec une force pareille, ni les quelques coyotes qui circulaient dans la région ni les lynx roux, et les cougars étaient éradiqués depuis deux cents ans autour des Finger Lakes.

Elle hésita à aller vérifier sur Internet ce dont il pouvait s'agir, après tout, elle n'était pas experte en la matière non plus, mais se ravisa en entendant la voix de sa conscience (qui généralement prenait l'apparence de Neil – puisqu'il avait ce côté horripilant de mettre le doigt où ça faisait mal, en étant juste dans ses analyses, et sans aucune pitié avec elle) : « Bien sûr, Rachel, regarde sur ton moteur de recherche à quoi correspondent trois grosses griffes sur ta porte, c'est une EX-CE-LLEN-TE proposition pour une nana qui vit seule dans son chalet avec des idées noires ras la gueule ! Tu sais, cet Internet si bienveillant qui te dit que tu vas crever d'un cancer dès que tu veux te rassurer en tapant à quoi correspond ce chiffre en gras qui est au-dessus de la moyenne sur les résultats de ta prise de sang, ou qui te dresse les listes les plus anxiogènes des dangers d'une région lorsque tu hésites à y emmener ta famille en vacances, ce genre de trucs. Vas-y ! »

Non, effectivement, ce n'était pas malin, le Net allait lui proposer le pire et lui mettre des angoisses irraisonnées plein la tête. Ezra n'était lui non plus pas un professionnel de la chasse à l'ours, et il était envisageable que celui qui s'était pointé ici ait une malformation, ou

qu'il ait été dans une position particulière lorsqu'il avait tenté d'entrer, le corps en biais, l'empêchant de frapper avec l'entièreté de la patte… *Et puis qu'est-ce que ça peut bien faire ? Je ne rédige pas un mémoire sur le sujet non plus…* C'était la fiction qui se devait d'être crédible, la réalité, elle, était bien plus complexe que ça, merci Mark Twain pour le rappel.

De toute façon, pour le moment, l'intérêt de Constance se situait davantage dans le contenu d'un vieux coffret rouillé, mais il était plus prudent de terminer ce qu'elle avait entamé, le coffret pouvait attendre la soirée, aussi passa-t-elle les deux heures suivantes perchée sur un escabeau à visser les lampes et leur détecteur de mouvement dans la marquise en bois, s'assurant de leur donner le meilleur angle afin de couvrir toute la zone. Elles se rechargeaient avec le soleil, et Constance espérait qu'il ferait encore jour assez longtemps pour permettre un premier essai cette nuit.

Après quoi, la scénariste se détendit sous une longue douche brûlante, et enfila son legging le plus confortable et un pull en cachemire, sa parure glande du soir.

Le coffret était posé sur la table et Constance se frottait les mains. La présence de l'arme à feu lui laissait assez peu de doute sur le propriétaire de son contenu. Un revolver, de toute évidence ancien, et une boîte dans un pareil état, il s'agissait des affaires d'Abner Holloway, elle n'envisageait pas d'autres options. Elle souleva le couvercle.

Plus tôt dans la journée, les sens saturés par les effluves et la poussière de la cave, elle n'avait pas remarqué l'odeur qui s'en dégageait, mais à présent, elle pouvait sentir comme un parfum d'épices, un trait piquant et fleuri, légèrement oriental, avec une base poivrée, terreuse. *Après tout ce temps ?* C'était bizarre. Elle réalisa que la boîte était peut-être restée close pendant presque un siècle, oubliée là sous les piles d'affaires entassées dessus.

Elle s'empara du revolver, il était chargé. Existait-il une date de péremption pour les balles ? La poudre pouvait-elle décliner dans de mauvaises conditions de conservation ? Probablement… Il était plus petit mais plus lourd que son Glock, celui qu'elle avait apporté. Elle le déposa sur la table avec la peau de castor qui avait servi, autrefois, à l'envelopper, et saisit respectueusement le crâne humain.

Il manquait la mâchoire inférieure et un morceau de l'os

zygomatique, mais pour le reste, il était complet et dans un bon état. C'était un vrai, la fine constitution de l'os piqueté, poreux et gracieux, ne laissait aucune place au doute. Le dessus était maculé d'une curieuse substance opaque d'un gris-blanc que Constance comprit être de la cire de bougie. Il avait servi de bougeoir. *De mieux en mieux.* La scénariste se mit à étudier les fissures sur la voûte du crâne. Pour un de ses films, elle avait dû se documenter en détail sur le travail d'identification médico-légale autour des squelettes, et elle en conservait quelques souvenirs, dont la possibilité d'estimer l'âge du mort en fonction de la précision et de la netteté des sutures crâniennes. Ici, les séparations entre les différentes parties, frontale, pariétale ou occipitale, étaient encore bien visibles, des zébrures mal emboîtées pour la plupart. Constance était incapable de définir dans quel ordre il fallait les comparer, mais à vue de nez elle estima que si la taille du crâne laissait penser à un adulte, les sutures, elles, tendaient vers un ou une jeune adulte.

Bravo, Kay Scarpetta, un vrai boulot de cinéma, à la louche, pour faire illusion.

Où est-ce qu'Abner s'était procuré un truc pareil ? Dans un cimetière la nuit ? Elle préférait encore cette hypothèse à celle d'un rival de son arrière-grand-père qu'il aurait occis lui-même avant de le passer dans une de ses cuves pour en détacher la peau en le faisant bouillir.

Tu as trop d'imagination.

La réponse était peut-être dans la suite du cof…

Constance arrêta son geste tandis qu'elle allait poser le crâne sur la table et le rapprocha de son nez pour en inspecter l'intérieur par le gros orifice au milieu sur l'arrière, là où la moelle épinière passait normalement et où se faisait la jonction avec la colonne vertébrale. Un trou de la taille d'une pièce de cinquante *cents* permettait de contempler toute la boîte crânienne par le dedans. Constance manipula le crâne en grimaçant, devinant des motifs sibyllins…

Elle se leva d'un bond, fila récupérer la loupe de son père qui traînait dans le bureau derrière la mezzanine et la lampe torche dans le tiroir fourre-tout de la cuisine, et retourna à son examen.

Avec l'éclairage et la loupe, cette fois, les ornements devinrent évidents. Avec un pinceau ou un stylo très fin, on avait dessiné des arabesques rouges sur tout l'intérieur de l'os. Des vagues de lignes

ondulées qui s'entrecroisaient, ponctuées de motifs ésotériques inconnus et de lettres indéchiffrables, ni vraiment grecques, ni cyrilliques pour ce que Constance en connaissait, un alphabet dont elle ignorait tout.

– Qu'est-ce que c'est que cette horreur ? lâcha-t-elle.

Intrigué par ces premiers mots depuis un moment, Solace se leva du tapis sur lequel il dormait et fixa sa maîtresse.

Il avait fallu une précision et une patience infinies pour réussir pareil ouvrage, et encore plus sur les bords, Constance se demandait comme cela avait été réalisable, remettant en doute l'authenticité du crâne. *Abner, quel genre de freak étais-tu ?*

Granny Mo, qui était celle qui l'avait le mieux connu, en parlait très peu. Constance savait qu'il avait été très absent dans l'éducation de ses deux enfants, et plutôt dur, pas grand-chose de plus.

Elle releva le museau de son observation pour constater que le crépuscule était bien avancé, le soleil déjà avalé par l'ourlet de forêt à l'ouest, ne laissant que sa traîne pâle derrière lui.

– Sol, viens faire pipi.

Constance n'avait pas du tout envie de revivre l'épisode de l'avant-veille, surtout avec un prédateur gourmand de deux cents kilos dans les parages en pleine nuit. Elle força son chien à aller faire un tour et en profita pour marcher devant le chalet. Elle aimait bien ce bref laps de temps où le soleil n'est plus dans le ciel, mais que la nuit n'est pas encore installée, l'heure bleue comme on l'appelle en photographie ou au cinéma, entre chien et loup.

Entre chien et ours plutôt…

Qu'avait-elle trouvé au juste ? Des délires d'Abner Holloway dans sa jeunesse ? Et que signifiaient ces motifs étranges à l'intérieur du crâne ? *Comment les a-t-on faits surtout ?!*

Solace revint rapidement et ils rentrèrent sans déclencher les lampes. Constance espéra que c'était juste parce qu'il ne faisait pas encore assez nuit, ou que les batteries solaires n'étaient pas assez rechargées, et elle se barricada dans le chalet avant de revenir s'asseoir devant le coffret pour explorer le reste de son contenu. Un linge tellement sale qu'il en était gris était entouré par de la ficelle. L'arrière-petite-fille du bootlegger s'attela à défaire délicatement le nœud pour extraire une dizaine de bougies dont trois étaient noires. *De mieux en mieux. C'est quoi la suite ? Une table de ouija ?*

Des documents jaunis suivaient, actes de propriété du terrain au nom d'Abner Holloway, un tas de factures à l'encre presque effacée, pour des cochons, pour un groupe électrogène…, et enfin une petite pile d'enveloppes attachées entre elles avec la même ficelle que pour les bougies, dont la première mentionnait d'une élégante écriture manuscrite : « reconnaissance de dette ».

Constance n'était pas inquiète, s'il y avait eu des dettes dans la famille, elles étaient soldées depuis longtemps, ou plus aucun créancier n'était vivant puisque personne ne s'était jamais manifesté depuis les décès successifs de tous ses membres. En revanche, elle jeta un œil curieux aux factures, à la recherche d'une date, et vit 1927, 1929 et 1930 sur plusieurs d'entre elles. Il n'y avait plus aucun doute quant à l'identité du propriétaire de ces trouvailles.

Au fond du coffret restait une autre boîte en métal, plus petite, munie d'une poignée sur le dessus. Elle était très lourde et Constance la posa sur la table pour constater qu'il fallait une clé pour l'ouvrir. Une sorte de petit coffre-fort portatif. Elle le secoua doucement pour estimer le type de contenu qu'il gardait. Rien de dur ne cogna dedans, seulement un glissement. Une liasse de billets ? Constance vérifia la boîte principale avec l'espoir d'y trouver une clé, sans succès.

Elle étudia l'épaisseur de l'acier du coffre pour estimer ses chances de parvenir à le forcer avec un tournevis et y renonça. Il allait falloir plus solide encore. Était-ce une bonne idée ? Se donner un mal de chien pour quoi au bout du compte ? Des lettres d'amour ou un peu d'argent ?

Elle hésita. Derrière la baie vitrée, la nuit était tombée et la vaste pièce de vie du chalet était plongée dans une pénombre que seule la lampe au-dessus de la table repoussait tant bien que mal.

J'ai assez donné pour aujourd'hui, je crois. On verra demain.

Pour autant, elle n'était pas fatiguée, et le plus horrible pour elle était de poser sa tête sur l'oreiller et de voir les heures s'enchaîner en broyant du noir. Le cerveau humain avait cette insupportable habitude d'envoyer systématiquement ses cogitations les plus stressantes au moment de s'endormir, comme une sorte de provocation : « Aujourd'hui tu n'as pas réglé ce problème, tiens, je te le remets bien dans la face pour que tu ne l'oublies pas. » Non, compte tenu de sa désolation, Constance savait qu'elle ne devait aller au lit qu'épuisée, lorsqu'elle sombrait dans un profond coma quasi instantanément après

l'impact du corps sur son matelas.

Alors quoi ? Lire ? Non, elle en avait perdu le goût depuis… Il lui restait l'écriture. Un réflexe. Son refuge du moment. Oui, l'idée la séduisait assez. Retrouver ses notes et… Pourquoi ne pas commencer à rédiger un traitement ? Le traitement était la phase initiale du scénario, un long résumé détaillé de ce qu'allait raconter l'histoire, à travers quels personnages et comment. Elle en éprouvait une légère excitation et sut que c'était bon signe.

Pendant trois heures, elle enchaîna les pages, dix au total, un excellent début. Le document était beaucoup trop détaillé, et si elle poursuivait sur ce rythme, le traitement allait faire une centaine de pages, ce qui n'était pas du tout le format adapté, personne ne lisait un texte de cent pages à Hollywood ! Mais qui peut le plus, peut le moins, se répéta-t-elle. Si elle allait au bout, elle couperait tout le superflu par la suite, l'essentiel à ce stade était de dérouler ses intentions, ce qui venait, toute matière était bonne à prendre.

Elle ne relut rien, pas envie, et referma l'écran de son ordinateur.

Le chalet était envahi par la nuit et Constance demeura ainsi assise sous l'unique lustre de la table, à écouter. Elle n'y avait pas prêté attention jusqu'à présent, trop absorbée par son imagination, mais la faune nocturne autour du chalet donnait son concerto quotidien, à commencer par la chouette rayée qu'elle connaissait bien, une espèce peu farouche qui venait souvent s'installer sur le toit ou dans le hêtre creux juste en face. Son hululement en deux fois quatre cris était caractéristique et plutôt apaisant.

Les yeux de Constance dérivèrent vers le crâne. Est-ce qu'il arrivait à Abner de le prendre pour le contempler, lui parler ? Un duo Hamlet-Yorick version *Roaring Twenties*. Et que lui racontait-il ? Abner Holloway avait-il besoin de soulager sa conscience ? Après tout, il avait monté un business illégal qui lui rapportait des sommes considérables chaque semaine, dans un secteur violent, sans être protégé par un clan, et n'importe qui pouvait le lui prendre s'il ne le défendait pas. Avait-il soudoyé les flics du comté ? Les politiciens ? Pire : avait-il employé la force pour se défendre ? Est-ce que son arrière-grand-père était un assassin ?

Si tel était le cas, alors ces murs avaient été dressés avec l'argent du sang. Ces murs et tout ce qui en avait découlé… L'éducation de Granny Mo, de la mère de Constance… jusqu'à elle, qui avait bien

profité de cette enfance dans un contexte bourgeois où elle n'avait manqué de rien. À la mort de ses parents, il restait un joli pécule dont elle avait elle-même hérité pour rembourser le reste du prêt de leur duplex à Brooklyn Heights, et dont une partie non négligeable fructifiait sur ses comptes en banque. Constance n'avait jamais manqué d'argent, certes sa carrière de scénariste se portait très bien et cela aurait très largement suffi à la faire vivre aisément, mais avant cela, elle n'avait pas eu à se soucier de sa vie matérielle, et elle le devait à ce que le vieil Abner avait légué. Mais est-ce que ce magot avait un goût ? Une odeur ?

Celle de l'épice… Ou du fer. Le fer des armes. Le fer du sang.

L'alcool. Voilà ce qu'il embaume, ce trésor.

Là-dessus, sa mère et Granny Mo auparavant ne s'étaient jamais appesanties. Parce qu'il n'y avait rien de particulier à en dire, ou parce qu'elles n'assumaient pas ?

Constance se leva et rangea son ordinateur dans sa sacoche. Son regard accrocha l'attrape-rêve d'Ezra posé sur le bar. S'il faisait bien plus authentique que les modèles qu'on pouvait acheter dans les boutiques indiennes de la région, il était aussi moins esthétique, presque un peu repoussant même. La quadra n'avait pas franchement l'intention de le mettre dans son salon, toutefois elle eut la flemme de le ranger maintenant et le laissa là puis coupa la lumière de la table, se plongeant tout entière dans les ténèbres. Elle laissa à ses pupilles le temps de s'acclimater, jusqu'à ce que l'immense rectangle de la baie vitrée devienne d'un bleu plus doux et que le relief des ombres des meubles apparaisse autour d'elle. Un soupçon de lune emprisonnée derrière un molleton de nuages suffisait à teinter la nuit d'un halo spectral et le lac apparut, flanqué de ses deux berges de forêt.

La chouette rayée poursuivait son chant à l'extérieur. Hou-hou… hou-hou… Hou-hou… hou-houuuu…

Constance serra les bras sous sa poitrine, elle serra fort.

Était-elle prête à renoncer à tout cela ? N'y avait-il plus aucun réconfort à puiser parmi ces instants de lucidité, de communion avec le monde ?

Elle se rendit compte qu'une larme coulait sur sa joue, sans même savoir si c'était la tristesse de renoncer à la vie ou seulement sa peine qui remontait depuis ses propres entrailles.

Faute de réponse, elle finit par descendre les marches pour aller se

coucher dans sa chambre.

Tout en bas, dans le couloir au pied des escaliers, la porte de la cave était ouverte sur un rectangle de ténèbres absolues. Pas une particule de lumière nocturne n'y pénétrait.

Pourtant, les ombres à l'intérieur semblaient danser.

17.

Hou-hou-hou-hou-hou-hou… La sirène de police dans la rue ressemblait au cri synthétique d'une chouette futuriste.

C'était l'une de ces nuits agitées dont May se réveillait courbaturée, les épaules lourdes d'avoir tourné encore et encore sous les draps sans jamais parvenir à sombrer complètement. Elle se leva tôt, épuisée de ne pas arriver à dormir. Le stress l'avait gagnée depuis que Lamar Gallineo en personne l'avait recrutée pour lui servir d'auxiliaire. Elle ne s'emballait pas, May savait quelle serait sa place, celle d'une assistante sur le terrain, missionnée pour les basses besognes. Pour autant, c'était mettre un pied dans l'enquête sur GML. Dans la cour des grands.

Cela signifiait aussi se mettre Gerry « Rouquemoute » Alexander à dos dès qu'il l'apprendrait. Elle avait décidé de la jouer discrète pour commencer. Ce n'était pas ainsi qu'on procédait entre partenaires, il y avait des règles de fraternité, de confiance, les enfreindre était considéré, dans la profession, comme un outrage indélébile. Mais Rouquemoute était le pire collègue possible, et tout le monde le savait. Jamais là pour l'autre, caractériel, autoritaire à ses heures, et secret. Tous la comprendraient. Elle l'espérait.

May avait envie de s'exercer au tir, elle adorait cela, mais les deux stands de tir accessibles à une inspectrice du NYPD était l'un dans le Bronx, l'autre à l'autre bout de Brooklyn, bien trop loin. Restait le Westside Rifle & Pistol Range, qui était pour les civils, et il lui arrivait d'y aller, faute de mieux, il était presque sur sa route pour aller bosser, mais il n'ouvrait pas avant 9 heures le matin.

May enfila un short et ses baskets et partit courir. Lorsqu'elle sortit de sous sa douche et consulta ses mails pros, elle découvrit que Jack

Tettler lui avait écrit la veille au soir et eut un pincement au cœur sans bien savoir si c'était de l'agacement ou une certaine satisfaction.

« Je suis désolé pour mercredi soir. Voici le listing promis. J. »

En document joint apparaissaient effectivement tous les noms des locataires passés par l'appartement de Tettler au cours de l'année. May compta une douzaine de personnes en tout, et aucun nom qui évoquait quoi que ce soit en relation avec le dossier Ribeiro. Il ne manquait plus que le rapport d'autopsie pour boucler l'affaire.

Et revoir Jack Tettler ?

Non. Il était attirant, elle ne pouvait affirmer le contraire, déterminé et créatif, ça elle ne pouvait pas le nier. Une pointe de romantisme également, ajouta-t-elle en ayant un regard pour la rose qu'elle avait conservée sur la table, dans un grand verre d'eau. Mais Jack Tettler était une voie de garage. *Qu'en sais-tu ?* Parce qu'il était plus âgé ? Elle en était là de ses critères désormais ? Ne disait-on pas partout sur les pages d'Internet que le nouveau 50 était l'ancien 40, l'âge de la maturité ? *Stop !* Trop de questions, trop de pression, elle n'était pas prête.

Elle marcha jusqu'à Mud, où elle prit son café à emporter, et flâna jusqu'au 6e commissariat où elle arriva avant 8 h 30.

Le coup de fil espéré tomba vingt minutes plus tard seulement. Lamar Gallineo lui demandait d'aller sur Greenwich et Hudson pour lister toutes les caméras de vidéosurveillance disponibles, banques, commerces, voies publiques, privées si elle en repérait, et il lui fournirait le mandat nécessaire pour réquisitionner l'ensemble des données afin de les leur transmettre. May comprit ce dont il s'agissait : étudier les images en quête d'un individu suspect aux heures du crime dont Rita Safron était la victime. Et si les enregistrements remontaient dans le temps, tout examiner dans l'espoir que GML ait fait ses repérages, et qu'en recoupant avec les centaines d'heures de vidéos saisies lors des meurtres précédents, ils reconnaissent un individu commun aux différentes bandes.

Des milliers d'heures, tu veux dire ! C'était un boulot titanesque. Il y en avait pour des semaines à tout comparer. C'était le vrai boulot de flic, loin des flagrants délits auxquels la population civile songeait lorsqu'on évoquait la résolution des meurtres. La réalité était plus lente, minutieuse, administrative. Il fallait recouper des milliers de données téléphoniques pour vérifier si un portable n'avait pas borné, à

chaque fois le même, à proximité des scènes de crime, au moment des assassinats, mais également les jours précédents, car si GML était aussi malin qu'ils l'affirmaient tous, alors il prenait soin de ne pas emporter son téléphone avec lui les soirs où il passait à l'acte. Par contre, il était envisageable qu'il n'ait pas eu la même vigilance lorsqu'il était venu étudier les quartiers de ses victimes. La task force dirigée par Gallineo se chargeait de cette partie. Ainsi que d'éplucher les profils des femmes tuées, leur personnalité, leur entourage, leurs habitudes… De fouiller parmi tous les individus qui pouvaient les avoir croisées, de dresser leur portrait, de scruter leur vie pour s'assurer qu'il n'y avait pas de liens entre les filles. D'étudier tous les agresseurs sexuels connus libérés et présents dans la région, de vérifier leurs alibis. De lire les rapports de la police scientifique ainsi que ceux des autopsies pour en tirer des conclusions. De faire appel à des experts en psychologie. Et ainsi de suite. Un travail phénoménal. Combien étaient-ils à la task force ? Une demi-douzaine à temps complet au moins, plus des petites mains dans son genre, pour rendre service.

Tout ça pour un seul homme.

C'était le prix que coûtait la monstruosité au contribuable. Payer des chasseurs de prédateurs pour que les rues soient moins dangereuses. Et chaque nouvelle victime rappelait à tout le monde qu'ils échouaient dans leur tâche.

May fut occupée jusqu'en début d'après-midi, elle avait balayé large, et listé onze caméras dans un périmètre restreint. Aucune ne couvrait les deux entrées de Barrow Street qui encadraient l'immeuble de Rita Safron, bien sûr, ça aurait été trop facile. GML n'était pas un débutant, et May était certaine que les caméras ne donneraient rien. Il pensait forcément à cela, et c'était la première chose qu'il devait étudier lorsqu'il s'intéressait à un quartier : dessiner un croquis de tous les points de surveillance et établir son chemin d'accès, voire une ou deux options de secours s'il devait réagir à un imprévu. Il n'improvisait jamais, trop dangereux. Son « jeu » était de ceux qui ne tolèrent aucune marge d'erreur. Une seule approximation et il laissait une empreinte de son passage. C'était fichu. Or, il n'avait pas commis la moindre erreur en cinq ans. Du moins si Gallineo ne gardait aucune information secrète, ce qui restait à prouver. May l'estimait trop intelligent et prudent pour partager avec elle ses cartes les plus fortes, s'il en avait dans la manche.

May s'était installée dans un café pour picorer un taco et attendait le mandat pour aller saisir toutes les bandes. Elle avait pris l'ordinateur portable du service avec elle, sachant qu'il y aurait des formats différents, des copies de disque dur à effectuer, des transferts de carte mémoire, et, peut-être s'il y avait d'anciennes installations, des DVD à récupérer. L'enquête sur GML était sensible, le district attorney en personne devait suivre la procédure et c'était par lui qu'était validé tout acte juridique, il fallait donc qu'il confirme la liste envoyée par May, surtout qu'une caméra au moins était privée, accrochée au-dessus d'un balcon sur le côté d'une brownstone, mais dont l'orientation devait probablement couvrir un bout de rue.

May consultait ses mails lorsqu'elle reçut un SMS du Dr Lerner.

« Rapport d'autopsie rédigé. Je vous invite à dîner pour vous le transmettre. »

La jeune femme soupira. Qu'est-ce qu'ils avaient tous à lui proposer de dîner à la fin ? *Plains-toi, connasse ! Pour une fois que tu as le choix !* Entre un quinqua dragueur et un légiste qui baisait à peu près tout ce qui bouge – jusqu'à ce qu'on apprenne qu'il tapait également dans ses patientes –, May n'était pas sûre que ce soit si flatteur.

« Conclusions ? » tapa-t-elle.

La réponse fusa : « Rouquemoute avait raison de ne pas se déplacer. ». Donc mort naturelle. Lerner avait misé sur le foie, une cirrhose avancée. May lirait le rapport, mais le dossier Ribeiro était classé.

« J'ai une table pour 20h chez Peak. »

Lerner lui sortait le grand jeu. Peak, rien que ça. Elle connaissait de réputation, un restaurant panoramique de Chelsea avec vue sur toute la skyline de Manhattan. « Trop cher payé pour une végétarienne qui ne voudra pas coucher avec vous, docteur. Investissez sur un pari gagnant. » Au moins c'était clair. Il ne répondit pas, preuve que le message était passé. *Mauvais calcul, si tu veux une faveur pour la prochaine autopsie, tu pourras te faire voir !* Tant pis, May préférait son intégrité à une compromission nauséabonde.

L'affaire Ribeiro était close. Elle pouvait rappeler Jack Tettler si elle en éprouvait l'envie.

Elle chassa cette pensée avec agacement. C'était la deuxième fois que le vieux beau lui revenait en option. *Oui, ok, je lui trouve un petit*

truc, il est séduisant. Mais non.

Il était presque 15 heures et aucune nouvelle de Gallineo. May avait la bougeotte. Elle enfila le sac à dos qui contenait l'ordinateur portable sur ses épaules et sortit dans la rue, direction Barrow Street, un peu plus bas. Rouquemoute n'avait pas appelé de la journée, ce qui était assez surprenant, habituellement il aimait savoir ce qu'elle faisait, ils étaient supposés former un duo… À tous les coups, il la pensait en train de s'acharner sur le vol de clés de la 7e Avenue. Tant mieux, May n'était pas à l'aise avec l'idée de lui mentir. Plus tard il apprendrait qu'elle était dépêchée, sans lui, sur GML, mieux ce serait.

Elle se posta à l'angle de Hudson et de Barrow et étudia le paysage. De là, elle avait vue sur l'entrée de l'immeuble. GML n'avait pas pu rester ici pendant des heures sans se faire remarquer, s'il avait voulu surveiller la rue, il lui avait fallu un poste d'observation, surtout s'il était venu plusieurs fois, c'était obligé. May se mit à marcher lentement, guettant chaque recoin. Il y avait un étroit passage vers le jardin de l'église St. Luke qui était aligné dans le bon angle, sur le trottoir d'en face, c'était relativement discret, mais il n'y avait aucun banc pour s'asseoir dans cette allée et un homme posté là n'aurait pas manqué d'attirer l'attention au bout d'un moment.

Un vendeur ambulant ? Il pose son chariot là et attend le client, ce qui lui laisse tout le temps de repérer une proie.

May le nota sur son téléphone. Gallineo ne lui avait pas demandé ses idées, mais elle s'en fichait, qu'est-ce qu'elle avait à perdre au fond ? S'il lui venait des suggestions, elle les rassemblerait et les transmettrait à l'inspecteur.

Elle fit plusieurs allers-retours dans la portion de Barrow où se situait l'immeuble de Rita Safron. En passant devant le hall, elle eut à nouveau l'un de ces flashs violents où la pauvre femme jaillissait devant elle, allongée, nue, jambes écartées, ventre et seins mutilés, du sang partout…

Il n'y avait aucune autre option pour garder la zone à l'œil. Rien d'évident et de pratique. Et s'il avait établi son poste ailleurs ? Si c'était en repérant Rita qu'il s'était décidé à la suivre jusqu'ici et qu'ensuite il avait étudié les lieux ?

Non. La suivre signifiait ne pas maîtriser son trajet, passer devant des caméras ou se faire repérer par des habitués. Trop risqué. GML est trop prudent.

Ce n'était pas ses futures victimes qui donnaient le tempo, c'était lui qui venait à elles. Il délimitait son périmètre de chasse à l'intérieur duquel il faisait le guet jusqu'à définir sa cible. Il prenait le temps. May en était convaincue, il patientait. Des heures. Des jours peut-être. Il était possible qu'il définisse un secteur, se mette en position et qu'après deux, trois ou même six jours d'attente, il renonce, et qu'il aille ailleurs débusquer sa proie.

Alors comment choisissait-il son territoire de chasse ? May ne croyait pas au hasard. Les tueurs en série répondaient à des fantasmes qui les obsédaient. GML aimait chasser, il sélectionnait le terrain avec attention, selon des critères précis. *Les gars de la task force ont déjà fouillé cet aspect, qu'est-ce que tu crois ? S'il y avait un point commun, ils l'auraient déjà identifié.*

Pourtant, May en était persuadée, GML ne pouvait s'installer n'importe où, sans une raison bien particulière. *Si c'est de l'ordre du fantasme, il est peut-être le seul à le voir. La couleur d'une façade qui lui rappelle un souvenir d'enfance, un alignement d'arbres qui évoquent une pulsion adolescente, tout est possible et personne d'autre que lui n'est en mesure de le comprendre.*

Enquêter sur un tueur en série, c'était accepter de ne pas tout saisir, de penser différemment, et à la fin d'admettre que c'était lui qui menait la danse.

Place au bon vieux boulot de terrain maintenant. Il ne restait que ça.

May sortit sa plaque du NYPD et entreprit d'interroger tous les passants, d'aller sonner au maximum d'appartements autour de l'immeuble, pour en interroger les occupants, leur demander s'ils avaient remarqué quelque chose d'inhabituel les jours précédents, par exemple un vendeur ambulant, mais rien de particulier en ressortit. Certains avaient déjà été questionnés par la police depuis le meurtre, d'autres pas. Elle prit soin de compiler les adresses de chaque témoin en vue d'établir un rapport précis qu'elle transmettrait à Gallineo.

Le plus évident était donc une cache mobile. Un véhicule. GML restait à l'abri dans son antre. Un taxi ? Non, trop visible. Camion de la poste ou d'un artisan indépendant ? Plausible. Mais s'il se garait dans la rue pendant une semaine, là encore il prenait le risque d'attirer la curiosité, il y avait dans chaque quartier une commère – qui pouvait être un homme – à qui rien n'échappait. Sur neuf crimes, il était improbable qu'il soit toujours passé au travers. May se nota

également d'identifier qui était cette commère locale pour recueillir ses impressions.

La jeune femme grimaça. Elle était dans une impasse mentale.

Tu croyais quoi ? Que tu ferais mieux en huit heures que toute la task force et leurs cerveaux chevronnés en cinq ans ?

Il était temps de renoncer et d'appeler ça une journée bouclée.

Pourtant, May n'avait pas envie de rentrer chez elle de cette humeur, dans cette ambiance. Se retrouver face à ses affiches, à son plat tout préparé, non merci. Elle pourrait aller courir, elle ne faisait que ça, pour s'épuiser, mais c'était d'un déprimant…

Tu viens d'envoyer chier un mec qui baise bien et qui t'invitait dans un resto superbe. Bravo.

Lerner ne l'attirait pas.

Elle marchait en direction du commissariat pour y rapporter l'ordinateur et ses doigts tournèrent autour de son téléphone. Elle hésitait. Au fond, elle savait déjà ce qu'elle était sur le point de faire, mais cherchait à s'en dissuader.

C'est pas un mec pour toi.

Elle n'en savait rien. Et puis merde, elle ne cherchait pas un mari, mais juste une présence pour la soirée. Ne pas se sentir seule.

Les amis, c'est à ça que ça sert. Pour ne pas faire de conneries quand on est en pleine déprime.

Elle n'en avait pas vraiment, d'amis. Personne sur qui compter, qui la rassurait, qui pouvait la prendre dans ses bras et lui donner assez d'amour pour la combler le temps d'une faiblesse.

Et puis merde.

Elle tapa le SMS.

« Dispo pour un resto ? » Elle n'était pas douée pour broder. *Au dernier moment, après l'avoir jeté comme un malpropre, tu crois vraiment qu'il va te répondre ?*

Son téléphone vibra. « Affaire classée ? »

Indécise, May n'osait répondre. Elle pouvait encore faire la morte. Il avait été rapide à dégainer, le bougre. *Lerner te proposait le Peak, lui va t'emmener où ? Dans un bouiboui qui ne sert que de la viande, tu vas devoir lui raconter ton enfance à Meatpacking District pour bien plomber l'ambiance et…*

Elle tergiversait trop. Ses doigts tapèrent : « Le temps d'un soir. Je rouvre le dossier demain matin si vous me faites un plan foireux. »

Jack Tettler renvoya presque aussitôt : « J'ai mieux qu'un resto. Vous me faites confiance ? »

May ferma les yeux. Dans quoi s'embarquait-elle encore ? Il lui renvoya une adresse. C'était à dix minutes du commissariat. Elle pouvait y déposer l'ordinateur mais n'aurait pas le temps de repasser chez elle pour prendre une douche et se changer.

Tant pis, il devra m'accepter comme je suis. N'est-ce pas le principe amoureux de la nouvelle génération ?

Il lui semblait aussi qu'on écrivait beaucoup que les jeunes ne trouvaient pas de stabilité amoureuse.

Encore un cliché. Toujours des clichés. Ma vie n'est que ça.

Jack Tettler avait intérêt à être un mec génial, parce qu'elle était d'une vilaine humeur ce soir.

18.

La baignade du matin dans le lac avait le même pouvoir stimulant qu'avaler une cafetière entière au saut du lit. C'était la conviction de Constance lorsqu'elle remonta sur le ponton en dégoulinant, parfaitement réveillée. Cette fois il faisait trop frais pour sécher au soleil sur les planches et elle s'emmitoufla dans une serviette, assise sur le rebord, à réfléchir.

Combien de temps lui faudrait-il pour savoir quoi faire ?

Neil apparut à côté d'elle.

– À combien de jours estimes-tu le prix de ta vie, Dolly ?

– Pardon ?

– Eh bien, si tu devais donner un prix à ta vie en jours, tu en voudrais combien ?

– C'est une question débile. Ma vie ne se mesure pas en jours.

Neil, son pantalon de toile bleu marine retroussé jusque sous les genoux, agitant les pieds dans l'eau comme une fillette, tendit le plat de la main vers elle comme pour souligner qu'elle venait de tout résumer.

– Ok, c'était une mauvaise formulation, concéda Constance.

Elle était sur le point de renoncer à son petit dialogue imaginaire mais le prolongea un peu, pour la forme, et parce que cela l'amusait de voir jusqu'où elle pouvait le pousser.

– J'aimerais juste savoir comment je saurai ce que je dois faire, comment je saurai que j'ai pris une décision.

– C'est aussi simple que ça : tu te flingues ou tu arrêtes de te morfondre et tu décrètes que tu dois vivre ? Allez hop, maintenant c'est acté, tu agis et tu arrêtes de tergiverser !

– Et pourquoi pas ?

Neil haussa les sourcils, du moins la projection mentale que se représentait Constance de son ami – et bonne conscience – le fit, l'air consterné.

– Mais où est la scénariste subtile et objective que j'ai connue ? railla-t-il d'un ton austère. Morte avec son mari et son fils ?

– Ça c'est cruel.

– Oh, arrête, tu veux bien ? Le deuil ne te donne pas tous les droits. Tu n'es pas en porcelaine. Tu vas rester moribonde pour le restant de tes jours, ou il y a une date de péremption au désespoir ? J'aimerais que tu me l'indiques, s'il te plaît, que je sache quand je pourrai revenir te voir. Ça va faire un an, c'est bon, on a le droit de te secouer maintenant.

Le réalisme avec lequel Constance voyait mentalement son ami était déstabilisant. Mais pas nouveau. Elle avait souvent répété cet exercice. Incapable de faire face à elle-même, elle avait fini par s'inventer ce « jeu », imaginant un Neil sans filtre dans la bouche duquel elle s'autorisait toutes les critiques, ce qui passait très bien, parfaitement crédible venant de lui. Elle pouvait ainsi laisser libre cours à un dialogue entre conscience et déni, et le nourrissait jusqu'à épuisement, pour voir ce qu'elle pouvait sortir des tréfonds de son esprit, tout se dire, une introspection par projection en quelque sorte.

– C'est vrai à la fin, insista Neil. Tu crois que parce que tu es en deuil, tu as le totem d'immunité éternelle ? (Il prit alors une voix nasillarde et geignarde.) « Oh, mon fils et mon mec sont morts, fichez-moi la paix, je veux être une chieuse dépressive pour toujours ! »

– C'est bon, là j'ai compris.

Cette fois, même Neil – ou son inconscient – se tut. Ils opéraient des cercles dans l'eau avec leurs pieds sur l'exact même rythme.

– Je cherche une solution, c'est tout, finit-elle par dire. En venant ici, j'ai cru que je serais traversée d'une évidence.

– Au fond de toi, tu sais la vérité.

– Qu'en fait j'ai déjà pris la décision ?

Il acquiesça en la regardant, un sourire tendre et triste aux lèvres.

– Alors qu'est-ce que je fous là ?

– Tu dois l'accepter.

Constance désigna le chalet derrière eux :

– Je suis venue avec le Glock qu'avait Tom dans son coffre. C'est ça, la décision ?

– Pas nécessairement. Le flingue, c'est un moyen d'avoir véritablement le choix. D'y croire jusqu'au bout. Si tu décides que ça doit se terminer là, tu peux le faire en une fraction de seconde. Mais tu peux aussi le balancer dans le lac. Tu as le choix, Dolly.

Constance haussa les épaules.

– Pas si j'ai déjà choisi au fond de moi, comme tu viens de le dire. Ah, et puis tu n'es pas vraiment Neil. Le vrai n'aurait pas utilisé deux fois le même prénom dans la conversation. Tu as déjà dit Dolly tout à l'heure.

– Et merde.

Constance secoua ses pieds un peu plus fort, et le temps d'observer les remous entre ses jambes, Neil avait disparu.

Elle releva le nez vers l'horizon, pensive.

Ce matin, un pêcheur aventureux avait osé s'installer dans le sud du lac avec sa barque et s'était rapproché à moins de trois cents mètres du chalet, il patientait sans bouger, avachi sur sa ligne. D'une humeur plus sociable que les jours précédents, Constance lui adressa un bonjour lointain avec le bras. Le type sembla hésiter, se redressa un peu, mais ne répondit finalement pas. *Sympa.* Encore un touriste citadin replié sur soi qui n'avait même pas la générosité d'essayer d'être poli à défaut d'être gentil. Ou un local renfrogné. Après tout, ces dernières années, ils étaient de plus en plus nombreux à se recentrer sur eux. L'Amérique rurale se crispait, gavée de certitudes anxiogènes par les chaînes d'info continue, par les discours des politiciens démagos qui ne se souciaient pas de la vérité mais plutôt d'inventer un storytelling dont ils se servaient pour fracturer le pays. Le système éducatif américain était défaillant depuis des décennies, à se demander si ce n'était pas intentionnel puisque la conséquence directe était que la capacité de remise en question et d'analyse d'un Américain moyen s'était effondrée, ils ne savaient plus faire, n'en avaient même plus envie, confortés par la simplicité avec laquelle on leur fournissait du prémâché élémentaire, sans subtilité aucune, cela leur suffisait. Les gens ne réagissaient et ne votaient plus avec leur raison, mais avec leurs émotions. Et s'il est difficile de manipuler un cerveau bien structuré et éduqué, il est d'une facilité déconcertante de tromper les émotions, surtout à l'ère des réseaux sociaux, d'Internet et des télévisions en boucle.

Nous devenons une nation de rednecks abrutis, et tout le monde trouve

ça normal. Nous étions les leaders du monde, un modèle, et nous sommes en train de nous transformer en épouvantail, en un monstre qui n'a pas conscience de l'être, et ils nous haïront bientôt tous, sans même que nous comprenions pourquoi, et alors, ce sera… Quoi ? La guerre ?

Constance pouffa. Tout ça à cause d'un pêcheur qui ne lui rendait pas son salut ? Pas mal. Après la projection de Neil à ses côtés, elle était décidément très en forme ce matin.

Il était temps de retourner à des choses plus concrètes.

Et potentiellement bien plus stimulantes.

Constance récupéra le tournevis le plus large qu'elle put trouver dans la caisse à outils de la buanderie, et s'attaqua au petit coffre-fort portable qu'elle avait extrait des affaires d'Abner Holloway. Elle enfonça la pointe entre les jointures, au-dessus de la clé, et fit levier, de toutes ses forces.

Le couvercle ne ploya même pas d'un millimètre.

La vache ! C'était quelque chose, l'acier de l'époque.

Constance s'y reprit autrement, sous un angle différent, puis s'y essaya avec un torchon autour du manche pour se faire moins mal à la paume, et ainsi pouvoir appuyer encore plus fort, sans obtenir de meilleurs résultats. Agacée, elle alla chercher un marteau et donna des coups sur le tournevis transformé en burin. Rien. Des éraflures dans la peinture décatie, mais pas la moindre entaille. Il lui fallait un levier plus puissant.

Un pied-de-biche.

Elle en avait déjà vu un dans le chalet les années précédentes, Tom l'avait utilisé pour soulever une souche lorsqu'il avait décidé d'agrandir le parking, mais elle ignorait où il était rangé et se mit à tout fouiller, du niveau inférieur jusqu'au dernier étage, elle explora la buanderie, le cellier, la remise et les placards de la cuisine. Elle sonda chaque recoin, encoignure et niche du salon, et en désespoir de cause s'en prit aux chambres, ouvrant les armoires, et lorsqu'elle fut dans la sienne, se souvint qu'il arrivait à son mari d'entasser tout un bric-à-brac dans les cachettes les plus improbables, du moment qu'elles étaient hors de vue, considérant que s'il ne pouvait le voir, c'était donc rangé. *Sous le lit !* C'était son débarras favori. Elle s'agenouilla et comprit qu'il était effectivement bien encombré, une masse noire au centre en bouchait la vue. Avec le manque de luminosité, elle ne parvenait pas à voir grand-chose et se mit à tâtonner, le bras tendu

vers ce qui devait être un gros tapis à franges, elle n'en était pas sûre mais… Soudain ses doigts se posèrent sur un autre objet, long, froid et métallique, qu'elle tira vers elle, pleine d'espoir. Ce n'était que le tabouret pliable que Tom emportait toujours lorsqu'ils partaient pique-niquer. Cela l'énerva et elle retourna à l'étage pour vérifier le coffre de sa voiture, sans plus de succès. Elle était bonne pour filer chez Ace Hardware, sur la place de Skaneateles, le quincaillier du coin. *Ou pour abandonner.*

Elle détestait chercher pendant une heure et finir bredouille.

Le coffre trônait au centre de la longue table du salon, sa serrure la fixant comme un œil provocateur. *Oui, je sais, si j'avais la clé…* Mais elle n'était pas dans le coffret métallique d'Abner, et ce n'était pas le genre d'objet qu'on étiquetait pour le ranger soigneusement à la vue de tous dans le tiroir du vide-poches, près de la porte principale, Constance en connaissait par cœur le contenu, et elle n'y avait jamais vu la moindre forme ancienne un peu rouillée ou au moins abîmée.

Abner l'avait-il perdu de son vivant ? Si ce qui était dans le coffre était intime, précieux, il était envisageable qu'il ait voulu partir avec, non ? Constance s'imagina alors le vieux bonhomme à l'état de squelette filandreux enfoui dans son cercueil, des touffes de poils cassants sur son costume rongé par les insectes, une clé dans la poche pour bien narguer les curieux qui tenteraient de percer à jour ses secrets.

Non, il aurait balancé le coffre et détruit son contenu s'il ne voulait pas qu'il lui survive… S'en souvenait-il seulement ? À la fin de sa vie, Abner sucrait pas mal les fraises, d'après ce que Granny Mo avait tendance à rappeler… Il lui faudrait demander à Ezra s'il s'en souvenait, de l'état du vieil Abner.

S'il avait conservé le coffre, il avait logiquement gardé la clé quelque part pour qu'on puisse, un jour, récupérer ce qui s'y trouvait. À qui avait-il pu vouloir léguer le… ?

La personne qui avait été le plus proche de lui était sa fille.

Granny…

Constance pivota vers l'armoire en pin jauni. Les affaires les plus personnelles de sa grand-mère y étaient rangées depuis son décès, personne n'avait jamais osé les jeter. Elle ouvrit les battants en grand et se pencha pour en extraire deux paniers en osier contenant des albums photo, plusieurs foulards qu'elle adorait porter, sa médaille de

première communion, plusieurs boîtes que Constance disposa sur la table pour les étudier, avec des épingles à cheveux ouvragées, des flacons de parfum vides, une paire de gants en cuir blanc usés au bout des doigts, des lettres, une clé…

La main de Constance se jeta dessus comme s'il s'agissait d'un concours de rapidité et la porta à hauteur de ses yeux. Forme et vétusté correspondaient.

Granny… Tu l'as donc ouvert, ce coffre ? Tu savais ce qu'il dissimulait ? Pourquoi l'as-tu planqué sous des tonnes de trucs sans intérêt ?

Constance tira une chaise pour s'asseoir face au coffre et avec un peu d'appréhension enfonça la clé qui coulissa en grippant à peine. Elle donna un léger tour pour tester et sentit le cylindre qui glissait dans le bon sens. *Bingo !*

Mais au dernier moment elle se ravisa.

Elle était encore dans le champ des possibles, où tout était envisageable, de l'absurde au plus mystérieux, et le contenu de ce coffre l'avait tenue en haleine pendant près de vingt-quatre heures. À l'instant où elle regarderait à l'intérieur, elle saurait, et il n'y aurait plus rien pour la tenir intriguée.

Constance repoussa le coffre. Pas maintenant. Elle pouvait attendre un peu.

C'était l'un des paradoxes de la femme qu'elle était : dix minutes plus tôt elle aurait retourné la maison pour dénicher ce qu'elle cherchait, et maintenant qu'elle l'avait et pouvait savoir, elle préférait s'imposer un peu de patience supplémentaire.

Ce soir. Ce serait l'excitation de l'après-dîner. Elle allait y penser tout l'après-midi, une motivation qui la ferait frétiller. *Idiot et absolument génial*, considéra-t-elle. Elle se créait elle-même son attente, son suspense.

Elle avisa tout le fatras qu'elle avait dispersé sur la table et se lança dans le rangement. Elle allait remettre le chalet en parfait état, puis elle irait faire un tour de bateau, une petite sieste, et elle prendrait le temps de se concocter une salade pour le soir. Un planning parfait.

– Je ne te comprends pas, se lamenta Neil dans son dos.

– Tu ne le peux pas. Toi, tu as cet élan qui porte les vivants, qui donne envie d'avancer. Moi, cette énergie, je ne l'ai plus. J'ai besoin

de me l'inventer comme je peux. Avec ce stratagème, je vais aimer cette journée, et je vais avoir envie d'être ce soir. Ça fait longtemps que je n'ai plus eu envie d'être à un moment devant moi avec une forme de satisfaction.

– Ok, Patricia, si tu le dis.

Et de fait, les heures filèrent avec une tout autre vivacité que d'habitude, si bien que le soir venu, lorsque Constance se positionna devant le coffre, la clé enfoncée dans la serrure, elle se sentit plus fébrile qu'elle ne l'avait été depuis une éternité. Elle hésitait. La vie tenait parfois à très peu de chose. Un secret anodin à portée de main, et un soupçon d'enthousiasme renaissait.

Elle tourna la clé et la serrure se déverrouilla.

– C'est maintenant, Sol, prononça Constance à l'adresse de son chien qui dormait non loin.

Constance commença à soulever le lourd couvercle cérémonieusement et il lui sembla que la cheminée se mettait à siffler légèrement comme s'il existait un courant d'air entre elle et… le coffre qu'elle tenait devant elle. *C'est idiot, bien sûr que non.*

Les détecteurs de présence se déclenchèrent dans son dos, et les lampes qu'elle avait installées la veille au niveau de la porte d'entrée s'allumèrent.

Constance relâcha le couvercle qui claqua dans le silence et se précipita vers l'une des lucarnes pour guetter dehors.

Dans la pénombre du crépuscule, le perron, lui, était illuminé d'un puissant halo jaune qui éclairait jusqu'à l'arrière de sa voiture. Au-delà, la forêt redevenait bleutée, puis d'un gris tirant sur le noir encore plus loin. Il n'y avait personne. Pas d'ours, par d'Ezra, rien. Si ces machins se déclenchaient sur le passage d'un écureuil, les batteries allaient se vider en deux heures et lui provoquer quelques arrêts cardiaques. Déjà, là, elle se sentait en stress, et il lui fallut une bonne minute pour redescendre en pression, le temps de s'assurer qu'il n'y avait vraiment personne. Les lampes s'éteignirent et ne se rallumèrent pas.

– Fausse alerte.

Remarquant que Solace n'avait même pas relevé le museau de sa sieste, Constance ironisa :

– Merci pour ta vigilance.

Elle retourna au coffre et mit ses mains sur les hanches.

L'excitation était retombée. Elle en était même déçue.

Qu'à cela ne tienne. Demain.

Après tout, elle avait tenu une demi-journée, elle pouvait repousser l'échéance pour se donner un peu de peps. Oui, c'était même mieux.

Elle ne toucha à rien et descendit se mettre au lit.

Pour l'instant, elle n'avait fait qu'entrouvrir le coffre. Ce qui était dedans avait à peine pris une bouffée d'oxygène frais.

Lorsqu'elle posa la tête sur son oreiller, Constance percevait mille détails de sa journée qui s'enchevêtraient, sans bien saisir pourquoi son esprit pensait à cela. La projection de Neil non plus manifestement, puisqu'il ne se manifesta pas. Alors elle éteignit la lampe et la nuit avala le chalet.

19.

La jetée 45 était au bord de West Village, une avancée de béton recouverte de planches, plus de deux cents mètres de long, et large comme un terrain de foot, avec une pelouse parfaite en son centre et un bosquet d'érables pour procurer un peu d'ombre les jours de grande chaleur.

Lorsque May arriva tout au bout de la jetée, le soleil était en train d'embraser Hoboken et Jersey City de l'autre côté de l'Hudson, il s'enfonçait dans son lit miroitant de buildings, tirant derrière lui sa couverture de nuages violacés.

Jack Tettler était assis sur la pelouse, sur une nappe de lin froissé au milieu de laquelle était disposé un panier en osier.

– Mieux qu'un resto, donc ? fit-elle en s'approchant.

Il ouvrit la main vers le crépuscule :

– Je nous ai commandé un camaïeu de couchant, table au premier rang. J'ai mes entrées sur la beauté du monde, moi, madame.

May esquissa une moue séduite. Au moins il était amusant.

Jack l'invita à s'asseoir sur le lin et sortit deux thermos de son panier.

– L'invitation est tombée un peu tard pour que je puisse cuisiner correctement, j'ai dû improviser avec les moyens du bord, j'en suis désolé.

Et en plus il s'excusait.

– J'avais oublié, vous êtes un chef !

– Avouez que c'est la raison pour laquelle vous m'avez appelé, vous vouliez dîner à l'œil.

Il lui adressa son rictus ravageur et désigna les thermos.

– Thé ou café ? J'ai de l'eau également. Et…

Il fit apparaître deux verres à pied chromés ainsi qu'une bouteille de bordeaux.

– Ça dépend si c'est un interrogatoire en bonne et due forme, reprit-il, pas d'alcool pendant le service ?…

– J'ai l'autorisation de mon capitaine.

– Parfait ! dit-il en prenant un tire-bouchon dans son sac sans fond. Gnocchis au beurre de sauge et wraps aux légumes rôtis, à la feta et à la tapenade.

Un immense sourire illumina le visage de May.

– Qu'est-ce qui vous met en joie ainsi ? demanda Jack.

– Il n'y a pas de viande.

– Non, je n'en avais pas à la maison, comme je vous disais, j'ai dû m'adapter au dernier moment et…

– C'est parfait. Je suis végétarienne.

– L'improvisation fait bien les choses, alors.

Il disposa devant eux les boîtes en plastique imitation bois qui présentaient leur dîner, servit le vin et proposa de trinquer.

– À votre enquête résolue ?

– Ribeiro ? Ce n'en était pas vraiment une. Plutôt une vérification. (May réfléchit et leva son verre.) À l'improvisation.

Ils burent le vin que la jeune femme trouva très fort tandis que le soleil s'enfonçait dans un canyon de verre et d'acier au loin, en face d'eux.

– Vous n'êtes pas en Californie ou en Floride à cuisiner pour des personnalités fortunées qui s'arrachent vos talents ?

– Je n'ai pas ce niveau, je le crains. Je travaille par le bouche-à-oreille uniquement. Et c'est très récent. Avant j'étais dans un restaurant.

– À New York ?

– À Boston.

– Pourquoi le changement ?

– D'une banalité confondante. Crise de milieu de vie. Nécessité d'écouter la voix intérieure qu'on étouffe pendant des années.

– Vous avez quitté femme et enfants et vous voilà.

– J'ai quitté mon employeur et… ma compagne.

– Elle ne vous a pas suivi dans la mue ?

– Elle aurait préféré qu'il n'y en ait pas.

– Pourquoi ?

– Parce que le changement fait peur.

Il haussa les épaules et afficha, pour la première fois, un semblant de tristesse dans le regard.

– Avec les années, dit-il, il y a des conjoints qui refusent de vous envisager autrement que ce qu'ils ont toujours connu de vous. Ils ont un avis définitif sur tout ce que vous êtes, et vous êtes rangé dans une boîte, pour… toujours.

– Elle ne vous a pas encouragé, comprit May.

– Elle m'a retenu en arrière. (Il changea de ton, retrouvant un peu de son entrain habituel.) Mais c'est tout autant ma faute, je ne m'en cache pas. J'ai construit cette routine, elle m'a rassuré pendant des années. Il est très difficile de suivre l'autre lorsqu'il se réveille un matin et qu'il veut tout changer, y compris la perception qu'on a de lui.

– C'est ce qui vous est arrivé ? D'un coup ?

– Non, c'est le fruit d'une longue transformation intérieure, et c'est là que c'est injuste pour la personne à vos côtés, vous, vous le subissez, cet élan, vous luttez contre, puis vous le laissez vous teinter petit à petit, alors vous vous éveillez progressivement à celui que vous avez besoin de devenir, jusqu'au jour où tout explose et où ça devient une nécessité. L'autre, lui, n'a pas eu cette lente évolution pour se préparer. Le changement est brutal, incompréhensible.

– N'est-ce pas ça, un couple ? Savoir communiquer, s'entraider, s'encourager ?

– Même si vous savez que ce que pourrait devenir votre moitié va vous éloigner ?

May haussa les épaules.

– C'est une magnifique preuve d'amour que de pousser l'autre vers son bonheur tout en sachant que le résultat engendrera peut-être la séparation.

Jack approuva.

– Rares sont les hommes et les femmes capables d'autant d'abnégation. On préfère maintenir la personne dans ce qu'on connaît et qu'on est sûr d'aimer, c'est égoïste, oui, mais c'est humain. D'aucuns vous diront même que c'est la recette d'un couple qui dure.

– Obliger l'autre à ne pas évoluer ?

– Maintenir son partenaire dans une certaine constance, qu'on s'impose à soi au passage, bien sûr.

– Je préfère ceux qui parviennent à grandir ensemble.

– Audacieux. Trouver l'âme sœur est déjà compliqué, alors réussir à se transformer en même temps, dans une direction commune, ou qui au moins continuera de plaire à sa moitié, lorsque les deux traversent des bouleversements internes parfois majeurs… Oui, c'est très ambitieux.

– Utopique ? Je le lis sur vos lèvres, vous n'y croyez pas.

Jack rit.

– Je sors d'une période de réinvention, de désillusion sentimentale, où il m'a fallu accepter que j'avais échoué, me pardonner autant que je pardonnais à ma compagne, alors, oui, peut-être que je suis un peu moins optimiste que vous sur la question. Mais assez parlé de moi. Qui êtes-vous, inspectrice Malkasian ? Une fille de la côte Est, pur produit new-yorkais, vous n'êtes pas devenue flic par tradition familiale, non, plutôt par soif de réparer les injustices de la société. Célibataire parce que vous n'avez pas le temps, entre le boulot et le sport, aucun homme n'est parvenu à trouver sa place dans votre cœur. Je suis à côté de la plaque ?

May fit la moue.

– Je vais commencer à flipper. Vous vous êtes documenté sur moi ?

– Non. Votre accent est celui de New York, pas très compliqué. Votre nom, Europe de l'Est, Arménie, je présume, colle avec les vagues immigrées qui se sont installées dans la Grosse Pomme au XXe siècle. Du coup trop récemment pour que votre père ait eu le temps de devenir policier, en général ça prend un ancrage plus long qu'une ou deux générations. Si vous n'êtes pas devenue flic par transmission, c'est que vous croyez en un idéal, ou pour réparer une blessure, j'ai choisi la seconde, à cause de votre regard plutôt mélancolique.

May approuva d'un son de gorge.

– Et pour mon célibat ?

– Vous ne seriez pas là s'il y avait un Mr Malkasian, je suppose, pas d'alliance d'ailleurs. Et silhouette très sculptée qui parle pour vous.

– Pas mal, je devrais vous engager.

– Il y a des commis au NYPD ?

Il leur servit deux assiettes qu'ils grignotèrent sans y penser, trop accaparés par la découverte de l'autre, jusqu'à ce que Jack pose innocemment la mauvaise question en voulant faire la conversation :

– C'est vous qui enquêtez sur le Grand Méchant Loup ?

May se tendit instantanément. Elle était parvenue à oublier la vision de Rita Safron dans la chaufferie, et tout à coup, son corps mutilé explosa sous sa rétine, et la flic posa l'assiette sur la nappe, l'appétit coupé.

– Oh, pardon, comprit aussitôt Jack. Je ne voulais pas…

May leva la main pour l'interrompre.

– Vous ne… Non. Ce n'est pas moi. Pourquoi vous me demandez ça ?

Un début de paranoïa excessive s'empara d'elle.

– La presse ne parle que de ça. La nouvelle victime découverte mardi dernier dans le quartier où… Pas loin de chez moi. Forcément, ça m'a fait bizarre. C'est votre secteur puisque vous êtes venue pour Ribeiro. Et comme l'autre jour, sur la High Line, vous avez évoqué une journée compliquée la veille, j'ai cru que…

Il était décidément perspicace. Rien d'incroyable, juste quelqu'un qui observait, qui reliait les fils les plus évidents entre eux. *Un mec attentionné.*

– Disons que… Je ne peux pas vous en parler, Jack, vous comprenez ?

– Bien sûr. Je vous demande pardon, c'était intrusif.

– Vous vous excusez beaucoup.

– Les relations humaines se crispent parce que la plupart des gens ne veulent jamais reconnaître leurs torts. Je préfère passer pour un faible qui se couche trop vite plutôt que de jouer les gros durs intransigeants. Chacun son truc.

– Pas la qualité la plus reconnue par les temps qui courent, je vous le concède.

– En est-ce seulement une ? Mais peu importe. Écoutez, passons un deal – c'est ce que la justice fait parfois, non ? À partir de maintenant, ne parlons plus de boulot. Comme ça vous garderez votre sourire en me voyant et je ne vous assommerai pas d'ennui en vous racontant mes recettes favorites !

– De quoi parlerons-nous alors ?

– De nos passions !

– Je vais vous décevoir, je n'en ai pas. Pas le temps. Et vous ?

– Eh bien… la cuisine ? Vous avez raison, mauvaise idée. Nous nous raconterons nos humeurs. Nos joies et nos peines du jour.

– Ça revient à parler de nos boulots, non ?

– Vous ne m'aidez pas beaucoup sur ce coup, May. Vous m'autorisez à vous appeler May ?

– Oui, Jack.

Elle adorait son immense sourire sincère dont il la gratifiait à l'instant.

– De quoi parlent les couples modernes ? demanda-t-il.

– Ils ne parlent plus. Ils regardent leur série préférée au lit, chacun sur sa tablette.

– Ouch. Alors vous savez quoi ? Parlons boulot, tant pis. Commentons les news anxiogènes. Critiquons les séries que nous verrons les soirs de solitude. Après tout, un couple, ce n'est pas que l'insouciance et la joie. Partageons un peu de la charge de l'autre sur nos épaules.

– Vous vous projetez loin, là, non ?

Jack resta la bouche entrouverte un instant, saisi par la remarque.

– Trop ? fit-il faussement inquiet.

May se contenta de croquer une bouchée de wrap qu'elle fit passer avec une gorgée de vin.

– Je la trouve très mignonne, votre cicatrice à la lèvre.

May plissa la bouche.

– Morsure de chien lorsque j'étais mioche. Pas très sexy pour une femme, répondit-elle.

– Au contraire. Elle souligne votre singularité.

May craignait qu'il lui fasse l'éternelle remarque qu'elle avait entendue quinze fois déjà, que c'était pratique pour viser, ou pour savoir où l'embrasser, ce genre de foutaises que les mecs finissaient par lui sortir avant de se pencher vers elle, un truc qu'elle avait trouvé trop craquant, la toute première fois, à quinze ans, avant de ne plus pouvoir le supporter près de vingt ans plus tard.

Mais Jack se contenta d'un commentaire plus poétique :

– Cette cicatrice, c'est la signature de la vie sur son œuvre, une proclamation : « Cette fille n'est pas comme les autres, prenez-en soin. »

Il cuisine bien et en plus il baratine bien. May se prit à espérer qu'il soit un mauvais coup au lit, sinon elle risquait de s'enticher.

Mais Jack ne se servit pas de sa cicatrice pour l'embrasser, à la place il but une gorgée de vin au moment où le soleil étirait son

ultime rayon doré vers l'ouest, couvrant le visage du chef d'un voile chaud qui soulignait les pattes-d'oie autour de son regard et sa chevelure poivre et sel. May le trouva beau. Et elle eut terriblement envie de l'embrasser.

Mais ce soir-là, ils ne s'enlacèrent pas. Il lui fit la conversation pour apprendre à mieux la connaître, puis remballa le pique-nique lorsqu'il fit bien nuit et frais, la raccompagna jusqu'à West Street, d'où il héla un taxi pour qu'elle rentre chez elle en sécurité.

Il tint la portière de la voiture ouverte tandis qu'elle s'installait à l'arrière et se pencha pour lui dire :

– Mon agenda professionnel est un peu rempli ces prochains jours, mais je serais heureux de vous revoir si vous en…

May se hissa sur un bras et de l'autre lui enserra la nuque pour l'approcher d'elle afin de coller ses lèvres contre les siennes. Elle lui donna un baiser tendre, lent et timide, puis se laissa retomber sur la banquette.

– Maintenant vous connaissez le goût de ma cicatrice. Appelez-moi si vous voulez en prendre soin.

Et elle tira sur la portière pour disparaître.

20.

Constance avait remué beaucoup d'anciennes choses cette journée-là. Beaucoup de souvenirs. De particules entassées, agglomérées. Poussière et toiles d'araignée. Elle avait déplacé des objets, des questionnements, projeté des doutes, répondu à des désirs. Une grosse activité physique et mentale. Soumis ses sens à bien des stimuli. Les non-dits étaient remontés à la surface. L'inconscient avait lâché prise, autant qu'il le pouvait, il avait œuvré en sous-main pour diffuser ce qu'il acceptait à la vitesse qu'il estimait nécessaire, et lorsqu'il avait fallu retenir le pire, il l'avait fait, comme une ceinture de sécurité se bloque immédiatement avec l'impact, avec une telle célérité qu'il semblait même qu'elle agissait avant, tel un ange gardien clairvoyant.

Mais le choc ne disparaissait pas pour autant, l'organisme l'absorbait, et venait un moment où tout le corps se contractait en réaction, et tentait de résister de son mieux à l'éclatement.

Constance dormait depuis trois heures lorsqu'elle ouvrit les yeux d'un coup.

Elle ne sut pas tout de suite ce qui se passait, sinon qu'elle émergeait trop rapidement pour que ce soit normal. Elle repensa à l'ours en premier, et tendit l'oreille. Avant de descendre, Constance avait laissé Solace à l'étage pour ne pas être dérangée par ses ronflements. S'il y avait une présence animale dehors, elle espérait qu'il la renifle et qu'il aboie, mais encore fallait-il qu'il soit réveillé pour cela, et le golden avait un sommeil encore plus lourd qu'un routier aviné. Il n'y avait aucun son inquiétant, et Constance était sur le point de se détendre lorsqu'elle réalisa qu'il n'y avait littéralement *aucun* son. Pas même la chouette rayée à l'extérieur. Pas de jappement de renard lointain, de stridulation, de brise dans les branches, cette

mélopée nocturne qui habituellement entourait le chalet.

Elle se redressa sur un coude, la couette rassurante glissa de son visage pour l'exposer à l'obscurité de la chambre. Les volets étaient ouverts (elle ne les fermait plus désormais) et cela suffisait à nimber la pièce d'une pénombre opaline sous l'influence d'une lune cachée quelque part. Assez pour deviner les angles de l'armoire, du bureau… le miroir sur pied en face du lit… la chaise sur laquelle Constance déposait ses vêtements… la porte qui donnait dans le couloir.

Était-elle bien fermée ? Soudain, Constance fut prise d'un doute. De ce qu'elle parvenait à discerner, il était possible que la rainure obscure soit plus large que si le battant était clos, qu'elle soit donc entrouverte… Mais elle l'avait tiré pour s'enfermer la veille, non ? Pourquoi était-elle… ? Solace ? Non, il ne faisait jamais cela, et quand bien même, il n'avait pas la force de la rouvrir avec sa truffe. Alors…

Constance força son regard pour tenter de mieux comprendre ce qu'elle entrapercevait.

Non, elle est bien fermée, c'est moi qui me fais un film.

Soulagée, elle se rallongea complètement. Elle fixait le plafond. La nuit altérait la perception humaine. Tout devenait plus angoissant, l'esprit avait tendance à noircir le trait. Constance se répéta que tout allait bien. Elle s'était probablement réveillée à cause d'un mauvais rêve, ou un raton laveur avait renversé la poubelle à l'extérieur, et cela avait suffi à l'extirper d'un sommeil profond sans qu'elle se souvienne du bruit. Elle pouvait y retourner à présent.

Constance se replia sur le flanc et glissa un bras sous son oreiller pour se caler. Elle était prête à s'assoupir de nouveau.

Elle ferma les paupières… S'abandonna progressivement à l'errance des pensées pour débrancher, que la machine se mette en veille, que l'inconscient prenne le relais…

Ce qu'il fit d'un coup. Avec la violence d'une gifle surpuissante en pleine gueule.

D'un flash de lucidité aveuglant, l'inconscient de Constance lui balança ce qu'elle refusait de voir depuis ce midi.

Elle bondit dans le lit en hurlant. Un cri atroce, déchirant, celui d'une terreur animale mêlée à un début de démence maternelle.

Alors elle sut.

Que l'horreur et le danger n'étaient pas dehors, à rôder autour du chalet, pas plus que dans le couloir derrière la porte entrouverte ou

fermée. Non. L'insoutenable était juste là, avec elle.

Dans la chambre.

Et au fond d'elle, Constance le savait depuis ce moment de la journée où elle était venue dans la chambre pour s'agenouiller… sous… son… lit. Une force de protection intime lui avait caché la vérité, le temps qu'elle la digère, qu'elle soit prête, et elle venait de ressurgir dans un moment d'abandon.

C'était là.

Juste en dessous.

Elle l'avait *senti.* Pire ! Elle l'avait… *vu* !

Lorsqu'elle était à quatre pattes à la recherche d'un pied-de-biche, qu'elle ne parvenait pas à identifier ce qui se trouvait dans l'obscurité sous le sommier, et qu'elle avait tendu la main pour tâtonner… ce vieux tapis à franges…

Ce n'était pas des franges. C'était soyeux… souple… Elle l'avait su inconsciemment mais c'était tellement abominable que sa conscience avait refusé l'information pour la recombiner en quelque chose d'acceptable. Des poils. Un tapis.

Constance haletait, les traits déformés par la terreur. Elle devait vérifier, elle devait s'assurer que c'était bien là. Tant qu'elle le pouvait encore.

Alors elle écarta méticuleusement la couette sans faire de bruit et, prenant soin de ne pas poser les pieds sur le parquet, elle s'avança au bord du matelas, tout doucement, ses doigts accrochèrent l'ourlet et tirèrent pour la hisser jusqu'à ce que ses yeux approchent au niveau du vide… Dans la nuit bleue, elle ne vit que le parquet et un bout de la descente de lit indienne.

Ce qu'elle cherchait était caché, et elle savait très bien où. Elle devait se pencher jusqu'au sol, ce qu'elle fit. Pour ne pas tomber, elle dut plaquer sa paume sur les lattes froides. À présent elle se dévoilait à ce qui se trouvait là, juste dessous. Elle n'avait plus le choix.

Sa joue vint se poser sur le tissu indien. Elle retenait sa respiration avant de lever les yeux sur ce qui l'attendait.

Constance se lança et ses pupilles glissèrent.

Il était bien là. Ce n'était ni un tapis ni des franges.

C'étaient des vêtements, un corps et des cheveux.

Et il se mit à bouger, comme s'il avait attendu cette confrontation toute la journée. Ses membres se déployèrent, semblables à une masse

arachnéenne, et son visage blafard coulissa, sortant de l'ombre où il se cachait en souriant d'un rictus mauvais et affamé.

Ses lèvres étaient roses et ses orbites vides.

Mais Constance reconnut son fils. Et d'une voix caverneuse, pleine de terre et de saletés, Lenny lui dit :

– Quand vas-tu nous rejoindre, maman ?

21.

Le garçon avait dix ans à peine, livide, des cernes comme si ses orbites étaient deux puits à la profondeur insondable, les lèvres noires, et une immense plaie lui traversait le visage, le genre de blessure mortelle dans la plupart des cas. Il marchait avec sa main dans celle de sa mère, comme si tout cela était anodin, un cadavre ambulant, plein d'amour et de mort.

Halloween était encore loin et May supposa qu'ils avançaient dans la rue pour se rendre à un anniversaire, pour un samedi matin, c'était le plus logique, d'autant qu'elle croisa une petite sorcière un peu plus loin sur le trottoir, là encore accompagnée par une adulte.

Un quartier familial. Une vie de maman, voilà ce que Rita Safron ne connaîtrait jamais.

May s'était réveillée avec l'énergie euphorique de la veille, lorsqu'elle était rentrée chez elle, le goût des lèvres de Jack Tettler sur la bouche, mais son humeur s'était noircie avec son café, en découvrant le mail de l'inspecteur Gallineo qui l'informait que le mandat pour saisir les vidéos l'attendait à son bureau. Le flash morbide de Rita Safron lui avait coupé les jambes et elle s'était assise dans sa cuisine, toute légèreté envolée. Ce métier pouvait vous bouffer si vous ne preniez pas garde à vous blinder, elle le savait très bien, mais cette fois c'était différent. En participant à la découverte du corps de Rita, c'était un peu comme si la jeune femme lui confiait son âme, en échange de la vérité, que justice soit faite. « Chope le Grand Méchant Loup qui m'a mordue jusqu'à m'en arracher les seins, et je quitterai ta conscience, je te le jure. »

May ne travaillait pas le samedi, mais personne ne l'attendait, alors elle avait décidé de filer au commissariat récupérer le mandat, et

d'accomplir la tâche qui lui avait été confiée sans plus attendre. Les circonstances étaient exceptionnelles. Elle n'avait pas fait valider ses heures sup auprès du capitaine Hillroy et doutait qu'elles lui soient payées un jour, mais elle s'en moquait.

Barrow Street et ses alentours bruissaient d'une vie différente de ce que May en avait aperçu jusqu'à présent. Moins de camions, de gens pressés qui fonçaient le nez rivé à leur téléphone, davantage de familles, de promeneurs de chiens, de jeunes. C'était le week-end. Est-ce que GML chassait les samedis, dimanches et jours fériés, ou ne travaillait-il que les jours ouvrés ? Le sarcasme n'amusa pas May qui entra dans une boutique de matériel informatique pour saisir sa première vidéo du jour.

Elle récupéra ainsi toutes les données prévues et rentra au 6e commissariat, sur 10th Street, à cinq minutes à pied, pour y transférer les vidéos sur un serveur à disposition de la task force de Gallineo, avant d'aller croquer dans un sandwich au fromage chez Murray's, sur Bleecker Street.

Elle avait beaucoup aimé sa soirée en compagnie de Jack. Il lui plaisait bien. L'esprit vif, doux, attentionné. Son âge la préoccupait en revanche, et elle se cherchait un prétexte pour ne plus le revoir à cause de cela, sans en trouver un autre, plus solide, plus émotionnellement évident. Elle se connaissait, elle s'attachait facilement, si elle enchaînait quelques bons moments avec lui, elle aurait rapidement envie de plus. *Et tu peux pas juste vivre et arrêter de tout calculer ?* Juste vivre. Rita Safron était une invitation à profiter de la vie, il était impossible de faire plus fort en la matière. *Carpe diem tant que tu le peux parce que la violence de ce monde peut te disloquer à tout instant.*

Ce fut suffisant pour la libérer de ses réticences, et May écrivit à Jack pour lui proposer la soirée mais il répondit qu'il était en déplacement pour des clients. De retour le lendemain pour le dîner cependant. May accepta un peu trop vite – dans la seconde pour être précis –, se trouvant ridicule, mais une chaleur rassurante lui inonda la poitrine à la perspective d'un dimanche soir romantique.

Animée d'un nouvel élan joyeux, May retourna sur Barrow Street. Elle voulait mettre à profit ce samedi pour s'imprégner de l'ambiance différente, voir si cela ne pouvait pas lui ouvrir d'autres perspectives pour l'enquête, et elle déambula ainsi pendant deux heures sans que

rien de neuf ne s'impose. Elle recroisa plusieurs fois les mêmes personnes qui n'avaient pas prêté attention à elle au début mais qui petit à petit finissaient par la toiser avec suspicion, cette trentenaire incapable de tenir en place, mains dans les poches de sa veste en cuir, le regard curieux, pas une habituée, qui rôdait autour de leur habitation, et cela termina de la convaincre que GML n'avait pas pu s'installer là pendant plusieurs jours sans se faire repérer. Il avait forcément un stratagème pour rester invisible.

Elle repensa alors à son idée de commère, et sortit son badge du NYPD pour interroger les passants. Au début, cela ne donna rien, mais à force d'insister on lui cita trois fois le même nom, Brick Harrison, un excentrique qui effrayait – ou harcelait, selon les versions – à peu près tout le monde entre Morton, Barrow et Christopher Street. Elle récupéra les indications pour le localiser et alla frapper à la porte d'un appartement au niveau intermédiaire entre le rez-de-chaussée et la cave d'un vieil immeuble de Hudson Street.

Un septuagénaire efflanqué, à la peau rouge et squameuse, l'œil méfiant et la chevelure blanche hirsute, se dévoila derrière la chaînette de sécurité.

– NYPD, inspectrice Malkasian, voici mon badge. Je cherche quelqu'un qui connaît très bien le quartier, à qui rien n'échappe, et on m'a renvoyée vers vous, Mr Harrison.

La flatterie payait plus souvent que l'injonction, surtout avec les vieux caractériels.

– Qu'est-ce qui me prouve que vous êtes vraiment flic ?

– Appelez le 6e commissariat, qui se trouve à côté, et demandez-leur de vous décrire l'officier Malkasian, si vous voulez. Brunette au carré et cicatrice à la lèvre, c'est difficile à simuler, ajouta-t-elle en levant le menton pour bien se montrer dans la lumière du plafonnier.

– Et vous voulez quoi ?

– Bavarder. Que vous me racontiez un peu ce que vous savez du coin, des gens qui s'y promènent.

– Vous allez enregistrer ce que je dirai ?

May posa son index sur son front.

– Uniquement dans ma mémoire.

– Je préférerais que vous l'enregistriez sur votre appareil, pour le transmettre à la mairie. J'ai beaucoup à leur dire, à ces incompétents de la voirie. C'est possible ?

– Je peux faire ça aussi, oui.

Brick Harrison parut satisfait et défit la chaînette de sa porte pour faire entrer May dans son appartement, assez sombre avec ses lucarnes au ras du trottoir et empestant l'urine de chat. La pièce principale disparaissait sous un bric-à-brac de journaux et de magazines jaunis, toute une collection de poupées en porcelaine aux vêtements bariolés, alignées sur les étagères comme un public convié à assister au spectacle de la vie de Mr Harrison, et des assiettes peintes de paysages bucoliques anciens, accrochées aux murs. L'excentrique du quartier invita May à s'asseoir autour de la table qui servait de pièce maîtresse au salon, en plus du fauteuil élimé face à un poste de télévision qui devait avoir l'âge de May au bas mot. La flic, qui guettait les félins – à l'intensité de l'odeur, il ne pouvait y en avoir un seul –, n'en aperçut aucun, mais remarqua que la vaisselle était faite et séchait à côté d'un évier immaculé. Bordélique mais propre. Venir ici seule, sans avoir prévenu personne, était une faute de procédure majeure. Mais entre la théorie et la pratique, chaque flic de la ville s'adaptait du mieux possible, en particulier lorsque son partenaire s'appelait Gerry Alexander. Elle finit par s'asseoir, ne s'estimant pas en danger avec le vieil homme qui, sans lui proposer quoi que ce soit à boire (elle l'aurait refusé poliment), s'installa en face d'elle, les coudes sur la nappe en plastique.

– N'oubliez pas d'enregistrer, hein ? Je ne sais pas par quoi commencer, il y a tellement à dire. Le ramassage des poubelles, par exemple, c'est…

– Mr Harrison, je vais poser les questions, le coupa-t-elle en déclenchant le dictaphone de son portable entre eux, ce sera plus simple. On m'a vanté votre mémoire extraordinaire, ainsi que votre connaissance de tout le monde dans le quartier. Est-ce que vous auriez repéré une présence régulière, nouvelle, qui traînait dans le coin ces derniers temps ?

– Vous voulez dire les jeunes qui fument de la drogue dans l'arrière-cour ? Ce sont ceux du 72, un peu plus bas.

– Ils sont arrivés récemment ?

– J'en connais quelques-uns, ils ont grandi là, mais depuis cet été ils fument sans se cacher. Je l'ai dit à leurs parents ! J'ai été voir…

Elle le laissa s'énerver le temps de réfléchir à comment le relancer autrement, les fumeurs de joints ne l'intéressaient pas.

– Vous sortez beaucoup, enchaîna May, vous avez peut-être remarqué un vendeur ambulant ou une camionnette qui serait venue plusieurs fois au cours des semaines passées ?

On lui avait rapporté que Brick Harrison n'achetait qu'un article à la fois, et s'il lui fallait de quoi remplir son frigidaire ou un placard, il était capable d'effectuer quinze allers-retours dans l'après-midi. Il prenait toujours un temps infini pour se déplacer, guettait les uns et les autres pour les alpaguer sur un sujet, généralement sans intérêt, ou seulement pour se plaindre d'à peu près tout. Brick avait tout du vieillard trop seul qui perd la boule et cherche un peu de compagnie par tous les moyens. *Ou juste d'un sacré emmerdeur…*

– Ah, vous aussi vous l'avez noté ? J'ai déjà écrit quatre fois à la mairie pour le leur signaler.

– Qui donc ?

– Pas qui, quoi ! Le trafic ! C'est de pire en pire ! Oui, c'est New York, il y a toujours eu des voitures, mais là, c'est devenu infernal ! Des bouchons en pleine journée, le soir tard parfois, et même les week-ends, oui ça arrive que la rue soit congestionnée le dimanche. Vous savez pourquoi ? J'ai mené mon enquête, c'est à cause de leurs téléphones. Ils ont tous le même ! Et ils mettent leur carte routière dessus, la même ! C'est supposé leur dire par où passer pour éviter les problèmes, mais comme ces abrutis ont tous la même, leur fichue carte les envoie dans le même entonnoir ! Au lieu de les aider, ça leur cause plus de torts. Mais bien sûr, les gens sont trop bêtes pour s'en rendre compte. Tous des moutons !

May commençait à douter fortement de la pertinence de sa présence ici.

– Je l'ai écrit à la mairie, je vous dis. Et j'ai aussi demandé à ma voisine, Mrs Stiller, le nom de leur carte routière là, une *a-ppli-ca-tion* qu'elle m'a dit, je voulais leur écrire à eux aussi, pour leur dire qu'ils sont tous crétins à procéder de la sorte.

Au point où elle en était, il vint une idée à May qui la tenta :

– Vous notez les plaques d'immatriculation des véhicules qui stationnent mal ou longtemps dans la rue ?

– Non, ça ne m'intéresse pas. Par contre j'aimerais enregistrer le niveau sonore un jour, mais je n'ai pas vos machins là pour y parvenir. Vous savez qu'ils ont inventé un nom pour ça ? La *po-llu-tion so-nore*, qu'ils appellent ça. C'est devenu une véritable nuisance reconnue,

vous savez ? Le bruit est infernal lui aussi. Les ambulances ! Les sirènes de police, je ne dis pas ça contre vous personnellement, hein, mais reconnaissez que c'est permanent. Là encore, il y en a toujours eu, je le sais, je me souviens, mais ça n'était pas à ce point. Aujourd'hui, on croirait qu'ils le font exprès. Pour emmerder le monde, ou juste pour hurler qu'ils existent. Tout le monde veut exister maintenant, tout le monde veut compter, veut qu'on le remarque, vous n'êtes pas d'accord ?

– Mr Harrison, vous…

Il ne l'écoutait plus et soliloquait :

– Les sirènes, les moteurs rugissent, les travaux partout, les sonneries de téléphone dans la rue, ou la musique sur leurs stéréos portatives, c'est permanent, nous vivons dans le bruit assourdissant, et plus personne n'écoute personne, vous avez vu ? On veut exister, on veut crier qu'on est là, mais on ne s'entend plus !

– Mr Harrison, j'ai besoin de votre attention un instant, le pressa May en le fixant droit dans les yeux.

Le vieil homme se gratta le nez de ses doigts tordus. Ses ongles trop longs étaient jaunes. Son nez pelait. Il s'était enfin tu.

– En plus de tous les visages que vous connaissez, est-ce que vous avez vu quelqu'un qui traînait dans le coin ? insista la flic. Un nouveau, une personne qui ne vient pas du secteur.

– Il n'y a plus que ça à présent, des nouveaux. Les familles ne sont plus comme avant. Autrefois, ils emménageaient et restaient trente ou quarante ans, toute leur existence même. C'est fini. Là, ils déballent leurs cartons, et les refont au bout d'un ou deux ans. Les gens veulent qu'on les remarque et ils sont incapables de rester en place pour faire leur nid. Pour tisser le lien. Il n'y en a plus ! Ils ne font plus que passer. Ils m'adressent de moins en moins la parole, vous savez. Avant, les voisins me connaissaient, ils sont au courant que je radote, que je suis excentrique avec mes chats et mes courses, mais ils savent que je ne suis pas un mauvais gars. Maintenant, ils ne voient pas qui je suis, un vieux schnoque, un de ces clodos, un Alzheimer échappé du centre de consultation de santé pour seniors plus bas dans la rue…

Il reprit une longue respiration et May en profita :

– Merci pour vos commentaires, Mr Harrison, je vais devoir vous laisser.

Il était évident qu'elle n'en tirerait rien, c'était une fausse bonne

idée. Le quotidien d'un enquêteur : ouvrir toutes les portes, explorer chaque option, et dans 99 % des cas, constater que ça n'a servi à rien.

Elle récupéra son téléphone pour couper l'enregistrement et se leva. Harrison continua son monologue avant de comprendre et de la raccompagner.

– Vous avez enfermé vos chats ? demanda May plus par politesse que curiosité. Je n'en ai vu aucun.

Pourtant leur urine émanait d'un peu partout.

– Ils sont tous morts. J'en avais sept à une époque. Le dernier, Dwight, est passé sous une fichue voiture en août. Avant ça, Grover est mort d'un cancer au printemps ; Ulysses et Woodrow, j'ai dû les faire piquer, ils se pissaient dessus. C'est moche, la vieillesse. J'en sais quelque chose, je sais ce qui m'attend.

– Vous leur aviez donné des prénoms de présidents ? s'amusa May qui s'attendrissait un chouia devant ce vieux bonhomme un peu fou.

– Ils sont rares les hommes qui peuvent affirmer qu'ils ont donné des ordres à un président. Moi je peux me vanter d'en avoir maté vingt-six en tout. J'aurais voulu avoir quarante-six chats dans ma vie pour tous les faire, mais j'ai pas eu cette chance.

Il lui ouvrit la porte de chez lui pour que May sorte sur le palier, et Brick Harrison conclut :

– Et n'allez pas croire qu'avec ma tête de con j'aurais mieux parlé à Donald qu'aux autres. Je lui aurais plutôt mis un bon coup de pied dans le cul !

Lorsqu'elle retrouva l'asphalte, la journée touchait à sa fin, le ciel s'assombrissait, les lumières artificielles de la cité se réveillaient pour lutter contre les ombres grandissantes, et May prit la direction de l'est, pour rentrer chez elle.

Au bout de quelques foulées, elle ralentit en observant le changement d'atmosphère qui s'opérait par rapport à ce qu'elle connaissait de Barrow Street. Elle y était venue en semaine, puis en week-end, elle avait pu constater une légère différence de rythme, de population.

Mais elle n'y avait jamais passé de temps *ensuite*. Et pourtant, tous le savaient, pas besoin d'être flic pour le deviner, c'était presque un réflexe de survie ancestral.

Les prédateurs sortaient surtout à la nuit tombée.

Si elle voulait voir le quartier comme GML l'avait scruté, elle

devait rester là, au milieu des ombres, et se mêler à elles.

Alors elle s'arrêta, enfouit ses poings dans ses poches et leva le nez. Après tout, personne ne l'attendait chez elle. Elle l'avait devant elle, cette fameuse nuit, rien que toutes les deux, en face à face.

Dans le nid des monstres.

22.

Une fébrilité inquiétante l'envahissait depuis le lever du soleil. Constance se faisait peur. De stress, d'imagination morbide. Le moindre craquement du chalet la faisait sursauter et elle ne respirait pas comme d'habitude mais avec une lourdeur sur la poitrine qui ajoutait à son angoisse.

Ce n'était qu'un abominable cauchemar, se répétait-elle en boucle.

Il avait fallu que l'aube blanche envahisse entièrement sa chambre pour qu'elle se décide enfin à retourner à quatre pattes vérifier sous son lit pour extraire le tapis à franges qui y prenait la poussière. Il n'y avait pas son petit garçon et sa voix surnaturelle qui lui avait donné l'impression que sa gorge était remplie de cailloux qui s'entrechoquaient lorsqu'il « respirait », son Lenny aux orbites creuses.

La chair de poule la fit frissonner.

Constance grimpa à l'étage pour serrer Solace contre elle. Elle avait besoin de sa chaleur, même sa puanteur de chien la réconfortait. Le golden redressa le museau, sans bien saisir ce qui se jouait, et se laissa cajoler longuement, avant que Constance ne lui ouvre pour qu'il aille faire ses besoins matinaux. Les marques dans le bois de la porte, profondes, ne lui apparaissaient plus comme une évidence. Et si ce n'était pas un ours, alors quoi ?

Le cadavre animé d'un petit garçon ?

Non. Il fallait des griffes, larges, solides, pas de frêles ongles noircis par la terre.

Bon sang, qu'est-ce qui lui prenait à la fin ? Elle si cartésienne, venait-elle vraiment d'émettre l'hypothèse d'un… ? Non, c'était absurde. Trop d'imagination couplée à la saturation émotionnelle, elle pétait un plomb.

Constance s'empara du vieil attrape-rêve offert par Ezra et retourna dans sa chambre avec un clou et un marteau pour le suspendre à côté de la fenêtre. Oui, c'était puéril, le geste désespéré d'une mère épuisée et malmenée par une nuit horrible, alors tant pis. Elle se trouverait pathétique plus tard dans la journée, mais peut-être aussi rassurée au moment de se coucher, lorsqu'elle serait encerclée par la nuit et son silence oppressant.

Constance enfila son maillot de bain et sortit sur la terrasse, au pied du chalet, pour marcher jusqu'au bout du ponton. Le lac l'attendait, telle une gueule noire immense, ouverte et avide. La forêt paraissait encore endormie, épaisse, calme et profonde.

La scénariste tourna le dos au Skaneateles pour saisir l'échelle, et posa un pied sur la première marche.

Elle eut alors le sentiment que toute l'eau derrière elle disparaissait brusquement, engloutie, et qu'il ne restait qu'un cratère gigantesque de boue, de racines noires griffues, et tout au fond dans le vide, loin sous ses pieds, une gorge pourrie, humide et tressaillante qui s'apprêtait à prononcer son nom pour qu'elle se jette en elle. Une gorge pleine de rochers qui s'entrechoqueraient à son premier souffle. Une gorge morte.

Constance expira une interminable bouffée d'air, paupières closes, puis se lança vers la deuxième marche.

Sa cheville pénétra l'eau froide du lac.

Sans plus réfléchir, Constance se jeta en arrière, et elle nagea sur le dos, le plus vite possible, avant de revenir à la brasse.

Sa baignade terminée, elle prit une douche chaude et, les cheveux encore trempés, elle alla s'asseoir dans un transat sur la terrasse face au Skaneateles.

Nager et se laver lui avait fait du bien, lui avait remis l'esprit à plat.

Et dire qu'elle venait de raconter à Ezra qu'elle ne rêvait plus…

Ce n'était pas Tom qui lui était apparu, mais Lenny, bien pire.

Parce que ton mari, tu aurais géré ?

Sa fichue culpabilité revenait. Elle n'était jamais parvenue à s'en purger. Depuis leur décès, elle tournait en boucle sur ce qu'elle ressentait et sur la *hiérarchie* de l'amour et de la douleur.

Elle ne parvenait pas à s'empêcher de penser que c'était pire pour Lenny que pour Tom. Qu'elle aurait pu s'en remettre si son mari seul

était mort, mais son fils, lui, non, c'était tellement plus violent.

Au fond, c'était assez normal, et purement rationnel. Tom était un adulte qui avait déjà vécu une large moitié de son existence, au moins il avait pu en profiter alors que Lenny, lui…

Pourtant, Constance éprouvait un malaise persistant à cette comparaison, et s'il y avait une légitimité acceptable sur le fond, il y avait une forme de cruauté à le dire, du moins à se le répéter. Que cherchait-elle à démontrer, à se prouver ? Oui, perdre un enfant est insupportable, pire que de devenir veuve à la quarantaine bien tapée, et ensuite ?

Était-ce parce qu'elle avait des regrets ? De ne pas avoir assez profité de Tom pendant toutes ces années ? Oui, ils avaient eu leurs hauts et leurs bas, comme n'importe quel couple, mais il était une certitude pour Constance avant sa disparition, le socle sur lequel elle se bâtissait, il était une évidence, son phare quand il y avait de la brume. Mais cela n'avait pas toujours été le cas. Il avait fallu de la résilience. Traverser des moments de doute.

Elle avait rencontré Tom lorsqu'elle faisait ses études d'« écriture créative » à l'université Columbia, et lui terminait son cursus d'architecture. Une soirée étudiante comme il y en avait tant, c'était son flegme inébranlable et son regard magnétique qui l'avaient conquise. Ils s'étaient accompagnés dans le début de leurs carrières respectives, Tom avait même envisagé de quitter New York pour Los Angeles lorsque Constance s'était interrogée sur le sujet, avant de renoncer, trop attachée à sa ville, à son indépendance, et à l'époque encore à sa famille ou à ce qu'il en restait. Ils avaient beaucoup travaillé pour réussir, énormément même, et ils avaient eu Leonard sur le tard, repoussant sans cesse le projet, ce n'était jamais le bon moment, une histoire de timing, mais surtout d'appréhension.

À mesure qu'ils gagnaient en maturité tous les deux, ils s'étaient rendu compte de ce qu'un enfant leur imposerait comme contraintes. Un rythme, une présence, des obligations. Fini les soirées improvisées ou jusqu'à pas d'heure, les week-ends en pleine semaine à l'autre bout du pays, les escapades sur un coup de tête l'après-midi… Et puis, au fond, si tout cela n'était que des « détails » en comparaison de l'amour qu'offrait un enfant, il y avait le doute. Le doute qu'ils soient encore assez amoureux.

Après quinze ans ensemble, Constance et Tom se connaissaient par

cœur. Il n'y avait plus de surprise, plus de magie. Chacun savait exactement ce que l'autre allait dire avant qu'il ne prononce sa phrase. Lors des dîners entre amis, ils savaient à l'avance la moindre anecdote que le conjoint allait raconter après l'avoir déjà entendue dix-sept fois. Leur couple, autrefois territoire à explorer ensemble, s'était mué en zone de conquête où il fallait défendre son espace, imposer ses limites, revendiquer son droit à la différence, à la solitude. D'un refuge, le couple était devenu une prison, dorée certes, où persistaient heureusement des tranches de réconfort, un sentiment de pouvoir être défendu contre l'extérieur s'il le fallait, et en définitive une bienveillance un peu chancelante mais réelle. Faire l'amour était pratique – elle détestait ce terme, mais il était exact : ils atteignaient l'orgasme machinalement, sans appréhension, à loisir, sans batailler, mais cela s'était transformé en une routine sans saveur originale, un soulagement *pratique* plus qu'une euphorie du corps et de l'esprit.

Avoir un enfant dans ce contexte, c'était quitte ou double. Un moyen de recentrer le couple autour d'un projet commun merveilleux, la seconde étape de leur union, ou un piège dans lequel s'enfermer pour maintenir encore un peu l'illusion, le temps qu'elle s'affadisse totalement.

Constance avait insisté, Tom, lui, était plus hésitant. Alors ils avaient décidé de laisser la vie décider pour eux, et ils étaient « tombés enceintes » six mois plus tard. C'était l'expression de Constance : « nous sommes enceintes ». Elle comptait bien inclure Tom dans l'ensemble du processus, et cela avait fonctionné à merveille, elle n'avait plus connu son mari aussi joyeux et léger depuis des années, il s'était impliqué jusque dans la préparation de la valise de maternité que Constance devait emporter avec elle le jour J ; avait repeint lui-même la chambre du « petit mec qui débarque » plutôt que de le sous-traiter à ses équipes ; et lorsque Leonard était né, Tom avait à nouveau vingt-trois ans dans son dynamisme et son enthousiasme quotidiens.

Ils étaient 1 + 1 + 1 = 1, Tom l'avait un jour écrit au marqueur sur le miroir de la salle de bain de leur fils. Une famille. Unis. La preuve que l'amour n'est pas mathématique, un illogisme du cœur dans le pragmatisme d'un univers si constant. L'imprévisible équation de l'amour.

Puis cela s'était étiolé progressivement, comme la vie sait si bien le

faire, ronger nos petits bonheurs.

Ils étaient redevenus 1 + 1 + 1 = 3. L'affreuse équation de l'usure.

Malgré cela, les douze années avec Lenny à leurs côtés n'avaient pas été intenables, loin de là. Il n'y avait plus le piment, ni la chaleur de voir l'autre, mais il était rassurant de le savoir là, dans le paysage, au cas où. Leur fils servait de repère, un ciment nécessaire pour s'obliger à se retrouver. Et si Constance avait osé, à de rares occasions, envisager de tromper son mari, parce qu'un homme la séduisait, parce qu'elle retrouvait les fameux papillons dans le ventre avec un autre, elle n'avait en réalité jamais franchi le pas, incapable de le trahir. Elle s'était interrogée sur la nature de sa fidélité, l'était-elle par amour, encore assez, par ses valeurs, même surannées, ou simplement parce qu'elle n'osait pas, retenue par la peur. Sa conclusion était qu'elle ne l'avait jamais fait pour ne pas affronter son propre regard dans la glace après. C'était elle qu'elle protégeait lorsqu'elle prenait de la distance avec ces hommes qui lui faisaient battre le cœur plus vite, pas son mariage, pas Tom.

Avec les années, elle avait trouvé une certaine fierté à leur force. Ne pas se déchirer, ne pas se perdre. Elle tenait la main de Tom dans le chaos de la vie, et il la serrait fort en retour. Elle se doutait que lui aussi avait dû affronter la tentation, mais elle pouvait sentir qu'il tenait bon aussi. Il avait une fibre ancienne, presque chevaleresque, le genre d'homme prêt à mourir pour ses idéaux et à protéger les siens, et son nid en était le noyau, son fief suzerain.

Et tandis que Constance basculait vers la seconde partie de sa vie – son corps le lui avait bien signifié avec une ménopause précoce –, elle avait réalisé que son mec était devenu son ombre, sa lumière et son point d'équilibre en somme. Elle se sentait libre, forte et autonome quand elle le décidait, mais son mari demeurait une base stable sur laquelle elle pouvait venir recharger ses batteries en toute sécurité et elle en était venue à accepter qu'il en serait ainsi jusqu'à la fin de leurs jours. Ils feraient partie de ces couples qui tiennent, qui vieillissent ensemble. Probablement qu'ils se chamailleraient à longueur de journée une fois à la retraite et le nez l'un sur l'autre du matin au soir, mais ils auraient été incapables de s'éloigner pour autant. Ces vieux qu'on observe avec tendresse et envie parce qu'ils ont réussi à se trouver, à résister, à ne jamais se lâcher la main dans le torrent si

confus de la vie.

Constance avait renoncé, pour toujours, à cette émotion vive qu'est l'amour du début, et ce n'était pas un mince sacrifice que d'accepter de ne plus jamais sentir ces papillons intérieurs l'envahir et la libérer du poids de son corps, mais ce faisant, elle avait compris qu'elle faisait le choix de l'autre, d'un ensemble imparfait mais réel. 1 + 1 = 1,5. La sage équation de la raison.

À la mort de Tom, Constance avait su qu'elle ne voulait plus du monde autour d'elle. À la mort de Lenny, elle ne voulait plus d'elle-même.

Tom était la trajectoire, Lenny la destination, et il était écrit que celle-ci leur survivrait. Normalement. Dans un monde viable.

– Tu avances, Alicia ? la surprit soudain Neil.

Constance émit un bruit de bouche pour toute réponse. Elle n'était pas certaine d'avoir envie de cette conversation avec son double provocateur.

Son meilleur ami bronzait dans le siège à côté, en maillot de bain bleu flashy, le torse parfaitement épilé et même huilé.

– Pourquoi je te vois aussi vrai ? demanda-t-elle. Avec tous ces détails inutiles.

– Parce que ce matin, sous ta douche, tu t'es demandé depuis combien de temps tu ne t'étais pas épilé la chatte.

Constance leva les yeux au ciel. Il était impensable qu'une connerie pareille puisse provenir de son inconscient.

– Justement, si ! répliqua Neil. C'est bien l'unique entité qui en est capable. Voir ta chatte, j'entends.

– Pour ce que ça sert…

– Ça ne tient qu'à toi.

– Ah oui ? Et je fais quoi ? Je sors dans un bar de Skaneateles ce soir et je drague le premier poivrot qui se pointe ?

– Pourquoi pas, Donna ?

Elle balaya l'argument d'un revers de main vif.

– Je n'en suis absolument pas là.

– Te confronter à la vie, pour voir ce que tu ressens, dans ta chair.

– C'est pas ma chair, le problème.

– Un peu quand même.

– C'est mon âme. Tu comprends ? C'est cette énergie qui doit nous animer toutes et tous, et qui nous pousse à vivre chaque jour. La

mienne est… Je n'en ai plus.

– Plus d'âme ?

– Peut-être.

Constance resta silencieuse un long moment face au lac, Neil presque diaphane, en pause. Puis, elle ajouta, des trémolos dans la voix :

– C'est comme si j'avais confié la mienne à Tom et à Lenny, et qu'avec leur mort, je n'étais plus qu'une coquille vide, en train d'errer.

Neil se redressa dans son transat et une ombre tomba sur le visage de Constance lorsqu'il répondit :

– Ce n'est pas ton âme, le problème, si tu veux mon avis. C'est de n'avoir pas toutes les réponses.

– À quoi ?

– Tu le sais très bien. Et je ne parle pas de savoir si tu veux vivre sans eux ou mourir pour espérer les rejoindre, ce qui, entre nous, est d'une hypocrisie lâche quand on sait que tu n'as jamais cru au Paradis et à ces conneries religieuses…

Le cœur de Constance s'accélérait tandis qu'elle pressentait la suite.

– C'est de ne pas être certaine de tout ce qui entoure leur mort, insista Neil, qui te hante. Tu tournes autour du sujet depuis le début. À l'instant où on t'a annoncé qu'ils étaient tous les deux décédés, tu as basculé dans le doute. C'est ce même doute qui te tient ici, aujourd'hui.

Constance fut obligée de respirer par la bouche pour tenir.

– Je me trompe ? continua Neil. Tu te rappelles la gueule de la flic qui est venue te prévenir ? Non, tu as fait un black-out. Tu as seulement compris qu'ils étaient morts. Mais es-tu certaine que c'était un accident ?

23.

Pour un samedi soir, la rue était très calme. Barrow Street s'endormait avec ses habitants, une population âgée ou familiale qui calquait son rythme de vie sur celui de leurs enfants. Il n'y avait pas de banc pour s'installer, seulement les marches devant les maisons ou les immeubles, et une station de vélos Citi Bike à l'angle avec Hudson pour toute particularité. May déambulait lentement dans le quartier, le respirait, guettait les allées et venues, et elle finit par s'asseoir sur la selle d'un des vélos à louer lorsque la nuit fut un peu plus avancée.

Rien n'était évident, aucune révélation dramatique digne d'un film et de son retournement de situation imprévisible.

Elle nota cependant la présence d'un minuscule bar à l'angle, en face, et s'étonna de l'avoir négligé jusqu'à présent.

Où est-ce que GML se planquait lors de ses repérages ? L'option du véhicule continuait de lui sembler la plus probable, mais elle ne voulait exclure absolument aucune hypothèse.

Il y avait un niveau inférieur accessible par la rue devant plusieurs bâtiments, une courette sous les trottoirs, pour stocker les poubelles, et une porte vers un appartement autrefois dit de service, comme celui du vieux Brick Harrison. La nuit venue, cela formait des poches d'obscurité dans lesquelles se dissimuler devenait possible. Pas idéal, à la merci des locataires qui occupaient ces logements-là, certes, mais envisageable.

Sauf que s'il était repéré, il n'avait aucun moyen de fuite. Ça ne ressemblait pas à GML cette approximation. Si quelqu'un était derrière sa fenêtre en hauteur, attentif, il pouvait le surprendre. Non, à bien y réfléchir, May n'y croyait pas.

À 22 heures passées, engourdie, elle décida d'aller faire un tour

dans le bar pour s'aviser de sa population, poser quelques questions à la clientèle d'habitués s'il y en avait, et au personnel, mais une heure de discussion ne donna rien de pertinent, et May retourna marcher lentement dans Barrow Street.

Combien d'heures allait-elle passer sur ce bout de trottoir, entre le macadam et les pavés de la chaussée, avant que le fantôme de Rita Safron ne l'absolve et l'autorise à rentrer dormir ? Une enquête, c'était du temps, de l'acharnement et une foule de détails en apparence sans importance qui, à la fin, pouvaient faire la différence, elle le savait très bien. Le réel contenait des réponses qu'il ne délivrait qu'aux plus attentifs et persévérants de ses observateurs. Les autres se contentaient de vivre dans l'illusion de ce qu'ils croyaient, pas dans ce qui était vrai.

Peu après minuit, May, qui perdait patience et dont la vision d'ensemble commençait à se mélanger, sentit qu'il était temps de renoncer. Son cerveau ne parvenait plus à se projeter dans grand-chose, et elle avait envisagé à peu près tous les scénarios du monde sans qu'une évidence s'impose.

Une voiture de patrouille entra alors sur Barrow Street, et fit clignoter son gyrophare en apercevant May. C'était pour elle qu'ils venaient, sans aucun doute. *Il aura donc fallu une soirée pour qu'un voisin appelle le 911.* Cela confirmait ses doutes.

La vitre côté passager s'abaissa en arrivant à son niveau et May reconnut l'officier Milkerton, un moustachu aux iris d'un bleu glacé, qu'entre eux ses collègues surnommaient « Husky ». Ils se connaissaient à peu près tous au 6e commissariat de New York.

– Inspectrice Malkasian ? s'étonna-t-il.

– On vous a signalé la présence d'une femme étrange qui rôde depuis un moment dans le quartier ?

– Exact.

– C'est rassurant. Les voisins surveillent.

– On peut vous aider ?

– Non, j'allais rentrer.

– Besoin d'un taxi ?

– Marcher me fera du bien. Bonne nuit.

Les deux officiers de patrouille la saluèrent et la voiture remonta la rue doucement.

GML n'avait pas pu se contenter de traîner ainsi, pas plus que de se

planquer derrière une poubelle comme un vulgaire fugitif. Son mode opératoire était plus fin, plus sophistiqué. May serra les dents d'agacement, frustrée de ne rien comprendre.

Elle abandonna pour aujourd'hui, et fit demi-tour.

Il n'y avait plus personne, un morceau de la Grosse Pomme assoupi et désert, patchwork d'ombre et de lumière, de portes closes et de renfoncements trop étroits pour y avaler un homme longuement, au point de le rendre invisible.

En passant devant la porte sud de St. Luke Park, May eut la confirmation que ce n'était pas une cachette viable puisque l'entrée était fermée par une grille. Comme la plupart des espaces verts de la ville, les accès y étaient contrôlés, et interdits à la nuit tombée.

May s'immobilisa, puis revint sur ses pas.

La grille empêchait d'entrer.

Elle se pencha pour scruter l'allée plongée dans l'obscurité, au-delà des barreaux. Un corridor coincé entre le mur de briques d'une maison et le jardin lui-même avec sa végétation dense en cette mi-septembre. Personne ne pouvait y entrer, certes, mais du coup on y était tranquille pour peu qu'on escalade la barrière d'acier qui n'était pas très haute. *Mieux encore, il suffit de se planquer dans un buisson quand ils ferment le parc et de ressortir plus tard.*

May vérifia à droite et à gauche, puis attrapa le haut du montant pour se hisser, et passa de l'autre côté d'un saut. Facile. Elle alluma la lampe de son téléphone pour inspecter l'endroit. Aucun éclairage public, on pouvait rester là sans être dérangé, assis entre les arbustes, discret.

May fit le test et constata qu'elle avait vue sur l'entrée de l'immeuble de Rita Safron. Ce n'était pas parfait, il y avait un risque d'être aperçu par quelqu'un de très attentif, mais ce n'était pas un mauvais plan.

La jeune flic s'empressa de se relever, pour ne pas toucher à tout, et sonda le sol avec sa lampe allumée. Il y avait quelques détritus, deux mégots, et des empreintes de chaussures, assez petites, probablement des enfants. Mais ça valait le coup.

Elle éteignit la lampe du portable et le déverrouilla. Est-ce que Lamar Gallineo prenait ses appels à minuit passé un samedi soir ?

24.

Constance avait besoin d'ouvrir la cage du temps.

C'était une petite boîte en noyer laquée qu'elle emportait avec elle dès qu'elle devait se déplacer plus de quelques jours. Elle n'avait jamais bien su sa fonction première, trop petite pour être une cave à cigares, trop grande pour des bijoux, elle l'avait achetée à un vide-grenier de Fort Greene et gardait dedans ses plus précieux trésors personnels.

Elle souleva le couvercle depuis son lit où elle venait de se poser et admira les quatre montres à l'intérieur. Elle s'empara de la vieille Bulova héritée de son père. Le boîtier chromé était rayé et le mécanisme arrêté. Constance prenait tout particulièrement soin de ne surtout pas le remonter, elle le laissait en pause, car c'était ainsi que la montre conservait tout son intérêt.

La mesure du temps n'existait pas jusqu'à ce que l'homme la quantifie un jour, pour se repérer. Et d'une notion intangible, il en était arrivé à ce petit objet mécanique, portatif, universel, apte à montrer l'invisible, à fabriquer le geste du temps. En soi, si cette notion avait toujours plu à Constance, ce qui la happait véritablement, c'était lorsque le temps se figeait à l'occasion d'un événement précis d'une vie humaine. En l'occurrence, la Bulova de son père s'était arrêtée au moment où il était décédé, avec l'impact de l'accident de voiture dont il avait été victime. Le verre avait résisté au choc, pas lui.

Les aiguilles indiquaient 10 h 22.

Ou plutôt, 22 h 22, puisqu'il s'était tué en rentrant tard d'un rendez-vous avec des amis de son club de cartes.

Exactement la même heure que celle affichée à l'étage, dans la pièce principale, sur l'horloge de Granny Mo.

22 h 22.

Constance n'avait jamais eu le fin mot de l'histoire, si c'était une totale coïncidence, ou si un petit plaisantin de la maison avait décidé un jour de régler les aiguilles de l'horloge comme celles de la montre. Constance l'avait toujours connue ainsi depuis la mort de sa grand-mère, qui s'était montrée inflexible, personne ne devait y toucher. C'était sacré.

L'heure de la mort.

L'une comme l'autre avaient été remontées par leur propriétaire, une ultime fois, puis s'étaient interrompues dans leur mouvement interne, brusquement, pour toujours, comme Granny Mo et son père.

Depuis, 22 h 22 était devenu un symbole. Elle s'interdisait de le guetter, il fallait qu'elle tombe dessus par pur hasard pour que ça compte, mais cela lui était arrivé un grand nombre de fois en plus de trente ans. Au point d'en faire un cérémonial familial qu'elle avait transmis à Lenny.

– Guette l'heure des ancêtres, lui disait-elle, si tu la vois, cela te portera chance pour le lendemain, mais attention : tu ne dois pas faire exprès, il faut que ça soit une surprise de ta soirée.

– Et si le matin je réalise qu'il est 11 h 11, c'est bon ? avait un jour demandé Lenny qui devait avoir huit ou neuf ans.

Le réveil digital de Lenny était réglé à l'européenne, pour afficher 22 heures et non 10 heures le soir, il le préférait parce qu'il le trouvait plus lisible, et par conséquent l'opposition était une évidence pour lui.

– Non, c'est anti-symbole. 11 h 11, c'est mauvais. La poisse.

– J'aurais plutôt dit le contraire. 11 h 11, c'est le jour, c'est le soleil, c'est la vie. 22 h 22, c'est la nuit, c'est… la mort, avait-il ajouté tristement.

Constance l'avait pris contre elle pour le câliner.

– On ne décide pas de qui meurt, ni de quand. Mais on peut prolonger la vie avec nos rituels, avait-elle rappelé.

Constance serra la Bulova contre elle. Elle retint une larme qui montait et remit la montre dans la cage du temps. Tom avait sa foutue Apple Watch lorsqu'il était décédé. Impossible de sauvegarder un marqueur de l'instant. Pas d'aiguilles, pas de roues crantées, de ressorts ou de rouages infimes qui s'étaient interrompus en même temps que lui, rien qu'une batterie vidée le lendemain.

L'Apple Watch était dans la boîte malgré tout. Constance l'avait conservée.

Elle avait pu la ramasser sur sa table de chevet trois jours après l'annonce de leur décès, une fois le duplex de Brooklyn sécurisé par les pompiers.

Trois jours d'errance absolue. Des pas dans le néant. Constance s'en souvenait à peine, seulement quelques bribes de désespoir sans fin. Le visage de cette flic qui était venue la trouver à son hôtel en était une. Constance accompagnait un tournage qui nécessitait de la réécriture permanente, et la production lui avait proposé de loger sur place pendant la semaine. La série se tournait aux Silvercup Studios, dans le Queens, pas très loin de leur appartement, mais elle avait accepté, pour s'épargner de perdre une heure et demie en trajet quotidien.

Elle avait été réveillée par les coups sur la porte de sa chambre, à 7 h 15, juste avant que son réveil ne sonne.

C'était le concierge de l'immeuble qui avait prévenu les pompiers, le détecteur de monoxyde de carbone du voisin en dessous du duplex des Mercer-Holloway s'était déclenché en pleine nuit et il avait sollicité le gardien pour savoir comment réagir. Les pompiers avaient trouvé les corps sans vie de Thomas Mercer et de Leonard Mercer-Holloway dans leurs lits respectifs sans qu'il y ait plus rien à faire pour tenter de les réanimer.

Une chaudière mal entretenue, et le détecteur à la con dont ils n'avaient juste pas changé les piles depuis quatre ou cinq mois. Il n'avait rien fallu de plus pour détruire leurs existences. De la malchance et un peu de négligence. Rien de plus.

Parmi les bribes dont Constance se souvenait, il y avait les images de leurs deux visages morts sur un écran de télévision dans un bureau glacé par la climatisation de l'hôpital. Il y avait l'effondrement, deux heures plus tard, tandis qu'elle titubait dans Brooklyn, hagarde, incrédule. Quelque chose avait lâché en elle, la tension de la vie qui maintient la colonne vertébrale droite, le cerveau gainé, le cœur régulier, cette tension s'était rompue brutalement, et Constance avait senti la substance de ses jambes se dérober sous elle. Le choc avec le béton. Le noir. Encore l'hôpital, un autre cette fois. Elle qui repousse le médecin. Qui hurle. Qui pleure. Qui pousse un cri bestial, inhumain, interminable. Une nuit sans fin. Des cachets pour l'assommer. Puis Neil qui vient la chercher. C'était à peu près tout.

Un cauchemar réel, qui, lui, ne s'arrêtait pas une fois les paupières

rouvertes. Il était là pour de bon, pour toujours. Tant qu'elle serait en vie.

Une main se posa sur son épaule.

– Je suis désolé, murmura Neil assis derrière elle.

– Je me souviens, tu sais. Ce n'est pas vrai que j'ai tout oublié. La flic, le froid polaire de l'hosto, les médocs, toi. C'est là, dans ma mémoire.

– Tu n'as pas oublié ce qu'elle a dit, la flic, alors ?

– Elle avait parlé d'une enquête. Pour comprendre.

– Tu as refusé l'hypothèse d'un… *meurtre*. Tu le sais, ça, non ?

– C'était un accident. Malchance et négligence. Rien d'autre.

– Tu en es absolument sûre ?

– L'inspectrice n'a trouvé ni mobile, ni ennemi, ni indice, absolument rien pour aller dans cette direction. Ma famille était normale, personne n'avait d'intérêt à la supprimer !

– Mais as-tu seulement creusé ? Je veux dire : *vraiment* remué le fond de l'eau.

– Intoxication au monoxyde de carbone, ça ressemble à un crime selon toi ?

– On a vu plus machiavélique.

– Personne ne ferait ça à Lenny. Un gamin de douze ans, qui veux-tu qu'il ait comme ennemi ?

– Ce n'était peut-être pas lui la cible.

– Tom ? Non, architecte pantouflard, il a toujours refusé les gros clients douteux, il ne s'est jamais approché des politiciens ou des mafieux.

– Alors… toi ?

– Moi ? Mais je suis une scénariste, pas une agente secrète ! Je n'ai pas de concurrents, pas de… et puis merde, ça ne tient pas la route, ton délire.

– Et s'ils avaient croisé la mauvaise personne au mauvais moment ?

– Je vais te dresser la liste des gens qu'on fréquentait, elle tient sur un Post-it, et pardon, mais tu étais celui avec qui nous passions le plus de temps, Tom et moi, alors si tu veux que je t'envoie la flic chez toi, continue.

– Si elle vient avec un collègue sexy et qu'il apporte des menottes, pourquoi pas. En attendant, fais ta liste, vas-y.

– C'est débile.

– Tu ne vois que ce que tu écris, alors vas-y, écris.

– Pourquoi tu insistes ?

– Ne suis-je pas censé incarner le doute au fond de toi ?

– Je n'en ai plus. J'ai foi.

– Toi ? s'esclaffa Neil. Toi qui ne crois pas en Dieu ?

– Foi en la justice, ducon.

Il fit la moue et leva les mains devant lui en signe de capitulation.

– Si tu le dis, Simone.

– Dégage, c'est pas le moment. Tout ça est sordide.

Neil s'évapora instantanément et Constance rangea la cage du temps dans l'armoire de la chambre. Elle moulinait trop, ce n'était pas bon. La boîte de glaces Good Humor revenait à son esprit avec insistance, une gourmandise funeste dont elle goûtait assez peu l'ironie à vrai dire, en sachant que le Glock l'attendait à l'intérieur, chargé.

Voilà ce que c'est que de rester oisive. N'est-ce pas pour ça que je suis venue ? Me confronter à mes pensées, à ce que je ressens au plus profond, et décider.

Elle pouffa avec amertume. Comme si c'était aussi simple et tranché. Prendre une décision entre vivre et mourir. Pourtant c'était le deal. Presque un an. Un cycle complet. Il fallait le digérer et accepter de poursuivre, ou se dissoudre avec lui.

Constance filait un mauvais coton. Elle devait s'occuper. Écrire son traitement de scénario lui avait fait du bien. Ça et fouiller le passé de son arrière-grand-père. C'était étrange comme elle repoussait sans cesse l'ouverture du coffre métallique. Que craignait-elle d'y découvrir en fin de compte ? Il n'existait aucun secret du passé qui puisse l'impacter plus que la mort de son fils et de son mari après tout.

Ni malédiction ni fantômes d'autrefois. Alors pourquoi ne se décidait-elle pas à regarder dedans une bonne fois pour toutes ?

25.

May était parvenue à faire fermer St. Luke Park le dimanche matin. Le temps que l'équipe technique de la CSU effectue les prélèvements de toutes les traces et tous les éléments pouvant porter un ADN dans le périmètre défini par l'inspectrice comme pouvant être le poste d'observation de GML. Sur son intuition, Lamar Gallineo l'avait suivie. Il ne l'avait pas félicitée ou même commenté ses déductions, juste un « Rendez-vous demain matin à 8 heures sur place » et il avait raccroché. Un samedi soir à minuit et demi, elle ne pouvait lui en vouloir.

Le fourgon de la CSU était reparti en milieu de matinée avec ses caisses en plastique pleines, et les flics en uniforme présents avaient reçu l'autorisation par Gallineo de rouvrir le parc. May s'était attendue à un compliment ou un signe de tête de la part du patron de la task force, mais il avait regagné sa Pontiac hors d'âge sans un mot. Elle trouva cela cavalier, voire irrespectueux. S'ils mettaient la main sur l'ADN de GML grâce à elle, May espérait au moins qu'elle serait citée pour sa perspicacité dans l'enquête, mais elle commençait à se dire que ce n'était pas le genre du boss et qu'il économisait ses mots, encore plus ses compliments, comme si chacun lui prenait un battement de cœur sur son existence. Si GML tombait par le biais de May, ce serait le fantôme de Rita Safron qui la remercierait en quittant son esprit pour laisser la jeune femme reprendre sa vie normalement.

Elle retourna chez elle pour se reposer, la nuit avait été courte, agitée, et elle avait une soirée à assurer. En s'allongeant sur son lit, May se demanda s'ils feraient l'amour. Elle n'avait plus eu de rapport avec personne depuis plusieurs mois, son corps s'était refermé, ses sens – ceux qui connectaient le dedans avec le dehors – engourdis, elle

avait perdu l'habitude des gestes, la familiarité avec la dynamique qui amène d'un baiser à se caresser, jusqu'à se partager. S'ouvrir à un inconnu n'était pas rien, l'accueillir en elle, lui donner accès à l'intérieur d'elle, une preuve de confiance, un pari sur l'avenir, ou au moins sur le plaisir. Elle se surprit à espérer le moment où il la prendrait, et qu'alors elle se sente électrisée, et surtout pas à se demander ce qu'elle fichait là. Elle réalisa que le désir montait rien que d'imaginer Jack contre elle, et cela suffit à la rassurer. Elle tourna en rond dans ses draps pendant une heure avant de comprendre qu'elle ne parviendrait pas à somnoler, alors elle se consacra à son occupation réflexe lorsqu'elle ne savait quoi faire, plutôt que de scroller sans but sur son téléphone portable : courir.

À 20 heures, elle était à l'adresse envoyée par Jack, chez Smalls, un jazz-club qui n'était qu'à deux pâtés de maisons de son commissariat, mais que May n'avait jamais fréquenté. Il l'attendait devant, les mains dans les poches de son pantalon de toile, et le soupçon de son rictus charmeur au coin de la bouche. May se mit alors à douter, était-elle trop habillée ? Trop maquillée ? Avec son chemisier décolleté et ses talons, son mascara et son rouge à lèvres, elle qui n'en mettait jamais… Elle décida de reprendre confiance en attaquant la première :

– La musique, c'est pour le cas où je n'aurais pas beaucoup de conversation ? Pour être sûr de quand même passer une bonne soirée ?

– Le jazz est une ode aux sentiments, il sublime nos joies, révèle nos mélancolies. Personne n'est insensible au jazz, on peut ne pas le comprendre, mais on doit le ressentir.

– On doit ? Et sinon ?

May n'était pas certaine de savoir apprécier cette musique dont elle ignorait à peu près tout.

– C'est qu'on a un mauvais professeur. Avec le jazz, ce n'est jamais soi, le problème, c'est la connexion qui est mauvaise, il suffit de comprendre comment l'opérer. Vous venez ?

Il lui tendit le bras pour qu'elle s'y arrime et ils entrèrent dans un minuscule espace déjà saturé du parfum des cocktails, des eaux de toilette de chacun, de leur respiration et cette odeur caractéristique des salles de concert, comme si la joie, l'émotion, l'art, s'intriquaient pour imprégner les murs. Jack lui expliqua que selon la

programmation les concerts étaient parfois plus sages, voire assis, mais que le trio qui occupait la ridicule petite scène ce soir-là était plutôt dansant. May se retrouva avec un Cosmopolitan dans la main, qu'elle but un peu vite, puis un autre, et avant d'avoir pu vraiment s'engager dans une longue discussion, elle et Jack se firent happer par l'ambiance et swinguèrent au son de la contrebasse, d'un piano endiablé et d'une batterie hypnotisante.

Profitant d'une pause, May commanda un troisième cocktail au bar, le dernier se promit-elle pour rester dans le contrôle, lorsque Jack, venu chercher un Moscow Mule, se serra contre elle à cause de la foule.

– Pardon, dit-il en essayant de se dégager un peu.

May ne se formalisa pas.

– Un homme qui danse pour un deuxième rendez-vous, c'est agréable, déclara-t-elle.

– Premier, corrigea-t-il.

– Vendredi soir ne comptait pas ?

– Nous ne nous étions pas encore embrassés, jusqu'au moment de nous séparer.

Elle nota qu'il hésitait, ils étaient tout proches.

– Le baiser dit tout, prononça-t-il presque trop bas pour être audible dans le brouhaha du bar en sous-sol. Le baiser raconte qui vous êtes. Le baiser est une promesse.

– Promesse de quoi ?

– Si dès le premier baiser, vous ne ressentez aucun élan, aucune déclaration, pas même les prémices d'un serment de générosité, l'assurance d'un désir, alors vous perdez votre temps.

– Un serment de générosité ? Rien que ça !

– Je vous l'ai dit : un baiser est une promesse qu'on fait à l'autre, on échange, on donne. Celui ou celle qui ne fait que prendre est à fuir. Ça commence très mal.

– Si nous sommes ensemble ce soir, c'est que vous avez deviné tout ça vendredi soir, à la vitre de mon taxi ? plaisanta May, intriguée et séduite.

– Non, il n'a pas duré assez longtemps. Moins de huit secondes.

– Parce qu'il y a une durée minimum en plus ?

– C'est scientifique, répliqua-t-il en plissant le nez.

May pouffa. Les cocktails leur furent servis et ils burent une gorgée

chacun avant que Jack n'ajoute :

– Je ne vous baratine pas, vous savez… C'est une étude très sérieuse qui a prouvé que nos corps ressentent des choses que notre conscience n'analyse pas tout de suite. Et il faut très exactement 8,2 secondes pour tomber amoureux lors d'un baiser.

May rit, toutes dents dehors.

– C'est rapide pour être amoureuse !

– C'est chimique. Nos bouches sont des laboratoires ambulants qui détectent immédiatement nos compatibilités et nos différences. Plus nous sommes différents dans nos gènes, plus nous allons enrichir le patrimoine de notre espèce si nous nous reproduisons, donc nos corps adorent cela. Mais il faut aussi qu'il y ait une compatibilité de base, d'odeur, de charme, physique… Le cerveau teste tout ça, et en 8,2 secondes il peut livrer son verdict et illuminer notre être en l'inondant de toutes les hormones de l'amour, s'il estime que le résultat est prometteur.

– Je préfère ne pas savoir comment ils ont fait pour mener leurs études.

– Il a fallu des cobayes avec des électrodes pour commencer. Qui acceptaient de s'embrasser. Entre inconnus. Des baisers tests.

– Et donc vous considérez que notre premier rendez-vous démarre après que nous nous sommes embrassés.

– Exact. Vendredi, c'était une conversation pour s'assurer que nous n'étions pas débiles. Nous avons passé l'épreuve.

– Et ce soir, que vérifie-t-on ?

Ils étaient de plus en plus serrés, Jack était juste devant May, et ses yeux tombèrent sur la petite cicatrice. Elle devina qu'il avait envie de l'embrasser, alors elle but une grande rasade de son cocktail, prit leurs verres qu'elle déposa sur le bar, et l'entraîna pour un charleston lorsque la musique reprit. May avait besoin de bouger, pour se familiariser avec lui.

Ils ressortirent du club un peu gais et surtout moins distants, s'étant touchés pour danser, obligés de se frôler pour se parler au milieu de la musique très forte, une proximité physique s'était installée et May marchait tout près de Jack sur le trottoir.

– Smalls était une mise en jambes, dit-il mystérieusement.

– Habile pour briser la glace, reconnut May qui soudain se surprit à prendre Jack par le poignet pour l'arrêter et l'attirer vers elle.

Elle leva le menton vers lui et il se pencha pour l'embrasser tout doucement. Un baiser chaud, alcoolisé, qui se propagea dans tout le corps de la jeune femme. Elle ne voulut pas qu'il s'arrête, au contraire qu'ils restent ainsi arrimés toute la nuit, que ses paumes la recouvrent, la parcourent…

Lorsqu'ils se détachèrent enfin, ils étaient si proches l'un de l'autre que May louchait un peu pour le regarder. Elle murmura :

– Je n'ai pas envie d'un autre club.

Jack posa son pouce sur la cicatrice de May, délicatement. Puis il plaça un baiser dessus avant de dire :

– Alors je t'emmène quelque part de plus… intime. Tu me fais confiance ?

C'était la deuxième fois qu'il lui demandait de se fier à lui et May aimait cela, ce mélange d'assurance sans brutalité, cette main tendue vers elle, à saisir si elle le souhaitait, ou pas. Elle acquiesça et ils filèrent vers le sud. Pendant quelques pas, May se mit à craindre qu'il l'emmène sur Barrow Street et le ventre de la flic se creusa. Elle serait incapable de rester dans cette bulle de tendresse si c'était dans l'environnement du meurtre de Rita Safron, et elle faillit le lui confier. Sortir dans le quartier où elle travaillait lui faisait bizarre, mais c'était justement parce que Jack vivait là qu'elle l'avait rencontré pendant une enquête, il fallait assumer. Le genre d'histoire qui devient un gimmick qu'on raconte au dîner lorsque le couple devient sérieux. Ou aux enfants et aux petits-enfants plus tard… « C'est vrai, Granny, que tu as rencontré Papy après une autopsie ? C'était ton principal suspect ? » *Tu t'emballes, ma grande, dégrise un peu.*

Heureusement, Jack les fit tourner sur Grove Street, et ils entrèrent dans un immeuble de briques dont il tapa le code pour accéder au hall. De là ils montèrent quatre étages, et il s'empara d'une clé dans sa poche pour déverrouiller la porte d'un escalier de service qui les conduisit jusqu'au toit.

– Monsieur est plein de ressources, commenta May, amusée.

– J'ai surtout pas mal de connaissances dans le coin.

Il la prit par la main et l'entraîna derrière les unités de ventilation, à l'abri d'un muret où un large matelas d'extérieur avait été disposé, une fouta de plage par-dessus pour lui donner un air encore plus moelleux. Une glacière sur le côté. May éclata de rire.

– Un traquenard ! « Fais-moi confiance », et tu m'entraînes dans un

traquenard.

– Trop préparé ? fit mine de s'inquiéter Jack.

– Un peu, répondit May en approchant pour l'embrasser.

Elle appréciait l'intention. Il s'était donné du mal pour venir tout installer à l'avance, dans l'hypothèse où…

Jack l'invita à s'allonger, et il sortit une bouteille de champagne de la glacière, ainsi que deux coupes qu'il remplit. La vue sur Greenwich Village et son halo de clair-obscur dans la nuit n'était pas la plus spectaculaire de New York, le bâtiment n'était pas assez élevé, mais suffisait à couvrir un aspect de la cité qu'il était plus rare de contempler. Un peu de hauteur donnait l'impression de flotter au-dessus du monde, de s'en extraire.

– Tu fais souvent ce plan aux filles que tu dragues ?

– Première fois, je te le jure.

– Menteur, le taquina-t-elle.

Il parut sincèrement déconcerté lorsqu'il précisa :

– Je ne suis pas comme ça, May, je veux que tu le saches. Je… je ne me permets normalement pas d'insister ou d'être aussi intrusif que je l'ai été avec toi, l'autre jour sur la High Line. C'était… j'y ai pas mal repensé depuis, c'était troublant pour moi aussi. Quand tu es venue à l'appart me poser ces questions, je ne sais pas comment l'expliquer, j'ai eu ce… flash qu'il fallait que je te revoie. Que je ne pouvais pas renoncer, je devais au moins essayer, sinon j'allais le regretter.

– Un « flash », rien que ça ? souligna May qui aimait bien le charrier.

Au fond, elle se sentait flattée, son ego ragaillardi.

– Je suis sincère. C'était une évidence. Je t'ai trouvée magnifique, et j'ai été happé par ta façon de me regarder, de me parler.

C'était presque trop, mais dans le contexte de son célibat actuel, cela faisait du bien à May. Un homme aussi mignon et prévenant qui lui déclarait sa flamme, elle aurait été folle de s'en plaindre, surtout à New York ! L'individualisme et le capitalisme étaient ici poussés à leur maximum, et même les relations humaines étaient devenues transactionnelles, y compris en amour. Pour une fois qu'un type avait l'air normal et connecté à ses émotions…

Elle reposa sa coupe et roula sur le matelas pour se coller à lui. May avait encore envie de sentir sa langue, de respirer son parfum poivré et floral à la fois, et son corps dur contre elle. Le goût de sa

bouche, un peu acide à cause du champagne, propagea immédiatement une onde brûlante à travers ses membres, et elle resserra son étreinte. Ils se respiraient, s'humectaient, se léchaient… et cela dura longtemps, suspendus au-dessus de la ville, au-dessus du temps, au-dessus de leur condition de mortel, le poids de l'existence évanoui, rien que ce flottement satiné de langues, une parenthèse liquoreuse qui les étourdissait joyeusement. Puis la chair se manifesta, un frisson, un besoin. May n'en put plus et se cambra contre lui, serra son bassin contre le sien pour lui envoyer un message qu'elle ne contrôlait même pas, juste une réaction de son envie, et ses mains vinrent lui palper le torse, les flancs, les hanches… Il était mince, solide, rassurant et puissant à la fois.

Jack lui rendit son étreinte de plus en plus sensuelle, et ses mains s'enhardirent, explorèrent sa gorge, remontèrent dans ses cheveux, enfouissant ses longs doigts au-dessus de sa nuque pour la maintenir rivée à ses lèvres, avant de redescendre sur ses épaules, ses bras, et d'enfin se poser sur ses seins qu'il attrapa à travers son soutien-gorge pour en tenir un dans sa paume et le caresser adagio, pour le réchauffer et le raffermir contre lui.

Plus leurs souffles s'accéléraient, plus la tension sexuelle grimpait, et May avait la peau en feu, le cœur plus rapide, une boule chaude lui irradiait dans le bas-ventre, jusqu'à la rendre plus sensible. La langue de Jack dans son cou lui arracha un gémissement, et elle lui plaqua le visage entre ses seins, à travers son chemisier.

Ils étaient dehors, sur un toit au milieu de la ville, depuis d'autres appartements, plus haut, dans la rue ou un peu plus loin, on pouvait les voir, pourtant May s'en fichait, ils étaient dans l'obscurité, il semblait peu probable que qui que ce soit les remarque, deux silhouettes noyées dans la nuit, allongées derrière un muret, et au fond elle s'en moquait. Elle venait de franchir cette frontière de l'excitation où la raison ne prédomine plus, à présent elle obéissait à cette incandescence qui émanait du dedans et qu'elle souhaitait libérer pour que Jack l'apaise avec son propre incendie intérieur. Feu sur feu, éteindre le brasier par l'explosion.

Lui aussi parut avoir la même hésitation lorsqu'il redressa la tête pour regarder tout autour, et May lui agrippa l'épaule pour le coucher sur elle.

– J'ai envie, chuchota-t-elle à son oreille en arrimant son bassin au

sien. Ici. Maintenant.

Elle sentait son sexe tendu dans son pantalon qui se pressait sur sa cuisse. Il l'électrisait autant qu'il lui promettait de soulager les braises ardentes qui se propageaient dans son sang. Elle posa sa main dessus et embrassa Jack, cette fois il n'y avait plus de délicatesse, plutôt une frénésie de muqueuses, vertige charnel, elle voulait le happer, le manger, l'engloutir en elle…

Il se fraya un chemin à l'intérieur de son soutien-gorge pour agripper son sein, et pinça son téton entre son pouce et son index, appliquant des mouvements réguliers afin de le contracter, d'aiguiser ses sensations, et en même temps il releva son genou entre ses jambes, jusqu'à le presser à hauteur de sa culotte. Ainsi calé, son genou se mit à monter et à descendre, écrasé contre son intimité qui s'embrasait.

May défit les boutons de son chemisier, et tira sur sa lingerie pour libérer ses seins que Jack avala tour à tour, immobilisant le visage de May entre ses mains tendues, avant que celle-ci ne suce son majeur et son annulaire qu'elle parvint à capturer sous sa langue. Elle ressentait celle de Jack qui enveloppait son téton et tournoyait dessus, provoquant une tempête humide qui la noyait et la consumait à la fois. Elle ne voulait surtout pas que ça cesse. Encore. Encore. Et encore.

Quand il glissa sous sa ceinture entrouverte et que sa phalange tomba sur son clitoris, May se raidit tout entière, avant de s'abandonner à cette houle de plaisir qui insistait inlassablement, au gré des ondulations moderato que lui prodiguait son partenaire. Elle en avait la tête qui tournait. Elle était une fleur qui éclot, tout son être s'ouvrait, et elle eut soudain besoin de le sentir, lui, en elle.

Elle dégrafa sa ceinture pour lui envoyer le signal, et l'aida à baisser son pantalon tandis qu'elle faisait de même avec le sien. Il voulut lui ôter sa culotte mais elle se contenta de l'écarter sur le bord, et Jack fut posé contre elle, au plus près, au plus chaud, au plus fiévreux. Il était massif et vigoureux, elle ressentait les pulsations qui le traversaient lui aussi. Il se frotta à elle, exaltant leur désir, et May lui souleva son pull pour qu'ils puissent fusionner leurs peaux. Elle ne pouvait faire plus près, plus arrimé. Ou plutôt si, elle le pouvait encore.

May écarta davantage les cuisses pour s'offrir à sa virilité et elle le guida en elle, juste sur le bord, avant que Jack ne s'engloutisse

complètement d'une lente contraction des fesses. Il la compléta totalement, et demeura au fond de May, riveté, cinq longues secondes, les muscles bandés, la respiration en suspens, avant de ressortir et de revenir, sans se presser, un doux ressac qui amalgamait leurs chairs, faisait bouillir leur sang, et dès que le rythme devenait entraînant, qu'un début d'émulation électrisait leurs sens, Jack changeait une inclinaison, la cadence, et venait petit à petit stimuler leurs nerfs autrement. Il se déployait en May, la prenait tout au bout, avant de repartir jusqu'à l'extrémité de son propre cap, et revenait la conquérir, poussant parfois d'une infime reptation lorsqu'il semblait pourtant la combler totalement, afin qu'il n'existe plus un espace possible entre ses propres hanches et le cul de May.

L'intensité de leur élan devenait enivrante, ils s'ouvraient ensemble, leur convoitise torréfiée jusqu'à saturation.

Jack se pencha pour l'embrasser, ils ne parvinrent plus à se détacher durant un moment, puis il changea et devint un frottement, son sexe en elle, mais son pubis écrasé contre son clitoris qu'il pressait fermement et ainsi l'enflamma de ses ondoiements vivaces.

May fut tentée de monter sur lui, mais elle savourait tout ce qu'il lui proposait. Les premières fois ressemblaient d'habitude à un galop d'essai, presque à une formalité nécessaire pour briser la glace, avant qu'il n'y ait d'autres tentatives pour apprendre à mieux se connaître, qu'on découvre comment satisfaire son partenaire et soi-même à travers une mélodie commune qu'il fallait composer au fil d'improvisations, des jams sexuels de plus en plus complices. Pour autant, là, May se sentait bien, et elle n'avait pas envie de foncer droit au but, de se servir de lui pour atteindre l'orgasme et d'attendre qu'il ait fini à son tour. Il y avait déjà une connexion, une harmonie naturelle. Elle ne voulait pas lui grimper dessus, la position la plus rapide pour se satisfaire, non par flemme comme ça pouvait lui arriver, mais bien parce qu'elle devinait qu'il pouvait la faire jouir de cette manière. Elle aimait son animalité, une légère domination, la contrainte de ses paumes lorsqu'il la maintenait sous lui en la tenant par les bras, et ils s'emboîtaient de plus en plus vite, de mieux en mieux, et la chaleur brûlante tourbillonnait entre ses cuisses, elle pulsait de plus en plus fort, presto, remontant dans ses entrailles, et brusquement elle l'envahit d'une crispation euphorisante, des arcs électriques puissants qui la léchèrent jusqu'à l'arrière du crâne, la

forçant à gémir le surplus par le fond de la gorge, telle une libération tant attendue.

Jack se répandit en May presque en même temps, il se tendit comme un arc et la saisit par les côtés pour la tenir contre lui, avant de l'envelopper de toute sa masse pour la serrer entre ses bras, joue contre joue.

Lorsque May rouvrit les yeux, Jack, nu sur elle pour toute couverture, elle remarqua les étoiles qui scintillaient malgré la pollution lumineuse de New York. Elle se sentait terriblement bien.

Trop bien même. Ça allait très vite sous son crâne et cela lui fit peur.

Combien de temps fallait-il à une relation pour qu'on puisse décemment affirmer qu'on y croyait ? Et combien de temps avant de dire qu'on ressentait un soupçon de papillon dans le cœur ? À partir de cinq rendez-vous ? Un mois ? Au minimum, non ? Sinon on passait pour une psychopathe, songea May.

La science était moins cruelle apparemment.

Il a dit combien ?

8,2 secondes.

26.

La sainte trinité de sa survie entourait Constance.

Son ordinateur, sur lequel elle tapait le traitement d'une idée de film avec la frénésie d'une boulimique à qui on ouvre le placard à gâteaux après un sevrage forcé.

Le minuscule coffre-fort portatif qu'elle avait extrait des affaires de son arrière-grand-père, et dont la clé était enfoncée dans la serrure, partiellement tournée.

Et enfin, Solace, qui ronflait sur le tapis bariolé devant la cheminée où mouraient les braises d'un feu plus entretenu depuis deux heures au moins.

Chacun, à sa manière, tenait Constance dans sa bulle, suspendue dans le temps en attendant l'illumination, si tant est qu'elle vienne un jour, ce dont elle commençait à douter fortement.

Le chien symbolisait à lui seul un vrai cas de conscience. Si Constance devait décider que vivre était une souffrance à laquelle il fallait mettre un terme, emporter Solace dans son égoïsme lui semblait criminel. Neil aurait été parfait, mais il avait un dégoût des animaux qui flirtait avec la psychose. Une part d'elle envisageait qu'elle soit venue au chalet rien que pour ça, refiler le golden à Ezra si nécessaire. Toutefois Neil n'en avait encore jamais fait mention, ce qui ne lui ressemblait pas si c'était un acte manqué de son inconscient, et puis Ezra n'était plus de la première jeunesse, elle doutait qu'il puisse survivre au chien, et elle refusait de considérer que ça n'était pas son problème, d'imposer à Solace d'être bringuebalé de maître en maître au fil de leurs morts successives. Un bon chien ne méritait pas cela. Tant qu'elle n'aurait pas statué sur ce qu'elle ferait de Solace, Constance savait qu'il lui serait impossible de prendre une décision

concrète.

Le coffret lui, c'était différent. Il représentait une friandise. De celle qu'on utilise pour motiver un enfant à obéir. Ou un âne à avancer si c'est une carotte, ce qui fit rire Constance, toute seule dans le grand salon. Oui, elle était un âne, pourquoi pas. Un âne qui pouvait, à tout moment, se lever et aller tourner la clé pour satisfaire sa curiosité. Tant qu'elle ne l'avait pas fait, elle pouvait encore se figurer ce qu'elle voulait, laisser libre cours à son imagination. Et au-delà du fantasme qui la titillait, tant que le couvercle d'acier demeurait clos, elle disposait de quelque chose de concret à faire. Pour elle qui stagnait dans un état de doute permanent, cernée par ses pensées, qui n'avait rien de plus tangible que de *prendre une décision*, cette alternative concrète formait un ancrage matériel qui lui faisait du bien. Un pied dans la réalité. Elle craignait, si elle l'ouvrait, de n'avoir plus rien de solide à quoi se raccrocher, et cela lui faisait peur.

Enfin, écrire lui servait d'exutoire. Elle avait eu raison de s'y mettre, combien même l'idée lui avait paru saugrenue au départ : qui se mettait à travailler alors qu'il venait s'isoler pour décider s'il devait vivre ou mourir ? C'était au contraire un outil formidable. Elle ignorait encore comment, mais tout ce qu'elle mettait dans cette histoire lui libérait l'esprit pour se reconcentrer sur elle-même, ses besoins. S'il avait fallu qu'elle passe toutes ses journées en tête à tête avec ses doutes et son désespoir, elle serait devenue folle en quarante-huit heures, elle avait besoin de temps, et écrire lui en offrait. Ce serait peut-être son testament, ou au contraire le projet de la relance.

On frappa à la porte et Constance sursauta.

– Connie ? Tu es là ? fit la voix étouffée d'Ezra.

Jamais il ne fait du bruit quand il vient, celui-là ? Elle n'avait pas entendu le son du moteur du pick-up. Elle le fit entrer, s'excusant pour sa tenue négligée de scénariste en pleine action.

– Tu bosses ? Voilà une bonne nouvelle. C'est une commande ?

– Projet perso. Un thriller.

– Ouh là, il fait peur ?

– Non. J'essaye de trouver l'équilibre entre une enquête sur un tueur en série et une histoire d'amour.

Ezra arqua les sourcils, impressionné.

– Un mélange qui plaira à Pauline Kael ! J'aimerais bien qu'elle fasse une chronique élogieuse d'un de tes films un jour.

Kael était la critique de cinéma incontournable des années 70 et 80.

– Elle est morte il y a plus de vingt ans, Ez.

– Ah. Je me disais que je ne lisais plus souvent son nom…

– Tu lis encore la presse, toi ?

Il afficha une mine de gamin pris la main dans le sac et haussa les épaules.

– Je vais en ville faire des courses, exposa-t-il, je me disais qu'on pourrait y aller ensemble si tu veux.

– J'ai fui New York pour m'épargner la cohue, je préfère rester au calme.

– Skaneateles n'est pas tout à fait ce que j'appellerais un bain de foule.

Depuis le drame, Constance était devenue agoraphobe ou pas loin, elle faisait des crises d'angoisse dès qu'elle sortait de chez elle.

– Je passe mon tour.

– Tu dois bien remplir ton frigo tout de même !

Son insistance irrita la quadra qui avait envie qu'on lui fiche la paix, pour autant elle n'en montra rien. Son voisin n'était que bonnes intentions.

– J'avais apporté de quoi tenir, et je mange peu. J'ai encore ce qu'il faut.

– Comme tu voudras. Viens prendre un verre à la maison un de ces jours, tu veux bien ?

Elle approuva et Solace, avec un décalage qui lui ressemblait, réalisa seulement qu'ils avaient un visiteur ; il vint coller sa truffe contre la main d'Ezra pour lui dire bonjour. Le vieil homme caressait le chien et baladait ses pupilles autour de lui. Elles se posèrent sur le bar.

– Tu as accroché l'attrape-rêve finalement ?

– Dans ma chambre.

Il parut satisfait.

– Tu sais ce qu'on dit : ce qui ne peut pas faire de mal ne peut faire que du bien.

Son regard s'arrêta sur la table où trônaient l'ordinateur, le coffret métallique d'Abner – qui heureusement était fermé car il abritait un crâne humain – et le petit coffre-fort portatif usé.

– Tu fais les vieilleries de la maison ?

– Ménage d'automne.

Il désigna l'ensemble du menton.

– C'est pour ça que tu m'as posé des questions sur ton arrière-grand-père l'autre jour ?

Constance ne voyait pas pourquoi lui cacher la vérité et acquiesça.

– Laisse ces machins dans le passé, répondit-il. C'est trop vieux pour qu'on les déterre.

Cette fois, elle tiqua :

– Toi, tu ne me dis pas tout.

– Je suis un pragmatique.

– Qu'est-ce que tu veux qu'il m'arrive en exhumant les souvenirs des générations précédentes ? Une allergie à la poussière à la rigueur…

– Tu sais, ces maisons qui ont basculé dans le lac Michigan l'année dernière, on disait que c'était à cause de l'érosion côtière. Je suis convaincu qu'elles sont tombées parce qu'ils ont arraché la végétation dans la pente en dessous pour en construire d'autres. Les racines étaient là depuis des siècles, et elles tenaient la roche. (Il pointa son index tordu vers les affaires d'Abner.) Ces trucs-là, c'est pareil. Ce sont des racines familiales anciennes qui tiennent la baraque. Remets-les là où tu les as trouvées avant que tout ne se casse la gueule.

– Pourquoi j'ai le sentiment que tu me caches quelque chose ?

Il évacua la question d'un revers de main.

– Ton ancêtre était un bootlegger, ça devrait te suffire.

– Il a tué des adversaires ? C'est ça ?

Ezra approcha de la table et le bout de ses doigts effleura le mini-coffre-fort, puis la clé à moitié tournée.

– Apparemment, tu en sais *toi* plus que moi, maugréa-t-il.

– Je ne l'ai pas encore ouvert. Tu veux qu'on le fasse ensemble ?

– Non.

Sa réponse avait fusé. Il leva vers elle ses billes fatiguées, noyées parmi les plis de son faciès marqué de rides.

– Je te propose un deal, fit-il. Je te prépare un de mes barbecues-poisson comme tu les aimes, et en échange tu balances tout ça dans le lac.

L'enjeu parut excessif à Constance, qui haussa les épaules.

– Faisons plus simple : dis-moi ce qui te fait peur et j'aviserai.

– Je suis un homme simple de la campagne, Connie, superstitieux,

et nous autres savons qu'il n'y a rien de bon à fouiller trop loin dans le passé des familles.

– Je vais découvrir qu'Abner couchait avec une fermière de la région ? Pire, qu'il a tué un type et qu'il l'a enterré sous le chalet ? Ez, crois-moi, c'est pas trois conneries qui datent de cent ans en arrière qui vont me bouleverser, j'ai connu pire si tu vois où je veux en venir.

– Je dis simplement que tu n'as rien à gagner en continuant dans cette direction.

– Tu vas toutes me les empiler ? La curiosité est un vilain défaut et compagnie ?

Il plissa le nez, mécontent, et Constance décida de calmer le jeu.

– Écoute, voilà ce que je vais faire : je me garde tout ça au chaud le temps de savoir si j'ai *besoin* de savoir. Pour l'instant c'est ma carotte pour avancer sur mon projet d'écriture. Si au bout du compte j'estime que je n'en ai plus envie et que je m'en fous, je te fais la promesse de tout jeter dans le lac. On est d'accord ?

Ezra releva un coin de lèvre et poussa un grognement qui ressemblait à une approbation.

– J'ai tenu deux jours sans tourner cette maudite clé, je peux patienter encore une semaine s'il le faut, rassure-toi.

Il finit par hocher la tête et la salua de sa paume calleuse.

– Je vais faire mes courses. Ces têtes de mule de paysans sont moins énervants que toi, je crois.

Lorsqu'il fut sur le seuil du chalet, Constance l'interpella :

– Ça marche quand même pour le barbecue-poisson du vendredi ?

– On est pas vendredi. (Il s'éloigna pour rejoindre son pick-up dans le chemin et ajouta plus fort :) Mais viens quand tu veux. J'irai pêcher pour toi.

Lorsqu'elle eut refermé la porte et que le bruit du moteur se fut estompé, Constance fixa le coffret métallique.

La réaction de son voisin l'avait titillée. Trop. Pas moyen d'en rester là. Au diable sa proposition, Ezra ne pouvait pas lui donner des ordres et les promesses n'engageaient que ceux qui les croyaient. Après tout, si le contenu s'avérait décevant, alors Constance n'aurait plus rien pour esquiver la conversation qu'elle devait avoir avec elle-même. Solace vint plaquer son museau contre son genou.

– Et avec toi, oui, ok.

Mais il se pouvait que la boîte contienne une alternative.

Alors elle se posta devant la table et tourna la clé.

27.

Le temps, cette notion quantifiée par l'être humain pour se fixer des repères, pour tenter de se rapprocher de ce qu'il ne peut comprendre, le mouvement linéaire, impartial et dénué de tout sens qui traverse le cosmos comme la vie anime une enveloppe mécanique de chair et d'os, le temps s'était brusquement altéré. Lui, pourtant immuable, venait de rompre la loi primale de sa constance absolue.

Les heures disparaissaient plus vite que May ne pouvait les surveiller. Chaque tâche dans laquelle elle s'absorbait lui filait entre les doigts sans qu'elle ait pu s'y ennuyer ou même se poser la question.

Portée par le souvenir de sa nuit sur les toits du Village avec Jack Tettler, May n'eut presque pas conscience de son lundi matin. Elle expédia les affaires courantes, de l'administratif concernant plusieurs anciennes affaires, solda la mort d'Augusto Ribeiro par un dossier classé – à grands coups de reins entre ses cuisses, eut-elle envie d'ajouter avec un immense sourire libidineux – et répondit aux appels du jour depuis son bureau.

Elle alla déjeuner d'un taco sur la 7e Avenue, et lorsqu'elle revint elle surprit Alexander, qui avait fait rouler sa chaise jusqu'au poste de sa partenaire, en train d'éplucher les pochettes cartonnées laissées sur le côté du clavier de son ordinateur.

– Vous cherchez quelque chose ?

Rouquemoute releva le nez brusquement, pris en flagrant délit.

– Non.

– Apparemment, si, insista May.

Alexander lissa sa moustache broussailleuse de son pouce et de son index dépliés en la toisant sans une once de gentillesse.

– Paraît que tu bosses pour One Plaza maintenant ? lâcha-t-il.

C'était donc ça. Pour la première fois depuis la veille, une chape de plomb retomba sur les épaules de la jeune flic.

– Je ne fais que la commise pour Gallineo, rien de plus. C'est Hillroy qui vous l'a dit ?

– Tu comptais m'en parler quand ? Lorsque tu seras en une du *Post*, en train d'accompagner GML au tribunal ?

Il y avait une dureté dans ses yeux que May ne lui connaissait pas. Il pouvait se montrer distant, parfois froid, mais jamais aussi… *méchant. C'est ça, il est mauvais, là.* Elle devinait qu'il ne fallait pas le provoquer.

– J'obéis aux ordres, Hillroy a dû vous le confirmer. Je n'ai rien demandé, ils sont venus à moi.

– C'était avant ou après que tu découvres le cadavre de la numéro 9 ?

– Elle s'appelle Rita Safron, et je n'ai rien cherché. Je vous rappelle que vous n'étiez pas là parce que vous aviez une affaire personnelle à régler et que je vous ai couvert, vous vous souvenez ?

Il commençait à l'agacer.

Rouquemoute se leva de sa chaise, qu'il repoussa violemment du talon pour qu'elle vienne cogner contre une paroi qui séparait les îlots de chaque inspecteur, il pointa un doigt menaçant sur May et dit en serrant les dents pour que les deux autres personnes présentes, plus loin, ne puissent pas entendre :

– Continue à te comporter de la sorte avec ton partenaire et ta réputation dans la police va te poursuivre toute ta carrière ! Tu seras foutue !

May hallucinait. Gerry Alexander s'éloigna et quitta l'open space avant qu'elle ne sorte de l'état de sidération dans lequel il venait de la plonger. Cet enfoiré toxique inversait les rôles. Dès la première semaine de leur collaboration, il l'avait prise dans un coin en la prévenant qu'il n'aimait pas qu'on lui colle aux basques, qu'il avait fait sa réputation en solitaire et qu'elle ne devait pas compter sur lui pour la former.

En colère, May remit de l'ordre dans ses affaires. Il avait fouillé ses notes sur GML, ses observations dans Barrow Street, ses constatations, tout ce qu'elle avait rassemblé pour préparer une synthèse à destination de Lamar Gallineo lorsqu'elle estimerait être prête. Allait-il lui piquer son boulot pour aller se faire mousser auprès de la task

force ? Non, elle ne l'imaginait pas capable d'un coup pareil. Mais à partir de maintenant, elle se méfierait.

May n'était pas très fière d'elle mais à la guerre comme à la guerre. Le Dr Lerner avait accepté de la recevoir sans qu'elle ait besoin d'insister, au prétexte du « j'ai besoin de vos lumières », il avait répondu qu'il l'attendait à son bureau au 520 First Avenue. Lorsqu'elle frappa à sa porte, le légiste l'accueillit avec un sourire calculé, son polo Ralph Lauren impeccable, il s'était même recoiffé juste avant, comme en témoignaient les traces de peigne sur l'arrière de sa chevelure. La pièce était à son image : quelques ouvrages, surtout ses diplômes encadrés, et des trophées de golf ou de tennis pour claironner son talent formidable. Rien de véritablement chaleureux.

Dans quoi je me fourre, moi, encore ?

– Je vous ai manqué ? demanda-t-il, un brin provocateur.

– Vos connaissances, assurément.

Vas-y mollo quand même.

– Alors de quoi s'agit-il cette fois ? Rouquemoute vous jette dans mes bras, ou oserais-je espérer que ce soit un pas volontaire ?

– L'autopsie de Rita Safron a eu lieu ?

– Oui, avant le week-end, c'est moi qui l'ai pratiquée.

– Vous êtes affecté aux crimes de GML désormais, rappela May tout haut, pour souligner qu'elle n'avait pas oublié. Et il en ressort quoi ?

– Vous êtes sur l'enquête maintenant ? s'étonna Lerner.

– J'assiste Gallineo.

– Eh bien, pourquoi ne vous a-t-il pas filé mon rapport dans ce cas ?

– Il a autre chose à faire. On s'est croisés sur la scène de crime, sur Barrow Street, mardi, vous vous souvenez ?

À cette mention, Lerner ouvrit grand les yeux, effectivement, maintenant qu'elle le mentionnait, oui, ils s'étaient croisés, preuve qu'elle bossait bien avec Gallineo. May en profita pour enfoncer le clou, qu'il ne pose surtout pas trop de questions :

– C'est pas le rapport qui m'intéresse mais votre ressenti. Si One Plaza vous a pris sur GML, c'est pour vos compétences, votre sérieux, et votre instinct.

La flatterie rendait aveugle aux détails.

– Ils ne veulent que les meilleurs, approuva le légiste. C'est pour ça qu'ils vous ont recrutée également, j'imagine.

– Qu'est-ce que vous pourriez me dire qui n'est pas écrit dans le rapport ?

– En toute sincérité ? Rien. J'ai tout consigné.

– Même pas une intuition que vous n'auriez pas osé noter, de l'ordre du feeling ?

– *Nope*. Si je remarque un détail, même mineur, je l'explore et je le rédige ensuite.

Merde. J'aurais dû m'en douter. Lerner est dénué de toute imagination ou créativité. Pour un type dont la réputation était d'être un excellent amant, c'était inattendu. *Un mec de performances uniquement.* May se rendait compte qu'elle ne l'aimait vraiment pas.

– Cause de la mort ?

– Strangulation, comme les précédentes.

– Brûlures du taser à la gorge ?

– Brûlures *caractéristiques* d'un taser, précisa-t-il, à la base du cou, nombreuses.

– Ça signifie qu'il l'a tasée plusieurs fois ?

– Très certainement, oui. Cinq ou six fois au moins.

– Et ensuite ? Les mutilations ?

– Post mortem.

– Morsures comprises ?

– Affirmatif. Ce qui l'excite, notre zigoto, c'est la viande froide. Encore un handicapé des femmes.

– Comment ça ?

– Eh bien, il aime les posséder lorsqu'elles ne peuvent plus rien faire, qu'elles sont mortes. Quel genre de gugusse peut bander avec un cadavre ?

– Un tueur en série, rappela May, très sérieuse.

– Ok, mais je vous parle du bonhomme derrière le tueur. Au quotidien, c'est qui ? Un timide maladif avec les femmes ? Il est collé à sa mère qu'il a empaillée dans son grenier ?

– Vous regardez trop de films, docteur.

– Vous n'êtes pas d'accord ? Alors pour vous, GML serait capable de séduire ? D'avoir des relations sociales normales ? Pourquoi il ferait ça dans ce cas ?

– Ted Bundy était ce profil. Il sortait, séduisait, tout le monde l'aimait bien, par contre il valait mieux ne pas être une femme seule la nuit avec lui. Les morsures qu'il infligeait à ses victimes ont permis de prouver sa culpabilité par comparaisons dentaires. GML a tué à neuf reprises sans jamais laisser le moindre indice derrière lui. Il est d'une méticulosité exceptionnelle. C'est un prédateur, oui, mais à l'intelligence rare. Ne le sous-estimez pas, docteur.

Lerner fronça les sourcils.

– À vous entendre, on pourrait croire que vous l'admirez.

– Je suis bluffée par son savoir-faire morbide, mais c'est un monstre et il mérite le pire.

– Là-dessus, au moins, on est d'accord.

– C'est la même arme qui a servi à lui ouvrir le bide ?

– J'ai dénombré quarante-deux plaies différentes. Mêmes caractéristiques que pour les précédentes. Il a son petit kit préféré qu'il trimballe avec lui.

– Et les tétons découpés avec les dents ?

– Là encore, aucune variation. Les déchirures ne sont pas nettes, il y a des arrachements multiples, irréguliers, traces de morsures sur les seins, oui, il est probable qu'il le fasse avec sa mâchoire, en tout cas pas avec une arme ou un outil.

– Il n'y a pas de variations parce qu'il est satisfait. Il a trouvé son mode opératoire. En tout cas cette partie-là lui plaît. Ça veut dire qu'il va recommencer, encore et encore, tant qu'on ne l'arrêtera pas.

– Ça c'est votre job, moi j'ai fait le mien.

– Je peux vous demander une copie du rapport ?

– Si vous acceptez de dîner avec moi.

– Lerner, appuya May d'un regard dur pour qu'il comprenne qu'elle ne plaisantait pas.

– Je pourrais appeler Gallineo pour vérifier qu'il confirme que vous êtes légitime sur l'affaire, menaça-t-il.

L'ordure avait compris qu'elle était borderline.

– Faites-le.

– Un dîner et je vous file les rapports d'autopsie des neuf filles.

L'enfoiré. C'était énorme. May tendit la main.

– Marché conclu.

Il n'avait pas précisé quand, ni avec qui, si elle décidait de se pointer accompagnée.

– Attendez-moi là que je vous imprime ça, dit-il en sortant.

Tu joues un jeu dangereux, il est jeune, il est là pour longtemps et ambitieux comme il est, il finira par diriger ce bureau, il va te pourrir ta carrière si tu le trahis. Le gain était trop important pour qu'elle renonce.

Lorsqu'il revint avec un dossier épais entre les mains, il le lui tendit mais ne le lâcha pas quand elle voulut le prendre.

– On le fixe notre rendez-vous ?

May avait l'estomac noué rien que d'y penser.

Tu l'écoutes parler de lui, tu profites de ton assiette, et à la fin tu lui dis que ça va pas le faire, et tu sautes dans un taxi. Elle pouvait faire ça.

– Mercredi soir ? proposa-t-elle en se dégoûtant.

– Je réserve chez Peak. Vous n'allez pas le regretter.

Il lâcha sa prise sur le dossier et May s'empressa de l'envelopper sous son bras en reculant vers le couloir.

– Je ne sais pas à quoi vous jouez, dit Lerner avant qu'elle ne parte, mais ne soyez pas idiote. On n'attrape pas un fantôme toute seule.

– Ce n'en est pas un.

– Pour que personne ne le voie jamais, j'ai bien peur que si. Personne ne passe inaperçu à ce point. Nul ne peut s'exclure de la société quand ça l'arrange.

May faillit lui répondre et se ravisa. Les mots du Dr Lerner venaient de faire jaillir une étincelle dans les méandres de ses synapses, étincelle qui entra soudain en collision avec le carburant que lui avait rapporté l'excentrique Brick Harrison.

Ce fut alors une explosion.

Si simple…

Comment avait-elle pu passer à côté ?

28.

Cette fois, lorsque Constance ouvrit le coffre-fort portatif de son ancêtre, il n'y eut aucun sifflement dans la cheminée, pas plus que de lumières extérieures qui détectent une présence. Rien. Seulement la clarté du jour par la baie vitrée, Solace assoupi à ses pieds, et l'odeur du chalet tout autour d'elle. Aucune manifestation surnaturelle, aucun craquement lugubre, et Constance se demanda si elle était rassurée ou déçue.

Elle souleva le couvercle pour enfin révéler son contenu.

Comme elle s'y était préparée, la réalité étant toujours bien en dessous de nos expectatives fantasmées, rien de ce qu'elle y trouva ne la fit frissonner de prime abord.

Une très vieille bible de petit format, un in-octavo relié de cuir tacheté, dont certains fragments pendaient comme des peaux mortes, et une photo cornée. C'était tout.

– La bible d'arrière-Papy, et le cliché de sa femme ? devina-t-elle en tirant sur le papier verni.

Non. Ce n'était pas un portrait de son premier amour, mais une photo ancienne, peut-être un siècle en arrière, sépia, d'une grosse demi-douzaine d'individus rassemblés en demi-cercle autour d'un trou circulaire à leurs pieds, tous vêtus de toges qui semblaient noires ou brunes, la capuche rabaissée sur les épaules pour révéler leur visage. Aussitôt, le cœur de Constance se crispa. *Merde, mon arrière-grand-père était un membre du Ku-Klux-Klan !*

Leurs traits étaient sévères, leurs regards habités, pénétrants, tous fixaient l'objectif. Quatre hommes et trois femmes, entre ce que Constance estima être vingt-cinq et quarante-cinq ans à la louche. Les bras ballants, ils ne souriaient pas, pire, paraissaient un peu hallucinés

par l'instant. *Les appareils photo à l'époque étaient plus rares, c'était tout un cérémonial, le temps de pose était plus long, je crois, c'est pour ça que la plupart des gens ont des gueules pas possibles sur les photos du début du siècle dernier.*

Elle se mit à détailler le décor. Des murs de roche brute. Une caverne assez profonde, au plafond bas. Ça ne lui disait rien.

Elle nota alors la présence des bougies allumées sur le sol, une dizaine, blanches et noires en alternance, disposées sur des petits monticules de cire qui suggéraient qu'on venait souvent ici, de nombreuses heures et plusieurs paquets avaient été consumés dans cette grotte.

Constance réalisa que leurs tuniques n'étaient pas blanches avec un chapeau pointu comme celles du KKK, plutôt à l'instar de prêtres mal attifés, les ceintures de cuir pas droites, les cols mal disposés, leurs chemises en dessous dépassaient, des toges pas toujours de la bonne taille, certaines trop courtes dévoilaient leur bas de pantalon ou les mollets pour les femmes. En revanche, tous étaient pieds nus. Manifestement, ce qui leur importait était ce qu'ils faisaient, pas comment ils le faisaient.

Le trou devant eux devait bien faire deux mètres de diamètre, sans margelle, rien qu'une ouverture dans la pierre, parfaitement circulaire, un puits vers… Quoi, impossible de le dire, on ne distinguait que les cinquante ou soixante-dix premiers centimètres de profondeur, et plus rien ensuite, sinon une flaque d'obscurité impénétrable. Les bougies n'éclairaient pas à l'intérieur. D'ailleurs, avaient-ils utilisé un flash au magnésium ou l'équivalent pour prendre la photo ? Constance n'en était pas convaincue, il y avait trop d'ombres et de reliefs, un flash aurait tout écrasé, d'où le temps de pose long obligatoire et donc leurs têtes sinistres – ils n'en pouvaient plus.

La scénariste s'installa à la grande table et réfléchit un moment, le regard se baladant sur le salon, tour à tour sur les objets, la lampe sculptée dans le cèdre rouge, le collier de wampum, la baie et le lac vert sombre en contrebas, majestueux…

Pourquoi Abner Holloway avait-il conservé ce cliché étrange dans un coffre-fort ? Elle ne le savait pas aussi pieux, Granny Mo n'en avait jamais fait mention en tout cas. Constance se souvenait de la médaille de première communion de Mo, conservée dans un panier en osier avec son bric-à-brac, et c'était tout.

Son index vint caresser le cuir de la bible. De quand datait-elle ? Fin XIXe, estima-t-elle au jugé. Elle la prit pour faire tourner les fines pages entre ses doigts, le texte était imprimé en minuscules lettres, et Constance vit défiler des titres et des noms qu'elle connaissait par sa culture catholique de base, sans être particulièrement formée, tout le monde avait un minimum de savoir en la matière. De nombreuses enluminures d'un rouge terne décoraient le bord des pages par endroits.

Elle la reposa sur le côté et retourna à la photo dont elle réalisa qu'elle n'avait pas inspecté le verso.

Aucune mention, ni date. *Dommage.*

La qualité du papier, la tête des personnages, ce qu'on distinguait de leurs vêtements, Constance supposait qu'elle avait été prise dans les années 1920 ou 1930, éventuellement 1940, pas plus tard. Ce n'était pas un tirage en noir et blanc, mais l'un de ces papiers jaunes tirant sur le marron clair plus anciens.

– C'était ton gang, Papy ? plaisanta Constance à voix haute.

Abner Holloway devait être l'homme au centre, elle avait vu de rares photos de lui, surtout lorsqu'il était plus vieux, avant sa mort, mais Constance le reconnaissait. Un visage rond, des pommettes pointues qui dominaient un creux profond en dessous, une moustache trop longue, qui lui masquait la bouche, un nez busqué et cassé au milieu, et deux billes noires assez espacées au fond de leurs cavités allongées. Ses cheveux de jais partaient en virgules sur les côtés, dégageant son front dégarni et ridé. Il n'avait rien de très avenant, au contraire. De tous, c'était celui qui paraissait le plus halluciné, le blanc de ses yeux particulièrement visible, et Constance se demanda s'il dégageait un magnétisme puissant ou plutôt une folie certaine.

Quelque chose sur la photo la dérangeait sans qu'elle parvienne à mettre de mots dessus.

Elle se rendit compte qu'elle n'avait pas prêté de réelle attention aux autres visages et commença à les examiner. Sévères ou austères. Sûrs d'eux. Ils…

La tête de Constance recula sur ses épaules.

Les trois qui se tenaient le plus sur les bords étaient un peu flous, le point avait été fait sur le centre, sur Abner, mais la femme la plus à droite lui parut familière malgré le manque de précision.

Constance se pencha sur la table pour saisir la loupe qu'elle avait

utilisée pour inspecter l'intérieur du crâne – elle l'avait oublié, celui-là, lui et ses écritures cabalistiques *à l'intérieur* –, et agrandit cette silhouette qui la titillait.

Elle la reconnut sans peine avec le grossissement.

C'était Granny Mo.

Soudain Constance s'embrouilla. Comment était-ce possible ? Son arrière-grand-père avait la quarantaine à peine sur la photo, et pour ce qu'elle en distinguait, Constance estimait que sa grand-mère devait être également dans la même tranche d'âge ici, dans cette grotte étrange. *Elle ne peut pas avoir le même âge que son père.*

Était-il possible que… ?

Constance n'avait pas connu la mère de Granny Mo, mais de toute évidence, elles se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. C'était la seule explication.

– Ok. Donc j'ai Abner et sa femme qui jouaient les dévots exaltés dans une caverne. Et qui sont les autres alors ?

Elle reprit sa loupe pour s'attacher à débusquer parmi leurs mines austères un détail, quel qu'il soit, qui pouvait la mettre sur une piste. Ce faisant, elle continuait d'éprouver un sentiment de malaise qu'elle ne s'expliquait pas.

Cette photo racontait une histoire, ou contenait des éléments troublants que son inconscient devinait sans parvenir à les assembler en une évidence.

– Neil, c'est maintenant que j'aurais besoin de toi.

Mais le chalet restait silencieux.

29.

May avait du mal à croire qu'elle était à la bonne adresse. Le bâtiment était moderne, sur quatre étages, vitres réfléchissantes, il ressemblait à une clinique esthétique privée davantage qu'à un centre d'hébergement d'urgence pour sans domicile fixe. Pourtant son contact au DHS, le département des services aux sans-abri, lui avait dit que c'était ici qu'elle trouverait le foyer le plus près de Barrow Street. Il était situé sur son secteur d'activité, le 6e commissariat, et May avait déjà entendu parler de cet endroit, il n'avait pas bonne réputation, les agents de patrouille s'y rendaient régulièrement pour des bagarres, des vols ou des agressions en tout genre, mais jamais l'une de ces enquêtes n'avait été confiée à la jeune femme.

Brick Harrison avait mentionné, au détour d'une de ses interminables logorrhées, la présence de « clodos » dans le quartier. Pas un, mais *des*. Lorsque le Dr Lerner avait comparé GML à un fantôme, cela avait fait tilt dans l'esprit de May. Les fantômes existaient à New York, tous ses habitants le savaient très bien. Entre huit mille et dix mille selon les estimations – toujours basses pour ne pas contrarier la mairie. Une population d'invisibles, que n'importe quel passant préférait ne pas regarder dans les yeux, et si possible ne carrément pas remarquer. Des êtres que tout un chacun rendait transparents, pour s'épargner d'avoir à leur répondre, à leur donner un ou deux dollars, d'éprouver de la compassion ou pire : de la culpabilité. Qui de mieux qu'un clochard, pour se fondre dans le bitume et observer sans être vu ?

May tenait une piste intéressante et elle voulait l'explorer avant d'en faire part à Lamar Gallineo.

La jeune flic entra et s'immobilisa aussitôt face au portique de

sécurité qui détectait la présence d'armes sur les visiteurs. Elle exhiba son badge du NYPD au vigile qui la fit passer, et répéta l'opération à l'accueil en demandant à parler à la personne qui connaissait le mieux le centre et ses habitués. On l'orienta vers un box où une femme très maigre, les cheveux gris et des immenses lunettes d'un rouge criard, remplissait un questionnaire avec un jeune homme au regard éteint, la peau ravagée et qui avait de toute évidence besoin d'une douche et de vêtements propres. May attendit qu'elle ait terminé, et lorsque le garçon se fut éloigné, elle se présenta et exposa :

– On m'a dit que vous êtes là depuis un moment et que…

Janis Morton la coupa un peu sèchement :

– Le centre a ouvert il y a deux ans, mais je suis au CUCS depuis vingt-cinq ans, presque à sa création.

Le Centre pour les services de la communauté urbaine, ça May connaissait. Dans une cité où les sans-abri étaient plus nombreux que la population d'une petite ville du Midwest, un flic finissait par bien maîtriser le sujet. Il s'agissait d'une organisation non lucrative d'aide aux plus démunis, comme il en existait plusieurs à New York, mais celle-ci était l'une des plus importantes.

– J'imagine que vous discutez avec eux, poursuivit May, que vous créez un lien, au moins pour connaître certaines de leurs habitudes…

– Avec nos clients réguliers, oui, ça arrive.

À la manière qu'elle avait de lui répondre, May devina que Janis n'aimait pas la police.

– Clients ? C'est ainsi que vous les appelez ?

– Pour ne pas leur donner le sentiment d'être des laissés-pour-compte, des assistés ou des choses, oui. Ils sont nos clients.

– Mais ils ne payent pas ?

– Non, tout est fourni gracieusement.

L'Amérique avait sombré dans le capitalisme fanatique. Même un sans-abri se voyait considéré comme un client désormais, sous prétexte que cela allait lui faire du bien au moral et à l'estime de soi. *Si tu ne consommes pas, tu n'es plus rien.*

– À condition qu'ils se fassent enregistrer, ajouta la responsable.

May inclina la tête, intriguée, et demanda des précisions que Janis lui débita d'un ton monotone, blasé :

– Ils doivent fournir un justificatif d'identité, permis de conduire, carte de sécurité sociale, acte de naissance… Ensuite se soumettre à

un entretien obligatoire de quatre-vingt-dix minutes avec un psy, qui dresse une évaluation, et seulement à partir de cette validation, ils peuvent accéder à nos installations.

May doutait que GML ait été jusque-là. Trop de formalités, et il n'aurait jamais présenté son identité. Retour au plan initial :

– Je cherche un groupe de sans-abri qui traîneraient régulièrement vers Barrow Street, est-ce que vous auriez ce genre de clients parmi vos réguliers ?

– Barrow Street ? répéta Janis, surprise. Pas trop, non. La plupart vont de l'autre côté, Washington ou Union Square. Ah, attendez, si, il y a Ellis et sa bande qui aiment se poser vers Hudson River Park, c'est…

– Je sais où c'est.

Entendre le nom du parc situé à l'entrée de la jetée 45, où elle avait pique-niqué avec Jack, lui fit bizarre. Elle n'aimait pas associer le boulot et sa vie privée. *C'est le prix à payer pour sortir avec un gars du quartier où tu bosses, ma grande.* Hudson River Park se trouvait au bout de 10th Street, où se situait le commissariat, à dix minutes à pied de son bureau.

– C'est loin de la foule pour mendier, moins de poubelles de restaurant à faire, mais ils ont la vue sur la rivière, c'est ce qu'ils aiment.

– Ce Ellis ou ses compagnons, ils sont ici aujourd'hui ?

– Non, ils viennent de temps à autre. Pas vus depuis bien cinq jours, je dirais. Ce sont… de sacrés numéros.

– Et en dehors de là-bas, je peux les trouver où ?

– Partout. Ce sont des créatures de la rue, particulièrement ceux-là. Mais si j'étais vous, je commencerais par le parc. En revanche, allez-y avec la cavalerie.

– Ils sont agressifs ?

– Méfiants. Et la plupart ont des pathologies psychiatriques lourdes.

De mieux en mieux.

– Merci, Janis, je vais tenter ma chance.

Elle se mit finalement à douter de la pertinence de son plan, mais elle n'en avait pas d'autre. Et dans ce métier, il fallait parfois savoir prendre des risques. Au moins, le parc à l'entrée de la jetée allait lui rappeler d'excellents souvenirs.

La chance était de son côté, songea May en apercevant trois sans-abri rassemblés autour d'un banc du parc. Le soleil se couchait de l'autre côté de l'Hudson, embrasant le New Jersey et ses sens quand elle repensa à ce qu'elle avait vécu ici, au bout de la jetée, avec Jack, puis sur un toit du Village.

Avec les sans-abri, il était impossible de prévoir comment s'y prendre. Certains s'enfuyaient dès qu'ils apercevaient un badge de police, d'autres se fermaient tel Fort Knox, quand une poignée se contentaient de marchander leurs informations, qu'ils en aient ou qu'elles soient inventées pour l'occasion. Enfin, il y avait les déments, de plus en plus nombreux, qui eux s'avéraient les plus étonnants, à tous égards, capables du meilleur comme du pire.

May les étudia en s'approchant. Aucun n'avait l'attitude d'un drogué au Fentanyl, la drogue qui faisait des ravages dans les rues et provoquait des comportements parfois extrêmes, surtout s'il était couplé à d'autres substances. Toutefois, elle ralentit sa cadence pour mieux les observer. Celui qui était assis sur le dossier du banc, au milieu, était le plus bavard, le plus agité également, un Blanc, sec, coiffé d'un bonnet trop chaud pour la saison et d'une parka militaire. À droite, un autre se tenait avachi, un t-shirt de basket tendu par son ventre proéminent, des mains gigantesques posées sur ses genoux, lui se contentait d'approuver les déclarations de ses deux camarades. Le troisième, debout, arborait un jogging trop grand, sale, et un hoodie déchiré aux coudes. Ses dreadlocks pendaient lourdement sur le côté et il se grattait la barbe toutes les trente secondes, en plus d'autres tics.

Le gars du milieu finit par repérer May lorsqu'elle ne fut plus qu'à quelques mètres.

– T'as des dollars à partager ? lui demanda-t-il sans autre forme de politesse.

– Ellis ? tenta May.

Il fit une grimace qui ne sembla ni confirmer ni infirmer, alors l'enquêtrice enchaîna en le fixant lui, pour donner du poids à ses propos :

– J'ai des questions à vous poser.

– Putes de flics, lâcha Dreadlocks entre ses lèvres.

– Je suis certaine que vous détestez les pervers qui prennent leur pied en découpant des femmes qui pourraient être votre mère, votre sœur ou votre fille, n'est-ce pas, messieurs ?

May avait décidé de jouer la carte de la franchise et de tout miser sur leur corde sensible.

– Attends, je lui donne l'adresse de la mienne, de mère, commenta Ellis.

Les deux autres rirent.

– Une femme s'est fait torturer dans la nuit de lundi à mardi dernier, sur Barrow Street. C'est un quartier que vous connaissez bien, à ce que je sais.

Celui à droite se redressa, prêt à partir.

– Ça va nous retomber dessus, ça y est. Vous les flics, dès que vous faites plus votre boulot, c'est pour notre gueule !

– C'est au contraire pour vous innocenter que je suis là. Je sais que vous n'y êtes pour rien. Mais peut-être que vous avez vu quelque chose ou quelqu'un ces dernières semaines ?

– Ça dépend, t'as combien sur toi ? dit Ellis.

– Je ne paye pas. Vous ne dites jamais la vérité quand il y a du fric en jeu.

– Alors tu sauras que dalle.

– Ellis, je viens vous demander amicalement votre aide.

– Et moi je te réponds amicalement que rien n'est gratos dans ce monde.

– Le foyer sur la 14e l'est pour vous, aux frais du contribuable, et vous en profitez bien, il me semble.

Dreadlocks, qui était celui que May redoutait le plus, se rapprocha, répandant une odeur nauséabonde autour de lui.

– Dégage, ordonna-t-il.

May décida de l'ignorer, la conversation était entre elle et Ellis. Son rythme cardiaque s'était accéléré, elle ne se sentait pas en sécurité et priait intérieurement pour ne pas regretter sa hardiesse un peu inconsciente. Elle insista :

– Moi, je suis convaincue que vous n'avez rien à voir avec ce meurtre, mais donnez-moi des billes pour vous défendre, sinon d'autres flics finiront par revenir, avec moins de respect et plus d'a priori.

– Rien vu, se contenta de répliquer Ellis qui, du haut de son banc,

la dominait.

– L'ordure qui a fait ça va recommencer, tu sais ? Et…

– Rien à foutre, lâcha le gras sur la droite. Tu crois qu'elle nous calculait la meuf qui s'est fait fumer ?

– Est-ce que tu sais comment elle s'appelle, au moins ? s'énerva May en s'adressant à lui pour la première fois. Si je te disais qu'elle intervenait dans des centres pour sans-abri ? Une bénévole pour qui vous n'étiez pas des invisibles, ça compte, cette fois ?

Un petit mensonge ne pouvait pas faire de mal, estima-t-elle. Il parut faire mouche car l'homme baissa les yeux, avec un début de honte. May devait enfoncer la porte qui s'entrouvrait :

– Si vous ne défendez même pas ceux qui se soucient de vous, si vous ne répondez pas à la main qui se tend vers vous plutôt que le bâton, comment espérez-vous que tout ça va se terminer ? Vous n'en avez rien à foutre ?

Aucun ne répondit, même si elle sentait la menace de Dreadlocks toujours présente sur son flanc gauche. La dernière pointe de soleil disparut derrière May et le voile bleu nuit allait s'intensifier. Elle n'avait aucune envie de rester là lorsque la pénombre allait les isoler un peu plus ensemble, tous les quatre, du reste de la cité.

– Le tueur pourrait se faire passer pour l'un d'entre vous, pour rester inaperçu, ajouta-t-elle en jouant son va-tout.

Cette fois Ellis secoua la tête et émit une série de « Hein-hein-hein-hein-hein » qui ressemblait à des « non ».

– T'as déjà vu un chien protéger son territoire, meuf ? articula-t-il. Nous, on est pires. Y a pas un clodo qui passe sur Barrow Street sans payer le prix. Vous, vous nous voyez peut-être pas, mais entre nous, on brille dans la nuit, tu piges ça ? Je chie pas dans les cartons parce que je suis dégueulasse, je le fais pour marquer mes terres, dire aux junkies de dégager, ici c'est chez moi. Si je vois un mec faire la manche sur mon secteur, je l'entraîne dans une ruelle et je le dépouille, et je lui fracasse ce qu'il lui reste de dents sur le trottoir, tu comprends ?

– Aucun de vous trois n'a remarqué un individu suspect vers Barrow les semaines passées ?

– T'es sourde ou quoi ?

Dreadlocks la saisit par l'épaule et May le repoussa d'un geste vif et rapide en reculant d'un pas.

– Hey, me touche pas ! s'écria-t-elle.

– T'es qu'une pute, c'est toi qui vas…

– Deion ! aboya Ellis. Ferme ta grande gueule !

Elle ne s'était pas trompée en misant sur lui, c'était le leader du trio et Dreadlocks serra les mâchoires en la toisant avec haine, mais il n'approcha plus.

Il était temps de partir, May jouait avec le feu.

– Va faire la petite flic, persifla Ellis, va perdre ton temps à demander à tous les clodos s'ils ont vu quelqu'un, mais moi je te le dis, y a pas de nouveau venu sur Barrow ou sur Morton et Christopher Street, c'est ma pisse à moi que tu respires quand tu marches là-bas.

May leva ses paumes en signe de paix et fit plusieurs pas en arrière avant de leur tourner le dos. Elle resta attentive sur une dizaine de mètres, pour s'assurer qu'ils ne la chargeaient pas, puis en sortant du parc elle jeta un dernier coup d'œil par-dessus son épaule pour vérifier qu'ils ne la suivaient pas à distance.

Elle était en colère. Contre elle-même, pour avoir pris des risques inutiles, contre Gerry Alexander qui était un partenaire de merde sur lequel elle ne pouvait pas compter dans des moments comme celui-ci, contre sa capacité à s'emballer pour un rien, à croire à la moindre hypothèse qu'elle soulevait.

GML ne s'était pas déguisé en sans-abri pour surveiller ses proies, pas cette fois en tout cas, la territorialité d'Ellis et de sa bande ne l'aurait pas admis très longtemps, elle le croyait sur parole. Ces gars-là n'étaient peut-être pas très fiables dans certains domaines, mais quand il s'agissait de la rue, c'était leur sanctuaire. Ils ne vivaient pas comme des personnes normales, leurs nuits ne ressemblaient pas aux nôtres, ils survivaient grâce à leur vigilance, à leur paranoïa, et elle n'avait aucun mal à imaginer ce trio en train de veiller sur leur parcelle comme une mère sur les premiers pas de son enfant.

May grondait de colère.

La nuit tombait sur Manhattan, et elle aurait bien eu besoin d'un peu de réconfort, pourtant elle garda son portable dans sa poche. Elle ne pouvait pas appeler Jack le lendemain de leur première nuit, c'était trop tôt, il allait flipper. *Deuxième jour, c'est ok ?* Oui, ça lui semblait mieux.

Mais la vraie question était : est-ce que pour lui aussi, elle ne s'emballait pas un peu trop ?

30.

La chouette rayée avait fait son retour.

Un hululement régulier, rassurant, provenait de la forêt qui enserrait le chalet de ses bras feuillus. La nuit avait bu le lac tout entier, n'offrant à la place de la baie vitrée qu'un miroir vaguement translucide qui montrait Constance en train de taper frénétiquement sur le clavier de son Mac, assise en tailleur sur l'un des deux sofas qui se faisaient face.

Son traitement avançait bien. Avec une aisance inattendue même. Et plus elle rédigeait, plus cela se transformait en autre chose. La forme n'était pas similaire à son travail habituel, normalement très dépouillé, car la scénariste cherchait l'efficacité, fournir le maximum d'informations en un minimum de mots. Cette fois, elle fabriquait une ambiance. Elle dépassait le cadre autorisé du traitement en improvisant des dialogues, et cela commençait à ressembler à un hybride entre scénario et… roman ? Elle avait décidé de ne rien s'interdire, tant que l'inspiration coulait, le cliquetis des touches suivait.

Elle pensait avoir trouvé l'équilibre entre la partie policière de son histoire, l'enquête sur le tueur en série qui frappait New York, et l'aspect romantique qu'elle désirait. C'était de la dentelle, il ne fallait ni trop de l'un, ni trop de l'autre, le moteur du récit devait être l'incertitude. Et surtout poser les deux questions qui intéresseraient le spectateur – ou le lecteur, Constance ne savait plus bien à ce stade : qui était le tueur, et l'histoire d'amour se terminerait-elle bien ?

Solace vint lever le bras de sa maîtresse avec sa truffe humide et son regard culpabilisateur qui lança un « Je m'ennuie, tu ne t'es pas occupée de moi aujourd'hui ».

– Tu as raison, admit-elle en refermant l'écran. Viens.

Elle tapa sur le canapé pour l'inviter à grimper mais il tourna la gueule vers la sortie du chalet.

– Vraiment ? À cette heure-là ? (Constance soupira.) Bon, allez…

Elle enfila une paire de baskets et déverrouilla la porte. Le rectangle d'obscurité au-delà lui fit aussitôt l'effet d'un courant d'air glacial en pleine journée tiède et elle serra ses coudes contre ses côtes. L'ours ne s'était plus manifesté, l'ammoniaque et les lumières avaient fait leur effet, si tant était qu'il soit revenu.

Solace déclencha les deux lampes automatiques en passant et fila d'un pas enthousiaste entre les buissons. En d'autres circonstances, Constance l'aurait suivi, elle adorait les promenades nocturnes à l'écoute de la faune cachée, mais les griffures dans le bois et son cauchemar l'avaient rendue plus timorée. Elle se contenta de déambuler sur la partie dégagée qui servait à garer les voitures, attentive aux bruits tout autour, en particulier à tout ce qui venait de derrière elle. On n'était jamais trop prudente.

Elle songea à la photo qu'elle avait délaissée pour écrire, faute de savoir quoi en penser. Quelle curieuse bande de bigots. En quoi ce cliché était-il si important pour Abner au point de le conserver avec sa bible ? Et pourquoi Granny Mo avait-elle choisi de ranger la clé parmi ses affaires ? En quoi était-elle concernée ?

Autrefois, le livre sacré avait une réelle importance dans la vie d'une personne, ça, Constance le savait et envisageait sans peine que garder son exemplaire, celui qui vous avait accompagné parfois depuis votre naissance jusqu'à votre lit de mort, puisse faire sens. Après tout, ce pays s'était bâti sur Dieu, des tribunaux à l'organe de pouvoir le plus puissant, le Président qui jurait sur la Bible pour son investiture et non sur la Constitution d'une façon plus laïque. Aller à la messe le dimanche, prier tous les soirs avant de s'endormir… Mais pourquoi cette photo ? Que représentait-elle de si précieux pour le bootlegger ? Un événement particulier ce jour-là ? Ce n'était pas une église, et Constance n'avait jamais entendu parler d'un lieu de culte troglodyte dans la région, non. Cette caverne avait tout du temple improvisé, du petit rituel entre amis, chez soi ou en tout cas dans un endroit qui leur appartenait ou connu d'eux seuls.

Est-ce qu'Abner Holloway dirigeait une sorte de secte ? Avec sa réinterprétation de la Bible ? Difficile à croire, même si cela datait

d'un siècle en arrière, il n'en avait jamais subsisté aucune trace dans le récit familial, et Constance avait du mal à envisager qu'une secte, si modeste soit-elle, puisse ne pas susciter des commérages dans les environs, elle l'aurait su.

En es-tu si sûre ? C'est une terre de paysans, de clans établis ici depuis des générations. Le poids des secrets de famille, ils connaissent, ils les respectent, davantage que les lois s'il le faut.

Oui, c'était possible après tout. Abner et sa petite confrérie de culs-bénits qui se retrouvent pour prier, on le sait, mais personne ne dit rien, ils ne font pas de mal, et puis ça ne regarde pas les autres, ici on garde son nez sur ses bottes, il y a déjà assez à faire avec ses propres problèmes. « Ne commence pas à nourrir les vaches d'en face si tu n'as pas donné à manger aux tiennes », disait Granny Mo lorsque Constance était petite. L'une de ses expressions récurrentes. Elle ne se souvenait plus exactement du contexte, mais cela devait lui tomber dessus lorsqu'elle se montrait trop impatiente et curieuse, oui, surtout curieuse et qu'elle fouillait là où elle n'avait rien à faire.

La chouette s'était tue depuis un moment, remarqua alors Constance tout en réalisant qu'elle s'était beaucoup plus éloignée du chalet qu'elle ne l'avait prévu. Elle était dans le noir, son regard habitué à la nuit, sur un chemin qu'elle connaissait.

– Solace ! appela-t-elle.

En entendant la portée de sa voix dans la nuit, elle se sentit brusquement mal à l'aise, comme si elle la dérangeait, et qu'elle venait soudain de braquer toute l'attention sur elle. Constance enfonça ses mains dans les poches de son sweat et s'empressa de se diriger vers la maison. Les lampes extérieures s'étaient éteintes, leur minuteur ne tenait que trente secondes ou peut-être une minute.

Le sous-bois s'agita dans son dos.

C'est Solace qui m'a entendue.

Il fonçait vers elle.

Un peu vite.

Vraiment très *vite.*

Les buissons qui s'entrechoquaient l'alarmèrent. Beaucoup de masse déplacée pour un chien.

Elle osa jeter un coup d'œil en arrière et vit la frondaison à dix mètres qui se tordait sur le passage de… *Quelque chose de gros*, estima-t-elle. Et qui venait droit sur elle.

Ce fut instinctif. Constance réagit avec ses tripes et se mit à accélérer, puis à courir, aussi vite qu'elle le put, tandis que le galop la pourchassait.

Elle parvint à sa voiture, et pendant une seconde envisagea de se jeter à l'intérieur parce qu'elle n'était pas certaine d'atteindre le chalet avec ce qui la traquait, quoi que ce soit, c'était plus rapide qu'elle, Constance pouvait le sentir, et ça se rapprochait, mais elle réalisa aussi qu'elle n'avait pas les clés.

N'ayant plus le choix, elle pressa sur ses talons, poussa sur ses cuisses, et les lampes de la marquise se déclenchèrent, mais le cœur de Constance se contracta en avisant la porte fermée. Elle n'allait pas pouvoir se réfugier chez elle, le temps de tirer sur la poignée, de… Non, elle n'allait pas pouvoir…

La chose derrière elle courait sur la terre battue à présent, elle l'entendait distinctement, et lorsque Constance s'écrasa contre le montant griffé de partout, Solace dérapa à ses pieds, et lui rentra dans les genoux au point de la faire tomber sur le paillasson. Le chien haletait, confus et en même temps ravi de ce jeu avec sa maîtresse.

– Putain, Sol… Je te déteste. Tu m'as fait une de ces peurs…

Qu'est-ce qu'elle se racontait déjà, à propos de la nuit ? Qu'elle altère notre perception et nous fait voir tout en pire ?

Le golden coupa sa respiration d'un coup et tourna la tête vers la forêt, les oreilles en arrière.

– Quoi ? Non, là c'est pas cool, Sol. Qu'est-ce qu'il y a ?

Les babines de l'animal se soulevèrent, il était sur le point de grogner.

Ce fut le signal pour Constance, qui se releva d'un bond et ouvrit la porte.

– Sol, entre, allez-allez, on ne reste pas dehors.

Elle dut presque le pousser pour l'obliger à obéir, et ne fut que partiellement rassurée lorsqu'elle eut refermé et tiré le verrou. Elle souffla longuement, le dos appuyé au chambranle.

Puis elle pivota pour observer le perron par la fenêtre latérale. Il n'y avait rien. Les lumières se coupèrent d'elles-mêmes et Constance resta à guetter le temps que ses pupilles s'accoutument à l'obscurité. Toujours rien.

Solace attendait à ses pieds, attentif.

– Bon. C'était peut-être un renard, non ?

Constance retourna dans le salon et relança le feu dans la cheminée. Bientôt la chaleur et le crépitement des flammes la rassurèrent. Elle s'était fait un bon coup de flip. *Non, je ne suis pas nerveuse…*

Il était encore trop tôt pour aller se coucher, et de toute façon elle n'était pas assez fatiguée pour oser confronter ses pensées au verdict de l'oreiller qui la ferait mouliner vers le pire, bien sûr. L'oreiller était la berceuse de la cruauté. Toujours là pour vous chantonner les ritournelles de vos doutes, de vos manquements.

Elle n'avait pas non plus envie de retourner écrire, elle avait eu sa dose pour la journée et se sentait sèche en matière d'inspiration.

Alors elle s'assit à la longue table où les affaires d'Abner Holloway étaient restées, et elle souleva la photo des sept compagnons en toge brune. Elle les avait détaillés à la loupe pour tenter de percevoir des informations afin de s'en représenter un portrait, mais n'avait rien noté de concluant. Abner au centre, et sa femme tout à droite – comment s'appelait-elle déjà ? Constance ne l'avait jamais connue. *Hazel. Abner et Hazel Holloway.* De vrais noms de péquenauds des Finger Lakes au début du XXe siècle. *Un prénom de sorcière, oui !*

Pour les autres, Constance n'avait aucune idée, elle ne les connaissait pas.

Elle songea qu'elle avait décortiqué les visages à la loupe, mais pas le reste de la photo, et s'empara de l'instrument pour passer chaque recoin à l'inspection. Elle savait déjà que le puits était insondable, pas éclairé, mais pour le reste…

Elle le trouva presque immédiatement, tout petit à l'arrière-plan, entre les jambes des protagonistes. Le crâne.

Constance ouvrit la boîte en fer et l'attrapa pour le poser devant elle sur la table, puis le compara avec celui du papier sépia. Il n'y avait aucun doute possible, c'était le même. Le bout d'os zygomatique manquait également. *De mieux en mieux.*

Qu'est-ce qu'ils foutaient dans une grotte, en toge, avec un crâne et des bougies ?… Constance inclina la tête, intriguée par la consistance de l'ombre au sol, entre les sept individus et le crâne justement. Elle avait pris cette large tache pour une zone d'obscurité mais sous l'agrandissement de la loupe, elle n'était plus aussi catégorique. Non, c'était légèrement plus épais, comme en relief sur la pierre. Un dépôt. Et elle nota quelques vagues reflets capturés par l'objectif.

Du liquide. On avait renversé de l'eau ou… *Pas de l'eau, non, c'est de l'huile ou…*

Constance n'osait pas prononcer le mot qui affleurait à ses lèvres.

Du sang.

Qu'est-ce qu'ils fabriquaient tous ensemble ? Le cérémonial et ses artefacts commençaient à envoyer Constance sur une autre éventualité. *Non, c'est…*

Les pièces du puzzle s'emboîtaient petit à petit dans son esprit créatif. Tout ce qu'elle avait extrait de la boîte d'Abner prenait un sens tout différent à présent.

Restait la bible. Là, ça ne collait pas avec…

Constance s'en empara d'un geste vif, presque inquiétant, et la compulsa rapidement, faisant tourner les pages pour y chercher des indices qui iraient dans la direction qu'elle subodorait.

Elle les trouva assez rapidement. C'était subtil, mais bien présent dès lors qu'on savait lire entre les lignes.

– Oh merde, s'émut-elle, accablée.

Abner et Hazel Holloway ainsi que leurs compagnons n'étaient pas des grenouilles de bénitier comme elle l'avait d'abord conclu.

Ils en étaient les serpents.

31.

May s'était éveillée de la plus belle manière. Par un message de Jack : « Ce soir ? »
Ce n'était pas tant la perspective de le revoir – encore que cela lui donnait envie de sourire comme une adolescente – que le fait que ce soit lui qui était revenu vers elle, lui qui avait dégainé le premier. C'était un symbole qui plaisait à la jeune femme, ne pas être celle qui court après. Donc il avait envie de la revoir. Donc il l'aimait bien. Donc elle pouvait se rassurer, et enfin faire taire ses doutes sur sa capacité de séduction. *De rétention alors, maintenant ?* Le garder. Ils n'en étaient pas là. Pas du tout, se répéta-t-elle.

Avant de se jeter dans les bras de Jack, elle avait une journée de boulot devant elle. Elle avala son café en échangeant des SMS avec le chef sexy, puis fila à travers Manhattan, plein ouest, pour rallier son bureau.

Alexander était assis derrière le sien et May en éprouva un malaise immédiat. Ils n'allaient pas pouvoir continuer ainsi éternellement. Mais changer encore de partenaire, alors qu'elle avait été écartée du précédent pour avoir couché avec ? Déjà qu'elle passait pour la fliquette incapable de contenir ses hormones, si elle y ajoutait une dimension asociale ou une inaptitude à travailler en équipe, autant tirer un trait sur sa carrière au sein du NYPD dès maintenant. Elle les détestait tous, ce matin.

Gallineo et One Plaza n'avaient pas renoncé à ses services lorsque l'occasion s'était présentée. Tout n'était pas encore perdu.

Elle salua Alexander d'un signe de la main auquel il ne répondit pas. *Sympa.*

Compte tenu de l'ambiance, et comme elle ne voulait pas qu'il

l'empêche d'avancer, May décida d'aller travailler à l'extérieur. Elle passa faire un point rapide sur les dossiers en cours avec le capitaine Hillroy, plus pour montrer qu'elle était présente, et parce qu'au fond elle espérait qu'il lui demande comment ça se passait avec Rouquemoute, ce qu'il ne fit pas, puis elle fila sur Bleecker Street occuper le box d'un café pour extraire de son sac à dos le gros dossier cartonné que le Dr Lerner lui avait donné.

Les rapports d'autopsie des neuf victimes de GML.

May savait qu'elle outrepassait ses fonctions. Lamar Gallineo l'avait désignée auxiliaire pour des tâches subalternes qu'il lui fixerait en personne, lorsque nécessaire, mais n'attendait pas d'elle une dévotion à temps complet. Et certainement pas de cette manière. Mais c'était plus fort qu'elle. La vision de Rita Safron, jambes écartées, éventrée, figée dans la violence de sa mort la hantait. Un cliché de flic, se reprochait May, cependant, elle le ressentait ainsi et concluait, généralement le soir sur l'oreiller, à l'heure de vérité, lorsqu'on ne peut plus se mentir – celle ou celui qui ose se mentir encore au moment de confier sa torpeur à son inconscient est suicidaire –, que si ces clichés existaient, c'était parce qu'ils représentaient la majorité, donc une réalité.

Elle classa les pochettes dans l'ordre chronologique des victimes, de la première à Rita, puis se plongea dans la lecture.

Rien moins que plaisant, des données factuelles, des rapports méthodiques et techniques, et surtout les détails sordides ainsi que les photographies scannées et incorporées directement dans les pages, qui ne laissaient aucun répit. Du sang, de la chair disloquée, des peaux fendues, des carcasses ouvertes, une abomination exposée en gros plan, en très gros plan parfois.

Jusqu'à présent, May s'était représenté GML comme un homme dont l'existence tout entière tournait autour de ses fantasmes dépravés et de ses crimes. Elle le voyait chauve et entièrement glabre. Il se rasait intégralement. Il n'avait pas le choix, pour ne pas laisser de poils derrière lui lors de ses crimes, c'était l'unique option. S'il s'y prenait bien, il n'avait aucune raison de se blesser, donc pas d'ADN. Il utilisait un préservatif pour les violer, par conséquent n'abandonnait pas de liquide séminal non plus. Restait les cheveux et les poils, facteurs incontrôlables sur une scène de meurtre, et si on n'en avait jamais retrouvé, c'était qu'il n'en avait pas. Lors d'un ou deux

assassinats, qu'il ait eu de la chance passait encore, mais à neuf reprises ? Non, c'était calculé de sa part.

C'est pourquoi May manqua de renverser son mug de café lorsqu'elle lut, dès la seconde victime, que des poils qui n'étaient pas ceux de la fille avaient été prélevés sur son corps et placés sous scellés pour analyses.

Il en était de même pour les quatrième, cinquième, septième et huitième victimes.

Ces enfoirés ont son ADN !

Et c'était sans compter les rapports des unités de scène de crime, les CSU, auxquelles May n'avait pas accès, qui avaient pu récupérer d'autres traces physiques sur place à chaque fois. La task force avait décidé de ne pas communiquer sur ce point décisif. Même à elle. Lamar Gallineo ne lui faisait pas totalement confiance. *En même temps, pourquoi me l'aurait-il dit ? Je ne peux rien en faire, et ça risquait de fuiter si j'ouvre ma gueule…*

– Petits malins, dit-elle entre ses lèvres.

De toute évidence, GML n'était pas fiché dans le CODIS, le système d'indexation de l'ADN utilisé par les forces de l'ordre aux États-Unis. Ce qui surprit May. Les tueurs en série devenaient rarement des meurtriers du jour au lendemain, il y avait une escalade progressive. Il fallait adapter le cerveau à la transgression, prendre confiance, pour oser franchir l'interdit ultime. La plupart démarraient leur parcours de délinquant par des vols, des attentats à la pudeur, des faits de violence ou de torture sur des animaux. Cela pouvait passer par des cambriolages, rarement motivés par le butin lui-même, le comprenaient-ils eux-mêmes plus tard, plutôt par la sensation de *pénétrer* chez les autres, de violer leur intimité, et ils repartaient généralement avec des objets personnels plus que de valeur, voire avec des sous-vêtements s'ils en trouvaient. Le viol était une marche supplémentaire avant l'aboutissement de leur fantasme final. Le pouvoir de vie et de mort. Jouer à Dieu. *Posséder* l'autre jusqu'à le tuer.

Si GML n'était pas dans le CODIS, c'était qu'il ne s'était jamais fait prendre depuis son adolescence, surprenant, ou qu'il était passé de tout à rien, encore plus étonnant.

Dans tous les cas, cela dénotait une capacité d'adaptation forte.

Il est intelligent. Brillant même. Il connaît les codes sociaux, il en use

très bien, j'en suis convaincue. C'est davantage un Ted Bundy qu'un Ed Gein.

Était-il à ce point capable de jouer double jeu, de s'intégrer ? Était-il marié ? Tout à fait plausible sur le fond, dans la forme cela lui semblait plus compliqué. GML avait besoin de temps pour sélectionner son quartier de chasse puisqu'il en changeait à chaque fois. Puis pour trouver une proie, la surveiller. Difficile de concilier cette exigence avec une vie de famille.

Sauf s'il le fait sur son temps de travail. Mais quel genre de boulot permettait cette flexibilité sans se faire virer au bout de quelques mois ?

May porta son mug à sa bouche mais il était vide.

Elle n'avait rien tiré de plus des documents fournis par Lerner.

Il était temps de retourner au commissariat, de s'occuper de ses affaires à elle avant que Rouquemoute ne lui tombe dessus et ne s'en serve comme d'un prétexte pour la blâmer, laissant entendre qu'elle était obsédée par GML et ne faisait plus que ça alors que ce n'était pas son rôle. Et il aurait raison.

May devait bien s'avouer qu'elle n'avait servi à rien. Tout ce qu'elle avait exploré ne débouchait que sur du vide. *Tu ne sais pas, le parc de St. Luke était une vraie découverte, il se peut qu'on retrouve son ADN sur place.* Et ensuite ? Puisque la task force l'avait déjà depuis le début ou presque ! Au mieux cela confirmerait que May avait vu juste sur l'emplacement sélectionné pour surveiller Rita Safron, sans que ça les avance concrètement. Ni son enquête de voisinage, ni le temps consacré aux sans-abri n'avaient abouti sur quoi que ce soit.

L'emplacement dans le parc ne suffisait pas, au fond d'elle May le savait. GML se fabriquait une routine, parce qu'elle le rassurait mais surtout parce qu'elle lui permettait de la répéter, de la déplacer, pour chaque proie, un mode opératoire efficace qui avait fait ses preuves, ce n'était pas anecdotique, au contraire, c'était précieux, c'était même peut-être une partie de son fantasme. L'identifier, c'était comprendre qui était GML.

May avait déjà tout exploré. Et si la task force n'avait pas mis le doigt dessus non plus, c'est qu'il s'agissait d'un élément invisible. *Donc que nous n'avons jamais pu remarquer…* De quoi parlait-elle au juste ? Elle-même n'était pas sûre de comprendre. *Qu'est-ce qui peut être récurrent pour GML mais invisible lorsqu'on arrive ?*

Un événement éphémère. May l'avait envisagé, un vendeur ambulant, mais personne dans le quartier ne s'en souvenait, donc ça n'avait pas existé. Quoi d'autre ? Une fête itinérante ? Un spectacle, un concert ?… Une exposition, ou un point de vente mobile ? Gallineo avait déjà dû vérifier tout cela depuis le temps. De même qu'ils devaient éplucher les milliers de livraisons effectuées dans le quartier la semaine précédant le meurtre, et ce pour chaque victime, dans l'espoir d'y déceler une concordance. Des semaines à éplucher des listings interminables…

L'enquête se terminerait ainsi, May le devinait. Il n'y aurait pas de retournement de situation final, de révélation soudaine comme dans les films. Un jour, GML commettrait une erreur, et ils lui tomberaient dessus. Ou son nom finirait par émerger d'une procédure comprenant des dizaines de milliers de pages, le même livreur de fleurs dans trois affaires, et qui aurait demandé cinq ou six ans pour être localisé dans l'immensité des données à traiter. Alors pourquoi s'acharnait-elle ?

Au fond d'elle, May rêvait de faire la différence. C'était une question d'ego. Se prouver qu'elle en avait l'étoffe. Et prendre sa revanche sur les autres. Les Gerry Alexander et compagnie. Elle n'était pas seulement une fliquette qui tombe amoureuse de son partenaire et s'embrouille avec le suivant, non.

Pour l'instant, c'est exactement ce que tu es. Jusqu'à preuve du contraire.

May se prit les tempes entre les paumes, à court d'idées.

Elle capitula. Frustrée.

Abattue, elle retourna à son bureau pour l'après-midi, le reste de ses affaires en cours n'avait pas beaucoup avancé en son absence… Puis elle décréta que c'était assez à 18 heures, pour prendre la direction des Chelsea Piers, un peu plus au nord dans Manhattan, pour y rejoindre Jack et cette perspective la mit en joie en quelques minutes de marche.

C'était sa proposition à lui, les Chelsea Piers, et elle ne savait pas ce qui l'attendait sinon peut-être un tour en bateau puisque c'était un petit port. Si c'était le cas, il se donnait les moyens de la séduire, après le pique-nique et le rooftop, il commençait à placer la barre un peu haut pour elle si elle devait lui rendre la pareille. May était loin d'avoir cette créativité, ni les moyens ou les connaissances pour, et si elle était flattée qu'on se donne autant de peine pour elle, cela lui

mettait une certaine pression.

Arrête de tout décortiquer et profite ! Et puis ça se trouve il va juste t'emmener manger un falafel à la sauvette sur la promenade au bord du fleuve, relax !

Mais Jack l'attendait sur une des jetées, à bord d'un yacht de presque dix mètres de long. Il lui fit retirer ses chaussures et lui prit la main pour l'accompagner à bord.

– Chef et marin en plus ? commenta May, un peu intimidée.

– Pour le coup, je n'ai pas de mérite, je suis un gamin de Montauk, Long Island, j'ai grandi avec la mer.

– C'est ton bateau ?

– Non, celui d'un de mes clients. Je pratique des échanges intéressés. Notre soirée va me coûter de lui préparer son dîner avec ses amis samedi soir, mais je trouve que je m'en sors le mieux.

Il lui adressa un clin d'œil, puis largua les amarres et mit le cap au sud, longeant Manhattan. Jack parla peu, préférant interroger May sur son enfance à elle, l'écoutant et se concentrant sur le pilotage, puis ils atteignirent le bout de la presqu'île et il poursuivit en direction de la statue de la Liberté, qu'ils saluèrent avant d'aller s'isoler sur un bord de la baie, côté New Jersey, proche du vaste parc Liberty State, avec vue sur Brooklyn au loin, et la skyline de New York. Jack y jeta l'ancre.

– On a le droit de stationner ici, ou je dois préparer mon badge de flic ?

Jack eut son sourire qui faisait fondre May.

– Pas la peine, ici nous serons tranquilles.

Il sortit sa glacière magique et disposa sur le coin arrière de quoi profiter d'un dîner romantique végétarien, et May rit lorsqu'il exhiba même deux bougies électriques pour garantir l'ambiance. Bercée par le ressac régulier, la jeune femme décida qu'elle avait le droit – *non, le devoir* – de s'abandonner à ses bras pour la soirée. Elle goûtait la chance qu'elle avait, et craignait que tout cela s'arrête brusquement, alors elle se convainquit de ne plus penser à demain, juste à l'instant présent.

La nuit les enveloppa dans ses draps de velours, une douceur sombre, ne laissant que les lumières de signalisation du petit yacht, et les deux fausses bougies pour tout témoins de leurs caresses. Ce soir-là, May se colla à Jack comme si sa vie en dépendait, et elle aurait

voulu qu'il entre sous sa peau et qu'il y reste jusqu'à l'aube. Jusqu'à ce que leurs deux cœurs battent à l'unisson.

Au loin, une bouée surmontée d'une cloche égrenait ses tintements dans le noir.

32.

Le bleu du ciel la rassurait, le soleil éblouissant repoussait les idées noires, les prédateurs, et révélait les choses comme elles sont vraiment et non comme on se les figure dans le pire de notre imagination.

Compte tenu de l'état de stress dans lequel elle avait été plongée la veille, lors de la course dans la forêt avec Solace, Constance avait attendu qu'il fasse jour pour poursuivre son investigation sur les serpents de la famille.

Elle qui s'était répété que découvrir un vieux secret sur ce qu'avait pu commettre son arrière-grand-père ne l'affecterait pas, au pire la décevrait, au mieux l'intriguerait, elle en était pour ses frais. Oui, elle se sentait… *choquée*.

Envisager qu'Abner Holloway avait pu tuer, pour un bootlegger qu'elle n'avait pas connu elle-même, était à la fois moche, assez sordide, mais relevait de la légende, il y avait presque un certain panache faussement honteux à le raconter lors d'un dîner entre amis – et le fait que Constance n'ait plus assisté à ce genre de réunions chaleureuses depuis la mort de Lenny et de Tom n'entrait pas en considération dans sa réflexion à cet instant. En revanche, qu'il ait pu appartenir à une secte le rendait glauque et uniquement glauque.

Alors qu'il soit le chef de file d'un groupe de…

Constance avait du mal à prononcer le mot, même mentalement.

Elle avait disposé toutes les affaires de la boîte de son arrière-grand-père devant elle sur la table du salon. Ses doigts se posèrent sur la bible et elle retrouva sans peine les extraits soulignés à l'encre ternie par les décennies. L'un des premiers se trouvait dans la Genèse 3 : 4-5 :

> « Alors le serpent dit à la femme : vous ne mourrez point ; mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et que vous serez comme des dieux… »

Le fameux passage où Ève est tentée de mordre le fruit défendu et qui provoquera le bannissement de l'humanité du Paradis. En dessous, d'une écriture minuscule et presque enfantine quelqu'un commentait : « Dans sa volonté de pouvoir tyrannique, Dieu voulait maintenir l'humanité au rang d'esclaves serviles. Le serpent voulait l'émancipation des hommes. Leur offrir la connaissance pour qu'ils obtiennent le libre arbitre. »

Puis, quelques pages après, le trait irrégulier mettait en valeur Isaïe 14 : 12-15 :

> « Te voilà tombé du ciel, Astre brillant, fils de l'aurore ! Tu es abattu à terre, Toi, le vainqueur des nations ! Tu disais en ton cœur : Je monterai au ciel, J'élèverai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu… »

Le soulignage reprenait quelques mots plus loin, sur :

> « Je serai semblable au Très-Haut. Mais tu as été précipité dans le séjour des morts, Dans les profondeurs de la fosse. »

Cette fois l'annotation manuscrite disait : « Et lorsqu'un des anges de Dieu décide de le contredire, d'exiger l'égalité, de ne plus obéir aveuglément, Dieu le punit aussitôt, et le condamne fermement. Pas de dialogue. Répression immédiate et violente. »

Constance tournait les pages et s'arrêtait au hasard sur les mises en évidence et les remarques qui suivaient. Cela tournait autour du même sujet à chaque fois. Elle lut, dans Job 1 : 8 :

> « L'Éternel dit à Satan : "As-tu remarqué mon serviteur Job ? Il n'y a personne comme lui sur Terre ; c'est un homme intègre et droit, craignant Dieu, et se détournant du mal." »

Commenté ainsi : « Dieu dresse le portrait de l'homme parfait : qui a peur de lui. Et qu'est le mal sinon ce qui contrarie Dieu lui-même et son autorité ? Le mal dans la Bible n'est pas une notion maléfique, morale et mauvaise intrinsèquement, l'homme qui fait le mal c'est uniquement celui qui n'obéit pas aux ordres iniques de Dieu ! Le mal, c'est la désobéissance, la non-soumission. »

Dans les marges, on avait dessiné, à l'encre rouge cette fois, les mêmes symboles cabalistiques que ceux à l'intérieur du crâne humain, des arabesques étranges, des glyphes inconnus et des lignes qui s'entrecroisaient ou semblaient se courir après. Il y en avait régulièrement. Si on n'y prêtait pas attention, l'encre s'étant affadie avec les années, on pouvait croire à une forme d'enluminure, ce que Constance avait pensé la première fois qu'elle l'avait ouverte.

Au milieu de cette relecture de la Bible, sur les pages où l'impression laissait des blancs, l'auteur des remarques ajoutait ses constatations. Constance en lut une au hasard : « Lucifer, le nom donné au diable vient de deux racines latines, *lux*, pour "la lumière" et *fer* pour "porter". Lucifer signifie "le porteur de lumière". Celui qui éclaire les hommes ! Qui les sort de l'obscurantisme dans lequel voulait les maintenir Dieu en leur interdisant de goûter à la connaissance. La Bible elle-même lui reconnaît ce rôle ! » Elle tourna plus vite les pages et s'arrêta sur la synthèse suivante : « Jésus et Lucifer sont confondus à plusieurs reprises dans la Bible, ils sont appelés Étoiles du Matin tous les deux, et dans la deuxième épître de saint Pierre, dans sa version latine, Jésus est même appelé Lucifer. Parce que la notion de mal n'est en réalité pas claire. La volonté de désobéissance est grande. Dans le cœur de tous, même dans celui du Fils de Dieu, existe une envie, une revendication à l'opposition. C'est un devoir que de se hisser contre ce pouvoir despotique que représente Dieu. Il est le créateur, mais un maître orgueilleux qui n'a jamais voulu que les hommes deviennent libres dans leur pensée, il les a fabriqués "à son image" mais sans la connaissance, donc une image tronquée, destinée à le servir et à l'amuser, certainement pas à être autonomes. À partir du jour où son ange Satan – celui qui a osé lui dire non, et que Dieu a désigné comme le Mal plutôt que de l'envisager comme une forme d'équilibre, d'opposition saine – a partagé le secret honteux de son créateur avec les hommes en les incitant à gagner leur autonomie en accédant à la connaissance, Dieu

les a punis, chassés de son paradis, et il est de notre devoir, si nous souhaitons honorer notre mère à tous, Ève, de poursuivre son œuvre, d'apprendre, de nous éveiller et, surtout, de ne pas nous soumettre au Tyran, car désormais nous ne sommes plus ses jouets sans volonté propre ; renions-le comme il nous a reniés. »

Constance s'arrêta sur ces mots, rédigés en lettres majuscules : « Gloire à Ève, notre mère fustigée pour nous avoir ouvert la voie ! Gloire à celui qui nous a guidés, qui s'est opposé à l'arbitraire et à la tyrannie ! Gloire à Satan ! »

Elle n'en revenait pas. Abner et Hazel Holloway, ses ancêtres, parents de sa grand-mère bien-aimée, étaient des satanistes.

C'était presque risible. Comment des adultes intelligents pouvaient-ils tomber là-dedans ? Se réclamer du… du diable. Du Mal ! C'était une ficelle de cinéma, ok, avec la suspension d'incrédulité, le prétexte pouvait passer, mais dans la vraie vie, y avait-il réellement eu des personnes pour se réunir et prier Lucifer ?

– La preuve que oui, dit Constance tout haut, tapotant de l'index la photographie.

Soudain, son œil s'arrêta sur la liasse de factures à moitié effacées et elle s'en empara pour les décortiquer. Il s'agissait d'une coopérative agricole dans la région d'Ithaca qui s'engageait à fournir des porcs d'un minimum de cent quatre-vingts kilos, mais ce qui surprit Constance, c'était la quantité. Chaque facture concernait une période d'un an, et chaque livraison ne contenait que… un seul animal. Un par mois.

Elle reprit la loupe et la photo pour examiner la tache sombre au sol, derrière les jambes des sept protagonistes. Oui, cela ressemblait bien à du sang. Une grande quantité. Très grande.

– Vous êtes des malades.

Un porc par mois. Un sacrifice pour les pleines lunes ?

Il y avait en tout onze factures. Onze années de dévotion diabolique.

À l'évocation de ce terme, Constance se souvint d'un autre passage de note, à la fin du livre, qu'elle retrouva immédiatement : « Diable signifie "celui qui désunit". Ce n'est pas le monstre, c'est celui qui brise l'ordre, qui calomnie (Dieu pour son inflexibilité). Les traits purement négatifs (avec le sens maléfique moderne) de Satan n'apparaissent qu'au Moyen Âge, lorsque l'Église veut asseoir son

autorité, avec les seigneurs. Pour faire peur, pour soumettre la population. John Milton par la suite a rassemblé plusieurs personnages de la Bible pour en faire un unique, Satan, qui s'est implanté dans notre imaginaire collectif. Mais, dans la Bible, ce sont souvent plusieurs individus différents qui se sont successivement confrontés à Dieu et ont systématiquement été punis pour leur affront. Ce n'est pas juste l'opposition de deux êtres, non, c'est le pouvoir autocratique de Dieu lui-même qui a sans cesse été remis en question, et réprimé par la haine et l'opprobre. On ne touche pas au souverain sacré. Ah ah ! Mais si on lit entre les lignes, nous comprenons que Dieu n'a jamais fait l'unanimité, il l'a imposée par la force contre tous ses dissidents. »

Leur pensée était structurée, étayée, ça, Constance ne pouvait le nier. Elle reposait sur la Bible et une réinterprétation de ce qu'elle affirmait. Dans un pays où ce petit bouquin faisait se réunir les gens dans des églises, jurer dessus pour rendre la justice ou pour gouverner, envisager qu'une poignée de personnes en fassent autant mais selon une vision bien personnelle du texte n'était au final pas si déconcertant. Combien de courants chrétiens existait-il ? Des catholiques aux protestants ou aux orthodoxes, des luthériens aux calvinistes, en passant par les témoins de Jéhovah ou les mormons, tous s'opposaient dans leur lecture du même livre. Alors une vision de plus n'était pas impossible. Logique même.

Mais autour du diable, tout de même, avec toute l'imagerie connotée qu'on lui associait, là, Constance avait plus de mal à l'accepter, puisque ça concernait son propre sang. D'ailleurs, elle était étonnée par le niveau de langage et la subtilité sous-jacente des annotations manuscrites. Pour un bûcheron propulsé bootlegger, Abner avait une pensée plutôt bien développée. Peut-être pas dans le bon sens, mais il savait lire entre les lignes d'un texte pour lui redonner une interprétation cohérente. *Il n'est pas devenu riche tout en conservant son trafic sans se faire prendre pendant plusieurs années en étant l'idiot du village.* Son succès était la preuve d'une forme d'intelligence. Abner Holloway n'avait probablement pas une grande culture hormis son savoir-faire paysan, son existence tournait autour de la nature, de l'alcool et de la Bible, ce qui avait été la sainte trinité de bien des Américains pendant plusieurs siècles après tout. La violence remplaçant l'alcool chez certains. *Et peut-être qu'Abner n'en*

était pas dénué, de violence, n'efface pas cette hypothèse.

Constance s'enfouit les mains dans les cheveux, désemparée.

Bon, et maintenant ? Que faisait-elle de tout ça ? Pas grand-chose. Rien de concret qui la concernait, aucun changement dans son désespoir, ni d'épiphanie salvatrice. Abner n'avait pas réglé ses problèmes. *Pas plus que Satan*, ajouta-t-elle avec une pointe de cynisme.

Elle avisa tout ce qui était étalé sur la table. Il y avait encore des documents qu'elle n'avait pas consultés, l'acte de propriété et les reconnaissances de dette, mais elle devinait là encore de la paperasse moins captivante, et il semblait qu'elle avait fait le tour de la question de toute façon. Ça ne l'intéressait plus.

Constance se leva et réveilla Solace d'un claquement de doigts.

– Allez, dehors, va donc te dégourdir les pattes.

Elle allait en faire autant, dans l'eau du lac, en espérant en ressortir avec l'esprit lucide, éclairé, mais sa baignade n'eut aucune vertu merveilleuse. Lorsqu'elle appela son chien, devant le chalet, Solace ne se montra pas. *Encore en train de fouiller un trou celui-là, il va rentrer dégoûtant. Pourvu que ça ne soit pas à nouveau une charogne !*

Constance abandonna après cinq minutes, et laissa la porte ouverte, en plein après-midi, elle ne craignait pas grand-chose, et elle alluma son ordinateur pour écrire un peu.

Les mots et les lignes l'avalèrent, et Constance ne se rendit pas compte que le temps avait passé sinon que la luminosité avait diminué. Il était bientôt l'heure du dîner et ce fichu cabot n'était toujours pas rentré.

Elle commença à s'inquiéter lorsque le soleil s'effaça derrière la forêt sur le flanc ouest du lac, et passa plusieurs minutes dehors à l'appeler. Il pouvait vadrouiller toute une journée, mais il rentrait toujours le soir, à l'heure de sa gamelle. Constance hésita à aller chercher son téléphone au fond de sa valise, elle l'avait emporté au cas où, mais il était resté éteint depuis son arrivée. Elle refusait de laisser le monde extérieur l'envahir, c'était *son* moment, *son* espace, et elle considérait que rien de positif ne pourrait venir de son portable. De toute façon, qui pourrait-elle bien appeler ? Ezra n'avait pas de téléphone, et les gardes forestiers ne se déplaceraient pas pour un chien errant à cette heure.

– Sol ! cria-t-elle une dernière fois. Fichu clébard…

Elle détestait lorsqu'il la stressait de cette manière. Une fois il s'était carapaté en plein Brooklyn, elle avait commis l'imprudence de le laisser en liberté avec elle dans Prospect Park et il s'était fait la malle alors qu'elle discutait avec une fille qui la complimentait sur sa coiffure (elle venait de s'essayer aux mini-tresses, ce qui n'était en réalité plus de son âge, s'était-elle dit trois jours plus tard), et Solace avait détalé plus sûrement qu'un détenu qui voit une ouverture. Heureusement, il avait été retrouvé en train de tourner autour d'une femelle labrador en chaleur avec beaucoup d'insistance, et sa médaille autour du cou avec le numéro de Constance avait réglé le problème. *C'est pas une chienne en rut qui va l'attirer, par ici.*

Constance regagna le chalet lorsqu'elle n'y vit plus grand-chose à cause de l'obscurité, elle chercha à se rassurer, se disant qu'il allait revenir la queue entre les pattes, ou au contraire fier comme un paon, l'air de ne pas comprendre tout ce stress humain qui le dépassait, mais au bout d'une heure, lorsque la chouette rayée se mit à chanter, la scénariste battait de la jambe, nerveuse, incapable de se rassurer. Elle ne pouvait pas laisser la porte ouverte de nuit, pas avec un ours agressif dans le secteur. Alors quoi ? Et si l'ours tombait sur Solace justement ?

– Tu fais chier ! s'énerva-t-elle en attrapant la lampe torche dans le tiroir de la cuisine. Tu fais vraiment chier !

Elle s'arma de courage et ressortit devant la maison. Elle appela plusieurs fois encore, s'habituant à rompre l'harmonie de la nuit avec ses cris, et, n'ayant pas de réponse, se décida à allumer sa lampe et à avancer vers le chemin. Il partait toujours dans cette direction, une créature d'habitudes, toujours les mêmes balades, le même pipi au même endroit, le même reniflage du même buisson… *Pire qu'un mec !*

– Solace ! Sol !

En s'enfonçant dans le sous-bois, Constance commença à capturer « les draps de la nuit » dans sa lumière. Granny Mo les appelait ainsi, les filets de brume, généralement tôt le matin, qui se suspendaient entre les branches, et tissaient une toile molle et silencieuse. Constance n'aimait pas l'idée de toile, comme dans « toile d'araignée », car celles qui s'étiraient devant elle étaient interminables, et dans un récit horrifique elles pouvaient dissimuler des monstres à huit pattes de la taille d'un ours au moins. L'imagination de la scénariste s'emballa immédiatement – il suffisait

de lui dire un mot effrayant dans les mauvaises circonstances, et elle s'embrasait mieux qu'une allumette jetée au milieu d'une flaque d'essence. Elle se demanda si elle était réellement seule. Après tout, les insectes nocturnes s'étaient tus depuis qu'elle était sur le chemin, et même la chouette avait disparu. Que cachaient ces nappes laiteuses juste devant elle ? Une grosse araignée dodue, avec un abdomen massif, mou et garni de longs poils ? Ses interminables pattes repliées, prête à bondir, ses yeux plus enténébrés que le regard d'un requin blanc au moment d'attaquer, les chélicères dressées pour mordre et injecter leur venin aussitôt que sa proie serait capturée… Et la proie, c'était elle, Constance…

Arrête tout de suite ces conneries !

Ce qu'elle pouvait être bête, à partir dans le moindre délire parfois ! Elle marchait lentement, attentive aux rares sons, dans l'espoir de détecter ce gros balourd de Solace en train de renifler une souche ou de chasser un furet sous un paquet de ronces.

Le faisceau de la lampe dévoilait les immenses pins et les épinettes qui l'encerclaient, et tout le sous-bois dense de fougères et d'arbustes. La brume, elle, ne se laissait pas sonder, elle réfléchissait toute tentative, et plus Constance fouillait la nuit, plus il lui semblait que les vapeurs blanches se multipliaient. À ce rythme, si elle quittait le chemin, elle aurait tôt fait de se perdre dans cette poisse et alors là, pour revenir se mettre à l'abri, au chaud…

– Solace ! Viens, mon chien, viens ! Au pied !

Rien. Pas même un rapace qui s'envole, dérangé par le cri humain, et ce fut ce qui interpella Constance. Pourquoi la forêt lui paraissait-elle si… déserte ? Qu'est-ce qui pouvait bien effrayer à ce point la faune pour qu'elle se planque ou fuie son territoire ? Ce n'était pas sa seule présence, un être humain ne devenait une menace qu'en approchant trop près. Là, elle avait la sensation d'être littéralement seule au monde.

Ou bien ils savent, ou sentent, quelque chose que j'ignore.

Constance s'époumona encore, tintant ses appels d'une once de colère, que son chien se rende compte qu'il avait intérêt à rappliquer sans tarder. En vain.

Pas rassurée et résignée, Constance décida d'opérer un demi-tour avant de vraiment se paumer. Elle arrosait les alentours de son pinceau de lumière, faisait craquer les brindilles sous ses pas, et

s'efforça de naviguer entre les poches de brume, son instinct lui dictant de ne pas y pénétrer. Elle risquait de s'empêtrer dans des orties ou de se tordre une cheville dans un terrier. Dans les résidus de son cortex reptilien, il y avait un murmure qui lui répétait de ne pas approcher de la brume. Ce n'était pas pour elle. Dangereux. Il pouvait s'y rencontrer bien plus que des plantes urticantes ou des trous. Des choses qui n'attendaient que de pouvoir tendre leurs membres pour la saisir et l'entraîner avec elles dans la poisse…

C'est plus fort que moi, hein ? Toujours imaginer le pire… Était-ce une prédisposition nécessaire à son métier ? Pratique pour écrire, moins pour gambader dans le noir en pleine forêt.

Le rond de la torche dévoilait la végétation devant elle, les milliers de feuilles de toutes formes, les branchages bas qui s'entremêlaient à la frondaison haute des taillis, le visage blafard et mauvais de cet homme qui la fixait de ses yeux noirs…

Constance poussa un hurlement sec et trébucha en voulant reculer, elle tomba sur les fesses dans la mousse et la lampe projeta son faisceau vers la cime. Qui était-ce ? Le cœur de Constance battait à tout rompre. Elle braqua sa torche sur l'individu qui se révéla être l'intérieur d'un tronc creux dont la forme effectivement ressemblait à un visage… avec beaucoup d'imagination.

Pourtant, elle l'aurait juré, sur le coup elle était persuadée qu'il s'agissait d'un homme. Aux traits durs, l'œil terrible, animé d'une haine ancienne…

Ok, c'est fini, je rentre !

Elle se hissa sur ses jambes et vérifia une dernière fois que c'était une hallucination et non un vieux lubrique qui se planquait pour la mater, et accéléra pour retourner vers le chalet. Elle était à moins de cent mètres.

Son cœur commençait à retrouver un rythme moins frénétique, pourtant il lui semblait peser une tonne à chaque battement dans sa poitrine. Et soudain, il s'interrompit tout net lorsque Constance vit l'érable devant elle.

Des lignes avaient été taillées dans l'écorce, des racines jusqu'à plusieurs mètres en hauteur, elles s'entrecroisaient au milieu de symboles mystérieux, des glyphes sibyllins qui dessinaient dans l'arbre une écriture énigmatique, inconnue. Constance reconnut tout de suite les enluminures rouges de la bible d'Abner, ainsi que les motifs peints

à l'intérieur du crâne humain. Exactement les mêmes.

Le cœur de Constance se remit à tambouriner. Elle respirait fort dans la nuit.

Le tronc était ainsi gravé sur la moitié de son périmètre, la partie opposée au chalet, comme si on avait voulu que la bâtisse ne puisse pas le voir. Pour la préserver ?

Mais ce qui effrayait le plus Constance, c'était que ces marques étaient fraîches. La sève coulait encore entre les griffures.

L'arbre saignait de ses blessures.

33.

L'ascenseur s'ouvrit et la vue sur New York lui coupa le souffle.

May en eut presque les jambes qui tremblaient tant il lui parut survoler la cité. Le restaurant Peak était à presque quatre cents mètres d'altitude, ses murs de verre n'offrant aucune barrière visible avec le ciel, avec le vide.

Une serveuse, qui sortait tout droit d'un défilé de mode avec sa silhouette sculpturale, rendant au moins vingt centimètres à May, les conduisit jusqu'à leur table, près du bord, bien sûr. En s'asseyant, le Dr Lerner ne put s'empêcher de le souligner :

– J'ai mes entrées ici, je demande toujours la meilleure vue possible.

May lui répondit d'un sourire crispé. Elle le trouvait d'une prétention naturelle insupportable.

– C'est pour ça que je tenais à vous avoir en face de moi, ajouta-t-il, d'un air fier.

May ne releva pas. Elle se dégoûtait elle-même d'être ici avec lui, et n'avait pas annulé seulement pour éviter de se mettre à mal avec le seul légiste qu'elle connaissait un peu, sachant aussi que tout le NYPD prédisait qu'il deviendrait un jour le patron du service de pathologie. Il était primordial d'être de son côté. Elle avait accepté le deal, les dossiers d'autopsie contre un dîner, mais cela n'irait pas plus loin. S'il insistait ou se montrait vindicatif par la suite, elle n'hésiterait pas à lui rappeler les règles post #MeToo, en espérant que cela suffirait pour qu'il comprenne sans pour autant la haïr. Pour commencer, elle avait pensé à se mettre en jeans et banal t-shirt manches longues le matin pour aller bosser, et elle avait vu dans son regard, lorsqu'elle était entrée dans le hall du building, qu'il était un peu déçu par son

manque de glamour. Lui n'avait pas lésiné, chemise col inversé et pantalon de costume, il sortait de sa douche, sans aucun doute.

Allez, fais le taf. Minimum syndical.

Elle devait se montrer sympa, mais surtout pas séduite, qu'il ne puisse y avoir aucun malentendu.

Déjà avoir dit oui en est un, et tu te planques derrière ton petit doigt en faisant comme si de rien n'était… Juste parce que tu as obtenu ce que tu voulais.

Oui, et elle se détestait pour cette faiblesse.

Le secret serait de le faire parler de lui. Les gens adoraient parler d'eux, leur sujet préféré. *Tu le lances, tu ne le lâches pas, en t'intéressant à ce qu'il raconte, et la soirée filera avant qu'il ait pu devenir entreprenant.*

Lerner se fit un bonheur de lui narrer sa vie, son œuvre, fils unique d'une bonne famille de Washington DC, université Johns-Hopkins à Baltimore, bien sûr, champion de tennis, doué au golf, il n'y avait pas grand-chose qu'il ne savait pas (bien) faire, à l'écouter. Et pourtant, au bout de trois quarts d'heure, deux cocktails et un thon à la mangue en guise d'entrée, May ne ressentait plus d'antipathie à son égard. Il en devenait même touchant, sa prétention maladroite se craquelait pour révéler un homme seul, croyant devoir en mettre plein les yeux pour exister, pour être désirable. Lui qui avait la réputation d'être un très bon amant (et très consommateur) se montrait en réalité plus sensible que May ne l'avait imaginé de prime abord. Un gros nigaud qui manquait terriblement d'assurance en fin de compte, et le masquait par des épaisseurs d'apparat clinquant.

Jack occupait les pensées de May, et son désir, et Lerner restait un type pas possible, mais elle se surprit à l'envisager dans une autre vie ; avec de la patience et beaucoup d'amour, il était possible d'en faire un mec bien au fond.

– Si je résume, une grande partie d'une autopsie consiste à observer, et à peser, exposait-il. Rien de très compliqué !

Cela faisait bien deux minutes qu'il soliloquait sans qu'elle approuve, visuellement au moins, et May reconnecta avec l'instant. Elle devait trouver une relance pour maintenir la conversation sur un sujet neutre. Cette notion de pesée la renvoya à un film qu'elle avait vu quelques années plus tôt, et elle en profita pour lui demander :

– C'est vrai que le corps perd vingt et un grammes à la mort ?

Il connaissait l'histoire.

– Ah, le fameux poids de l'âme. C'est absolument… bidon ! Je suis désolé. Enfin pour être tout à fait honnête, c'est une invention de scénariste hollywoodien qui ne repose sur aucune étude médicale. Éventuellement une légende urbaine, encore faudrait-il qu'elle-même soit, au minimum, fondée sur des données scientifiques. Pour cela, il faudrait qu'une personne soit allongée sur une balance tandis qu'elle meurt, ainsi on pourrait constater la différence de poids, et cela, de façon répétée afin qu'un schéma se dégage, pas juste deux ou trois fois. Sans oublier que le corps se déshydrate extrêmement vite à la mort, il ne faut donc pas exclure cette donnée au passage, parce que vingt et un grammes, c'est vraiment rien du tout.

– Et ça n'a jamais été fait ?

– Probablement si, sans en conclure quoi que ce soit de significatif.

Lerner porta son verre de vin blanc à ses lèvres. C'était déjà son troisième, et si May avait décidé d'arrêter l'alcool pour la soirée, elle craignait que lui finisse ivre et devienne plus collant par la suite.

– Dommage, l'idée était jolie, commenta-t-elle.

– Qu'on puisse prouver que l'âme existe ?

– Oui. Que nous ne sommes pas seulement des neurones et de l'électricité.

– Cela n'exclut pas l'hypothèse d'une âme. À l'instar de notre biologie, qui est codée dans notre ADN, notre personnalité serait encapsulée dans une vapeur immatérielle, l'empreinte de nos pensées…

– Qui nous survivrait après la mort ?

Elle était curieuse de connaître l'avis d'un légiste sur le sujet.

– Je l'ignore. La mort est l'extinction d'absolument tout dans le corps, mais si l'on considère que ce dernier n'est que l'enveloppe, lorsqu'il cesse de fonctionner, de tout maintenir ensemble, oui, peut-être que l'âme s'envole, ou se répand, et la substance éthérée dont elle est constituée rejoint l'univers duquel elle provient. Un éternel cycle.

May trouva la notion plaisante, presque rassurante.

– C'est moins flippant que de se dire qu'il y a un ON-OFF et que tout est terminé.

Lerner dodelina.

– Oui… Enfin… C'est tout de même à peu près comme ça que ça se passe, dit-il, l'air un peu embêté de casser la magie. Des études très sérieuses ont été conduites ces dernières années sur le cerveau au

moment du décès, et c'est assez stupéfiant ! Notre cerveau procède tout le temps de la même manière : lorsque le cœur cesse de battre, il s'éteint selon un processus qui est similaire à chaque fois. Tout d'abord, tandis que le cerveau n'est plus alimenté en oxygène et qu'il s'éteint donc, contrairement à ce qu'on pourrait penser, l'activité électrique ne s'arrête pas progressivement. Avant de mourir, l'électroencéphalogramme va montrer une accélération des ondes, étrangement, et c'est peut-être un réflexe de survie de sa part, notre matière grise va tout donner dans une sorte de bouquet final.

– Un coup de panique ou pour essayer de repartir ?

– L'un ou l'autre, ou les deux, qui sait ? Pour beaucoup de chercheurs, c'est ce pic juste avant la mort qui expliquerait les expériences de mort imminente racontées par celles et ceux qui y ont survécu. Pour tous les autres, lorsque c'est fini – on parle de mort cérébrale –, se produit un phénomène que nous avons mis en évidence récemment : l'onde de la mort.

– On dirait un titre de roman d'épouvante…

– C'est au contraire très concret, vous allez voir. Nous avons pu vérifier qu'une fois toute activité électrique terminée dans notre cerveau, environ une minute plus tard se produit systématiquement le même phénomène : une onde électrique surgit de la partie la plus profonde du cortex et balaie l'ensemble du cerveau.

– Pour quoi faire ?

– Nous ne savons pas, l'hypothèse qui prédomine serait une sorte de bouclage final, comme un patron qui passe de pièce en pièce le soir, après le départ de ses employés, pour s'assurer que toutes les lumières sont éteintes.

– Et ensuite, c'est… terminé ? Nous sommes morts ?

Il leva son verre pour confirmer et but une longue gorgée de vin.

– Donc il y a bien un interrupteur ON-OFF, conclut May avec un peu de tristesse. C'est long comme processus ?

– L'onde de la mort ? Moins de dix secondes. Environ huit secondes, je crois.

May ne put s'empêcher de rire.

– Je suis rassuré de n'avoir pas plombé l'ambiance, avoua Lerner un peu contrarié de ne pas saisir ce qui était drôle.

– 8,2 secondes ? demanda May.

– C'est possible, oui. Pourquoi ?

– C'est le temps qu'il faut au cerveau, paraît-il, pour tomber amoureux lors d'un baiser. Le temps nécessaire pour analyser les données générales, les hormones, tout ça.

Lerner haussa les sourcils.

– 8,2 secondes pour tomber amoureux, 8,2 secondes pour mourir. Je reconnais bien là l'ironie de l'existence.

– Et pourquoi pas ? Nous tombons amoureux de l'âme de l'autre à la vitesse qu'il lui faut pour quitter notre corps lorsque tout est fini. Il y aurait une certaine beauté.

– Une certaine cohérence en tout cas, corrigea le légiste.

Cette notion porta May jusqu'à la fin du repas avec une légèreté qu'elle ne s'expliquait pas. Peut-être qu'au fond elle était rassurée d'envisager que l'univers puisse avoir une certaine poésie au milieu de toute sa brutalité. Elle fut d'autant plus soulagée lorsque Lerner n'insista pas au moment de partir. Elle l'avait remercié pour le dîner, et de façon très claire avait sous-entendu qu'il n'y en aurait pas d'autres, et le médecin n'avait pas paru surpris. Il le savait dès le début, mais n'avait pas pu s'empêcher de tenter sa chance, déduisit-elle. Au prix que lui avait coûté le restaurant, elle en éprouva une sincère culpabilité, mais elle n'allait tout de même pas coucher avec lui pour ça, et ses remords s'envolèrent aussi vite qu'ils étaient apparus.

Les jours qui suivirent furent tout en contraste. Une ambiance pesante au commissariat, elle sortait au contact de la rue pour le moindre prétexte, esquivant Alexander le plus souvent, des journées sans grande motivation professionnelle, à effectuer son boulot de flic sur des affaires sans intérêt. Mais le jeudi soir, le lendemain de son dîner avec Lerner, elle retrouva Jack qui lui donna rendez-vous au Bowery Hotel, d'abord pour un verre dans l'atmosphère vieille Angleterre de son magnifique salon, tapis persan, velours rouge et cheminée de marbre, avant qu'ils ne montent faire l'amour dans une chambre, n'y tenant plus. Puis ils passèrent le dimanche ensemble à Coney Island, main dans la main, à se bécoter.

May tombait amoureuse. 8,2 jours après leur premier baiser, elle estimait que c'était plus que des secondes, donc acceptable.

Tout lui plaisait chez lui. Son physique d'homme mûr mais soigné, son sourire ravageur, sa manière de bouger, comme si chaque geste était parfaitement étudié et sous contrôle. Une assurance jamais

prétentieuse. Ses fringues, dans le coup sans chercher à faire jeune. Et son inventivité en matière de rendez-vous. May sentait la pression monter. Il ne lui avait encore rien demandé, mais elle devinait qu'allait venir son tour. Et elle n'avait pas la moindre idée d'où l'emmener. Alors, trois jours plus tard, lorsqu'il fut rentré d'un voyage à Buffalo pour préparer un mariage dont il était le chef cuisinier, elle l'invita chez elle, tout simplement. Elle fut un peu gênée lorsqu'il se leva, nu, après une torride séance de sexe déchaîné – leurs pudeurs tombaient progressivement –, et qu'il se mit à étudier les objets sur les étagères, les photos punaisées aux murs, à sonder les souvenirs que May entassait dans sa chambre. Il voulait la connaître, dit-il, et cela la toucha. Cette nuit-là, il resta dormir avec elle, et elle ne ferma que très peu les paupières, craignant de gâcher un peu de ce moment avec lui.

Le vendredi suivant, n'y tenant plus, elle décida de lui faire la surprise de passer le voir chez lui. Elle ignorait s'il serait présent, ils n'en étaient pas encore à se tenir au courant de leurs emplois du temps dans le détail, mais au pire il constaterait qu'elle avait eu une pensée pour lui, et elle s'arrêta sur Hudson Street pour acheter un bouquet de tournesols et de statices – on offrait très rarement des fleurs à un homme, et May trouvait cela dommage, presque triste. Puis elle s'engagea sur Charles Street jusqu'à Bleecker, pour monter sonner à l'appartement de Jack. En patientant, elle constata que les scellés chez Ribeiro, juste en face, avaient été retirés. Le logement était certainement déjà reloué à quelqu'un d'autre qui n'avait aucune idée de ce qui s'y était produit, qu'il ou elle dormait là où un homme était décédé il y a peu. Qui s'interrogeait sur l'historique des murs qu'il occupait ? Les passions, les drames, voire les tragédies qui avaient imprégné les lieux sans que nous sachions les lire, les ressentir en pleine conscience. Nous influençaient-ils inconsciemment ? La fourmilière de la Grosse Pomme n'avait pas le temps de s'embarrasser de ce genre de détail.

May insista puis, ne recevant aucune réponse, elle descendit déposer son bouquet chez le gardien. Elle avait joué, elle avait perdu, tant pis, « son homme » – l'envisager sous ces termes lui plaisait – n'était pas chez lui.

Lorsqu'elle tendit les tournesols au concierge, celui-ci parut ennuyé.

– C'est que… Je ne sais pas quand il reviendra, je ne voudrais pas

qu'elles meurent chez moi.

– Il ne s'est pas absenté pour longtemps, je pense, il m'aurait prévenue.

– J'ai croisé Mr Tettler ce matin dans le couloir et il a mentionné un voyage à Seattle ! C'est loin, ça, Seattle. On n'y part pas pour deux jours.

Le gros barbu n'avait pas envie de se charger de l'entretien de plantes, c'était évident.

– Bon, laissez tomber.

– Je ne veux pas paraître, comment qu'on dit déjà ? contrariant ? Hein. Je dis ça pour vos fleurs, là. S'il revient et que je lui donne et qu'elles sont mortes, il va se dire que j'ai rien fichu.

– Pas de problème, je vais les garder.

May le salua mais le barbu avait besoin de parler, ou de se justifier comme si son job était en question :

– Il part un vendredi, le temps d'arriver là-bas, et puis c'est le week-end, on travaille pas les week-ends dans l'informatique, c'est qu'il va y rester au moins lundi, pis le temps de revenir, bref au moins mardi, au minimum je dirais, c'est pour ça que je préfère vous dire de les garder pour vous.

– Je crois que nous ne parlons pas du même, nota May. Jack Tettler, du 4B.

Le gardien ne comprenait pas.

– Oui, oui. Mr Tettler…

– Il n'est pas dans l'informatique, il est chef à domicile.

– Ah si, il a une entreprise informatique. Je le sais, je lui dépose son courrier. Tet-Tech qu'elle s'appelle. Un jour j'avais un problème avec mon ordinateur alors je lui ai demandé mais il m'a dit qu'il les répare pas, il s'occupe d'installer des réseaux pour les entreprises, un truc dans le genre.

Un nuage sombre se posa sur le cœur de May, mais elle décida de le repousser. Il devait y avoir une explication. Jack ne lui mentait pas. Ça n'avait pas de sens. Oui, se répéta May intérieurement, ce n'était qu'un malentendu.

Rien qu'un malentendu.

Jack n'était pas un menteur.

34.

Impossible de dormir. Constance devenait folle.

Son lit n'était plus un sanctuaire, mais le dépositaire de ses angoisses, qui en chauffaient les draps, rendaient chaque position insupportable au bout de dix minutes, et dilataient les heures en jours.

Les marques sur l'érable l'avaient ébranlée. Elle ne comprenait pas. Il n'y avait aucun doute, il s'agissait des mêmes dessins occultes présents dans la bible ou à l'intérieur du crâne humain, les mêmes ! Des lignes et des glyphes. Que faisaient-ils juste là, dehors, gravés dans l'écorce ? Qui jouait avec elle, avec ses nerfs ? Ezra était son unique voisin, il était tout bonnement impensable qu'il se montre aussi cruel. Et puis comment aurait-il su, pour ces symboles ? Il n'était pas au courant, encore moins qu'elle avait ouvert la boîte, et surtout trouvé toutes ces marques étranges. Non, ça ne pouvait pas être lui. Alors qui ? Il n'y avait personne dans la région. Ce qui la perturbait le plus, c'était leur fraîcheur. À la rigueur, si elles avaient été anciennes, Constance aurait pu les mettre sur le dos d'Abner et de sa clique, une sorte de marquage de leur territoire, ou de signe de reconnaissance, peut-être que chaque membre de leur culte opérait les mêmes gravures sur les arbres devant chez eux, une revendication secrète de leur croyance. Mais il y avait de la sève ! Et l'écorce était rouge, telle une plaie récente.

Et envisager que tu n'y connais rien ? Que c'est normal sur ce type d'arbre, même un siècle après avoir été tailladé ?

Ou bien ses sens lui jouaient des tours. Ce n'était pas la première fois ces derniers jours… Il lui fallait retourner vérifier lorsque le soleil serait haut ce qu'il en était *réellement*.

Et plus que pour l'érable, Constance s'inquiétait pour son chien.

C'était presque démesuré. Solace avait suivi l'odeur d'une bestiole et s'était aventuré un peu trop loin pour rentrer avant la nuit, il avait fini par se coucher dans un coin, et il reviendrait, il ne fallait pas noircir le tableau. Au pire, avec Ezra, ils partiraient en randonnée pour l'appeler et ce maudit cabot finirait par les entendre et revenir. Oui, ils feraient cela. Mais seulement à la lumière du jour.

Les nuits la rendaient paranoïaque, Constance s'en rendait compte. Elle surinterprétait le moindre signe, transformant un trou dans un arbre en un visage terrifiant ou les pas de son chien en un monstre la pourchassant. Était-ce un projet si pertinent de rester dans ce chalet ? Pour la première fois, elle envisagea de rentrer à Brooklyn.

Là-bas les fantômes de Lenny et de Tom sont partout. Elle ne pourrait pas faire un pas sans les revoir dans chaque pièce, tomber sur leurs affaires… Et puis New York, c'était le monde, c'était son agent qui voudrait prendre des nouvelles, c'était Neil qui ne manquerait pas de se pointer… *Non, il fait la gueule, j'ai disparu des radars, et il m'en veut.* Et il avait bien raison, ce n'était pas une façon de traiter son meilleur ami. Non, non, elle était venue ici avec un objectif et elle devait s'y tenir.

Si Sol te manque, c'est que tu es encore accrochée à la vie, non ?

À lui, oui. Dernier reliquat de son existence passée.

À un moment, incapable de lâcher prise, Constance ralluma la lumière de sa chambre et disposa les oreillers pour lire. Elle n'était pas d'humeur à de la fiction, alors elle parcourut la bible d'Abner, pour en étudier d'autres annotations à l'écriture maladroite, des lettres irrégulières, tremblantes. Un passage en particulier l'intrigua :

« Dans la Bible, Job est désigné par Dieu comme l'homme le plus vertueux, qui lui obéit aveuglément parce qu'il craint le créateur. Lorsque ses enfants meurent tous devant lui, avec son bétail, Job refuse d'en vouloir à Dieu, qui, pour le récompenser, lui redonne dix nouveaux enfants et deux fois plus de bétail. Voilà ce qu'est Dieu. Un être qui ne reconnaît que l'obéissance aveugle, qui "redonne" de nouveaux enfants, comme si cela allait effacer les précédents. Il n'y a pas d'émotions chez Dieu, pas de sentiments, rien qu'une volonté obsessionnelle de contrôle, de pouvoir sur ses brebis. La notion d'amour chez Dieu n'est qu'un outil d'asservissement, ce n'est pas de l'amour pur, mais un terme pour désigner la soumission à Dieu, il remplace les êtres perdus par de nouveaux, il donne des biens

matériels pour compenser, pour lui rien ne compte, tout est interchangeable. Les émotions qui lient les êtres humains, qui nous rendent si complexes et fragiles, Dieu ne les comprend pas. Elles sont humaines, depuis qu'il nous a chassés du Paradis, et il appelle cela des Tentations. Comment aduler une chose démunie de toute émotion humaine ? Ce n'est pas vrai que nous sommes à son image. Lui est insensible, immunisé à nos peines et à nos euphories. S'il y en a un qui est à notre image, c'est Satan. Lui est faillible. Lui connaît les émotions, le désir, l'envie, la peine, la souffrance, il les a expérimentés, il a été la première victime de son créateur. »

Il y avait une forme de vérité dans ces mots. Du moins, pour Constance, qui n'avait jamais été sensible à la Bible, qu'elle trouvait froide, voire autoritaire ; cette analyse synthétisait assez bien ce qu'elle avait toujours éprouvé, une autorité dérangeante, une injonction à l'obéissance qui heurtait l'adolescente rebelle qu'elle avait été, à l'âge où la foi aurait pu s'installer en elle. Ses parents n'avaient jamais été très pieux non plus, ils l'avaient éduquée selon des valeurs qui ressemblaient à celles des chrétiens, le respect, la solidarité, la bienveillance, en somme des notions plus humaines que religieuses, mais n'avaient jamais insisté pour qu'elle fasse acte de dévotion. Du plus loin qu'elle se remémorait, il semblait même que ses parents n'allaient pas à l'église. Maintenant qu'elle disposait d'un éclairage nouveau sur qui étaient les propres parents de Granny Mo, Constance se demandait quel genre d'enfance sa grand-mère avait eu. Elle repensa alors à la médaille de première communion conservée parmi les affaires dans l'armoire à l'étage. Mo avait donc cru en Dieu, elle. Avec des parents pareils, cela semblait difficile à comprendre. S'étaient-ils reconvertis par la suite ? Avaient-ils renié Satan en vieillissant ? Les factures pour les porcs dataient de 1925 à 1936 et plus rien ensuite. Si Abner les avait conservées, c'était qu'elles représentaient quelque chose pour lui. Un souvenir, une preuve – qu'il conservait pour qu'elles ne tombent pas entre les mains de ses ennemis ? Pourquoi n'y en avait-il plus au-delà de 1936 ? Le culte s'était-il interrompu ?

Un doute assaillit brutalement Constance, qui se leva d'un bond, alluma le couloir et monta dans le salon pour extraire la fameuse médaille de son panier en osier. Elle ne l'avait jamais examinée, ça ne l'avait pas intéressée jusqu'à présent. Elle était dorée, et comme dans

son vague souvenir la Vierge y était représentée. Rien d'anormal.

Mais maintenant que Constance avait lu la bible d'Abner, elle se pencha plus près du médaillon.

La Vierge n'avait pas de voile, mais de longs cheveux, et il lui semblait même que ses épaules ne portaient aucun vêtement. C'était le portrait d'une femme nue.

« Gloire à Ève, notre mère fustigée pour nous avoir ouvert la voie ! » N'étaient-ce pas les mots rédigés dans la marge de la bible d'Abner ?

– Oh putain… Non, pas toi, Granny…

Mo avait une médaille d'Ève. Et Constance était à peu près certaine qu'aucun communiant ne se faisait offrir une représentation de la première pécheresse ! Maintenant qu'elle y songeait, fallait-il s'en étonner, puisque Mo avait conservé la clé du coffret dans ses affaires ? Ces preuves d'un passé singulier lui parlaient, elles racontaient son histoire, celle de ses parents et de l'éducation qu'elle avait reçue… *Mais toi, Mo, dans ces… foutues conneries ? Sérieusement ?* Son ouverture d'esprit lui venait-elle de là ? C'était d'une ironie déconcertante.

Le bois du chalet craquait avec l'humidité de la nuit.

Constance se tenait le front dans la main, accoudée à la table sur laquelle étaient encore disposées les affaires d'Abner. Ezra avait eu raison de la mettre en garde, il aurait été plus sage de ne pas ouvrir la boîte… Elle avait joué les Pandore, elle devait assumer.

Elle retourna s'allonger et attendit que l'aube blanchisse l'horizon sur le côté droit du lac et ses collines, puis elle sortit dans la fraîcheur du petit matin. Ce n'était pas encore le grand jour, les nappes de brume n'étaient pas encore dissipées, et Constance préféra ne pas trop s'éloigner, mais s'essouffla en criant le nom de son chien. Elle fut tentée de se rapprocher de l'érable gravé, pour l'étudier dans des circonstances moins troublantes, mais n'osa pas. Ce n'était pas sa priorité, se répéta-t-elle.

Bien qu'angoissée, elle rentra au bout d'une demi-heure, prit une douche tiède, s'habilla et retourna pendant plus d'une heure cette fois s'égosiller le long du chemin. Lorsqu'elle entendit le son d'un moteur, qu'elle reconnut le pick-up bleu de son voisin, elle lui fit signe et il s'arrêta à sa hauteur.

– Solace n'est pas rentré de la nuit, dit-elle en guise de bonjour.

Le vieil homme grimaça et coupa le contact.

– Je vais t'aider à le trouver. Attends, je dois avoir…

Il se pencha vers la boîte à gants pour y farfouiller et en extirpa un sifflet tout cabossé qui devait avoir au moins le même âge que lui.

– Voilà. Je m'en sers pour signaler ma présence en forêt, lorsque je me promène. Ça prévient les ours que j'arrive et ils décampent. Enfin, normalement.

– Merci, Ez.

Il haussa les épaules comme si c'était la moindre des choses et abandonna son véhicule au milieu du chemin – personne d'autre qu'eux ne l'empruntait –, et ensemble ils entamèrent une longue battue. Séparés d'une dizaine de mètres, ils appelaient Solace, et Ezra sifflait régulièrement dans l'espoir que cela attire le golden.

– Quand l'as-tu vu pour la dernière fois ?

– Hier après-midi.

– Bon, un chien de la ville ne se prend pas pour un chef de meute, il ne devrait pas être bien loin.

Mais elle devinait à son ton qu'il était plus inquiet qu'il ne le laissait paraître. Les ours tuaient les chiens s'ils en avaient l'occasion, et Constance savait qu'il y en avait un qui rôdait dans les environs d'après les marques sur sa porte.

Ils quittèrent le chemin pour s'enfoncer parmi les fougères, criant et sifflant, au milieu de ce labyrinthe de feuilles, de branches et de mousse.

Au bout d'un moment, ils firent une pause et Constance en profita pour demander innocemment :

– Tu as déjà remarqué des marques bizarres gravées dans l'écorce de certains arbres autour du chalet ?

Du coin de l'œil, elle l'observa discrètement pour étudier sa réaction.

– Il est revenu ? Je veux dire, ton ours ?

– Non, je te parle de dessins, faits par la main de l'homme. Des formes étranges, un peu mystérieuses.

– Ah, tu parles des rosaces de ta grand-mère ?

Il les connaissait donc. Et que Granny Mo soit impliquée là-dedans était le plus surprenant. Mais après ce que Constance avait découvert dans la nuit, fallait-il encore s'en étonner ?

– C'était sa représentation du réseau tellurique, ces courants

électriques qui parcourent la croûte terrestre, l'énergie de notre planète si je me souviens de ce qu'elle racontait.

– Granny Mo s'intéressait à ce sujet ?

– Solace ! s'écria Ezra avant de reprendre sa conversation. Elle ne t'a jamais montré ? Ah non ? C'était sa marotte à une époque.

– On parle bien de lignes qui s'entrecroisent et d'espèces de glyphes ésotériques ?

– C'est exactement comme ça que je le décrirais.

– Tu sais à quoi ça correspondait ?

– Elle dessinait les courants telluriques qui traversent notre monde, et le reste, je ne sais pas bien, je crois que c'était des symboles comme les machins astrologiques, mais différents.

– Pourquoi faisait-elle ça ?

– Pourquoi les gamins dessinent-ils ? Parce que ça les amuse.

– C'était un jeu pour elle ?

– Plutôt… une croyance, je dirais. La croyance que nous sommes tous connectés par les énergies de l'univers, telluriques ou autres. Qu'il existe un lien entre nos esprits, nos corps, nos âmes, ce que tu veux.

Constance était déconcertée. Rien ne s'emboîtait correctement dans son esprit. Ezra siffla fort et cela la ramena à l'instant.

– Mais ce que j'ai vu était tout récent, dit-elle en guettant de nouveau son vieux voisin.

– Impossible. Je te parle de ça, ta grand-mère était une jeune fille, et moi à peine un ado !

Cette fois, Constance s'arrêta.

– Ez, j'ai vu ces motifs, et la sève en coulait comme s'ils dataient d'hier.

Le bleu des yeux d'Ezra se posa sur elle et s'enfonça à travers ses propres iris.

– Des écoulements francs ou des gouttelettes ? demanda-t-il.

– Je… Je ne sais pas, il faisait nuit et… Je dirais des gouttes, un peu tout du long.

Il plissa les lèvres pour approuver.

– Laisse-moi deviner, c'était un érable rouge ?

– Oui.

– On appelle ça des plaies vivantes par ici. Lorsque l'écorce ne cicatrise pas ou mal, parce qu'il est malade, à cause des insectes ou

des champignons, peu importe… Et il arrive que la sève suinte, même des années après l'entaille. Très courant sur les érables rouges.

Constance avait envie d'argumenter, elle avait vraiment le sentiment que c'était frais, mais elle n'y connaissait rien en réalité, il faisait noir, elle était en stress…

Elle releva la tête. La forêt s'étirait sans fin, comme si elle était devenue tout ce qu'il restait du monde sur cette Terre.

– Je ne suis pas retombé sur ces arbres depuis une éternité, avoua le vieil homme, à dire vrai, je serais incapable d'en retrouver un.

– Il y en avait plusieurs ?

– Oh oui, ta grand-mère a dû passer quelques étés à les mutiler, les pauvres ! Il y en avait tout autour du chalet à un moment. Mais il faut sortir du chemin pour les voir, personne ne fait ça.

Il souffla un grand coup dans son sifflet et enchaîna sur un « Solace ! » vif et puissant malgré son âge.

Ils poursuivirent ainsi pendant plus de deux heures encore. Le cœur de Constance se contractait un peu plus à chaque minute qui passait, se faisant à l'idée que son chien était perdu pour de vrai. Elle réalisait qu'il était tout ce qui lui restait, l'unique être vivant qui la rattachait encore à son fils et à son mari. Sans lui, une terrible et sombre évidence se profilait, et elle la chassa aussitôt, consciente que c'était une réaction de désespoir plus qu'une vérité absolue.

Lorsqu'elle n'eut plus beaucoup d'espoir, que leurs propres cris se firent moins réguliers et plus abattus, un taillis se mit à bouger, puis quelque chose fusa à travers le sous-bois, droit vers eux. Elle jeta un coup d'œil à Ezra, qui ne parut pas plus rassuré qu'elle, et lorsque Solace surgit, hirsute, pour lui sauter dessus, Constance le serra contre elle à l'en étouffer. Le golden lui léchait le visage, lui aussi heureux d'avoir retrouvé sa maîtresse.

– Oh tu pues, mon vieux ! C'est infernal !

Il s'était encore roulé dans la charogne, mais elle ne le lâchait pas pour autant, trop soulagée de le sentir à nouveau là.

– Plus jamais je te laisse sortir, tu sais ça ? Tu vas pisser dans la maison, c'est terminé !

– Eh bien, je ne suis pas près de revenir boire une bière chez toi ! ricana son voisin.

– Désolée pour l'infection, Ez. Je ne sais pas ce qu'il a en ce moment, il fait tout le temps ça.

– Les chiens se roulent dans toutes sortes de saletés pour masquer leur propre odeur. Pour chasser, ou pour se cacher.

À ces mots Ezra étudia la forêt autour, portant son regard au loin, avec sur le visage une expression un peu plus sévère qu'à son habitude.

– Plus ça pue, plus ils aiment, ajouta-t-il, mais cette fois sans aucune trace de sourire.

Constance n'en avait cure, seul comptait le retour de Solace. Elle le repoussa pour vérifier son état général, qu'il ne s'était pas blessé, et fut rapidement rassurée. Hormis les zébrures noires laissées par la charogne dans laquelle il s'était vautré, il n'y avait pas de plaie ni de sang.

Constance fronça le nez. Les taches de pourriture n'étaient pas comme la dernière fois, uniformes. Cette fois, elles étaient éparses, parallèles, comme des… empreintes. Une curieuse pensée vint alors à l'esprit de la scénariste. C'était comme si quelque chose en train de se décomposer avait *retenu* son chien, en le serrant contre lui pour qu'il ne puisse pas rentrer.

Cette idée la fit frissonner.

Un animal poussa un jappement quelque part et un rapace lui répondit, ailleurs ; tous invisibles. La forêt avait sa vie propre, dont les êtres humains étaient exclus.

– Rentrons, dit alors Ezra d'une voix blanche.

35.

Jack ne répondit à aucun message le samedi.

May lui textotait sur un ton innocent, mais elle bouillait d'envie de le confronter à ce que son concierge affirmait, qu'il était le patron d'une petite boîte d'informatique et non chef cuisinier à domicile. Si c'était le cas, pourquoi lui avait-il menti ? Non, elle essayait de se convaincre que c'était une méprise, et elle refusait de faire la flic avec lui, elle savait que c'était la limite à ne pas franchir avec un mec qu'elle fréquentait, enquêter sur lui. Démarrer une relation ainsi était le meilleur moyen de la lancer tout droit dans l'ornière. Fouiller les petits secrets de chacun par des moyens policiers plutôt que de faire le choix de la confiance relevait de l'intrusion.

Mais son silence faisait peur à May. Et s'il était à Seattle ?

May s'épuisa avec un jogging de deux heures, semi-marathon, et s'effondra avant 21 heures sur son lit après avoir avalé un bol de soupe chinoise.

Lorsque le nom de Jack s'afficha sur son portable, le dimanche, May sauta littéralement sur l'écran pour lire son message. Il lui proposait de la voir le soir même. Elle répondit oui bien trop vite mais s'en moqua. Il proposa de venir directement chez elle mais la jeune flic lui donna le nom d'un restaurant près de Tompkins Square. Elle avait besoin de lui parler avant d'envisager autre chose.

À peine assis face à face autour d'une minuscule table recouverte d'une nappe Vichy rouge et blanc, May, qui ne parvenait pas à faire semblant, lança directement :

– Je suis passée chez toi vendredi, j'ai voulu te faire une surprise. Je suis tombée sur ton gardien.

Elle marqua une pause pour étudier sa réaction et Jack ne répondit

pas, impassible, attendant la suite.

– Et ? demanda-t-il enfin.

– Il m'a parlé de Tet-Tech. Il a dit que tu es informaticien.

– Oui, et alors ?

Il la fixait avec ses grands yeux noisette imbriqués de vert, sans que May sache s'il était un peu agacé, ennuyé ou dans l'incompréhension. C'était délicat.

– Tu es chef ou tu es informaticien ?

– Ah, je vois.

Il posa sa main chaude sur celle de May, qui hésita presque à la retirer, mais elle lui accorda le bénéfice du doute et ne bougea pas.

– L'instinct de détective remonte à la surface ? résuma-t-il. Tu t'es fait un mauvais trip sur moi, c'est ça ?

– Avoue que c'est inattendu.

– Non, il te suffisait de m'appeler et je t'aurais rassurée.

– Tu ne répondais pas à mes messages.

– Ok, tu as raison, c'est vrai, hier j'étais à cette convention sur la gastronomie durable et j'ai été occupé toute la journée, mais si tu m'avais laissé un message sur mon répondeur, je t'aurais rappelée rapidement.

– À Seattle ?

– Euh… oui, et alors ?

– Pour deux jours ?

– Je suis parti vendredi et j'ai repris l'avion ce matin. Fatigant, mais la convention était toute la journée d'hier et valait la peine.

May n'aimait pas sa propre attitude, cependant elle était lancée maintenant, alors autant aller jusqu'au bout :

– Pourquoi ton concierge affirme que tu es informaticien ?

– Parce que je l'ai été. Pendant des années, ça a été mon métier principal.

– Tu m'as dit que tu bossais dans un restaurant de Boston avant.

– Durant la phase de transition, oui.

Face à la suspicion évidente de May, il leva les mains devant lui en signe de démonstration franche :

– Tu veux donc le détail de ma vie. Très bien. J'ai été informaticien pendant vingt ans, et puis, ça tu le sais, crise de la quarantaine, besoin de me reconnecter à moi-même, à un métier qui fait sens, qui me corresponde davantage, et comme j'ai toujours voulu

être dans la cuisine et que c'était une passion depuis des années, j'ai entamé une formation, trouvé un job dans un resto et… *Voilà !* conclut-il en français.

May se sentait conne, horriblement conne. Quelle image de mégère paranoïaque allait-il avoir d'elle à présent ? Elle essaya de se trouver des circonstances atténuantes :

– Pourquoi tu ne l'as pas dit à ton concierge alors ?

– Parce qu'il n'a pas à connaître ma vie, ça ne le regarde pas.

– Il a même parlé d'une entreprise à ton nom.

– Oui, mon ancienne boîte. Je ne l'ai pas fermée, ça me rassurait. Et quand j'ai quitté Boston, le restaurant où j'étais, pour me lancer ici en free-lance, il a fallu un peu de temps avant que je me constitue un vivier de clients suffisant pour en vivre, alors j'ai relancé mon activité informatique en parallèle, pendant quelques mois, pour m'en sortir. Je présume que je devrais m'occuper de liquider l'entreprise maintenant.

May souffla longuement en secouant la tête.

– Je suis désolée.

– Ne le sois pas. J'aurais réagi pareil à ta place.

– C'est juste que… Entre ce quiproquo sur ton job et le fait que tu ne m'as jamais invitée à ton appart, je me suis fait des idées.

Il haussa une épaule.

– Tu l'as vu, l'appartement, la première fois que nous nous sommes rencontrés. J'y suis assez peu, je le loue pour gagner un peu d'argent, il est parfaitement situé et ce serait idiot de ne pas en profiter, mais du coup il est aseptisé au possible. Je ne peux pas dire que je m'y sente chez moi. C'est ma base, c'est tout. Mais j'entends. La prochaine fois, ce sera là-bas, ça te va ?

Elle approuva.

– Je ne suis pas comme ça normalement, jura-t-elle. Remarque, c'est ce que disent les criminels aussi lorsqu'on les arrête.

Elle pouffa et Jack la regarda avec tendresse.

– Ça abîme, d'être flic, pas vrai ?

La bouche de May se plissa et dansa de gauche à droite.

– Je t'aurais bien dit non, répondit-elle après deux secondes de réflexion, mais ce soir est un bon exemple que tu as raison.

Ce soir-là ils ne firent pas l'amour, ils s'étaient déconnectés avec cette chamaillerie, mais ils se promenèrent longuement dans les rues d'East Village, bras dessus, bras dessous.

Jack invita May le mercredi suivant à venir dîner chez lui, comme promis, et il profita de l'occasion pour sortir des tiroirs quelques photos de lui pour raconter un peu plus son parcours. May se douta qu'il le faisait pour la rassurer, elle trouva cela prévenant de sa part. Cette fois leurs corps se retrouvèrent, avec une passion presque douloureuse, où le goût salé de leur sueur se mêla à celui de leur salive et de leurs cris exaltés. Jack s'endormit les lèvres posées sur la cicatrice de May, à l'angle de sa bouche.

Le lendemain, au boulot, la jeune femme avait un sourire jusqu'aux oreilles, ce qu'Alexander releva dès son arrivée et commenta d'un très déplacé :

– J'espère que c'est pas encore un flic.

May serra les poings et ravala sa hargne. Elle ressortit aussitôt, le laissant traiter leurs dossiers, et sauta dans le métro à Christopher Street. Cela faisait trop longtemps que Lamar Gallineo ne répondait pas à ses appels. Presque un mois que Rita Safron était morte, et il l'avait tenue dans le noir depuis. Alexander l'avait blessée, cette fois la coupe était pleine et l'inspectrice fila jusqu'à One Police Plaza, dans le centre-ville, au début du Brooklyn Bridge. Elle se servit de son badge pour entrer dans l'immeuble, puis accéda à l'étage du Manhattan South Homicide Squad où était abritée la task force sur GML et exigea de parler à Gallineo. La probabilité qu'il soit ailleurs, sur le terrain, était forte, et May s'en fichait, elle n'obéissait plus à grand-chose de réfléchi, sinon à un besoin de réponses.

Contre toute attente, le géant sortit d'un bureau et s'approcha d'elle avant de l'inviter à le suivre d'un mouvement de l'index, sans un mot. Il la fit pénétrer dans une salle de réunion vide, et referma la porte.

– Pas très sympa de ne jamais me rappeler, débuta-t-elle.

– Je n'ai rien de particulier à partager avec vous, Malkasian.

– Au moins me tenir informée de ce qu'ont donné les renseignements que je vous ai fournis, ça aurait été aimable.

– Je vous ai missionnée comme auxiliaire, pas comme enquêtrice.

Il était d'un flegme glaçant, les yeux plus noirs que sa peau, et May se demanda s'il lui arrivait même de ressentir des émotions parfois.

– Je suis votre larbin pour les tâches ingrates et c'est tout, donc ?

– C'est votre façon de l'interpréter.

Cette fois, elle explosa :

– Ça vous arracherait la gueule d'être un minimum sympa ? Reconnaissant ? Je ne sais pas, moi, de faire preuve d'un peu de solidarité ! Vous voyez bien que j'ai fait de mon mieux ! C'est vous qui êtes venu me chercher, et donc juste pour ça ? Collecter des vidéos sur le terrain et merci au revoir Malkasian, vous en apprendrez plus un jour, éventuellement, en lisant le journal ! C'est ça, la mentalité de One Plaza ?

Gallineo croisa ses immenses bras sur sa poitrine et soupira par le nez. Il la toisait, imperméable à ses critiques. Puis sa tête dodelina d'avant en arrière, imperceptiblement, et il répondit, avec un soupçon de douceur cette fois :

– L'exploitation des bandes vidéo que vous nous avez fournies n'a rien donné. Pas plus que les prélèvements effectués par la CSU à St. Luke Park.

Il se lâchait enfin, un peu. May en profita :

– Pas d'ADN dans le parc qui corresponde à celui que vous avez trouvé sur les victimes ?

Tant pis, elle ne voulait pas lui mentir, elle protégerait Lerner s'il le fallait, en ne disant rien sur lui, et subirait les conséquences si Gallineo voulait savoir comment elle avait obtenu l'info.

Le colosse se contenta de lever un sourcil.

– Non. Aucune correspondance. Il ne s'est pas planqué là-bas ou alors n'a rien laissé derrière lui.

Lamar s'accota dos contre la paroi, jambes croisées.

– Putain, il y a forcément quelque chose qui nous échappe ! dit May. Il planque dans la rue ou dans les environs, c'est obligé ! Ce serait trop risqué de suivre la première venue et d'improviser le crime. Pas neuf fois sans jamais se faire repérer.

– Nous cherchons, croyez-moi, nous n'arrêtons pas. Nous avons exploré toutes les pistes.

– Et sur Rita Safron, rien de plus ? Parmi son entourage, les circonstances de son meurtre ?

Gallineo avait décidé de partager, il expliqua :

– Nous savons qu'elle rentrait d'un tournage ce soir-là, elle arrondissait ses fins de mois avec des piges de coiffeuse sur des clips ou des pubs. Elle est allée prendre un verre avec des collègues du

milieu, et les témoins que nous avons entendus ont tous affirmé qu'elle était partie vers minuit, ce qui est confirmé par sa carte de métro et la géolocalisation de son téléphone. Elle a été tuée entre minuit et demi et 2 heures du matin, d'après le Dr Lerner.

– Vous avez décortiqué les images vidéo du métro, je présume ?

– Bien sûr, rien de suspect. Personne ne l'a suivie.

– Donc il planquait près de chez elle. Dans un angle qui n'est pas surveillé par des caméras, qu'il avait repérées. Ça signifie que c'est un prédateur nocturne.

– En tout cas pour Safron, oui.

– Les autres ont été tuées de jour ?

– Non, jamais.

– Alors pourquoi vous ne croyez pas au chasseur de nuit ?

– Je n'ai pas dit ça. Mais il peut traquer de jour, pendant des semaines, et décider d'agir la nuit lorsqu'il est prêt.

– Il a besoin de contrôle, d'être dans la maîtrise totale. Il passe à l'acte dans des circonstances qu'il connaît parfaitement. Remplacer le jour par la nuit modifie toutes nos perceptions, pas les mêmes habitudes, la même population, non, il ne change pas au moment d'attaquer, je n'y crois pas une seconde.

Lamar Gallineo se mit à sourire.

– Vous devriez postuler aux Homicides, dit-il.

– Vu l'ambiance, je ne suis pas sûre.

– La task force sur GML est complète, inspectrice. Mais il y en aura d'autres.

Il se redressa et ouvrit la porte.

– J'en ai assez dit, conclut-il. Retournez faire votre boulot au 6e commissariat, ils ont besoin de vous.

– Je peux faire quelque chose pour vous ?

Il secoua la tête d'un air ferme. La fenêtre d'amabilité s'était refermée, elle était congédiée.

– Merci quand même, lâcha-t-elle.

– Malkasian ? J'étais sérieux. Faites la demande, je l'appuierai. Un jour vous pourriez faire du bon boulot ici.

May grogna un oui ou un merci, elle-même ne le savait pas bien. C'était maintenant qu'elle voulait être utile. Pas pour des inconnus dans l'absolu.

Pour Rita Safron.

Une fois dans la rue, elle fut fouettée par le vent qui s'engouffrait dans le quartier de Civic Center depuis le Brooklyn Bridge, ce dernier lui servant de rampe de lancement. Dans la ville circulait un tueur qui repensait à cette nuit de souffrance où il avait étranglé, poignardé et violé le corps sans vie de Rita, et cela l'excitait. Quel genre d'homme était capable de vivre avec cette jouissance sans que soit marqué au fer rouge sur son front « psychopathe » ? Comment pouvait-il faire à ce point semblant ? Ressembler à monsieur Tout-le-monde… Quel rôle jouait-il pour ne pas se faire démasquer ?

Était-il déjà en train de préparer son prochain crime ? Avait-il repéré sa proie ? Les approchait-il avant de les tuer ?

May se dit alors que ces femmes avaient peut-être connu leur tueur. S'il avait été un proche, les enquêteurs l'auraient déjà identifié par recoupements entre les assassinats. Alors comment procédait-il ?

Les réponses se terraient là, quelque part, sous la croûte de béton, de mensonges, d'amour et de vices, qui constituait cette ville sans fin où chaque existence semblait ne tenir à rien, évanescente.

Un SDF s'approcha d'elle pour quémander quelques dollars. Habituellement, May ne donnait pas, la culpabilité ventilée par des années de pratique, elle ne savait même plus pourquoi elle les ignorait, si c'était le prétexte de ne pouvoir donner à tous, ou à chaque fois, ou parce qu'une fibre protestante en elle lui dictait qu'ils en étaient arrivés là par leur propre négligence et que ce n'était pas à elle de payer pour leurs fautes. Elle n'était pas fière d'elle, ils étaient si nombreux dans Manhattan qu'il ne se passait pas un jour sans qu'elle en croise et finisse par développer, comme la plupart des New-Yorkais, une indifférence qui relevait de l'aveuglement volontaire, ils n'existaient plus dans le paysage, effacés par le logiciel interne de leurs habitudes. Mais celui-ci la toucha. Son programme de défense n'eut pas le temps d'activer son indifférence que l'homme était entré dans le champ de son empathie, et la lueur tremblante dans ses yeux bleus délavés pénétra May. Il était vieux comme un séquoia géant, abîmé comme le Grand Canyon, et lui offrit un sourire édenté, doux et résigné. Il savait déjà, en bon expert de la population locale, qu'il n'était même pas une ombre dans l'esprit de la jeune femme à qui il s'adressait, mais n'ayant pas abandonné cet espoir d'exister encore un peu, parfois, il essayait, et esquissa ce sourire pour elle, sans oser la brusquer avec des mots, seulement une paume vaguement ouverte

vers les cieux.

Il allait repartir, sans insister, lorsque May le retint par la manche, le temps de sortir quelques billets de sa poche – tout se payait désormais par argent virtuel, elle ne savait même pas ce qu'elle transportait dans le fond de son jeans. Elle rassembla une vingtaine de dollars froissés, et sans réfléchir les lui confia.

– Achetez de la nourriture, pas de l'alcool ou de la drogue, entendu ?

Elle s'en voulut aussitôt de la précision, le condamnant irrémédiablement, par son apparence, à de mauvaises intentions, et faillit s'en excuser mais ne le fit pas. Plus personne ne présentait ses excuses dans ce monde, elles étaient considérées comme des marques de faiblesse dans une société où les véritables punks étaient les gentils et les bienveillants qui osaient brandir leur fragilité comme le dernier étendard d'une humanité modèle. Tout devenait excessif. May la première.

Elle adressa au sans-abri un signe, entre le « Je suis désolée » et l'adieu, puis enfonça ses mains dans les poches de sa veste en cuir et fila en direction de la bouche de métro qui l'engloutit en quelques marches.

Le sans-abri la vit disparaître de la surface, comme si cette femme n'avait pas eu la moindre importance, diluée dans l'histoire des millions d'autres autour d'eux. Puis il compta les dollars et alors May exista dans ses pensées, pour aussi longtemps qu'il vivrait, comme si la flic avait, involontairement, acheté son droit à la mémoire.

36.

Solace sentait bon le shampoing démêlant au lait de vanille et pulpe de papaye. Son poil flottait autour de lui et il semblait avoir pris vingt kilos avec ce manteau soyeux tout gonflé.

– Ce soir je te sors en laisse ! l'avertit Constance.

Elle s'allongea dans le sofa et l'obligea à venir se coucher contre elle, ce qui ne sembla pas trop le contrarier. Elle avait besoin de sentir sa présence. La chaleur de la vie était ce qui lui manquait le plus. Depuis combien de temps n'avait-elle pas serré quelqu'un entre ses bras ? Ressenti le cœur d'un autre battre en résonance près du sien ? Enfoui son nez dans le cou ou les cheveux d'un être aimé ? Pour se sentir armée pour affronter l'existence, flanquée d'un complice, d'une âme sœur, d'un petit être à protéger envers et contre tout…

– Qu'est-ce qu'on va faire, mon Sol ? murmura-t-elle à son chien. Je suis paumée.

Une unique larme coula sur sa tempe tandis qu'elle fixait le plafond, sans même lui remplir l'œil, rien qu'une virgule dans la conjugaison des émotions qui la traversaient. Une virgule pour répandre son souffle dans la pièce.

Elle expira un long trait d'air et dit :

– Bon, je ne vais pas rester là à chialer, alors qu'est-ce qu'on fait ?

Solace ne semblait pas avoir d'avis clair sur la question, aussi se leva-t-elle pour marcher dans le salon, longeant la baie vitrée, le Skaneateles en miroir des cieux. Elle était presque parvenue à la fin de son traitement, il ne lui manquait que quelques pages, et elle-même à ce stade n'était pas certaine de la façon dont elle allait le terminer, l'histoire lui jaillissait du bout des doigts, un flux connecté à son inspiration, à son inconscient, sans passer par le filtre de la pensée.

Cela viendrait dans un second temps, lorsqu'elle le relirait, qu'elle pourrait prendre du recul et consolider son récit, gommer les longueurs et, surtout, le retravailler en profondeur pour lui donner du sens, aligner le sous-texte avec l'intention.

Mais elle n'était pas d'humeur pour cela maintenant, non, elle préférait se le garder pour la soirée. Elle hésita. Il restait au moins deux bonnes heures avant le crépuscule, elle pouvait inspecter l'érable et ses motifs étranges, ce serait une sortie pour Solace. Mais n'avait-elle pas eu sa dose de marche en forêt pour la journée ? Et puis qu'espérait-elle y trouver ? Bien sûr qu'Ezra avait raison ! Comment avait-il appelé ça ? Une « plaie vivante ». Voilà tout. Un souvenir laissé à travers le temps par sa Granny Mo.

« Vois à ton rythme, mais vois tout. »

– Oui, Mo, je sais. Crois-moi, je prends mon temps.

Son regard se tourna instinctivement vers la cuisine ouverte, et vers la boîte Good Humor posée près du frigo. Il ne restait dedans qu'une glace, goût létal.

Cela ne répondait pas à son interrogation sur quoi faire, concrètement.

– Tu n'as qu'à me dresser ta fameuse liste, celle des gens que vous fréquentiez, depuis que je l'attends, celle-là ! fit la voix de Neil depuis le bout de la grande pièce.

– Oh, fous-moi la paix avec ta liste.

Neil était assis dans l'autre sofa, les pieds sur la table basse. Tout en jeans, pantalon et chemise, baskets blanches et ses plus belles lunettes de soleil dans ses cheveux peroxydés.

– Pourquoi tu me fais chier avec ta liste ? s'agaça Constance.

– Si je reviens t'en parler, c'est que ça n'est pas clair dans ta tête, non ? Disons que c'est pour… évacuer tout malentendu.

– Malentendu ? C'est comme ça que tu appelles ça ? Tu sous-entends qu'au fond de moi il y a une partie de mon inconscient qui envisage encore que Lenny et Tom aient été *assassinés*, c'est bien ça ?

– Moi je ne sous-entends rien, si je suis là, Aretha, c'est… (Il agita les mains devant lui comme pour battre l'air en neige.) Enfin tu vois, quoi.

Constance soupira, exaspérée, trop épuisée pour faire la différence entre son irritation contre Neil ou contre elle-même.

– Tu la veux, ta liste ? Très bien. Ce sera vite fait, pour être

honnête, Tom et moi ne fréquentions pas grand-monde de manière régulière. Alors… Son meilleur ami, Owen, qui dirige une entreprise de travaux publics. Gillian, avec qui il a fait ses études, architecte comme lui. Ah oui, l'encombrant Chad, de sa salle de sport, et c'est à peu près tout. Si j'élargis, tu peux inclure ses deux partenaires de squash, avec lesquels Tom jouait une fois par semaine et prenait de temps en temps un verre, le petit club de gourmets qu'il avait intégré, avec l'Italien restaurateur, son pote chef, et la brune que je trouvais un peu trop jolie.

– Anja.

– C'est ça. Un nom de pute.

– Pas très sympa, mais je comprends.

– Jolie mais je n'étais pas jalouse d'elle.

– Ah bon ? Tu la traites de pute quand même…

– Elle avait quinze ans de moins que Tom, les seins et les lèvres refaits, tout ce qu'il détestait.

– Ce qu'*il* détestait ou ce que *tu* détestes ?

– Je connais mon mari mieux que toi.

– Tu te fais une image de lui d'après ce que tu sais depuis vingt-cinq ans, mais il peut avoir évolué en parallèle, ne pas t'avoir tout dit, tu sais ?

– Non, ça s'appelle le mariage, on finit par ressentir l'autre par cœur.

– Si tu le dis, Amy.

– Oh, quoi ? Parce que tu es pédé tu vas me dire que tu es plus expert en comportement de mecs que moi ? On parle de mon mari, là.

– Ok, ok…

Constance se prit la tête entre les paumes.

– Je déteste quand tu fais ça !

– Quoi donc ?

– Eh bien, ça ! Faire semblant de lâcher prise alors que tout en toi, à commencer par ton petit air narquois, là, affirme que tu n'en penses pas moins. Je sais ce qui faisait bander Tom si tu veux parler cru. Cette Anja, ce n'était pas sa came.

– Je n'insiste plus. Et donc, c'est tout, la liste s'arrête là ?

– Oui. Il ne voyait plus le musicien avec qui il sortait à des concerts, j'ai oublié son nom.

– Chester.

– Oui. Chester l'excentrique.

– Pourquoi ils ne se fréquentaient plus ?

– Chester prenait de la drogue, ça a fini par agacer Tom. Et il y a eu une embrouille autour de l'argent.

– Une grosse somme ?

– Non, deux cents dollars à peine. Et arrête, je te vois venir, mais personne ne tue un homme et un enfant pour deux cents dollars.

– Un junkie, si.

– C'était une histoire ancienne, il y a plus de deux ans. Et Chester n'était pas *ce genre* de junkie. Il était dans la drogue récréative. Un paumé, pas un dingo.

– Et toi, alors ? Tu n'as pas dressé la liste de tes connaissances.

– Je te mets en haut ou en bas ? Par ordre de temps passé ou de potentiel à me casser les noix ?

– Je suis au sommet, en gras, toutes catégories.

– C'est ce que je pensais.

– Et les autres ?

– Tu m'emmerdes avec tes listes ! Je ne vois personne ! Toi, toi, et toi.

– Sympa pour Nina.

– C'est une collègue scénariste plus qu'une copine. On prend un café de temps en temps, on se fait une visio pour échanger sur des projets, ça ne va pas plus loin. Dans ce cas, mets mon agent et mon avocate sur la liste. Et les coiffeuses des plateaux que tu me présentes, tes groupies, là. Et pourquoi pas mon concierge tant qu'on y est ?

– Je les note tous, se délecta Neil en appuyant son index sur sa tempe d'un air réjoui.

– Je ne comprends même pas pourquoi je suis en train de faire ça. Je n'y crois pas une seconde.

– Ce qui nous est trop familier cesse d'être une évidence.

– Mais une évidence de quoi ? s'emporta Constance. Que mon fils et mon mari sont morts et que je peux me raccrocher à n'importe quoi, même à l'hypothèse d'un meurtre pour ne pas lâcher prise ? La vérité, c'est qu'ils ne reviendront pas ? Jamais ? C'est ça que je suis censée verbaliser ? Crois-moi, j'ai pas attendu un an pour le comprendre.

Neil ne semblait pas affecté par son émotion, il se contenta de répondre posément :

– Ce que je dis, c'est que nous nous enfermons dans notre

perception de notre existence, et que nous cessons d'en reconnaître l'évolution. Et pourtant, il suffirait de se concentrer sur un fragment, sur ce qu'on peut discerner, et de prendre de la hauteur. Sous nos pieds se trouve la réponse à nos questions profondes. Il faut juste la voir.

Constance allait lui répliquer que c'était bien trop élaboré comme discours pour correspondre au véritable Neil lorsque sa bouche resta entrouverte, les mots ravalés par la lucidité soudaine qui émergeait à la place. La projection de Neil était un réflexe qu'elle avait pris pour se confronter, une forme d'auto-analyse, ou de psychothérapie avec elle-même. Rien de ce qu'il racontait ne provenait de l'extérieur, c'était un assemblage de ses propres pensées, conscientes et inconscientes, et à force de s'exercer Constance parvenait à de bons résultats. Neil, du moins l'image de son ami, était un révélateur efficace de ce qu'elle refusait de voir dans un premier temps.

– Tu viens de mettre le doigt sur…, dit-elle.

Mais Neil avait disparu. Évidemment. Elle avait brisé le quatrième mur, comme on dit au cinéma lorsqu'un comédien s'adresse soudain au spectateur, en énonçant en pleine conversation avec lui une part de réalité.

Qu'est-ce que son inconscient essayait de lui faire comprendre ? Cette insistance autour de la liste la troublait. Pourquoi y revenir maintenant ? Qu'y avait-il parmi ces personnes pour qu'une partie de son être s'interroge sur leur rapport avec la mort de Lenny et de Tom ?

Envisager qu'il puisse s'agir d'un crime et non d'un accident changeait-il quoi que ce soit à son désespoir ? Non, ce n'était pas cette partie-là qui l'avait sortie de la conversation. C'était…

« Il suffirait de se concentrer sur un fragment, sur ce qu'on peut discerner, et de prendre de la hauteur. Sous nos pieds se trouve la réponse à nos questions profondes. Il faut juste le voir. »

La dernière phrase de Neil.

Les rouages de son intelligence, de sa réflexion, travaillaient de concert avec son inconscient à donner un éclairage nouveau sur un élément qui la perturbait sans qu'elle parvienne à savoir ce qu'il était ni pourquoi il la perturbait.

– Qu'est-ce que j'ai vu qui m'aurait donné le sentiment qu'une partie m'échappe ? questionna-t-elle à voix haute. Une impression de passer à côté d'un point important ?…

Les symboles dans l'érable ? *Non…* La médaille d'Ève de Granny Mo ? *Je ne crois pas.* Les griffures sur la porte ? La disparition de Solace ? Le crâne humain ou la bible d'Abner ? Les factures des porcs ?…

Constance déambulait dans le salon, sa main enveloppant son menton.

Soudain elle s'arrêta. Puis elle fonça à la table et s'empara de la loupe.

« Sous nos pieds se trouve la réponse à nos questions profondes. »

Elle fit glisser la photo d'Abner et Hazel Holloway en compagnie de leurs complices sectateurs, mais ce n'était pas eux qui l'intéressaient. Plutôt le décor.

« Vois à ton rythme, mais vois tout. »

Constance inspecta les murs de la grotte. Les cavités de son plafond, les dépressions de son sol irrégulier, les replis de la paroi dans le fond… Elle ne connaissait pas cet endroit, mais la pierre lui était familière, bien sûr.

Et là, brusquement, la certitude se glissa sous l'agrandissement de la loupe. Un recoin minuscule. À peine une esquisse interprétable. Mais cette portion-là, Constance ne pouvait plus la manquer. Elle l'avait déjà vue. Souvent. Et elle l'avait crainte.

Comme venait de le lui suggérer son inconscient par la voix de Neil, c'était juste sous ses pieds. Depuis le début.

Un fragment de la cave. Pourtant le reste n'avait rien à voir, le lieu était beaucoup plus grand sur la photo qu'il ne l'était en réalité et la scénariste n'en reconnaissait rien, raison pour laquelle elle avait tant refusé de considérer l'évidence.

Mais il y avait une explication, d'une simplicité déconcertante, et Constance comprit alors ce qui s'était passé.

37.

La trop longue moustache de Gerry Alexander se plongea dans le pesto de son sandwich débordant quand il le croqua à pleines dents. Il mâchouilla trois fois et déglutit rapidement pour dire :

– Tu sais, j'ai toujours rêvé qu'on puisse faire avec la psyché des suspects ce que les légistes font avec les cadavres, quand ils taillent sous la peau avec leur scalpel pour vérifier s'il n'y a pas des bleus cachés, des traces qui n'ont pas marqué en surface, mais que la chair a enregistrées.

– C'est dégueu, répondit May, encore un peu sur la défensive.

Rouquemoute avait fait le premier pas. Ce matin-là, après trois semaines à s'éviter, à ne plus se supporter, il lui avait dit qu'il l'invitait à déjeuner, pas dans un vrai restaurant cher, mais chez Faicco's – fallait pas déconner non plus. Il leur avait acheté deux énormes sandwichs, dont un aux aubergines pour May, qu'ils mangeaient sur un banc de Father Demo Square. À aucun moment il n'avait présenté ses excuses, mais il lui avait tout de même demandé comment elle allait, et marmonné un semblant d'autocritique en affirmant qu'il n'aurait pas dû lui faire de remarque déplacée. May ignorait si c'était un ordre du capitaine Hillroy ou si cela venait véritablement de lui, mais elle s'en contenta. Alexander et elle ne seraient jamais amis, et ça n'était pas ce qu'on attendait d'eux, juste qu'ils collaborent. Leur binôme n'en était plus un, chacun conduisait ses enquêtes dans son coin, et si cela n'avait pas encore eu d'impact significatif sur les résultats, ce n'était qu'une question de temps, sans parler de l'image déplorable qu'ils véhiculaient vis-à-vis des autres enquêteurs du commissariat.

Depuis deux jours, May était à temps complet sur une suspicion de

violences conjugales maquillées en accident domestique. Une famille bourgeoise du Village, l'affaire était délicate et l'avis d'Alexander était précieux pour la jeune flic.

– Cette femme, ajouta-t-il, elle te raconte ce qu'elle veut, mais si tu pouvais soulever son crâne pour vérifier les bleus mentaux, là tu serais fixée !

– Ça s'appelle un polygraphe.

– Tu parles ! N'importe quelle personne un peu entraînée peut déjouer le détecteur de mensonges. Non, je pense à un truc qui nous permettrait de fouiller directement leurs pensées.

– Le jour où ça existera, toi et moi nous serons au chômage.

– C'est pas faux.

Ils engloutirent une partie de leur repas, May cala à la moitié, et Rouquemoute s'essuya la bouche mais du pesto resta accroché dans sa moustache, ce que sa partenaire se garda de lui faire remarquer. Elle le trouvait plus drôle ainsi, et il méritait bien cette petite mesquinerie de sa part.

– Je voulais te dire…, commença-t-il en cherchant le ton, sincère mais pas geignard. Pour GML… J'ai été vexé. C'est pour ça que j'ai réagi comme un connard.

May haussa les épaules. Elle gardait rarement longtemps sur le cœur ses ressentiments et si elle se tenait à distance de lui depuis tout ce temps, c'était parce qu'elle avait l'impression que c'était ce qu'il souhaitait. Rouquemoute poursuivit :

– C'était humiliant pour moi. Je suis le doyen du service ici, et… Une affaire aussi emblématique, les gars de One Plaza débarquent et te prennent toi, dans mon dos. J'ai pas aimé.

– J'aurais dû venir t'expliquer, reconnut May à son tour. Je crois que j'ai eu peur de ta réaction.

Alexander éructa un semblant de rire.

– J'ai si mauvaise réputation que ça ?

– Pire encore, répondit franchement May en souriant. Et puis… J'avais vraiment envie de le faire, pas que tu me prennes la place ou m'en empêches.

Il se nettoyait les gencives avec la langue et fit signe qu'il comprenait.

– Des nouvelles ? s'enquit-il.

– Aucune. Je leur ai servi de commis, et puis ils m'ont dégagée.

– Classique. Mais si Gallineo t'a prise sous son aile, même pour ramasser son courrier, c'est qu'il t'a bien aimée. Je pense qu'il t'a testée.

– J'ai eu l'impression, oui.

Ils gardèrent le silence un instant, avant que le moustachu bourru lâche tout haut ce qu'ils pensaient tout bas au même moment :

– Neuf meurtres et pas un suspect ? C'est dingue…

Ses yeux se perdirent dans la contemplation de la rue au-delà de la fontaine centrale.

– Ils finiront par l'avoir, dit May.

Alexander approuva d'un grognement songeur. Il paraissait avoir baissé les armes, alors la jeune flic tenta de s'aventurer sur un terrain plus personnel, dans l'espoir de nourrir un début de relation :

– Ce que tu devais faire, le jour où je t'ai couvert, c'est fini ? Si tu veux un coup de main, je suis là.

– Je te dirai si j'ai besoin, répondit Alexander, ailleurs.

– Envie d'en parler ?

Il se réveilla d'un coup et secoua la tête comme un chien qui sort de l'eau.

– Je préfère pas. De toute façon, ce sera bientôt réglé. Et toi ? Tu m'as tout l'air d'une nouvelle femme dernièrement. C'est Mitchell qui a quitté sa femme pour toi ?

– Oh, non.

Denis Mitchell, l'ancien partenaire de May avec qui elle avait eu l'extrêmement mauvaise idée d'entretenir une relation.

– Tant mieux pour toi, c'est peut-être un bon amant, mais c'est un mari de merde.

– Qu'est-ce que tu en sais ?

– Je connaissais un peu leur couple.

– Leigh Mitchell ? C'est une amie à toi ? Pas étonnant que tu m'en fasses baver…

– Non, au contraire, je te suis redevable d'avoir éloigné Denis de cette sorcière ! Cela étant, il n'est pas mieux. Bon, alors, il fait quoi le nouveau ?

– Chef. À domicile.

– J'en connais une qui va prendre dix kilos ! pouffa Rouquemoute d'une étrange bonne humeur.

May ne l'avait jamais vu aussi léger et sympa.

– Tu es amoureuse ?

– Je crois bien.

– Bonne chose. Le sexe sans les sentiments, c'est vite chiant.

– Parle pour toi, le nargua-t-elle.

– Ça devient seulement du sport, et moi (il tapota sa bedaine), le sport, c'est pas trop mon truc.

Ils rirent ensemble, de bon cœur. Après un silence, Alexander dit :

– Si tu veux qu'on retourne interroger la femme et le mari, toi et moi, et qu'on s'occupe de l'affaire ensemble, je suis ton partenaire.

May apprécia et accepta, ce qu'ils firent l'après-midi même sans obtenir de meilleurs résultats sinon que l'instinct d'Alexander confirma celui de May, le type tabassait sa compagne, qui le couvrait, mais ils ne pouvaient pas le prouver. De toute façon, c'était la fin de semaine, et à moins qu'elle ne se décide à porter plainte dans le week-end – « ou qu'il ne la tue », avait ironisé cruellement Alexander –, ils ne pourraient rien faire de plus avant lundi. À moins d'une urgence, la justice avait ses heures ouvrables, elle aussi.

May quitta le commissariat à 18 h 30 et, une fois dans la rue, sortit son téléphone de sa poche. Elle était vexée que Jack ne se soit pas manifesté de la journée. Cela faisait un mois aujourd'hui depuis leur premier baiser et elle avait secrètement espéré qu'il y aurait pensé. Elle se sentait un peu mièvre d'attacher autant d'importance à un anniversaire aussi récent et pour un baiser, pourtant c'était une symbolique qui lui faisait des pétillements dans le ventre.

En remontant la 10e Rue, elle se décida à prendre les choses en main et à l'appeler pour improviser une sortie, puis se ravisa en croisant Bleecker Street. Après tout, elle n'était qu'à cinquante mètres de chez lui. Autant lui faire la surprise.

Depuis sa petite crise de paranoïa, Jack l'avait invitée chez lui à plusieurs reprises, tout en précisant qu'il n'y était pas souvent à cause de ses déplacements, l'essentiel de ses prestations étaient bookées pour des dîners, souvent loin de Manhattan, et il préférait dormir à l'hôtel dans ces cas-là. Mais tant pis, après tout, un couple c'était aussi se surprendre, s'imposer parfois dans la vie de l'autre au-delà des invitations sages et formatées.

Trois minutes plus tard, elle sonnait chez Jack et la porte s'ouvrit sur un petit homme chauve, la cinquantaine, dans un t-shirt New York Giants trop serré pour ses bourrelets.

– Oh, pardon, fit May, je cherchais Jack.

Elle réalisa seulement à cet instant que l'appartement était parfois loué et qu'elle ne tombait pas bien.

– Oui, c'est moi.

May lui répondit avec un air amusé, pour que le locataire ne se formalise pas :

– *L'autre* Jack. Je vais l'appeler, je suis désolée de vous avoir dérangé.

– Hum… Il n'y en a pas d'autre, je suis le seul Jack de la maison. À part Daniel's dans le bar, fit-il avec une pointe de fierté pour son humour.

Soudain prise d'un pressentiment affreux, May demanda :

– Votre nom complet, c'est…

– Jack Tettler. Il y a un problème ?

– Jack Tettler ? répéta May, incrédule.

L'homme parut agacé.

– Oui. Je peux vous aider ?

– Mais vous êtes…

– Le propriétaire. Et vous ?

Cette fois, les jambes de May se vidèrent de toute leur substance et le couloir se mit à tourner autour d'elle. Elle ouvrit la bouche pour respirer comme un poisson échoué sur la berge, mais aucun oxygène ne vint remplir ses poumons. Ils étaient vides. Sa vision s'assombrit et son regard devint noir.

Comme le cœur de son Jack. Noir de mensonges.

38.

La cave sentait le sucre cuit et le fer chaud noyés dans un bouillon d'humidité et de champignons. Les odeurs, comme les hommes, hantent parfois des lieux, par le souvenir de ce qu'elles ont été plus que par leur présence réelle.

Trop excitée et impatiente de vérifier ses déductions, Constance n'avait pas pris le temps d'ouvrir la porte de la terrasse, en face de la cave, pour bénéficier de la lumière du jour, même déclinante, et l'ampoule de la pièce creusée dans la roche ne fonctionnant plus, elle s'éclairait avec la lampe torche de la cuisine.

Les alambics brillèrent d'une transparence poussiéreuse dans le faisceau, autrefois système sanguin monstrueux qui avait rendu sa famille riche par l'intermédiaire d'un Frankenstein plus sataniste que savant. Muée par sa curiosité tenace, Constance n'avait pas peur cette fois, la petite fille en elle restait cachée derrière l'adulte, certes dans ses jambes, menaçant à tout instant de la déséquilibrer en cas de sursaut, mais au moins elle ne prenait pas le dessus.

Le cône blanc se balada sur les étagères en grande partie vidées, puis il glissa sur le fond de la cave où une saillie rocheuse formait un triangle depuis le plafond. Constance la compara avec la photo qu'elle tenait dans l'autre main, sa lampe alternant de l'une à l'autre. Elle reconnut le relief, dans le fond à gauche du cliché. Avec la loupe, c'était assez évident.

Pourtant le reste de la caverne où étaient rassemblés les sept individus en tenue de culte n'avait rien à voir avec la cave, beaucoup plus petite, elle. *C'est parce qu'elle a été effacée…*

Constance pivota à l'opposé de la saillie rocheuse et la lumière fouilla les parois pour s'arrêter sur les deux tonneaux en bois moisi.

C'était là. A priori, en comparant ce qu'elle voyait et le cliché, il n'y avait aucun rapport. Mais Constance savait que c'était là. La photo avait été prise de cette trajectoire, environ huit ou dix mètres plus loin. Or le mur de bardeaux derrière les tonneaux se trouvait trois mètres devant Constance.

Elle déposa la photo sur la table d'alchimiste d'Abner, cala sa lampe entre un creuset en céramique et une cornue ventrue, et, ainsi les mains libres, entreprit de déplacer les tonneaux. Ils étaient dans un tel état qu'ils se délitèrent entre ses bras, ne lui laissant que les cerclages d'acier rouillé à tirer. N'ayant jamais retrouvé le pied-de-biche qu'elle avait cherché partout, trois jours auparavant, Constance improvisa un outil avec le manche d'une pelle dont le godet décomposé par l'oxydation ne tenait plus en place, et elle enfonça son levier dans les bardeaux pour les arracher du mur. Là encore, la chancissure était telle qu'elle n'eut que peu d'efforts à fournir pour les briser, ils cédèrent dans une série de craquements mous. Constance s'appliqua jusqu'à tous les retirer, et recula pour contempler son œuvre.

Elle avait dégagé une large ouverture dans la roche. Plus qu'un passage, c'était un prolongement de la cave vers une partie plus grande encore, cette fois il n'y avait plus aucun doute possible, malgré le peu d'éclairage qui y pénétrait, Constance reconnut le relief et l'agencement : c'était le temple souterrain d'Abner et Hazel Holloway.

Depuis combien de temps était-il ainsi secrètement emmuré ? Constance se demanda quand le dernier être humain était entré ici pour la dernière fois. Granny Mo avait-elle eu connaissance de cet endroit ?

Étrangement, alors que toutes les histoires de sorcières qui l'avaient terrifiée enfant prenaient forme concrètement sous ses yeux, Constance n'était pas effrayée. Un peu désemparée, troublée, oui, mais surtout piquée par le désir de savoir. Elle se pencha pour passer et entra dans le sanctuaire satanique. Elle s'était presque attendue à ce qu'il y flotte un parfum âcre, celui des encens, du vice et du sang, mais ce n'était pas le cas, cela sentait seulement l'humidité et la croupissure. Ses doigts effleuraient la pierre, autant par instinct que pour se guider, elle avait laissé la lampe derrière elle, sur la table, et sa silhouette masquait une bonne partie du lieu, elle n'y voyait pas grand-chose, mais devinait dans la pénombre la grotte qu'elle avait

examinée sur la photo. Elle était plus grande qu'elle ne l'avait déduit, une dizaine de mètres de long sur au moins quatre ou cinq de large. Et surtout, l'endroit n'était pas vide. Du peu qu'elle parvenait à distinguer, elle discerna un buffet en bois et… une grosse pendule en fer, sans cadre, les rouages à l'air, complètement rongés par la rouille qui, dans l'obscurité, l'habillait d'une couche de poils d'hydroxyde, tel un insecte industriel.

Plus Constance progressait, plus elle ressentait une pression remonter en elle, tout d'abord un bourdonnement, qui peu à peu se transforma en un son continu, une alerte mentale qui tentait de lui transmettre un message sans qu'elle sache comment l'interpréter.

Elle était sur le point de faire demi-tour pour aller récupérer sa lampe, lorsqu'elle remarqua les aiguilles corrodées de l'horloge.

22 h 22.

C'était une blague. Un mauvais tour. Constance recula.

L'alerte mentale claironnait entre ses tempes.

Et brusquement, elle comprit.

Tandis que son talon se dérobait sous son poids, faute de trouver le sol pour se poser, et que Constance basculait en arrière, elle sut ce que sa mémoire tentait de lui rappeler mais que son excitation rejetait.

Dans l'obscurité, elle ne l'avait pas vu, flaque de ténèbres dans le noir, posée au centre de la pièce.

Le puits sur la photo. Et Constance chuta dedans.

39.

Son dos heurta le fond presque instantanément, le puits n'était pas profond, et ses membres suivirent, fracassant quantité de matière à la fois creuse, solide et pourtant cassante.

Constance poussa un cri de peur autant que de douleur. Elle était tombée de moins d'un mètre au final, mais le tapis irrégulier qui l'avait accueillie lui avait fait très mal, lui écorchant les épaules, les fesses, s'enfonçant dans ses reins, et l'arrière de son crâne avait rebondi sur ce qui lui avait paru être une petite branche qui avait rompu sous le choc.

Bien que sonnée et le souffle coupé par l'impact, Constance commençait déjà à deviner dans quoi elle gisait. Elle parvint à respirer de nouveau, en grimaçant, et voulut replier ses jambes pour se relever lorsqu'elle entendit le bruit que cela provoqua. Un tintement lugubre. Ses doigts entrèrent en contact avec les protubérances et les cavités, ses coudes heurtèrent ce qui ressemblait à des bols ou à des cruches lisses et froids. Elle n'y voyait pas grand-chose, la lumière rasante de sa lampe peinant déjà à arroser la surface de la caverne, mais elle n'eut aucune peine à comprendre ce dont il s'agissait.

Le puits était comblé avec des os.

Des centaines d'os.

Ce qu'elle avait écrasé dans sa chute, c'étaient des boîtes crâniennes ou des cages thoraciques. Elle était entourée de mandibules, de tibias, de fémurs et de bassins. Elle ne pouvait les distinguer, mais n'avait plus aucun doute à ce stade.

Dans un réflexe de panique, elle s'accrocha au rebord du puits, et se hissa en repoussant du bout du pied son macabre contenu dans une percussion d'osselets.

Constance haletait.

Non mais qu'est-ce qu'elle foutait là, à la fin ? Elle expira un interminable trait d'air, ferma les paupières un instant pour se ressaisir, et s'empressa de se lever pour s'éloigner du puits. Son instinct fut de ressortir de la caverne pour quitter la cave une bonne fois pour toutes, mais à peine sur le seuil, elle fit demi-tour pour récupérer la lampe et revint sur ses pas. Elle était trop intriguée pour laisser toute cette découverte en suspens et savait pertinemment qu'elle ne dormirait pas tant qu'elle n'aurait pas éclairé le fond du puits pour en avoir le cœur net.

Le pinceau de lumière s'approcha du bord. Le cœur de Constance cognait dans sa gorge à présent.

Les os luisaient. Des milliers.

Elle se doutait qu'il s'agissait de ceux des porcs achetés pendant les onze années de facturation. La cavité faisait moins de deux mètres cinquante de diamètre, mais probablement assez profonde à l'origine pour engloutir plus de cent vingt cochons.

Une pensée désagréable s'infiltra jusqu'à sa conscience, elle avait lu que l'ADN des porcs était proche de celui des hommes, similaire à plus de 95 %. Était-ce la raison de ce choix ?

Non, ils sacrifiaient des cochons parce que c'est massif, impressionnant, et qu'il y avait des élevages pas loin. N'invente pas davantage.

Parce qu'il n'y avait en revanche aucun doute sur la nature de ce qu'ils en faisaient. Un par mois, tous les ossements, et tout le sang visible à l'arrière-plan sur la photo…

– Qu'est-ce que vous foutiez là ? murmura Constance entre ses lèvres.

Bien que basse, sa voix se réverbéra tout autour.

Armée de sa torche, elle inspecta la pendule dévorée par le temps. Si elle l'effleurait, tout s'effriterait sur le coup. *22 h 22. Merde.* Son père était mort à cette heure-là. L'horloge de Granny Mo était réglée sur les mêmes chiffres. C'était intentionnel. Qui avait trafiqué tous les systèmes, et surtout pour quoi faire, pourquoi cette obsession de 22 h 22 ?

Le buffet s'invita dans la périphérie de son champ de vision et Constance alla l'ausculter. C'était un meuble à l'ancienne, en bois massif, fonctionnel plus que décoratif. Elle tira sur l'une des deux portes et l'autre suivit pour dévoiler le contenu

des étagères. Elle reconnut les toges de la photo, pliées soigneusement là, ainsi qu'une coupelle en étain, de la taille et de la forme d'une assiette creuse. Dessus était posé, en travers, un long couteau effilé, courbe, le couteau à désosser des bouchers. Son manche en bois piqueté, sa lame noircie par l'usure et le temps.

Constance frissonna.

Enfin, deux gros livres en cuir gisaient sur le flanc, enveloppés par d'attentionnées araignées qui en avaient fait leur nid. La scénariste se pencha pour discerner les titres sur le dos. *Liber Ivonis* pour le premier, le second était plus difficile à déchiffrer à cause des conditions de conservation qui avaient fait se désagréger le cuir. Quelque chose comme *De Vermis Mysteriis*, mais Constance n'en était pas sûre. Elle fut surprise. Elle n'imaginait pas Abner ou Hazel connaître un tant soit peu le latin. Il y avait donc, parmi leurs membres, des personnes cultivées, en tout cas éduquées. Qui, dans la région, en 1925, lisait le latin ? C'était improbable…

Un prêtre, lui vint aussitôt à l'esprit.

Elle repoussa les voiles de toile du bout des doigts et voulut s'emparer des deux ouvrages qui fondirent immédiatement dans sa main en une boue de cellulose et parchemin moisi. Le temps les avait entièrement dévorés, il n'y avait plus rien à en tirer. Constance s'essuyait la main sur son pantalon lorsqu'elle entendit le murmure dans son dos.

– Nous avons bâti notre église, fit une voix sifflante et vicieuse.

Constance fit un bond, se cogna au buffet et hurla en lâchant la torche qui roula sur le sol inégal et s'immobilisa juste sur le bord du puits.

– Tu me demandais ce que nous « foutions » là. Eh bien, je te réponds, dit l'être depuis l'autre bout de la caverne.

Il parlait tout bas, et son souffle traversait un œsophage trop sec avant d'être transformé en mots crépitants par une langue râpeuse.

Une langue morte, s'imposa à Constance qui était proche de la crise de nerfs.

– N'aie pas peur. Nous sommes la famille, après tout. N'est-ce pas ?

La voix était vieille. Très vieille. D'un autre temps.

Cela provenait de l'angle sur sa gauche, mais la lampe au sol éclairait l'opposé, et la chose dans les ténèbres lui était invisible. Parce que Constance n'avait aucun doute. Il s'agissait d'une chose. Aucun

être vivant ne s'exprimait ainsi, avec cette rocaille dans la gorge, chaque phrase propulsée avec douleur et difficulté, donnant l'impression qu'il fallait appuyer sur un gros soufflet mécanique afin d'envoyer assez d'air dans la carcasse flétrie qui lui servait de corps.

L'hypothèse de la folie devint séduisante. S'abandonner à une douce démence et quitter la responsabilité de la raison, de ces tentatives vaines de bonheur, pour se moquer de tout. Ne plus avoir peur. Devenir folle pour survivre. Oui, Constance en eut un aperçu, le temps d'une hésitation, mais l'autre ne lui laissa pas l'opportunité de s'y réfugier.

– Tu sais ce que je suis, pas vrai ?

Constance secoua la tête, non parce qu'elle ignorait le début de réponse qui se profilait, mais parce qu'elle la refusait.

– Allez, il n'y a pas de raison que ton meilleur ami puisse s'inviter à la fête, et pas moi. Je suis ton arrière-grand-père, après tout.

Constance serra les paupières aussi fort qu'elle le put. Si la voix était bien une projection de son inconscient, alors elle pouvait la faire disparaître.

– Te fatigue pas, je ne compte pas repartir, maintenant que tu m'as ouvert la porte.

Il émit un horrible claquement mouillé avec sa bouche, frénétique, comme s'il se mordait la langue jusqu'au sang, à toute vitesse, encore et encore, voulant disloquer ce steak de viande pourrie avant de l'avaler, et le son se répercuta sur les murs, forçant l'imagination de Constance à le voir gorge déployée, tête rejetée en arrière vers le plafond, semblable à un coq malingre en train de se mutiler lui-même l'intérieur du bec.

– Stop ! STOP ! hurla Constance qui n'en pouvait plus.

La mastication s'interrompit d'un coup. Et deux fentes blanches horizontales apparurent à moins de quatre mètres d'elle. Les yeux hallucinés d'Abner Holloway, tels que sur la photo. Ils la fixaient.

Dans cette nuit éternelle, Constance l'entendit alors sourire, et un liquide s'écoula sur le sol. Elle en eut un haut-le-cœur.

– Je suis folle…, lâcha-t-elle, le visage agité de tics nerveux.

– Non, tu es à l'écoute du lieu. De ton histoire.

Elle détestait cette voix d'outre-tombe. Parce qu'elle crissait sur ses tympans comme des ongles sur un tableau.

Et parce que c'est la même intonation funèbre que celle de Lenny dans

mon cauchemar, lorsqu'il était sous mon lit.

Pourquoi s'imposait-elle une horreur pareille ? Quel tour cruel son inconscient était-il en train de lui jouer ? Elle était épuisée, son deuil et les interrogations permanentes autour de son choix de vivre ou de mourir l'avaient brisée, la paranoïa naissante dans le chalet y ajoutait une couche, et les révélations sur sa famille terminaient de lui faire perdre la raison.

Elle devait entrer dans le jeu pour le démolir. Alors elle répondit :

– C'est une église à la gloire de Satan, je sais.

– Tu sais que Dieu ordonne : « Tu ne tueras point. » À commencer par toi-même.

– Tu vas me dire que si je me suicide, je vais aller en enfer, c'est ça ? Et que mon âme souffrira pour l'éternité ?

– Pas si tu conclus un accord avant.

– Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

À quoi jouait son inconscient maintenant ? Elle décida de se lever, cette mascarade partait dans tous les sens, elle devait sortir.

Les yeux blancs dans les ténèbres se penchèrent, inquisiteurs.

– D'autres l'ont fait avant toi, dit-il dans un reniflement interminable.

Constance s'approcha de sa lampe, elle voulait vraiment partir.

– Contracter une dette, ajouta-t-il en faisant claquer le bout de sa langue rêche contre son palais. Une histoire de famille, *Connie*.

Il avait appuyé sur le surnom pour l'agacer, elle le savait, il n'était qu'une projection d'une part d'elle-même après tout. *La pire, la plus sombre.*

Elle s'empara de sa source de lumière et hésita. La pointer sur Abner, ou quoi que ce soit qu'elle s'imaginait être Abner, pouvait le faire disparaître.

Ou révéler ce que mon imagination a de plus abominable en réserve.

– Il y aura toujours de la place pour toi ici, avec nous, continuait-il. Tant que tu payes ta dette.

Constance braqua le cône de la torche dans l'angle où se trouvait le vieil homme à la voix sifflante et crépitante, mais ne vit qu'une anfractuosité vide. Il n'y avait personne. Pas plus que deux yeux blancs luisant dans l'obscurité. Elle soupira. Qu'elle était conne à se faire des frayeurs pareilles. Il fallait qu'elle arrête. Au moins qu'elle rappelle son médecin pour se faire prescrire quelque chose pour

dormir ou pour s'apaiser. Le stress la faisait débloquer. Beaucoup trop.

Elle pivota pour s'engager vers la sortie, et là, brutalement, surgit dans le faisceau de la lampe, juste à quelques centimètres de son propre visage, celui d'Abner, un masque de peau blafarde et craquelée sur son crâne rond. Il se précipita sur elle, un cadavre animé, ses yeux devenus immenses, fous et illuminés, et ses lèvres moisies se déchirèrent tant sa bouche s'ouvrit, au-delà de ce qu'elle aurait normalement pu, pour qu'un flot de sang noir en dégouline, et qu'il crache sur elle sa langue morte, telle une sangsue recroquevillée. Une odeur infecte l'accompagna, de graisse rance et de viande acide.

Constance hurla et voulut le repousser mais ses mains ne rencontrèrent que de l'air. Il n'était plus là.

Dans son dos, la mâchouille sanglante reprit, accompagnée d'un rire syncopé, à moitié étranglé par le sang qui lui coulait dans la gorge et les poumons. Cette fois Constance se précipita vers la porte, fonça dans le couloir et sortit sur la terrasse où elle courut pour se jeter dans le lac avant le ponton.

L'eau froide emporta le rire dément d'Abner.

Constance nagea aussi loin qu'elle le put malgré ses vêtements qui lui collaient à la peau, et lorsqu'elle remonta à la surface, il n'y avait plus rien. Ni l'écho de sa folie, ni la puanteur. La nuit tombait sur la forêt.

Elle sut qu'elle ne remettrait jamais plus les pieds dans cette cave. Plus jamais.

Mais aussi ce que son inconscient venait de lui dire.

Les dettes se payent.

Elle avait compris ce qu'elle devait faire.

40.

Jack – pour l'instant elle ne pouvait que garder ce prénom – avait essayé de l'appeler tout le week-end, sans que May décroche ou réponde à ses messages de plus en plus inquiets.

Il s'était bien foutu d'elle, cet enfoiré.

Quel genre d'homme se faisait passer pour un autre ? Qu'avait-il à cacher d'aussi grave qu'il lui avait fallu endosser l'identité du bedonnant Jack Tettler, voisin du regretté Augusto Ribeiro ?

Ce qui blessait le plus May n'était même pas de s'être fait duper, elle était tombée amoureuse, clairement, et elle se donnait des circonstances atténuantes, toutefois il était temps pour elle de s'interroger sur son professionnalisme : après son ancien partenaire, le témoin secondaire d'une enquête sur laquelle elle était affectée, ça commençait à faire beaucoup. Non, ce qui la heurtait, c'était qu'il y avait mis tellement de conviction que c'en était cruel. Pervers même. Il lui avait sorti le grand jeu, les dîners romantiques, les lieux atypiques, et surtout il s'y prenait avec un machiavélisme extraordinaire, soignant ses regards, ses gestes, ses mots, pour qu'elle pense que lui aussi était amoureux. Elle n'y avait vu que du feu, parce que, aujourd'hui encore, si on lui demandait si « Jack Tettler » l'aimait, elle aurait répondu oui, sans l'ombre d'un début de doute.

Pourquoi lui avait-il fait ça ?

May avait fouillé toute la nuit de vendredi à samedi et jusqu'au dimanche matin, sans entrapercevoir une hypothèse crédible. La mort de Ribeiro était close, cause naturelle, donc ça n'avait rien à voir. L'appartement qu'avait occupé « son » Jack semblait réglo. Et même s'il avait été une plaque tournante de la drogue de Manhattan, May n'ayant rien à voir avec les Stups, elle n'était pas une cible

intéressante, elle n'avait accès à aucune information sensible en la matière. Alors pourquoi ?

Elle s'était refait le film de leur rencontre. La toute première fois. C'était elle qui lui avait demandé s'il était Jack Tettler lorsqu'il avait ouvert la porte, et il n'avait pas confirmé, seulement demandé ce qu'elle voulait. Elle avait pensé que c'était lui puisqu'il ne démentait pas, et ne s'était plus posé la question. Il avait donc saisi l'opportunité, sans la provoquer complètement. En revanche, par la suite, il avait endossé le rôle de Jack Tettler.

May était retournée au commissariat l'après-midi du samedi, pour vérifier l'identité du véritable Tettler, ce qu'elle s'était toujours refusé à faire avec son « petit ami ». Elle n'avait pas trouvé grand-chose, il était d'une banalité confondante. Propriétaire d'une petite entreprise en informatique, Tet-Tech, qui n'employait que quatre salariés. Célibataire sans enfants pour ce que May avait pu en conclure, et pas d'historique avec la justice. La photo de son permis de conduire correspondait à l'homme qui lui avait ouvert la porte la veille au soir, à l'appartement 4B.

Ce ne fut que le dimanche après-midi que May se souvint de la liste des locataires que son Jack lui avait transmise lors de l'enquête sur la mort de Ribeiro. Un mail. Donc elle put y accéder de chez elle, via son téléphone.

Elle égrena les noms pour vérifier si cette fois l'un d'entre eux lui évoquait un point précis, sans résultat. Elle n'en connaissait toujours aucun.

Jack tenta de l'appeler au même moment, puis envoya : « Rap-moi, je me fais du souci. »

Va te faire foutre.

En fin de journée, un nouveau message tomba. « Nous devons parler. » Elle s'interrogea sur ce qu'il signifiait. Un reproche parce que leur couple ne communiquait pas assez, en particulier lorsqu'elle décidait d'éviter ses appels et de ne plus donner signe de vie, ou il avait deviné qu'elle savait et il souhaitait mettre les choses au clair ?

Va bien te faire foutre Jack-de-mes-couilles-Tettler ! Je ne vais pas t'offrir une opportunité de m'embrouiller à nouveau ! Avec tes grands yeux et ton sourire charmeur, que dalle ! Finito !

D'autant qu'elle le soupçonnait d'en être capable. Et elle, conne comme elle était – *amoureuse, oui* –, elle pouvait tomber dans le

panneau et marcher. Courir même !

T'es pathétique, ma fille. Tu as tellement besoin d'amour que tu es prête à excuser l'intolérable.

Non. Là, c'était mort, se corrigea-t-elle in petto. Il était allé bien trop loin. Une manipulation de pervers narcissique.

Soudain elle réalisa qu'il avait son adresse, et qu'il était capable de débarquer pour la contraindre à l'écouter, ce qui était impensable pour May. Elle devait partir. Oui, mais où ? May tenta Jayne Hollifield, sa copine de la salle de sport, une blondinette du même âge qu'elle, restauratrice de vieux manuscrits pour la Morgan Library & Museum. Un mois et demi qu'elle n'avait plus fichu les pieds au club où elles s'étaient rencontrées, et qu'elle n'avait pas donné signe de vie à Jayne, elle risquait de se faire remettre à sa place. Mais Jayne écouta les quatre premières phrases de May et lui ordonna de rappliquer directement chez elle, à Gramercy Park.

Ce n'était pas une véritable copine, pas au sens « à la vie, à la mort, et on se raconte absolument tout de nos vies », mais les deux s'entendaient bien et sortaient ensemble deux ou trois fois par mois, jusqu'à ce que May rencontre Jack et lui consacre l'essentiel de son temps libre.

May lui déballa toute l'histoire, fit son mea culpa pour l'avoir ghostée depuis, et Jayne lui fit signe de s'extraire de son sofa et elles descendirent boire des bières dans le pub en bas de son appartement.

Le lundi matin, May avait une sévère gueule de bois lorsqu'elle arriva au bureau, son sac à dos sur l'épaule puisqu'elle n'était pas rentrée chez elle depuis la veille.

– Insomnie ou cuite ? se contenta de demander Rouquemoute lorsqu'elle se laissa tomber sur sa chaise.

– Trahison amoureuse.

– Ouch. Trop tôt pour que je te propose un whisky.

Il ouvrit un tiroir de son bureau, y prit un flacon de Tylenol qu'il lança à sa partenaire.

– Tiens, avec beaucoup d'eau, café fort et du Gatorade, et ce soir tu pourras remettre ça jusqu'au bout de la nuit.

– Je préférerais pas.

May avait du mal à s'habituer à la nouvelle sympathie d'Alexander. Elle décida de jouer cartes sur table :

– T'as un cancer ?

– J'espère pas !

– Alors pourquoi tu es gentil depuis vendredi ?

Il haussa les épaules comme s'il ne voyait pas ce qu'elle voulait dire et s'approcha :

– Prends ton cachet et viens, on sort.

– Mrs Sandovitch s'est décidée à porter plainte contre son connard de mari ?

– Non, justement, c'est calme ce matin, alors on va faire du bon vieux boulot de flic. Ramène ton cul chétif avant que je redevienne un gros con.

Alexander avait entraîné May jusque sur Barrow Street, devant le hall de l'immeuble où avait vécu et était décédée Rita Safron.

– On a deux-trois heures à tuer, présenta-t-il, alors vas-y, retrace-moi toute l'histoire, ce que tu as vu, ce que tu sais.

– Tu crois qu'on va résoudre l'enquête sur GML à nous deux ? pouffa May. La task force de One Plaza est dessus depuis des années, ils sont une dizaine, alors crois-moi, ça ne servira à rien. J'y ai déjà perdu trop de temps.

– Ça compte pour toi, pas vrai ?

Elle dansa d'un pied à l'autre.

– Oui. Enfin, ça a compté. Mais j'ai fait de mon mieux.

– Tu n'avais que ton minuscule cerveau pour raisonner. Mais heureusement, à présent tu disposes des capacités illimitées de Gerry Alexander pour t'accompagner. Allez, si on commençait par l'endroit où tu as trouvé la victime ?

May cessa de lutter contre le courant et se laissa porter. Si Rouquemoute voulait tout se retaper plutôt que d'avancer sur leurs propres affaires, c'était lui qui assumerait devant le capitaine Hillroy. Ils descendirent à la chaufferie de l'immeuble et May pointa l'index sur le sol où Rita Safron avait été allongée. Il n'y avait plus aucune trace. Le béton avait été lavé à grandes eaux diluées de produits chimiques et il était impensable d'envisager qu'un mois plus tôt un cadavre était étalé ici, gisant dans son sang. La mort de Rita n'existait plus que dans la mémoire de ceux qui en avaient été les témoins, et dans des dossiers d'enquête.

Alexander s'agenouilla et demanda à May de lui décrire par le

menu tout ce qu'elle avait non seulement vu, mais également ressenti. Puis il exigea encore plus de précisions, sur les objets, sur les portes ouvertes ou fermées, sur l'éclairage, sur les personnes de l'immeuble présentes dans le hall… May n'avait pas les réponses à tout ce qu'il voulait savoir mais fit de son mieux.

Ensuite ils retournèrent dans la rue et elle l'entraîna visiter St. Luke Park pour lui raconter ses déductions, en précisant que les analyses de la CSU n'avaient débouché sur rien. Elle parla de la piste des sans-abri, d'Ellis et sa bande, puis de son enquête de voisinage avec, entre autres, Brick Harrison et ses excentricités, et rappela que l'exploitation des bandes vidéo du quartier n'avait rien donné. Le tout en parcourant le pâté de maisons pour « respirer les parages », comme l'avait exprimé Alexander.

Elle lui avoua enfin qu'elle disposait des rapports d'autopsie des neuf victimes, ce que son partenaire reçut comme une véritable révélation et il voulut filer au bureau pour les consulter. Ils étaient à l'angle de Hudson et de Christopher Street à ce moment-là, et Alexander proposa de rentrer à pied puisqu'ils n'étaient qu'à cinq minutes du commissariat et que la voiture de May était, selon ses dires, plus loin.

– Tu reviendras chercher ta bagnole ce soir.

– Tu te fous de moi, c'est toi qui as imposé qu'on la prenne ce matin !

– T'as besoin d'exercice pour rester mince, moi c'est déjà foutu, viens.

Sans attendre sa réponse, il traversa la rue pour remonter vers le nord, May sur les talons, un peu agacée.

– Tu sais, pour l'autre jour, quand j'ai eu besoin de toi, se confia-t-il sur un ton un peu hésitant, c'était important pour moi.

– J'en doute pas.

Elle sentait qu'il était sur le point de lâcher quelque chose, alors elle le laissa venir.

– C'est ma mère, dit-il. J'ai dû la placer dans un centre spécialisé. Alzheimer.

– Je suis désolée.

Il haussa les épaules.

– Ça fait un moment déjà.

– Hillroy t'accorderait des congés si tu lui demandais.

– J'ai déjà tiré sur la corde. Comme je te disais, ça fait un moment que ça dure.

Il était un peu essoufflé, ils marchaient trop vite pour sa condition physique déplorable.

– J'ai pas voulu écouter les avis des médecins, ça t'étonne ? Et j'ai fait à ma manière aussi longtemps que j'ai pu en la gardant à la maison. Mais… ça devenait ingérable.

– Ils savent s'occuper des malades dans ce genre d'institut, dit May sans bien savoir quoi répondre, surprise par l'attitude de son collègue.

– Oui, je sais. Mais rien ne vaut un fils pour prendre soin de sa mère, pas vrai ?

May fit signe qu'elle ne savait pas.

– Elle avait plus trop sa tête ces derniers mois, avoua Alexander. Elle ne me reconnaissait presque plus. C'était devenu compliqué. Alors il a fallu la placer. C'est dur.

May préférait ne rien dire. Elle manquait de mots, d'expérience en la matière, son père décédé et sa mère partie vivre à l'autre bout du Queens. Alors elle écoutait ce qu'il avait besoin de déballer :

– Mais tu sais ce qu'elle m'a dit la semaine dernière lorsque je lui ai rendu visite ?

– Non.

– « Prends soin des gens autour de toi, Gerry. Tu ne le fais pas bien. Tu ne fais que prendre soin de toi. » Voilà ce qu'elle a dit. Ça m'a fichu un coup. Que le jour où elle se rappelle qui je suis, c'est pour me dire un truc pareil.

Ainsi s'expliquait le revirement de comportement. Qui aurait cru que Gerry – Rouquemoute – Alexander était un fils à maman et que sous sa carapace bourrue se cachait finalement un petit garçon prévenant ? Il n'avait fallu qu'une injonction maternelle pour qu'il obéisse et redevienne un homme bien élevé. May avait presque du mal à croire, mais après tout il existait des gens comme ça, qu'une seule phrase pouvait transformer, si elle tombait au bon moment, prononcée par la bonne personne.

Pour un peu, elle l'aurait pris dans ses bras pour le consoler, mais ce n'était pas le bon moment, et elle n'était pas la bonne personne.

De retour à leur bureau, il se plongea dans les rapports d'autopsie, et ils allèrent déjeuner ensemble pour prolonger la conversation autour de GML. À la fin de sa pizza, Alexander demanda :

– C'est quoi son profil d'après toi ?

– Il fait partie des tueurs intelligents. Peut-être même un type brillant. Observateur et patient. Un manipulateur. Menteur doué pour berner son entourage et surtout ses victimes si jamais il les approche.

– Tu crois qu'il vient à leur contact avant ?

– Je ne serais pas étonnée. Il doit y avoir une forme de jouissance chez lui à savoir qu'il l'a sélectionnée, et qu'elle ignore encore que sa vie est entre ses mains. Mais un contact bref, il n'entretient pas de relation pour ne surtout pas laisser de traces.

– Il suffit qu'il choisisse une fille un peu solitaire, contra Alexander. Si elle n'a personne à qui le présenter, il ne craint rien.

– Si, le risque, c'est de laisser son ADN ou qu'on le voie avec sa victime sur des caméras de surveillance. Je pense qu'il est obsessionnel du moindre détail, sinon il aurait déjà commis des erreurs depuis le temps. C'est un maniaque, tout doit être propre, parfaitement rangé chez lui.

Alexander croisa ses bras au-dessus de son ventre proéminent.

– Profession indépendante pour agir comme il veut, poursuivit May. Je pense qu'il est musclé, il doit être sportif pour maîtriser ses proies.

– S'il utilise le taser, il s'en fout, d'être costaud.

– Non, ça me surprendrait. Il vit pour chasser et tuer, toute son existence est tournée autour de cette perversion, et il s'est construit entièrement autour d'elle. Jusqu'à son physique. Il veut être prêt à toute éventualité. Si le taser ne fonctionne pas, ne suffit pas, ou s'il a besoin d'improviser, il doit être en mesure de contraindre ses victimes. Donc sportif.

– Quoi d'autre ?

– J'ai fait le tour. Je ne suis pas profileuse et je déduis avec les infos dont je dispose.

– Tu l'envisages marié ? Avec une famille ?

– Il en est capable. Pour se fabriquer un masque de normalité, oui. Une femme qui l'imagine travailler énormément puisqu'il est souvent absent.

Alexander mima des guillemets pour citer :

– « Comment vivre dans une société où les gens qu'on apprécie, qu'on aime, avec lesquels on vit, on travaille, ou même qu'on admire, peuvent du jour au lendemain s'avérer être les plus diaboliques qui

soient ? »

– C'est de qui ?

– Ted Bundy.

– Tu connais par cœur des citations de tueurs en série, toi ?

– Celle-ci m'avait marqué. T'étais pas née, moi j'étais ado, j'avais déjà dans l'idée de devenir flic, quand ils l'ont exécuté. J'ai été longtemps fasciné par son histoire. Notre GML lui ressemble, j'ai l'impression.

– Mais quand on l'attrapera, ce sera décevant. La presse s'est imaginé un Grand Méchant Loup au physique et à l'attitude d'Hannibal Lecter alors que ce sera un pauvre type qui rentrera la tête dans les épaules quand les flashs crépiteront. Il n'est incroyable que dans la mort. Dans la vie, c'est un moins que rien. C'est pour ça qu'il est ce qu'il est.

– Ted Bundy était une grande gueule que les journalistes ont adoré, rappela Alexander.

– Une exception. Il y en a eu quelques-uns, je te l'accorde. Mais je crois que GML sera juste un connard qui se recroqueville sur lui quand il est mis face à ses actes.

– Tant qu'on le chope, moi ça me va.

Ils conclurent que même avec le super-cerveau d'Alexander, ils n'avaient rien de plus que ce que May avait déjà accompli.

– Beau boulot, partenaire, dit le moustachu.

– Tu parles, ça n'a rien donné.

– Parfois, dans notre job, il faut accepter qu'il n'y avait juste rien à trouver, c'est ainsi. Mais de savoir qu'on a été au bout de la démarche pour s'en assurer, c'est ça être un bon flic.

– Tu veux dire que certains crimes ne dépendent pas de nous ?

– Leur résolution, non, ça dépend toujours d'eux. Les criminels. S'ils sont parfaits, alors on ne sert à rien.

– Moi qui plaidais pour un monde parfait…

L'après-midi, May reçut deux nouveaux messages de « Jack » qui insistait pour la voir et lui parler et elle leur fit subir le même traitement que les précédents en les effaçant.

En fin de journée, elle marcha jusqu'à Barrow Street pour récupérer sa voiture et s'amusa de constater qu'elle l'avait instinctivement garée au même endroit que le jour où elle avait débarqué en urgence sur la scène de crime de Rita Safron. Avoir passé

la journée à se replonger dans l'enquête lui avait fait du bien, une sorte de validation par le vieux bougon mais très compétent Alexander qui, comme il le lui avait dit, prouvait qu'elle avait fait son maximum ; et en même temps ça lui plombait un peu le moral tandis que les lumières de la cité qui ne dort jamais se réveillaient. Ils avaient absolument tout passé en revue et ses synapses en crépitaient encore.

Elle claqua la portière et démarra. Coup d'œil dans le rétroviseur côté trottoir, sans raison, juste par habitude. La dernière fois, elle y avait vu un échafaudage, qui n'était plus là à présent.

Puis elle s'engagea dans Greenwich Street en se demandant ce qu'elle devait faire avec « Jack ». Elle ne savait même plus comment l'appeler. Le confronter une dernière fois ? Dans quel but ? Ce type était un menteur pathologique, il allait la mener en bateau et elle avait peur d'y croire.

Soudain l'évidence explosa dans son cerveau. À force d'avoir le nez dans tous les détails de l'enquête depuis le matin, de les énumérer à voix haute et de faire ce ping-pong mental avec Alexander, ses facultés d'analyse étaient affûtées, prêtes à sauter sur le moindre détail pour en révéler le sens caché.

Et c'était exactement ce qui venait de se produire.

Cette fois, ce ne fut pas une intuition, mais une certitude.

Elle avait compris ce qu'elle devait faire.

41.

Il avait fallu la violence et l'horreur pour qu'elle s'y intéresse, songeait Constance, assise à la table du salon. Ce soir, pas de feu dans la cheminée, ni de chouette rayée à l'extérieur, rien que la nuit silencieuse. Même Solace s'était fait oublier, pour probablement dormir dans un coin.

J'aurais préféré moins de brutalité.

La vision d'Abner Holloway, pourrissant, en train de se jeter sur elle pour lui cracher sa langue putride la hantait encore.

Si mon inconscient s'y est pris ainsi, c'est qu'il perd patience avec moi.

C'était la seule explication qu'elle entr'apercevait pour ne pas entendre qu'elle perdait doucement mais sûrement la raison. Elle avait cultivé ses entrevues imaginaires avec Neil, au point d'en faire un réflexe mental, alors il ne fallait pas s'étonner que cela dérive vers autre chose de plus… *négatif*.

Mais le résultat était sous ses yeux : le contenu de la boîte de son arrière-grand-père étalé sur le bois, avec la petite pile d'enveloppes jaunies retenues par de la ficelle effilochée. Celle du dessus annonçait la couleur avec son écriture élégante : « reconnaissance de dette ».

Constance n'y avait pas prêté plus attention que cela la première fois, trop accaparée par le reste, le crâne et la photo. Puis la bible avait occupé le terrain et elle les avait un peu oubliées. Pas totalement, elle se souvenait de leur existence, mais ça n'avait pas d'importance, ou elle ne souhaitait pas s'encombrer l'esprit avec ce genre de vieilleries qu'elle estimait secondaires en comparaison du reste.

Elle coupa l'entrave avec les ciseaux qu'elle avait prévus et disposa les enveloppes devant elle. Elle en compta sept.

Comme les sept individus de la photo.

Toutes portaient le même intitulé sur le devant, seule l'écriture différait.

Constance décacheta la première et déplia l'unique feuille rédigée par la même personne qui avait écrit à la main la suscription sur l'enveloppe.

> « Moi, Effie Van Cleef, née Euphemia Loomis à Collingwood, État de New York, accepte d'offrir mon âme éternelle à Lucifer, ange banni, porteur de lumière aux hommes mortels, en reconnaissance de notre dette pour son sacrifice. Je refuse de mon plein gré l'accès aux portes du Paradis car je m'oppose à la soumission divine, et donne à Satan, notre prophète, ma confiance pleine pour qu'il m'attribue la destination qu'il me choisira.
>
> Fait à Fair Haven, le 6 juin 1925,
>
> Sur mon sang. »

Une signature simple suivait, scellée par l'empreinte sanglante d'un doigt. Fair Haven était le nom du lieu-dit où se trouvait le chalet mais plus grand monde ne l'utilisait aujourd'hui, probablement parce qu'il n'y avait rien à part cette maison et celle d'Ezra au bout du chemin.

Constance s'empressa de prendre l'enveloppe suivante. Le texte était exactement similaire, sinon qu'il était rédigé par une main moins sûre ou en tout cas peu habituée à écrire, et cette fois le nom était Hendrick Van Cleef. Même lieu et même date.

Le troisième révéla un nom que Constance connaissait bien qu'elle ait du mal à le déchiffrer de prime abord.

Abner Holloway en personne.

Rien de tout cela n'était très surprenant en fin de compte. Ils étaient allés au bout de leur délire, jusqu'à renier Dieu.

Constance se redressa d'un coup sur sa chaise et saisit la reconnaissance de dette d'Abner.

L'écriture n'était pas du tout celle des notes dans la bible. Depuis le début, elle avait considéré qu'Abner était le chef de file, parce qu'il était au centre de la photo, parce que c'était un homme devenu

puissant dans la région, mais ce n'était pas lui qui avait analysé et commenté la petite bible.

Alors une évidence s'imposa. Ils vénéraient le culte d'un ange qui avait été déchu pour avoir osé contester l'ordre divin, ce même ange maudit qui avait voulu offrir la connaissance à l'humanité, pour qu'elle sorte de l'état contemplatif et végétatif dans lequel les voulait Dieu, et qui, pour cela, ne s'était pas adressé à un homme, mais à une femme. Les plus misogynes affirmaient que c'était parce que la femme est plus faible face à la tentation, les plus malins, que c'est parce qu'elle réfléchit mieux et donc est plus à même de prendre les bonnes décisions, et qu'elle a toute l'influence nécessaire sur les hommes ensuite.

Le culte vouait une passion à la première femme de l'humanité, celle par qui l'émancipation avait démarré. Ève.

Il était cohérent que leur leader soit donc une femme.

D'autant plus que c'était le pied de nez parfait à une religion qui ne reconnaissait d'autorité qu'aux hommes, un Dieu masculin, des prêtres ordonnés qui ne sont que des hommes…

Constance ouvrit la lettre suivante, cette fois au nom d'un certain Walter Seymour, puis fouilla parmi les trois dernières pour reconnaître sur une des enveloppes l'écriture manuscrite un peu enfantine des commentaires de la bible. Elle l'ouvrit et lut le nom. Hazel Holloway. Il n'y avait plus aucun doute.

C'était donc toi, arrière-grand-mère, qui as lu entre les lignes des Écritures.

Était-ce également elle qui avait mis ces idées dans le crâne d'Abner, puis des autres ? Hazel, la nouvelle Ève.

Constance se demanda soudain si Granny Mo ne venait pas de là. Son vrai prénom était Moriah, mais pour sa petite-fille, elle avait toujours été Mo, Constance ne s'était pas interrogée sur l'origine réelle du nom, après tout, qui se posait la question de savoir pourquoi ses grands-parents s'appelaient comme ils s'appelaient ? Mais le mont Moriah, dans la Bible, était la montagne sur laquelle Abraham montait afin d'offrir son fils en sacrifice à Dieu. Constance s'en souvenait car elle l'avait lu dans la bible d'Hazel puisque le passage était annoté. Hazel demandait quel genre de Dieu sadique commanderait à un père de tuer son fils pour prouver sa foi – et même si au dernier moment il remplaçait ledit fils par un animal, il venait de mettre dans l'esprit du

pauvre homme qu'il avait tenté de tuer sa progéniture par dévotion, parce que son Dieu exigeait de lui cette obéissance aveugle. De quoi traumatiser n'importe quel père aimant… et qui aurait dû lui faire remettre en cause sa propre foi en une entité aussi cruelle.

Abner et Hazel avaient-ils choisi Moriah par provocation ? Cette fille qu'eux ne sacrifieraient jamais à Dieu ? Granny Mo était née en 1929, les années fastes du culte. Une cohérence commençait à se dégager.

Par acquit de conscience, et pour disposer des noms des sept membres de la fraternité, Constance regarda qui étaient les deux derniers qu'elle n'avait pas encore étudiés.

Sur le coup, elle les lut sans s'y attarder, puis elle réalisa.

Ça ne pouvait être une coïncidence.

Margaret Sommers et Cornelius Sommers.

Elle se prit la tête à deux mains.

– Putain, non…

Des noms sortis d'outre-terre, qu'elle n'avait plus entendus depuis des décennies, qu'elle avait même oubliés avant de les relire maintenant.

Les parents d'Ezra.

Constance se leva d'un bond, elle avait besoin de marcher pour réfléchir.

Qu'est-ce que ça signifiait ?

– D'abord, peut-être qu'il n'est pas au courant, dit-elle tout haut.

Non, il fallait être réaliste, Ezra était un gamin du pays, il savait tout de ce qui s'y était déroulé, il ne pouvait ignorer que ses parents et les arrière-grands-parents de Constance avaient fricoté ensemble dans une secte à la gloire du diable.

Quand est-il né déjà ?

Dans les années 40, il lui semblait. Après les dernières factures pour l'achat de porcs. *Ça ne signifie pas qu'ils avaient cessé leur croyance !* Ni même les sacrifices, ils avaient pu procéder autrement.

Constance se souvint du jour où Ez avait vu le coffret rouillé sur la table. Il n'avait pas aimé. Il lui avait même demandé d'aller le jeter dans le lac !

– Il a parlé des anciennes racines qui tiennent les maisons et qu'il ne faut pas déloger si on ne veut pas que tout s'effondre, se remémora-t-elle.

Ezra ne voulait pas qu'elle mette son nez là-dedans. *Donc il sait.*

Soudain, en passant devant la porte d'entrée du chalet, Constance s'immobilisa. Et si c'était lui les marques sur la porte ?

– Pourquoi il ferait ça ? Non, c'est idiot.

Quel intérêt aurait-il eu à lui faire peur ?

Elle devait le confronter. Lui avouer qu'elle savait pour ses parents, et le laisser raconter son histoire. *À cette heure ?*

Par la lucarne latérale, elle devina la nuit qui s'était couchée sur la forêt. *Non. Demain.*

Constance avait les mains moites, elle se sentait fébrile à l'idée de ce face-à-face avec son voisin. Lui si doux et bienveillant en apparence. *Et qu'est-ce que tu imagines que ça va changer ? Ok, ses parents ont cru au diable, et alors ?*

Tout cette histoire devenait dingue. Cette journée était dingue. Il fallait qu'elle se termine. Pourtant, Constance n'était pas fatiguée, malgré l'accumulation d'émotions, elle était incapable d'aller se coucher. *Tu as peur du verdict de l'oreiller, oui.*

Elle devait trouver à s'occuper, se vider la tête. Nager n'était plus une option maintenant que le soleil avait disparu.

Elle déambula ainsi pendant cinq minutes dans le grand salon, avant de prendre son ordinateur et de jeter un œil à la dernière phrase qu'elle avait rédigée dans son traitement. La suite lui vint sans peine, une fluidité surprenante, et elle s'absorba toute la soirée à écrire ce qui lui traversait les mains jusqu'à le projeter sur son écran. Elle tapa frénétiquement. Déversant tout ce qui occupait son esprit. Une transe dont elle ressortit à minuit passé, lessivée, hypnotisée par l'amoncellement de mots, presque étrangère à ce qu'elle venait de lâcher, et elle descendit s'effondrer sur son lit pour s'y endormir instantanément.

Le traitement était terminé. Elle avait toute son histoire.

Ne restait plus qu'à la relire.

42.

Un filet de sueur lui alourdissait le front. C'était l'excitation. May avait appelé Lamar Gallineo tandis qu'elle remontait Canal Street au volant de sa Dodge Charger Pursuit. Un lundi soir à 19 heures, elle craignait qu'il ne soit déjà plus à son bureau et qu'elle fasse le trajet pour rien. Il décrocha à la deuxième sonnerie :

– Qu'est-ce que vous voulez encore ?

Il n'y avait aucune amabilité dans son intonation mais pas de reproche ni d'agacement, un simple constat qu'elle ne le lâcherait pas.

– Je sais comment il fait pour repérer ses proies.

– Surprenez-moi.

– Vous êtes à One Plaza ?

– C'est ma maison.

– J'arrive.

Un quart d'heure plus tard, elle sortait de l'ascenseur pour entrer dans la section du Manhattan South Homicide Squad, étrangement calme, même pour un lundi soir, les néons du plafonnier éteints. Les bureaux étaient pour la plupart plongés dans la pénombre et les rares postes encore éclairés par une lampe individuelle faisaient office de taches de lumière dans tout le service, sans que personne soit assis devant. Gallineo l'attendait, posé sur un canapé dans ce qui servait d'accueil, devant l'open space principal.

Sans l'inviter à aller plus loin, il demanda :

– Qu'est-ce que la brillante Malkasian a trouvé qui nous aurait échappé à tous ?

– Les travaux.

– C'est-à-dire ?

– Le vieux Brick Harrison s'est plaint des travaux.

– Qui est Brick Harrison ?

– Un habitant de Barrow Street, mais ça n'a pas d'importance. Il a mentionné les travaux, et je me souviens m'être garée devant des échafaudages le jour de la découverte du corps de Rita Safron, à l'angle de Barrow et Greenwich. Ils ne sont plus en place, mais j'en suis certaine.

– Le rapport avec notre victime ?

– De là où ils étaient installés, on devait avoir une vue parfaite sur toute la rue. C'étaient des échafaudages avec une bâche devant, vous savez, le truc qu'ils font de plus en plus, pour retenir les gars ou les débris, je ne sais pas. Idéal pour espionner sans être vu.

– Ce sont des entreprises privées, avec plusieurs employés, ils ne chôment pas. Impossible de s'asseoir et de mater sans passer pour un psychopathe auprès des autres. Je n'y crois pas.

– Sauf que GML traque la nuit, on le sait. Quand il n'y a plus de collègues dans la structure. Il lui suffit d'approcher discrètement, de monter dedans quand personne ne regarde et ensuite il est planqué ! Ça se tient !

Gallineo n'était clairement pas convaincu.

– Vous étiez la première à défendre l'idée qu'il répète son mode opératoire, qu'il l'améliore un peu plus à chaque fois. Là ça ne va pas dans ce sens, il ne peut pas embarquer son échafaudage pour chacune de ses proies.

– Et pourquoi pas ? Il est là, notre schéma répétitif.

Le géant secoua la tête, entre dépit et amusement.

– Malkasian…, souffla-t-il. Vous êtes un sacré numéro, vous. Tout un service bosse sur le dossier, nous avons dépouillé les moindres détails qui ont été réunis pour chaque victime. Ça fait cinq ans que ce type frappe, et deux ans et demi que le NYPD a identifié la présence d'une série, et que notre task force a été constituée. Vous avez une vague notion du nombre d'éléments que nous avons examinés depuis ? Des milliers. Au bas mot. Alors s'il y avait la même compagnie de travaux sur chaque scène de crime, nous aurions fini par le remarquer.

– Vous miseriez la vie de sa prochaine victime là-dessus ?

Il inclina la tête et cette fois son regard se durcit tandis qu'il la fixait.

– Ça vaut le coup de vérifier, non ? insista May.

– Vous êtes une plaie, Malkasian, dit-il en quittant son canapé pour

entrer dans l'open space. Alors, qu'est-ce que vous foutez ? Venez !

Il l'entraîna jusqu'à une porte sur laquelle était scotchée une feuille imprimée en gras « GML Task Force », qu'il poussa. La grande salle de réunion était entièrement consacrée à l'enquête, les murs couverts de photos, de Post-it, de dessins de scène de crime, de rues, voire des plans de quartiers. Les neuf victimes avaient toutes leur emplacement dédié, sous lequel s'accumulaient des monticules de dossiers, parfois des boîtes en carton pleines à craquer, et un dixième coin était, lui, colonisé par encore plus de documentation classée suivant toute une série de titres comme « Téléphonie », « Entreprises », « Noms de famille », « ADN inconnus », « Lieux en commun »… Il n'y avait que la table au centre de la pièce qui restait disponible.

Gallineo fit un geste circulaire et commenta :

– Toute la matière première dont nous disposons pour chacune des victimes est rassemblée sous son nom et son portrait. Là-bas, la dixième zone, c'est la matière secondaire, le fruit de nos recherches, tentatives de recoupements, etc. Vous trouverez un dossier complet qui liste les entreprises autour de chaque victime. Vous verrez, lorsqu'il s'agit d'une chaîne, elles sont surlignées.

– Une chaîne ? tiqua May.

– Trois des neuf filles vivaient à moins de deux cents mètres d'un Starbucks, par exemple.

– Ce qui est plus surprenant, c'est que les six autres aient été à plus de deux cents mètres d'un Starbucks, marmonna May.

– Nous avons essayé de tout répertorier. Alors, oui, s'il y avait une compagnie de travaux commune aux neuf, nous l'aurions déjà identifiée depuis longtemps.

– Mais s'il s'agit d'une entreprise différente à chaque fois ?

Gallineo avança sa lippe en approuvant tout doucement. Il s'attendait à ce qu'elle dise cela, May pouvait le lire dans ses yeux.

– Vous avez quelque chose de prévu pour la soirée ? demanda-t-il.

May s'était tassée de plus en plus dans sa chaise à mesure qu'elle s'enfonçait dans les listings sans fin à sa disposition. Rien que ceux des entreprises représentaient plus de quatre mille pages. Il s'agissait des compagnies qui avaient employé chaque victime ou un proche de leur entourage, puis de toutes celles que les victimes avaient fréquentées

une ou plusieurs fois au cours des cinq dernières années (d'un simple salon de coiffure à un fast-food qui apparaissait sur un paiement par carte bancaire ou tous les prestataires de services comme l'opérateur téléphonique ou le fournisseur d'électricité), lorsqu'il avait été possible de les retrouver, ainsi que de toutes celles qui étaient établies dans un périmètre de cinq pâtés de maisons autour des femmes assassinées. Ces catalogues étaient présentés selon plusieurs entrées, sans souci écologique d'économiser du papier, on avait tout imprimé. L'un était le classement par ordre alphabétique, un autre la même chose mais cette fois par secteurs d'activité, suivaient celui par quartiers et enfin celui selon chaque victime.

May avait démarré par secteurs d'activité, et elle dénombra pas moins de vingt-trois entités concernées par des travaux publics ou privés. Pour chacune, le fichage mentionnait son nom, ce qu'elle faisait, adresse, téléphone et lien avec l'enquête.

À la demande de May, Gallineo étala sur la table une carte de New York avec des points rouges dessinés là où les neuf filles avaient été retrouvées. Toutes, sans exception, avaient été tuées chez elles ou dans leur immeuble. Se servant de cette base, May compara les adresses des entreprises avec celles des mortes, mais s'arrêta au bout de la troisième, en comprenant que ça n'avait pas de sens. Ce n'était pas le siège social qui comptait, mais leurs chantiers.

– Non, avoua Gallineo, nous n'avons pas appelé pour leur demander de nous les communiquer. Mais encore une fois, s'il y avait un échafaudage à chaque fois, nous l'aurions remarqué.

Il alla chercher, pour les neuf femmes, une pochette jaune intitulée « Rue – photos » et les entassa devant May.

– Vérifiez par vous-même si ça vous chante.

La jeune femme les feuilleta pour constater qu'il s'agissait de clichés, une vingtaine à chaque fois, des rues où habitaient les victimes, sous tous les angles possibles.

– Elles ont été réalisées quand ?

– Dans la foulée de la découverte des corps.

– Le jour même ?

– La plupart, oui.

Et effectivement, dans la pochette de Rita Safron, elle aperçut l'échafaudage à l'angle de Barrow et de Greenwich. Elle le pointa de son index.

– Vous avez les originaux ? Agrandissez celle-ci, vous verrez le nom de l'entreprise sur ce panneau orange en bas, là.

– Il n'y en a pas sur les autres scènes, Malkasian. C'est une impasse.

– Vous avez essayé de passer toutes ces infos dans un programme d'intelligence artificielle ?

– Non. Nous avons une formation en IA prévue avant la fin de l'année, mais tant que nous n'avons pas la validation du procureur, nous ne jouons pas avec ça. Il s'agit de données sensibles, on parle de crimes, de victimes, avant de mettre tout ça sur Internet, même si on dit que c'est privé, il nous faut l'autorisation de la justice, et personne ne se presse trop en la matière. Je crois qu'ils sont tous flippés des conséquences.

May écoutait tout en épluchant les photos, pochette après pochette.

– De réaliser que nous allons perdre nos jobs ? dit-elle.

– Non, de ne pas savoir comment les avocats de la défense s'en serviront contre nous pour réclamer un vice de procédure. Il faut que ce soit parfaitement bordé.

– Les gens craignent les immigrés, alors que l'ennemi est à l'intérieur, et c'est nous qui l'avons créé. L'IA finira par foutre ce pays en l'air.

– Pourquoi vous dites ça ? C'est votre génération, l'informatique, je pensais que ça vous rassurait au contraire.

– Un système qui permet aux gens de moins réfléchir ? Au moment où notre système éducatif n'a jamais été aussi peu exigeant ? Quand en plus nous avons nos téléphones pour scroller sans but toute la journée, les tablettes pour regarder des séries au lieu de lire des livres, et je sais de quoi je parle, des réseaux sociaux digitaux pour remplacer nos interactions réelles ? Oui, je trouve ça flippant !

Gallineo s'esclaffa, un rire tonitruant, syncopé.

– On dirait le discours d'une vieille ! Je croirais m'entendre !

May ne riait pas, elle. Elle scotchait sur une photo. Elle tourna la page du dossier jaune pour vérifier le nom. Amanda-Day Elfson.

Elle poussa le cliché vers Lamar :

– Victime numéro 3. Là, regardez. Un échafaudage. Trottoir d'en face, cinquante mètres plus loin, poste d'observation idéal.

Gallineo l'étudia, bouche plissée.

– Vous avez examiné les autres ?

– Oui, rien, dut admettre May.

– On a deux répétitions sur neuf. Ça n'est donc pas concluant.

– Je vous dis que je sens qu'on tient quelque chose. Ce n'est peut-être pas aussi simple que ce que je croyais, mais il y a une piste.

Le colosse déploya ses immenses bras pour envelopper la salle.

– Vous le constatez, soupira-t-il, on ne manque pas de données à traiter, nous vérifions absolument tout. Et nous re-re-revérifions lorsqu'il y a un doute. Je n'ai pas de temps à perdre sur une intuition qui n'est pas corroborée par des faits, et nous avons encore beaucoup à faire.

May était sur les dents. Elle voulait insister mais pressentait que sans élément concret, c'était peine perdue. Contre toute attente, Gallineo ajouta :

– Mais si vous voulez tirer ce fil vous-même, alors revenez. Officieusement. Venez en dehors des horaires de bureau.

May tenta :

– Au moins en fin d'aprèm, que je puisse avoir les entreprises au téléphone avant qu'elles ferment.

– C'est non négociable. Je serai là à partir de 20 heures le soir pour vous accueillir. Jamais seule.

May considéra qu'elle pouvait toujours passer ses coups de fil en journée, une fois les numéros notés sur son portable.

– Deal, s'empressa-t-elle de répondre.

Gallineo soupira.

– Je ne sais pas ce qui m'a pris de vous tendre la main ce jour-là, chez Rita Safron, dit-il, désabusé.

– Justement parce que vous avez senti que je ne lâche pas.

Il grommela quelque chose d'incompréhensible en guise de réponse.

Ensemble, ils restèrent jusque tard, ce lundi-là, puis May revint le lendemain, et le mercredi après le dîner. Entre-temps, elle avait pu agrandir la photo de l'échafaudage près de chez Rita, et était parvenue à identifier l'entreprise qui l'avait posé sur le panneau orange à peine lisible. Au téléphone, ils avaient confirmé que les travaux étaient achevés le jour du meurtre, et la structure avait été démontée le surlendemain. Ils avaient accepté de lui fournir la liste de tous les employés qui avaient été engagés sur ce chantier et May les avait

passés au fichier un par un, les onze, sans en tirer quoi que ce soit de concluant. Deux avaient un casier judiciaire mineur. Ce qu'il fallait maintenant, c'était comparer leur ADN avec celui retrouvé sur certaines victimes, mais la jeune flic n'en avait pas encore l'autorisation et elle savait que le procureur ne la donnerait à Gallineo que s'il avait un motif valable.

« Jack » avait essayé de l'appeler au minimum deux fois par jour, et lui avait envoyé le double de messages écrits. May les effaçait systématiquement. Elle ne voulait plus entendre parler de lui. Plus elle y repensait, plus la trahison l'écœurait. Elle comprenait enfin pourquoi il se donnait autant de mal pour l'inviter dans des lieux originaux. Le pique-nique, le toit dans Greenwich Village ou le bateau, c'était pour ne pas aller « chez lui », cet appartement qui ne lui appartenait pas. Pire, elle l'avait fait entrer chez elle, lui avait ouvert son intimité. Ce connard devait disparaître, se trouver une autre proie, il lui avait fait assez de mal comme ça. Parce qu'elle l'avait aimé, ce salaud. Si vite, si fort. Et elle aurait juré que c'était réciproque, qu'il y avait non pas seulement la flamme du désir lorsqu'il la contemplait, mais le brasier de la passion.

Je t'emmerde, « Jack Tettler ».

Le mercredi soir, Gallineo la fit entrer et lui parla tout bas. Six inspecteurs étaient en discussion dans l'open space, un crime venait d'être découvert près de Wall Street, une affaire sensible et médiatique, et ils étaient en pleine réunion. Le géant et la jeune femme s'enfermèrent dans la salle de la task force et ils reprirent leur travail. La veille, May avait découvert une piste intéressante dans un procès-verbal d'enquête de voisinage. Une femme qui disait qu'elle n'avait rien vu mais que ses fenêtres étaient masquées à cause des travaux, et qu'il fallait s'intéresser « aux Mexicains qui bossent là, eux, ils reluquent les filles toute la journée », avait noté le flic en charge de l'interrogatoire. May avait tenté de la joindre dans la journée, en vain, et retenta sa chance dans l'espoir qu'elle soit plus disponible en soirée.

La femme décrocha et confirma à May qu'il y avait eu non seulement des travaux devant chez elle pendant plus de deux mois, mais qu'en plus ils avaient été effectués par le biais d'un échafaudage. Elle habitait à moins de cent mètres de chez la victime en question.

Quand May raccrocha et, pleine d'enthousiasme, relata sa trouvaille à Gallineo, celui-ci, flegmatique, répliqua :

– Quand a été démonté l'échafaudage ?

May consulta les notes qu'elle venait de prendre.

– La commère est catégorique, elle dit que le jour de la découverte du corps, ils étaient déjà partis depuis au moins un ou deux jours.

Gallineo oscilla d'avant en arrière.

– Ça fait trois sur neuf, insista May.

Il leva un index immense vers elle.

– Continuez.

Mais cette fois il cessa de s'occuper de ses propres rapports qu'il tapait sur son ordinateur portable à la vitesse d'une chenille boiteuse, et s'empara des autres procès-verbaux des témoins indirects. Toutes les personnes qui habitaient autour des victimes et qui avaient été sondées. Ils les appelèrent, sans se soucier de la soirée qui avançait, au rythme d'une trentaine à l'heure chacun. La même routine de questions à chaque fois : se souvenaient-ils de travaux dans la rue au moment du crime.

À 23 heures, et tandis que les témoins se montraient de moins en moins aimables, ils avaient identifié la présence d'un échafaudage sur six des neuf crimes.

Tous, ou presque, avaient été démontés quelques jours avant les meurtres et par conséquent n'apparaissaient pas sur les photos, et aucun flic n'avait pu les remarquer après la découverte des corps puisqu'ils n'existaient plus.

Gallineo guettait May lorsqu'elle reposa son téléphone, les traits tirés, mais exaltée par leurs progrès.

Il hocha la tête.

– Je crois qu'on le tient, Malkasian, dit-il.

43.

Un filet de sueur lui barrait le front. Constance cillait dans son lit, sur les coudes, cherchant à comprendre où elle était, perdue dans son réveil brutal.

Le chalet. Je suis au chalet.

La lumière du soleil pénétrait par la fenêtre de la chambre. Tout lui revenait. Un cauchemar. Sa vie était un cauchemar. Son fils. Son mari. Elle lui avait tout pris. Oui, c'était pour ça qu'elle était là.

Puis l'autre cauchemar, celui qu'elle venait de faire, s'imposa à elle. Des rouages gigantesques, le fer rouillé au point de paraître poilu comme une grosse bête dégoûtante, et ce mécanisme qui tourne, qui égrène le temps qui passe, le temps qu'il lui reste, un tic-tac qui sonne d'un coup, un gong assourdissant, qui la fait vaciller, elle ne parvient plus à marcher, chaque carillon la fait tomber tandis qu'elle essaye d'avancer sur la surface anthracite du lac, l'eau lui mouille la plante des pieds, mais elle ne s'enfonce pas dedans, le ciel et l'horizon du Skaneateles se confondent en un gris de cendres alourdies par l'humidité ambiante, et au-dessus d'elle, dans les nuages, flotte cette horloge titanesque qui vibre et qui la rend sourde.

Ses aiguilles sont figées sur 22 h 22.

L'heure des ancêtres.

Rien que d'y repenser, dans son lit, Constance avait du mal à respirer.

Du coin de l'œil, elle avisa la cage du temps qui contenait la montre de son père arrêtée sur 22 h 22. Comme l'horloge là-haut, dans le salon.

Et comme celle dans la grotte du culte d'Ève.

Ce fut seulement à cet instant que Constance comprit qu'il y avait

un problème. Elle aurait dû s'en rendre compte sur le coup, mais elle était trop stressée par l'exploration du minuscule temple.

Les bardeaux qui en dissimulaient l'accès avaient forcément été remplacés récemment. En tout cas quelqu'un était venu ici *après* la mort de son père. L'accident de voiture avait eu lieu dix ans plus tôt. La montre s'était interrompue net au moment de l'impact. 22 h 22.

Constance avait onze ans lorsque Granny Mo s'était éteinte, malade d'un cancer, et du plus loin qu'elle remontait dans sa mémoire, elle était incapable de se rappeler quelle heure indiquait son horloge dans le salon pendant son enfance. Depuis combien de temps l'avait-on laissée ainsi, sans la réparer ? *Depuis la disparition de mon père, je pense.* Qui avait mis la pendule de Mo à l'heure du décès de son gendre ? C'était une cruelle plaisanterie. *Ou un hommage…* Tom ? Pourquoi aurait-il fait une chose pareille ? Sa mère ? Non, elle était déjà malade à l'époque…

Mais ce qui était certain, c'était que la personne qui avait trafiqué l'horloge du salon était la même qui était descendue dans la cave, avait retiré les bardeaux pour s'introduire dans la caverne et en faire autant avec le mécanisme cloué sur la roche, et cela était arrivé après l'accident de voiture puisque c'était lui qui avait lancé le rituel du 22 h 22.

Les tonneaux sont tombés en morceaux lorsque j'ai voulu les déplacer !

Un individu fin avait pu se glisser derrière, sans avoir besoin de les bouger.

Il lui manquait une pièce du puzzle, songea Constance en quittant son lit et en se prenant les cheveux dans l'attrape-rêve d'Ezra, ce qui la fit jurer. D'un geste exaspéré, elle l'arracha de son clou et le laissa tomber sur le parquet. Pour ce qu'il avait servi…

Elle sortit Solace pour son tour du matin et retourna enfiler son maillot de bain avant de descendre l'échelle au bout du ponton. Elle avait besoin de sentir l'eau froide sur elle, de constater qu'elle ne marchait pas sur sa surface. Le contact du Skaneateles la réveilla complètement.

De retour dans le salon, elle erra autour de la cheminée, hésitant à allumer un feu. Elle n'avait pas froid et cela lui parut superflu, alors elle s'installa devant son ordinateur portable.

Le traitement était terminé. Une appréhension la parcourait à l'idée de se replonger dedans. Elle n'était pas sûre que ce soit si bon

que ça. Le texte était tellement trop long ! Et puis, ça lui était sorti d'un coup, sans jamais y réfléchir, un jet intarissable jusqu'à la dernière ligne et elle craignait d'être déçue par son travail.

– Déçue ou…

Mais Neil, qui venait de surgir dans son dos, n'eut pas le temps de terminer sa phrase qu'on frappait à la porte, et il disparut aussitôt. C'était Ezra. Qui d'autre ?

Constance repoussait la confrontation avec son voisin depuis qu'elle avait ouvert les yeux, mais elle savait qu'elle ne pourrait en faire l'économie. Il était temps de tout se dire.

– Entre ! s'écria-t-elle.

Ezra apparut, triturant sa casquette de ses gros doigts calleux.

– Je passais voir comment tu vas.

Il ne cachait pas son inquiétude, un regard préoccupé et paternel en même temps. Constance n'avait pas envie de jouer, ni de faire semblant. Elle désigna les affaires éparpillées sur la table.

– J'ai tout lu, Ez.

Le bonhomme fit claquer sa langue contre son palais.

– Je me doutais que ça arriverait.

– Tes parents ?

Il leva une épaule pour signifier que c'était ainsi.

– Tu me dois des explications.

– Je n'en ai pas beaucoup. Les grandes lignes seulement.

– Les grandes lignes me suffiront, répliqua Constance un peu fermement.

Il avait l'air penaud, un gamin pris en train de piquer des bonbons à l'épicerie. Sans autre forme de préambule, sans s'asseoir, il se lança :

– C'était la lubie de ton arrière-grand-mère au départ. Abner, lui, avait le nez dans sa production d'alcool clandestin. En fait, ça a commencé un peu avant, en 1918, quand la sœur d'Hazel est morte, emportée par la grippe espagnole.

– Attends, Hazel avait une sœur ? Comment ça se fait que je ne l'aie jamais su ?

Constance était décontenancée. Personne n'avait jamais évoqué l'existence de cette sœur, pas même Granny Mo, mais Constance réalisa qu'elle était née après sa mort, peut-être qu'elle-même ne l'avait jamais su.

– Je suppose que le chagrin était trop important pour qu'on en

parle. Elle s'appelait Mabel. Elle et Hazel étaient inséparables. Je ne crois pas qu'elles aient été jumelles, mais c'était ce genre de relation fusionnelle en tout cas. La grippe espagnole a fait des ravages à cette époque dans la région, et Mabel a été emportée alors que c'était une jeune fille pleine de promesses, enfin c'est comme ça que ton arrière-grand-mère en parlait.

– Je n'en reviens pas. Personne n'en a jamais rien dit. Tu l'as connue, mon arrière-grand-mère, elle était comment ?

– Hazel ? Un peu… Je devais avoir vingt ans lorsqu'elle est morte, elle. Un sacré personnage. Je peux te dire que c'est Hazel Holloway qui portait la culotte comme on dit. Fichu caractère. Autoritaire.

– Quel rapport entre le décès de Mabel et… leur culte ? demanda Constance en montrant du menton leurs affaires sur la table.

– Ça a brisé Hazel. Elles formaient un duo particulier, de ce que j'ai saisi. Mabel était la dominante. Quand elle est tombée malade, elle serait devenue folle de rage, et même affaiblie, elle hurlait contre le docteur, contre la vie, qu'elle refusait de mourir, qu'ils étaient incompétents, et… qu'elle reniait Dieu si c'était ainsi qu'il traitait ses ouailles. Hazel a été très marquée par ses derniers jours. D'aucuns affirmaient même qu'elle a perdu la boule à ce moment-là.

– Hazel, folle ?

– Oui, enfin, pas au sens… zinzin, tu vois, plutôt… (Son regard se perdit dans le bleu, et il prit une profonde inspiration avant de continuer.) Une nuit, trois ou quatre ans après, Hazel a été déterrer le corps de Mabel pour le ramener à la maison. Au moins quatre ans après en fait, car Abner était déjà lancé dans ses affaires de bootlegger.

Constance s'appuya au dossier d'une chaise pour encaisser.

– Le cadavre de sa sœur ?

Ezra acquiesça d'un air désolé. Puis il fit la moue et lança un regard en direction de la table.

– Tu ne t'es pas demandé à qui appartenait ce crâne ?

La mâchoire de Constance s'en décrocha. Elle avait tenu ces os dans ses mains sans savoir qu'il s'agissait de son arrière-grand-tante.

– C'est devenu l'obsession morbide d'Hazel. Elle était à son tour furieuse contre Dieu, contre la paroisse et les Écritures, et elle s'est mise à lire la Bible avec une vision déformée, pour en réinterpréter le sens. C'est ainsi que ça a démarré. Elle a entraîné son mari avec elle,

et puis un fermier du coin dont la femme était décédée dans un accident et dont la fille a été emportée par une maladie peu après.

– Walter Seymour ? se rappela Constance.

– Il me semble, oui. Puis un des gars qui fréquentaient la même église que les Holloway, avant, a suivi. Lui et sa femme avaient perdu leur unique fils sur le front, à la fin de la Première Guerre. Ils étaient abattus, fragiles.

– Les Van Cleef.

– Hazel a rassemblé autour d'elle des gens qui souffraient, rendus plus influençables par leur malheur, peut-être à cause de leur manque d'éducation.

– C'est tes parents qui t'ont raconté tout ça ?

Il hocha la tête.

– Mon père travaillait pour Abner, il assurait les livraisons, entre autres. Lui et ma mère n'étaient pas croyants au départ, mais certainement crédules, c'étaient de très jeunes paysans d'Otisco Valley qui ont bu les paroles de cette Hazel si convaincante et de son mari Abner, patron charismatique. Les premières années, ils faisaient les allers-retours jusqu'ici, avant d'acheter le terrain au bout du chemin en 1931, pour y bâtir leur maison. Ils étaient tout près comme ça…

Constance se souvenait d'un couple de vingt ans sur la photo.

– Jusqu'où ils ont été ? osa-t-elle enfin demander.

La question lui brûlait les lèvres depuis un moment.

– Loin, admit Ezra, gêné. Au départ, ils se rassemblaient pour évoquer « le mensonge des apôtres », c'était très théorique, ils se montaient le bourrichon entre eux, tout en sirotant l'alcool de contrebande d'Abner. Et puis… petit à petit, Hazel les a persuadés de prier contre Dieu. Et ça a dérivé jusqu'à ce qu'ils reproduisent un culte à l'instar de ce qui se faisait dans les églises, mais tourné vers Lucifer.

– Ils sacrifiaient des animaux…, prononça Constance en pensant aux milliers d'os dans le puits.

– Oui. Pendant plus de dix ans, chaque mois, ils faisaient couler le sang pour défier Dieu et honorer l'ange déchu.

– J'ai besoin que tu me dises la vérité. Ils n'ont pas été jusqu'à…

– Tuer un être humain ? Non. Ça n'était pas à ce point. Pour eux, ils ne faisaient rien de mal, pas au sens maléfique.

Constance avait lu ce passage annoté par Hazel.

– Le mal, c'est ce que Dieu définit comme étant tout ce qui va

contre sa volonté tyrannique, récita-t-elle de mémoire.

– Exact. En ce sens, non, ils ne seraient jamais allés jusqu'à tuer quelqu'un, ils ne se voyaient pas comme des mauvaises personnes, juste des dissidents.

– Ça a duré longtemps ?

– Oh, bien quinze ans en tout, je veux dire, de manière sérieuse. Et puis… (Il ricana amèrement.) Les gamins sont venus foutre le bordel dans tout ça. Ta grand-mère tout d'abord, lorsqu'elle a eu neuf ou dix ans, et qu'ils ont voulu l'initier, elle a refusé. C'est qu'elle allait à l'école, elle avait déjà pas mal été influencée par les autres. Ça a fichu un sacré merdier dans ta famille.

– J'ai trouvé sa médaille d'Ève. Elle racontait que c'était celle de sa première communion.

– Oui, première et dernière communion, mais pas avec Dieu, avec Ève ! Ensuite elle s'est rebellée contre ses parents. Ironique, n'est-ce pas ? Et puis je suis arrivé dans la vie des miens, et ma présence les a pas mal détournés de leurs petites réunions. Ça ne s'est pas terminé brutalement, plutôt comme ça avait commencé, petit à petit. Je crois que Seymour est décédé entre-temps, j'ignore de quoi, et les Van Cleef ont quitté la région au début de la Seconde Guerre. Hazel et Abner se sont retrouvés seuls dans leur foi.

– Ils étaient encore satanistes à leur mort ?

– Abner, je ne sais pas, il n'en parlait plus avec mes parents en tout cas. Mais Hazel, oui, sans aucun doute. Je pensais qu'elle aurait été enterrée avec… sa sœur, mais apparemment non. Elle a gardé tout ça comme des idoles sacrées. Tu sais tout maintenant.

Il fit claquer ses lèvres en guise de point final.

– Je peux te poser une dernière question ? Pourquoi ne voulais-tu pas que j'ouvre ces boîtes ?

Ezra grimaça d'un air tourmenté.

– Tu crois en l'âme, Connie ? Qu'il existe une force en nous, au-delà de nos enveloppes de chair, une bulle de ce que nous avons été, qui nous survit et qui rejoint l'univers à la mort de notre corps ?

– Je n'y croyais pas avant. Avec ce qui est arrivé à Lenny et à Tom, je n'ai plus le choix que de croire, non ? C'est pour cela qu'on a inventé la religion, il me semble. Pour rendre supportable l'intolérable. Le spirituel, c'est tout ce qui nous reste face à notre détresse de mortels.

Ezra montra les affaires des arrière-grands-parents Holloway.

– Je crois aux âmes, moi. Et que parfois elles restent accrochées à ce qu'elles ont été, pour différentes raisons. Que ce soit parce qu'elles refusent obstinément la mort, ou de voir la vérité de ce qu'elles ont accompli, parce qu'elles sont trop liées à un lieu ou à un objet qui a défini toute leur existence, je ne sais pas, mais je suis convaincu que tout le monde ne parvient pas à s'arracher à son existence au moment du passage final. Je crois que cette boîte et son contenu pourraient avoir ce pouvoir de rétention, Connie. Ce crâne, ces lettres, tout ça c'était tellement au cœur de leur vie, ça les a définis, nourris, portés. Je me dis que ces choses sont un point d'ancrage dangereux.

– Ez, tu veux dire… Tu as peur qu'en l'ouvrant j'aie pu libérer des fantômes ? C'est ça ?

Le vieil homme serra sa casquette contre lui au point de la faire disparaître sous ses mains.

– Ne sous-estime pas la dangerosité d'une âme tourmentée.

– Ezra, je ne crois pas aux morts qui reviennent. Et quand bien même, tu l'as dit toi-même, Hazel et Abner n'étaient pas méchants.

Il secoua la tête et pointa son index vers le crâne posé sur la table, ses orbites creuses dans la direction de Constance.

– Je ne pense pas à eux, Connie. Mais à Mabel, la sœur d'Hazel. Elle est morte pleine de colère. Qui sait ce que cette rage a pu donner dans l'au-delà ?

Cette fois, le vieux bonhomme allait trop loin dans ses superstitions pour Constance, qui le raccompagna jusqu'à la porte. Lorsqu'il fut parti, elle avisa Solace qui avait assisté à toute la conversation d'un air dubitatif.

– Je pense comme toi, Sol, dit Constance.

Puis elle fixa le crâne de Mabel.

– Tu fais chier, Ez, lâcha-t-elle en le rangeant dans la boîte en fer.

Elle n'y croyait pas une seconde, mais on n'était jamais trop prudent. Puis elle s'assit sur une chaise pour digérer l'histoire de sa famille. Granny Mo s'était émancipée des croyances loufoques de ses parents, et elle avait élevé la mère de Constance dans une liberté spirituelle totale que cette dernière avait ensuite transmise à sa propre fille. Mais ils revenaient de loin.

Le sous-sol de ce chalet pouvait en témoigner. Des dizaines de porcs pouvaient en témoigner.

Et Constance se demanda alors si le sang avait une mémoire. S'il pouvait transmettre à la matière sa souffrance en imprégnant la roche. Alors, dans le monde des morts, cette maison devait pousser les hurlements de tous ces sacrifiés.

44.

Le plus difficile était de suivre l'évolution de l'enquête à distance. Lamar Gallineo n'avait pas autorisé May à rester avec eux ce jeudi-là, tandis qu'ils exploraient la piste des échafaudages qui s'avérait bien plus prometteuse que ce qu'il en avait pensé initialement. May avait fait du très bon boulot en suivant son instinct. Ce qui rendait son exclusion d'autant plus amère à ses yeux. Mais elle ne faisait pas partie de la task force, et encore moins du Manhattan South Homicide Squad, et One Police Plaza ne plaisantait pas avec le cadre, surtout dans une affaire aussi importante, qui serait plus tard décortiquée dans ses moindres procédures par les médias et les avocats de la défense.

Alors elle était retournée au 6e commissariat pour s'occuper des vols à la tire sur les touristes du Village, des violences domestiques et des arnaques à l'assurance. Gallineo lui avait néanmoins promis de la tenir au courant et elle comptait les heures, impatiente. Elle savait que cela allait prendre du temps, plusieurs jours certainement. Il fallait récupérer auprès de chaque entreprise, en toute discrétion, la liste des employés qui avaient été engagés sur les chantiers concernés et les comparer entre elles pour d'abord vérifier s'il y avait un individu en commun.

Gerry Alexander était au chevet de sa mère ce matin-là, il avait prévenu May pour qu'elle le couvre, et il arrivait à la jeune femme de se demander s'il n'était pas devenu un ange avec elle seulement pour se garantir son assistance lorsque ça l'arrangeait. Mais non. Il y avait une affabilité en lui qu'elle ne lui connaissait pas auparavant. Les mots de sa mère dans son déclin cognitif avaient eu un impact réel, énorme. May se souvenait que son propre père, pourtant un taiseux qui ne

montrait pas ses émotions, lui avait dit un jour, lorsqu'elle était adolescente et qu'elle l'avait surpris en train d'essuyer une larme, assis seul à la table de leur petite cuisine de Meatpacking District, une cigarette allumée à la main : « Tu sais ce qu'un homme a dans le ventre et dans le cœur le jour où il perd ses parents pour toujours. » Et elle avait compris que son grand-père était décédé. Elle avait gardé cette phrase dans un coin de la tête et elle s'était bien souvent révélée vraie, notamment dans ses enquêtes. Lorsqu'il n'y a plus de responsabilité morale de rendre des comptes à leurs géniteurs, les humains agissent parfois différemment. Ils se lâchent, pour le meilleur comme dans le pire. Avec Alexander, c'était pour le meilleur, même si dans son cas sa mère n'était pas encore partie.

May repoussa le bloc-notes qu'elle tenait devant elle, incapable de se concentrer sur les conclusions du vol chez le serrurier de la 7e Avenue et à la place retourna dans ses mails depuis son téléphone portable.

Elle ne parvenait pas à effacer « Jack » de sa mémoire. Il lui avait encore expédié un SMS le matin même pour la supplier de lui accorder une heure, ce qu'elle avait refusé sans même prendre le temps de lui répondre.

Mais une idée lui trottait sous le crâne depuis un moment déjà et elle ne parvenait plus à la repousser. Elle consulta le mail qu'il lui avait envoyé avant qu'ils n'aient une relation, celui qui contenait la liste des locataires de l'appartement, et elle parcourut cette liste. Était-ce un faux document ? Dans ce cas, s'était-il donné du mal pour lui donner une apparence plus vraie que nature ? Pourquoi l'aurait-il truquée ? May constata que personne n'avait loué l'appartement depuis le mois d'août précédent, donc le jour où elle était venue sonner au 4B pour la première fois, il n'était pas censé être occupé par un client mais par son propriétaire. *Sauf s'il a coupé le document avant la fin.* Maintenant qu'elle s'était fait la remarque, elle vit bien que la feuille s'arrêtait d'un coup. Cela pouvait être la mise en page, ou effectivement qu'on avait préféré ne pas fournir les dernières lignes. *Ou bien il est pote avec le proprio qui le lui file quand ça l'arrange.* Après tout, « Jack » connaissait du monde, en tout cas il avait ses accès, à commencer par le toit d'un immeuble dans le Village…

May déglutit à l'évocation de ce souvenir trouble. L'un des plus beaux moments de sa vie sentimentale, et pourtant l'un des plus

douloureux désormais.

La jeune flic compara les noms. Pour chacun, il y avait le nombre de personnes qui l'accompagnaient. Un seul homme venant seul avait loué l'appartement à plusieurs reprises. Une nuit à chaque fois. Mais le nom ne lui évoquait rien.

May recula dans son siège et posa les talons sur son bureau, pensive.

Sa romance avec ce menteur pathologique allait la hanter pour le restant de ses jours, elle le pressentait. Elle avait besoin de savoir le fin mot de l'histoire plus qu'elle ne se l'était avoué.

Alors sans plus réfléchir, elle lui envoya un message pour le convier à une explication, le soir même. Elle ferait preuve de force de caractère. Ne surtout pas se faire retourner par ses belles paroles. May allait devoir réagir avec son cerveau plus qu'avec son cœur ou ses tripes. Mais après tout, n'était-ce pas ce que faisait le monde entier ?

May avait fixé le rendez-vous là où tout avait commencé. Sur la High Line. C'était lorsqu'elle s'était retournée en partant, plus bas dans la rue avec sa fleur dans les bras, et qu'elle l'avait aperçu sur le pont, qu'une part d'elle s'était entichée de lui pour de vrai.

« Jack » était sur leur chaise longue en lattes de bois, éclairé par un lampadaire, en train d'observer le New Jersey au-delà du fleuve. Il ne tourna même pas son visage vers elle lorsqu'elle vint s'asseoir sur la chaise d'à côté.

– Je sais, tu me détestes, dit-il, songeur.

L'enfoiré est toujours aussi beau, ne put s'empêcher de ressentir May.

– Que ce soit clair, répliqua-t-elle. Ceci n'est pas une seconde chance, c'est mort. C'est uniquement parce que tu me dois une explication.

Au fond d'elle, May avait besoin d'excuses. Qu'il prenne ses responsabilités et décharge la jeune femme des siennes, c'était lui le fautif, pas elle pour y avoir cru. Nul n'était responsable du fait de tomber amoureux, c'était ce qu'on faisait ensuite de cet état qui comptait, et en la matière, elle avait été émerveillée par cet amour, comme par un joyau. Elle avait besoin de ses mots à lui pour se reconstruire. Pour sa vie amoureuse à venir.

– Elle ne va pas te plaire, prévint « Jack ».

– Au point où nous en sommes…

Il haussa les sourcils longuement pour valider la remarque.

– Je ne t'ai pas manipulée…, commença-t-il.

– Pardon ? s'énerva May aussitôt. Tu te fous de moi ?

Il leva la main pour lui intimer de le laisser poursuivre.

– Je ne t'ai pas manipulée lorsque nous nous sommes rencontrés, je veux dire que ce n'était pas intentionnel sur le coup. Tu as sonné à cet appart que je louais, tu m'as demandé si j'étais Jack Tettler, et je n'ai pas dit oui ou non. J'ai répondu à tes questions, et à cet instant j'ai seulement trouvé ça amusant, ce n'était pas… méchant ou mal intentionné. Je pensais même te dire à la fin, pour préciser, que ce n'était pas moi le vrai proprio, mais je n'ai pas réussi… Je me sentais… comme… *happé*.

Il haussa les épaules et soupira.

– Ce que je t'ai dit ce soir-là, continua-t-il, ici même, à propos de l'effet que tu m'as fait, c'était pas des conneries. Je me souviens encore de chaque détail de ta peau, de tes mimiques, des intonations de ta voix lorsque j'ai ouvert cette porte. Je sais que c'est malvenu et candide, mais je peux le dire : je suis tombé amoureux de toi dans cet appartement.

En 8,2 secondes, faillit ajouter May qui se reprit aussitôt pour ne pas se départir de la colère froide qui l'animait. Jack, lui, poursuivait son monologue pour tenter de se justifier :

– J'ai eu besoin de te revoir, au moins d'essayer de te parler. Je n'avais pas de plan plus élaboré que ça, je te demande de me croire, j'ai seulement trouvé un prétexte pour recréer une rencontre et me confronter à ce que j'avais ressenti. Je voulais savoir si j'avais fantasmé ou s'il y avait véritablement ce coup de foudre. Et le seul moyen, c'était d'être utile, donc d'être ce témoin dont tu avais besoin, ce Jack Tettler.

Il se mordit l'intérieur de la joue en fixant le sol.

– Je dois t'avouer autre chose, dit-il plus bas, honteusement.

Sa bouche resta ouverte, les mots coincés dans sa poitrine, quelque part entre son cœur et sa culpabilité. May voyait sa poitrine se soulever sous sa chemise en lin. Il lâcha enfin, d'un trait :

– Je suis marié.

May souffla par le nez, dépitée.

– Moi qui avais pourtant checké ton annulaire, dit-elle, quand on

s'est vus dans ta garçonnière.

– Je n'ai jamais porté d'alliance, je ne supporte pas ça. Je suis désolé. Et cet appart n'était pas ce que tu crois. Je n'ai jamais mené de double vie jusqu'à nous. L'appart de Tettler, c'était un pied-à-terre près de mes affaires. J'avais entamé une mue personnelle, professionnelle, et rendu mes bureaux pour m'alléger, j'avais besoin d'un lieu pour caler des rendez-vous de boulot de temps en temps, et y dormir éventuellement lorsque je finissais tard. Et puis…

Il fit une grimace coupable et s'avachit en se remémorant :

– Quand je ressentais trop de pression à la maison, je trouvais un prétexte pour rester, seul, à l'appartement, et ne pas rentrer chez moi. Je m'isolais.

Il se redressa d'un coup, soudain porté par un souvenir plus pénétrant :

– Être Jack Tettler m'a permis de t'approcher et de ne pas être celui que je suis dans la vie normale, marié, père de famille. J'étais… celui que je voulais être. Une grande partie de ce que j'ai fait ne t'appartient pas, tu sais…

– Aucune partie de ton mensonge ne m'appartient, corrigea May sèchement.

– Tu as raison, mais au-delà même de tomber amoureux de toi, je crois que c'est le destin qui m'a mis à l'épreuve en te mettant sur mon chemin. J'étais à un moment de ma vie où tout se mélangeait, je n'étais plus heureux, mon mariage était devenu la maison des doutes et plus celle du bonheur, et tu as débarqué. Je n'ai jamais trompé ma femme avant, je ne suis pas comme ça, je te demande de me croire.

Il scruta l'intérieur de sa main, y cherchant ses mots, avant d'en trouver d'autres, moins tactiles et plus repoussants :

– Plus de vingt-cinq ans de mariage, on s'encrasse dans la vision qu'on a de l'autre, on cesse de le voir comme il est vraiment, même lorsqu'il évolue un peu, qu'il change… Et j'étais ce cliché si attendu du mâle qui fait sa crise du milieu de vie, je me suis détesté pour ça, mais quand c'est à ce point ancré dans tes émotions, chaque matin lorsque tu ouvres les yeux, que tu sens que tu t'enfonces semaine après semaine, mois après mois, dans la noirceur à force de renier les bouleversements qui s'exercent dans ta psyché, que peux-tu y faire ? J'étais cet homme qui fait sa crise, subtile mais réelle, qui éprouve une irrépressible nécessité de transformation. Je l'ai entamée, à ma

manière, par petits bouts, et ma femme ne l'a pas compris. Elle se moquait, elle ne m'encourageait pas, au contraire elle me tirait en arrière pour retourner à la place qui était celle qu'elle connaissait, parce que ça la rassurait.

– Maintenant tu vas me dire que tout ça, c'est la faute de ta femme ?

– Non, non ! C'est moi le responsable ! J'aurais dû trouver les mots, mieux lui expliquer, mais ce n'était même pas conscient au début pour moi, et le temps que je comprenne ce qui s'opérait, le mal était fait, j'étais persuadé qu'elle n'était pas à même de m'accompagner, j'avais mis en place une distance suffisante pour que le mensonge devienne facile. La distance crée du vide, ce vide que notre mariage ne comblait plus, et l'amour déteste le vide. C'est ma faute. Et crois-moi, je ne suis pas fier. Vis-à-vis de toi et, pardon mais… vis-à-vis de ma femme également. Je suis le salopard qui la trompe parce qu'il se sent emprisonné par les années, et le salopard qui te ment pour pouvoir coucher avec toi. Je n'ai jamais voulu être une ordure, je le suis devenu parce que j'étais malheureux.

May écoutait, elle s'efforçait de le laisser déballer ses vérités, gardant ses questions pour le bon moment. Depuis le début, il ne l'avait pas regardée dans les yeux une seule fois, et elle ne savait pas si cela la froissait ou au contraire était préférable.

– J'ai toujours été passionné de cuisine, rapporta « Jack », et soudain mon vrai job m'a paru assommant, je n'en pouvais plus. Alors j'ai envisagé un changement radical, mais ma femme m'a remis les idées au clair, me rappelant mes responsabilités financières, que c'était de la folie, le genre de coup de tête qu'on regrette rapidement.

– Tu n'es donc pas chef ?

– Non. Mais tu m'as permis de l'être, toutes ces heures où nous nous retrouvions. C'est ça que tu as représenté pour moi, la liberté d'inventer qui je voulais être, d'écouter mon cœur, pas les impératifs contractuels et responsables dans lesquels je m'étais enfermé. Avec toi, paradoxalement, alors que je n'étais que dans le mensonge, j'étais libre. Libre et heureux.

May émit un « hum » désabusé et blessé.

– Je sais, y répondit « Jack ». Je sais. J'ai été irresponsable avec toi au final. Avec tout le monde. Crois-moi, ce n'était pas calculé. Au début j'ai eu besoin de te revoir. Puis, quand tu m'as relancé, je n'y

croyais pas, j'ai failli ne pas répondre, mais tu as ce pétillement en toi qui me donnait tellement de vie, de joie, que je n'ai pas su dire non. Et le mensonge était déjà en place, je n'ai pas su l'enrayer. À chaque fois, il fallait en rajouter un peu, jusqu'à ce que je me prenne au piège, qu'il soit impossible de revenir en arrière.

– Quand j'ai eu le premier doute, tu aurais pu tout m'avouer.

– C'était trop tard ! Je risquais de te faire peur et, crois-le ou non, May, j'étais amoureux de toi ! Ça je ne l'ai pas feint, tu étais entrée sous ma peau, dans mes cellules, je ne pensais déjà plus qu'à toi, à nous, et j'étais terrifié à l'idée de te perdre.

C'était justement chaque cellule de son visage, de ses pupilles, qu'elle détaillait à ce moment pour estimer sa sincérité.

– J'étais engagé dans une fuite en avant, je le savais, et ça me rendait fou, tu n'as pas idée. Mais que voulais-tu que j'y fasse ? Si je t'avais avoué mes mensonges, mon mariage, et que j'étais tombé amoureux de toi en quelques secondes seulement, comment aurais-tu réagi ?

Il semblait déjà avoir la réponse et May ne voulut pas le contredire. Tout ça était un énorme gâchis.

Sauf si… Non. Cette porte-là était barricadée. Définitivement.

« Jack » se tourna enfin vers elle, les yeux alourdis de larmes qu'il étouffait de ses mâchoires serrées.

May le haït encore plus d'être aussi fragile et sincère dans sa bassesse. Leur histoire était terminée, mais au moins elle avait ses réponses.

– Je suis désolé, murmura-t-il.

Elle hocha la tête.

– Moi aussi, chuchota-t-elle. Moi aussi.

Elle aurait voulu lui prendre les mains mais c'était un geste trop engageant, trop tendre, alors elle s'en abstint et resta à distance. Il dut la trouver froide et intransigeante, mais en même temps elle avait toute la légitimité du monde pour cela.

Elle repensa au listing de location qu'elle avait épluché plus tôt dans la journée. Au nom qui revenait.

– On ne se reverra plus, prévint-elle. Mais j'aimerais au moins connaître ton véritable nom, même si je pense que je l'ai trouvé.

Il acquiesça, les traits tirés par la tristesse, et confirma l'intuition de May :

– Je m’appelle Thomas Mercer. J’aurais aimé que tu m’appelles Tom.

45.

Constance se tenait devant la baie vitrée du salon, le Skaneateles en contrebas. Aucune ombre d'un monstre flottant sous sa surface, pas plus que d'horloge dans les nuages au-dessus.

D'un mouvement de la nuque, elle avisa l'ancien coffret métallique sur la table, Solace allongé sur le tapis zapotèque et son ordinateur gisant sous un coussin du sofa. Sa sainte trinité de la survie.

Elle connaissait toute l'histoire de sa famille à présent. Le secret était levé. Le passé et le présent reliés. Tout ça pouvait retourner à la poussière, maintenant que Lenny n'était plus vivant, il n'y aurait aucun descendant pour la transmettre, aucun futur à alimenter de ses racines, si inattendues soient-elles. Constance avait ressenti le besoin de boucler la boucle, c'était terminé. Elle devait seulement décider quoi en faire. Peut-être jeter tout dans le lac comme le lui avait conseillé Ezra, oui, c'était une bonne idée. Le lac serait le tombeau de leurs souvenirs, et celui de Mabel.

L'image du crâne de la jeune femme enfermé dans la boîte derrière elle donna la chair de poule à Constance.

Solace ? Lui restait, comme elle l'avait pressenti depuis le début, le problème. *Ou la solution.*

Quant à son texte, maintenant qu'elle avait été au bout de sa rédaction, le feu sacré de l'inspiration l'avait désertée. Elle n'osait s'y replonger par peur d'être déçue. Et puis, si c'était intéressant, s'il tenait la promesse d'un grand scénario, l'écrirait-elle pour autant ? Au fond, n'était-ce pas *sortir l'histoire qui l'habitait* dont Constance avait eu besoin au-delà même de l'envie d'en faire un film ? C'était ce que devaient ressentir les écrivains dont c'était la vocation, qui se lançaient parce qu'ils n'avaient pas le choix, cette nécessité d'écrire

pour se soulager du trop-plein qui finissait par les obséder, comme on ouvre les vannes d'un barrage saturé avant qu'il ne cède. Les idées s'accumulaient avec le temps dans la cuve de leur caboche, comme les ruisseaux et les torrents se déversent dans la retenue d'eau, et venait un moment où ça débordait de partout, il fallait en faire quelque chose, ils devenaient incapables de vivre sans que leur inspiration se renverse sur leur quotidien, noie leur perception. Écrire devenait une nécessité. Jusqu'à ce qu'ils terminent, vidés, éreintés, satisfaits ou pas du résultat. Le crâne prêt à accumuler de nouvelles coulées.

Constance s'amusa de la comparaison. Elle était proche de ce qu'elle éprouvait avec ses scénarios.

Cette fois c'était différent. Plus personnel. Elle avait *réellement* écrit pour survivre. Pour se fixer un but.

Mais maintenant qu'il était atteint, que lui restait-il ?

Tu le sais.

Elle pivota vers la boîte de glaces Good Humor.

Non, pas ça.

Relire ce texte. Pas pour le corriger, ni même s'assurer qu'il tenait la route, en fin de compte ça ne l'intéressait pas. Non, le relire pour savoir ce qu'elle avait mis dedans lors de ses transes hypnotiques où les mots devenaient des notes qu'elle écoutait sans même comprendre la partition dans sa globalité.

Alors elle prit son ordinateur et descendit s'installer sur le transat de la terrasse, au pied du chalet, dans le prolongement direct du Skaneateles. Pour Constance, il y avait une forme de cohérence à se mettre là, les pieds dans l'eau. Ainsi, pressée entre le temps qu'il lui restait et l'impression de marcher sur le lac, elle rejoignit son rêve.

Elle se mit à lire. L'histoire de cette flic, jeune et intelligente, aux prises avec un tueur en série insaisissable. Cette fille qui tombe amoureuse, et dont on pourrait penser que son amant va se révéler être le fameux tueur qu'elle pourchasse, mais bien sûr ça ne sera pas la fin du film. Le tueur est presque secondaire. Il est l'incarnation de la mort qui rôde partout, tout le temps, qui ressemble à monsieur Tout-le-monde, et qui frappe n'importe qui sans prévenir. Mais il n'est pas le sujet. Il est secondaire. Ce qui compte, c'est l'histoire d'amour entre May et Jack – ou quel que soit son vrai nom.

À mesure que les pages s'égrenaient, Constance retenait le secret du nom de Jack, refusant de le livrer, de *se* livrer.

Parce qu'elle était partie prenante dans cette histoire.
Ce n'était pas seulement celle de May et Jack.
C'était aussi la sienne.

46.

Les aveux de Tom avaient bouleversé May.

Sa sincérité, y compris dans ce qu'il avait de plus laid à admettre le concernant, l'avait surprise et touchée. Pour autant, elle le savait, on ne construit pas une histoire d'amour sur un mensonge. Les fondations de leur couple seraient bien trop marécageuses pour qu'ils espèrent y bâtir une relation solide sur la durée. L'amour devait être une évidence, avant que le temps ne le transforme irrémédiablement en une contrainte. Si cette évidence était teintée de l'amertume du doute, elle finirait par les étouffer de rancœur. Tout ce qui se trouvait saupoudré dans une rencontre grandissait avec le couple, le bon comme le mauvais, et comme l'être humain avait tendance à ne voir que le pire avec le temps, mieux valait s'assurer qu'il n'y en avait pas trop au début.

Non, Tom et elle n'avaient aucun avenir, et May enterra tout espoir. Il avait été trop loin avec elle de toute façon. Et un homme marié de cinquante ans était la dernière chose dont elle avait besoin.

Les jours suivants furent ternes, comme si on lui avait arraché les connexions entre les sens, le cœur et le cerveau qui permettent de trouver un peu de joie dans des choses simples.

Juste avant le week-end, Lamar Gallineo termina de lui plomber le moral en l'appelant :

– Nous avons comparé tous les ouvriers et ingénieurs qui travaillent pour les entreprises ayant installé les échafaudages non loin de nos victimes et ça ne donne rien. Aucun lien entre eux. En élargissant même aux indépendants engagés à la journée, on parle de cent quatorze personnes, ça fait du monde. Nous allons creuser les profils de chacun, pour être sûrs, parce que ça reste une piste très

sérieuse, et j'attends l'autorisation du procureur pour effectuer des tests d'ADN sur l'ensemble, afin de les comparer avec l'ADN que GML a laissé sur les victimes. Mais je voulais vous prévenir que nous n'avons pas de concret.

– Cette ordure va nous glisser encore longtemps entre les doigts ?

– On tient la bonne piste, Malkasian, les échafaudages, c'était une intuition géniale, le seul point commun entre toutes les filles. Patience !

– Si ça se trouve, il n'a rien à voir avec ces entreprises et vous allez perdre votre temps. Il se contentait de choisir les secteurs en travaux, et ensuite il cherchait une proie en grimpant de nuit dans les structures. J'ai peut-être mis le doigt sur le mode opératoire, pas sur l'homme.

– Vous oubliez un détail. Il frappait systématiquement dans la foulée du démontage. À l'exception de Rita Safron et d'Amanda-Day Elfson, mais pour elles les compagnies m'ont précisé qu'elles devaient les retirer et ont été contraintes de reporter au dernier moment pour des questions logistiques. Vous comprenez ce que ça implique ?

– Il n'attendait pas de découvrir que l'échafaudage était parti pour frapper, il l'anticipait…, développa May tout haut. Le signal pour tuer, c'était le démontage à venir.

– Exactement ! Dès qu'on lui retirait son poste de surveillance, il déclenchait le passage à l'acte. Ça signifie que GML connaît leur planning. D'une manière ou d'une autre. On va le choper, faites-moi confiance.

Il raccrocha sur cet enthousiasme que May ne partageait plus.

La semaine suivante, Alexander, décidément bien plus à l'écoute des autres, perçut la mélancolie de sa partenaire et se montra prévenant, il se souvenait même qu'elle était végétarienne – une première – lorsqu'il allait leur chercher à déjeuner. May se réfugia dans la course à pied, pour ne pas changer, et elle essaya de s'abrutir de travail et de sport pour moins réfléchir à elle et à sa vie. Son cœur frappait à la porte sans discontinuer, mais la raison savait qu'il n'était pas motivé par des intentions sages et dans son intérêt, alors elle le laissait dehors et prenait seule les décisions.

Le jeudi soir suivant, elle était vautrée sur son lit, le téléphone à la main, et le nom « Jack » de son répertoire affiché sur l'écran. Elle avait décidé de l'effacer une bonne fois pour toutes mais ne parvenait

pas à le faire. Son pouce passait des touches « Suppression » à « Appel » comme une boule qui se cogne entre les ressorts du flipper.

Gallineo la sauva d'une connerie lorsque son numéro s'afficha.

– On le tient, Malkasian. Je voulais vous en informer avant qu'on l'arrête.

Elle bondit sur son matelas.

– Vous êtes sûr ?

– L'ADN le confirmera mais je n'ai aucun doute.

– Comment ?

– En épluchant les listings téléphoniques de toutes les entreprises qui ont posé les échafaudages. Nous avons regardé qui les a appelés pendant la période des travaux chez chaque victime.

– Si GML ne voulait pas montrer son visage, il n'avait que le téléphone, comprit alors May. Pour leur demander quand ils allaient les démonter.

– Oui, il se faisait passer pour un riverain. On a un numéro en commun avec toutes les entreprises, le même homme. Ce salopard tuait une fois qu'il avait la date de démontage, pour qu'on ne puisse pas faire le lien.

– Son profil ?

– Trente-sept ans, célibataire. Coach sportif. Pas de casier mais son nom ressort dans la périphérie de deux agressions sexuelles il y a dix ans au Canada.

– Vous l'arrêtez quand ?

– Demain matin.

Il y eut un blanc, May savait qu'elle ne pouvait exiger ce qu'elle espérait, et ce fut Gallineo qui le proposa :

– Vous voulez en être ?

L'équipe d'élite d'intervention du NYPD, l'ESU, avait été mobilisée pour l'occasion, les patrons à One Police Plaza ne voulaient prendre aucun risque. L'arrestation de GML devait se faire sans accroc, et l'ordre était de le prendre vivant. Le chef de la police tenait à son discours devant les médias, la photo du monstre en gros plan à côté de lui, et cela aurait plus de gueule s'il pouvait annoncer que le tueur en série répondrait de ses actes devant la justice.

Dans le couloir de l'immeuble, la colonne d'assaut, en tenue

lourde, ouvrait le chemin, suivie par Lamar Gallineo, responsable de la task force qui avait permis de l'identifier, et de May Malkasian, que le vieux briscard avait imposée à ses côtés. Il n'était pas souvent chaleureux, mais il savait se montrer reconnaissant. Sans elle, il savait que GML ne serait encore qu'un sigle à l'heure qu'il était.

Brian Bennet Unger fut interpellé sans effusion de sang, il se laissa prendre sans aucune résistance, presque comme s'il s'y était attendu depuis longtemps. Il était massif. L'abdomen épais de muscles puissants. Un corps fabriqué pour servir ses obsessions. Tandis que les flics fouillaient son logement, lui assis sur son lit, les menottes dans le dos, et qu'on lui lisait ses droits, May en profita pour le scruter. En dehors de sa carrure, il n'avait rien d'exceptionnel. La trentaine fatiguée par le sport excessif. Un visage qu'il n'avait aucune peine à faire passer inaperçu dans la foule. Peut-être les yeux un peu rapprochés, l'arête du nez très fine, et des veines saillantes sur les tempes, mais c'étaient des détails. Non, il n'avait absolument rien de remarquable. Ni moche, ni beau. En revanche, elle fut frappée par le vide dans son regard. Il était étranger à ce qui lui arrivait. Aucune émotion. Le contraste avec le prédateur devait être monstrueux. May savait que ce genre de tueur n'exprimait le plein potentiel de son ressenti que dans la mise à mort. Là, ses yeux devaient s'animer d'une lumière folle, d'une rage aveugle aux sentiments de l'autre, tournés vers l'intérieur, ils brûlaient de haine et de violence. Là, les tendons de son cou étaient près de rompre, et ses petites mains qu'elle avait aperçues devenaient les étaux implacables d'une volonté déshumanisée.

Exactement ce qu'il était en réalité. Une machine à tuer.

Comme l'avait prédit May, il chercha à cacher son visage dans son épaule lorsqu'il fut extrait de son immeuble, et que les passants attirés par la meute de véhicules de police essayèrent de filmer cet homme qu'on poussait dans un van, sans savoir encore de qui il s'agissait.

Les médias en firent leurs gros titres du soir, pendant plus d'une semaine, ironisant sur ses initiales si proches du surnom qu'ils lui avaient eux-mêmes donné, tels des prophètes visionnaires[1]. Le hasard faisait parfois bien les choses pour peu qu'on sache l'enrober d'assez de baratin pour donner l'illusion qu'il a un sens.

Brian Unger était tellement égocentrique qu'il n'existait aucune place disponible dans son être afin d'éprouver de l'empathie pour

autrui. Aucun recul possible sur lui-même. Tout son être, depuis son adolescence, s'était constitué pour le servir, lui et ses désirs. Et en la matière, ils étaient d'une redoutable perversité. Au début, Brian refusa de s'expliquer sur ses crimes, gardant le silence, mais son ADN correspondait à celui récupéré sur la plupart des scènes de crime, il n'avait aucun alibi, et on retrouva chez lui plusieurs objets volés dans le sac à main de ses victimes. La messe était dite. Bien sûr, à défaut d'avouer ses meurtres, donc d'évoquer ses victimes, il accepta de parler de lui et de son enfance, des raisons qui, selon lui, l'avaient conduit à devenir celui qu'il était, « un grand méchant loup », avait-il dit à Gallineo non sans une immense fierté et en faisant claquer ses mâchoires le plus bruyamment possible.

Brian Unger ignorait qui était son père, il avait grandi avec une mère seule dont il fut établi qu'elle était castratrice et très autoritaire. Elle avait forcé son fils à lui téter le sein jusqu'à ses dix ans, quand bien même il n'y avait plus de lait – « Je crois que c'était pour le plaisir que ça lui procurait », confessa Brian. Le rapport de ce dernier avec les femmes avait été très compliqué dès le début, il était maladroit et gauche dans un corps trop grand, trop maigre, et une succession d'humiliations l'amena à s'isoler tout en développant des fantasmes dans lesquels il prenait le pouvoir sur ces femmes qui le rejetaient. Il les contraignait à lui faire ce qu'il voulait, et avec les années ces projections étaient devenues de plus en plus violentes, puis sordides. Il s'était juré de ne jamais plus être ce grand échalas mou et avait consacré ses journées à faire du sport, à se bâtir un corps magnifique, fort, « utile », précisa-t-il. Et plus il avançait en âge, plus ses obsessions macabres s'étaient intensifiées, c'était comme si un goutte-à-goutte fuitait dans sa tête, avait-il dit à Gallineo, depuis un réservoir de pourriture, et qu'elle venait noyer tout discernement, tout doucement, jusqu'à ce que sa mère meure. La dernière barrière avait sauté à ce moment-là. Il reconnut, du bout des lèvres, que passer à l'acte devait être une libération, que les posséder, les violer et les tuer représentait un accomplissement. Mais la réalité était décevante. S'il jouissait avec une intensité sans comparaison possible avec ses masturbations régulières, pour le reste cela n'atteignait jamais l'apothéose qu'il s'était imaginée, et il devait recommencer, plus tard, convaincu qu'en s'y préparant mieux cette fois ce serait bon, ce serait parfait. Mais ça ne l'était jamais. Pourtant il avait été incapable de

s'arrêter. La traque et la domination étaient trop excitantes. Le manque s'était fait ressentir de plus en plus vite avec les années. C'était un cercle vicieux duquel il était impuissant à s'extraire.

S'ils ne l'avaient pas arrêté, il aurait recommencé, encore et encore. De plus en plus souvent. Un jour, à la fin d'un interrogatoire, il lança à Gallineo :

– Si vous pensez que le sexe est cool, vous devriez essayer de tuer, vous verrez, c'est incomparable !

Lamar Gallineo prit le temps de rapporter ses entretiens avec Brian Unger à May, dans un café de Civic Center, et insista pour qu'elle postule au Manhattan South Homicide Squad. Elle avait de l'avenir parmi eux.

May s'interrogeait. Maintenant qu'elle s'y était frottée, était-ce vraiment ce qu'elle voulait faire de sa vie ? Se confronter au plus noir de l'existence ? Aux crimes les plus sanglants ? N'y avait-il pas assez de gratitude et de fierté à assurer la sécurité quotidienne des New-Yorkais avec des enquêtes plus banales, moins abominables ?

La rumeur qu'elle avait contribué à l'arrestation de Brian Unger se propagea au 6e commissariat, et bientôt dans tout le NYPD, en partie colportée par Rouquemoute qui se faisait une fierté de la présenter comme sa partenaire. Malgré la reconnaissance, May n'en tirait aucun plaisir, en grande partie, se rendit-elle compte, parce qu'elle ne savait pas avec qui le partager. Que valait la vie si personne n'était jamais témoin de nos bonheurs ? Existaient-ils vraiment ? Ou étaient-ils l'illusion que nous nous créons pour nous convaincre que nous sommes heureux seuls ?

Elle retourna à sa salle de sport, avec Jayne, sortit le soir avec elle, puis alla boire des coups avec des collègues flics. Sans grand enthousiasme. Elle se faisait une bonne déprime.

La neige tomba début décembre, et May le prit comme un signe qu'il était temps de se protéger, de se couvrir d'un manteau, même s'il était moche, alors elle se força à fréquenter des gars, l'un rencontré dans un bar, l'autre présenté par Jayne, mais elle ne donna pas suite. Ils étaient fades. Sans intérêt. Qui a besoin d'une écharpe sur le cou lorsque c'est le cœur qui a froid ?

Lorsque les arbres se mirent à bourgeonner avec le printemps, elle décréta que la dépression avait assez duré, et qu'il était temps de remonter la pente.

Bien sûr, ça ne fonctionna pas. Alors un samedi midi où elle traînait dans son quartier sans but, elle prit son téléphone et afficha le nom de « Jack » Tom qu'elle n'avait jamais réussi à supprimer de son répertoire, et elle lui écrivit un message qu'elle effaça aussitôt, avant qu'il n'ait pu le lire.

Mais il avait reçu une notification qui montrait qu'elle avait écrit puis supprimé ses mots.

Il répondit dix minutes plus tard.

« Je n'arrive pas à t'oublier. »

May ferma les yeux. *Merde ! Tu ne pouvais pas m'envoyer chier ?!*

Elle réalisa qu'un peu de joie s'insinuait en elle. *Fais pas ça. Tu sais très bien que ça n'a pas de sens.*

Mais c'était trop tard. Ses doigts tapaient. « Même heure. Même chaise longue ? » La réponse fusa : « J'ai une autre proposition. Tu me fais confiance ? »

Le pouvait-elle encore après tous ses mensonges ?

Elle le retrouva en fin d'après-midi dans Central Park, où il lui avait donné rendez-vous au château du belvédère, sur l'esplanade de briques grises d'où ils pouvaient embrasser la vue sur les pelouses plus bas.

Tom était assis sur le muret, un peu avachi, les mains engoncées dans les poches d'une veste en daim. Il avait le visage fatigué, une courte barbe, mais lorsque May entra dans son champ de vision, tout son être s'illumina de l'intérieur et il se redressa. Il lui offrit son sourire et elle sut que c'était fichu.

Il l'entraîna dans les allées du parc pour parler, d'abord prendre de ses nouvelles, bien sûr May mentit, affirmant que tout allait bien, que l'arrestation de GML servait sa carrière. Puis elle lui demanda comment lui se sentait. Il haussa les épaules, comme si c'était une évidence.

– Mal. Je fais semblant à la maison, mais au fond de moi je ne vis qu'avec le souvenir des moments que nous avons partagés pendant ces quelques semaines. Je suis un fantôme entre mes murs. Ma femme refuse de le voir, ou en tout cas d'aborder le sujet, et je suis trop lâche pour le lui dire. Au jour de l'an, je l'ai même appelée May. Elle a fait comme si de rien n'était, elle sait très bien le faire, prétendre que ça n'existe pas, pour ne pas s'y confronter, mais je sais qu'elle a entendu.

Il les guidait d'un pas lent parmi les arbres.

– Ce midi, continua-t-il, lorsque j'ai vu ton nom sur mon portable, et même si c'était pour lire « ce message a été supprimé », j'ai eu l'impression que le soleil m'éclairait pour la première fois depuis l'automne dernier.

Il s'arrêta pour approcher l'index de la bouche de May tout en ayant la délicatesse de ne pas la toucher.

– J'ai l'impression de porter ta cicatrice sur le cœur depuis que je ne peux plus l'embrasser, dit-il.

May eut envie de lui dire de l'embrasser mais se retint. À la place, elle désigna la statue devant eux, celle d'un couple en train de s'enlacer et d'échanger un baiser.

– Dis-moi que c'est le hasard qui nous a guidés devant Roméo et Juliette, fit-elle, et pas que tu l'as fait exprès.

Il retroussa les lèvres d'un air faussement contrit et May soupira de dépit.

– Je te rappelle comment ça se termine ? lâcha-t-elle, faussement en colère.

– Notre histoire est une tragédie.

– Oh, Tom, s'il te plaît…

Il ouvrit les mains devant lui.

– Je voulais que tu saches que je ne t'ai jamais voulu de mal. Tout ce que j'ai fait, c'était…

Elle l'attrapa par le revers de sa veste et l'embrassa pour le faire taire. Et pour faire taire son propre cœur qui battait à tout rompre, qui la suppliait de lui redonner un peu de son goût, juste un peu…

Elle se blottit dans ses bras et ils restèrent ainsi longuement, sans un mot.

– Je vais la quitter, finit-il par dire tout bas.

May recula.

– Je ne te le demande pas.

– Je ne peux pas te perdre.

– Quel âge a ton fils ?

– Douze ans.

– Tu foutrais ta famille en l'air pour une brunette plus jeune, pour un coup de foudre sur un palier de porte ? Non.

– Je…

May lui intima de se taire avec la main.

– Un mariage, ce sont des épreuves, celle-ci en est une.

– Et j'ai ma réponse.

– Non, attends. Je ne veux pas que tu perdes tout pour moi…

– Au contraire ! Pour la première fois depuis des années, j'écoute ma…

– Laisse-moi aller au bout. Je crois que je suis capable d'accepter de te partager. Pour l'instant. Alors… Essayons, toi et moi. Et puis… Nous verrons.

Il posa son pouce sur la cicatrice de ses lèvres. May lut dans son regard qu'effectivement il savait déjà, et elle se dit que c'était elle, en fin de compte, qui avait besoin de temps.

Leurs corps se retrouvèrent avec l'incandescence d'une flamme qui lèche des braises, et ils vécurent ainsi pendant trois mois, sans s'imposer autre chose que du temps ensemble. Des rendez-vous romantiques et ardents. Ils ne partageaient que le meilleur, May en était bien consciente, ça ne présageait en rien ce que pourrait être la vie avec lui. Quel avenir avaient-ils ? Presque vingt ans de différence. Encore un cliché. À quoi ressemblerait leur relation lorsqu'il aurait soixante ans et elle quarante ? Lui ferait-il un enfant ? En voulait-elle un ? Il lui faudrait déjà gagner la confiance du fils de Tom, c'était obligatoire, mais Tom la préparait habilement en lui montrant des photos, en rendant le gamin attachant. Et la suite ? Le quotidien éroderait immanquablement l'érotisme attrayant de leurs débuts, c'est le destin connu de toute relation, et une fois sclérosés dans leurs habitudes, que resterait-il de leur passion ? Un souvenir ? Avant que May, à son tour, ne vive un jour sa propre crise, comme lui maintenant, et qu'elle soit malheureuse ou le quitte pour un autre ?

Qu'en savait-elle ? Elle pouvait envisager le pire, le meilleur, il n'existait rien tant qu'elle ne l'éprouvait pas. Et sinon à quelle vie se destinait-elle ? Rester seule pour être heureuse ? Non, elle voulait grandir et s'épanouir, et cela passait par l'autre. Le couple pouvait être un lieu de compréhension de soi, d'exploration à travers l'autre pour apprendre à mieux se connaître, et à se développer. Et puis, elle avait tenté d'exister en écoutant sa tête et non son cœur, elle connaissait le résultat.

Alors elle fit le choix de l'espoir. Tom en fit autant.

Et pendant cet été-là, May eut l'impression qu'ils avaient tout pour être heureux. Qu'ils allaient y arriver.

Elle y crut sincèrement.

1. Grand Méchant Loup, en anglais : Big Bad Wolf, prononcé B-B-double-U.

47.

La dernière ligne du traitement clignotait sur l'écran du Mac posé sur les genoux de Constance. Elle ne parvenait pas à détacher ses prunelles de ces mots. De ce qu'ils réveillaient en elle.

Une blessure profonde, dont la cicatrice venait de se rouvrir et qui diffusait en elle un sang teinté d'une tristesse si forte qu'elle l'étouffait.

Elle secoua la tête.

Ce n'était pas elle qui avait écrit ce texte. C'était une étrangère. Oui, une autre femme ! Ce n'étaient pas ses tourments ! Il s'agissait de ceux d'une autre… Elle ne voulait pas de cette souffrance, elle lui était intolérable, Constance voulait la déporter sur le cœur d'une autre, sur une projection, encore une, sur une création, tout plutôt que d'avoir à la ressentir à nouveau…

À nouveau… ?

Sa gorge se gonfla, douloureuse, l'eau du lac tout entier lui parut envahir sa vision, et les traits de son visage s'affaissèrent sous la pression.

Non, non, non…

Quelque part dans la forêt, un tronc se mit à grincer, puis il se brisa dans un formidable craquement qui résonna sur tout le Skaneateles.

Constance s'effondrait.

Ne disait-elle pas que l'écriture était sa thérapie, son révélateur ? Tout ce qu'elle ne parvenait pas à exprimer dans la vie sortait sous le prétexte de la fiction. Depuis toujours. Elle n'était jamais aussi sincère et vraie que dans ses histoires, à travers la distance et le filtre de la *créativité*. Tu parles ! Qu'inventait-elle au bout du compte ? Rien. Elle n'était qu'une restitutrice de ses propres courants intérieurs et de ceux

des autres tels qu'elle les percevait.

La cime de plusieurs hauts conifères sur la rive gauche, à trois cents mètres du chalet, s'agita, les arbres bousculés par quelque chose de lourd.

Cette May, Constance ne la connaissait pas, ou à peine. Mais Tom, lui, était à elle. Son mari. C'était leur histoire qu'elle avait tapée. *Son* histoire.

Ce qui traversait la forêt en s'y cognant avec férocité se rapprochait sans que Constance s'en soucie. Elle était ailleurs. Elle était avec eux, avec lui.

Ce soir de début septembre où il avait tout avoué. Lenny dormait chez Liam, son meilleur ami, trop heureux de le retrouver pour la rentrée et de réinstaller leur rituel du mardi soir où ils découchaient alternativement l'un chez l'autre, rituel qui avait permis à Tom de se préparer, d'anticiper la confrontation. Il avait coincé sa femme dans le salon de leur duplex de Brooklyn, ne lui laissant d'autre choix que d'affronter la vérité qu'elle refusait de voir depuis des mois.

Le monde s'était renversé ce soir-là.

Les mots de Tom comme des poignards qui s'enfonçaient dans son ventre. La trahison était le serpent qui s'enroulait autour de son cœur et qui le serrait, qui le serrait, si fort… si douloureusement…

A posteriori, Constance s'était demandé si le plus violent était l'annonce de sa liaison ou que Tom la mettait devant le fait accompli, sans lui laisser la moindre chance de le récupérer. Tout était déjà décidé. Les dés jetés et elle, elle devait accepter.

Leur famille brisée, leur mariage fracassé et aucune option pour l'en empêcher, pour tenter de rattraper le naufrage. Constance avait subi, avant d'exploser de rage :

– Un coup de foudre ou un coup de foutre, Tom ? Parce que je ne te laisserai pas tout détruire pour une histoire de cul, tu m'entends ?!

Mais elle l'avait vu dans son regard, entendu dans sa voix, lu dans son cœur, ce n'était pas juste une pulsion qui dérape. Non. C'était le chaos. Celui des émotions. Celui de la vie qui vous dépasse, qui vous engloutit dans son tsunami d'imprévisible quand on croit qu'on va maîtriser la situation jusqu'au bout.

Constance avait eu envie de vomir. Son repas, son amour pour lui, toute l'énergie qu'elle y avait mise pendant des décennies, toute sa confiance et ses espérances. Le vomir jusqu'à l'expulser d'elle, lui et

tout ce qu'il représentait, jusqu'au dernier souvenir qu'elle avait d'eux.

Ce soir-là, elle était passée par un chapelet de douleurs du spectre humain.

Le dépit et le désespoir avaient pris la place de la colère à mesure qu'ils parlaient. Constance sanglotait lorsqu'elle lui avait lancé, comme une bouée désespérée dans une mer en tempête et que l'homme n'est déjà plus qu'une ombre emportée dans l'écume :

– Nous nous étions juré que nous ne serions pas comme les autres, Tom. Que nous, ce serait différent, que nous réussirions.

Il avait acquiescé en silence. Elle sentait qu'il avait déjà fait ce travail de renoncement. Qu'il avait accepté l'échec, endossé la charge de ses faiblesses et de ses manquements, mais qu'il était déjà porté par une autre volonté. Par l'énergie d'une autre femme.

Le sol se dérobait sous le poids de la culpabilité de Constance. De toutes les erreurs qu'elle se reprochait brusquement, de toutes les responsabilités qu'elle s'infligeait injustement. Ce vide qu'elle avait laissé s'installer entre eux, parce que c'était plus simple ainsi, parce que ce n'était pas le bon timing, qu'ils auraient le temps de se retrouver un jour, la vie était longue… ce vide, une autre femme qu'elle l'avait comblé.

L'air s'était échappé de ses poumons.

Ce n'était que maintenant que Constance réalisait combien Tom était son pivot. Son repère. Son socle. Elle partait sans cesse loin de lui parce qu'elle savait qu'il était là, une base, une force immuable. Oui, il n'était plus le centre de son monde mais il en était le paysage rassurant, structurant.

Lui l'avait vécu autrement. Une désertion. Un déni de ce qu'il était. Leurs temporalités n'étaient plus alignées. Depuis longtemps. Leurs trajectoires non plus. Elles avaient dérivé. Et si Constance y voyait un caprice passager de la relation, lui s'était perdu au loin dans ce qu'il avait éprouvé comme une fracture.

Elle ne pouvait pas vivre sans lui. Non. Impensable. Impossible. Elle allait crever. Pourtant, elle n'avait plus le choix. Il ne lui ouvrait aucune option. C'était fini. Leur amour unilatéralement disloqué sur l'autel de l'usure, des torts partagés.

Les deux semaines qui avaient suivi étaient un souvenir comateux. Tom préparait la séparation, triant ses affaires, ne dormant plus là le soir, prétextant auprès de Lenny qu'il avait beaucoup de travail – alors

que cette ordure avait vendu ses parts du cabinet d'architecture à son associé pour moins bosser, et « vivre un peu plus », deux ans auparavant ! Premiers signes qui auraient dû alerter Constance que son mari dérivait. Au lieu de quoi, elle l'avait tancé, il avait à peine cinquante piges, la retraite n'était pas pour maintenant, il n'allait pas sacrifier des années de labeur pour une lubie, tout foutre en l'air pour prendre du bon temps. Si elle avait su !…

Deux semaines à se gaver de cachets pour tenir. L'esprit dans un brouillard médicamenteux qui l'avait fait survivre. Avant le grand soir où il faudrait l'annoncer à Lenny. Constance n'était pas prête, elle avait exigé encore un délai et Tom avait accepté.

Sur la terrasse du chalet, Constance se repassa le film de cette période, la pire de son existence avant ce qui avait suivi juste après. Elle tremblait, les larmes sur les joues, la morve au nez, les lèvres sèches et balbutiantes de ces souvenirs qu'elle avait enfouis.

Ce qui approchait du chalet dans la forêt ployait les arbres les moins solides, et traçait une trajectoire évidente, n'était plus qu'à deux cents mètres de ses murs, et il fonçait avec une détermination destructrice qui aurait dû alerter Constance ; mais elle s'en moquait, repliée sur elle-même.

Accroupi à côté d'elle, Neil apparut et dit tout bas, avec autant de douceur que de fermeté :

– Je crois qu'il faut rentrer avant que ce machin soit sur nous.

Constance secouait la tête, dans son déni.

– À la mort de Lenny et de Tom, j'ai refusé de garder le pire en mémoire, avoua-t-elle. J'ai fait le choix de ne conserver que les souvenirs qui m'arrangeaient.

Des troncs craquèrent, de l'écorce explosa en nuages d'esquilles, et tous les oiseaux qui attendaient sur les branches s'envolèrent au-dessus du lac. Cent mètres.

– Connie, bouge ton cul.

Elle ne l'entendit pas, coincée dans sa boucle intérieure :

– Je ne pouvais pas nier leur mort, mais non tolérer que Tom cesse de m'aimer. Ça, non. Pas qu'il me quitte.

La forêt grondait, les buissons explosaient, les arbustes déchirés sur le passage furieux de ce qui la traversait et qui n'était plus qu'à cinquante mètres.

– Réveille-toi ! s'écria Neil, terrifié. J'ignore ce que c'est mais ça

fonce droit sur toi !

Constance parut émerger d'un rêve, ou d'un cauchemar, et prit conscience du danger qui faisait tout trembler dans son élan. Elle demeura bouche bée encore plusieurs secondes, stupéfiée par la frondaison qui se tordait dans le sillon du monstre, et alors elle bondit de son transat, projetant sans le vouloir son ordinateur dans l'eau du Skaneateles.

– Tant pis ! aboya Neil qui lui tendait la main pour qu'elle se précipite vers lui et la porte du chalet.

Une ombre commençait à se dessiner sur le rivage. Elle approchait rapidement, énorme et inquiétante. Elle allait jaillir d'un instant à l'autre et se jeter sur la terrasse, pour fondre sur Constance. Ce fut l'électrochoc nécessaire et cette dernière se précipita dans le couloir, tira sur la porte et ferma le verrou immédiatement.

Un choc colossal secoua tout le chalet, le faisant couiner et libérant la poussière coincée dans ses strates les plus anciennes.

Qu'est-ce que c'était que cette chose ?

L'ours. La terreur qui avait mutilé sa porte. *Maintenant ?*

Il choisissait bien son heure, tiens, celui-là, pour faire son entrée officielle. Constance allait prévenir les gardes forestiers cette fois, il fallait qu'ils s'en occupent. Elle réagissait avec le stoïcisme bancal de celle qui refuse d'admettre la réalité. Que ce qui frappait son refuge ne pouvait être une créature normale. C'était autre chose, quelque chose de plus terrible, de plus sournois. De plus dangereux.

Elle redescendit à sa chambre, fouilla sa valise pour en extraire son portable, qui ne s'alluma pas. Batterie vide. Depuis le temps qu'elle ne l'avait plus utilisé, forcément ! Où était son chargeur ?

Les murs du chalet tremblèrent violemment. La bête cherchait à l'enfoncer.

Les doigts de Constance repoussèrent les boîtes de Zoloft, de Wellbutrin, d'Ativan et de Xanax, pour enfin dénicher ce qu'elle cherchait et elle s'empressa de grimper au salon pour le brancher avec son téléphone. Au même moment, quelque chose heurta la porte avec une frénésie qui fit crier Constance de surprise. Cet ours était en furie !

Ses certitudes se fendillèrent. Un semblant de discernement émergeait, en même temps que la peur.

– Et si ce n'était pas un ours ? intervint Neil qui était réapparu,

cette fois assis sur l'accoudoir d'un des sofas.

– Que veux-tu que ce soit, enfin ?!

Constance, elle, n'était plus aussi sereine que lui. Elle tapotait sur l'écran de son portable dans l'attente qu'il se rallume. Lorsqu'il demeurait éteint ainsi pendant longtemps, il lui fallait au moins une minute avant d'être utilisable.

À nouveau la maison trembla sous le choc de ce qui se projetait contre elle. Un coup sur la porte, un coup sur l'une des cloisons.

La peur se muait en une lancinante terreur qui s'emparait de Constance depuis ses jambes qui fourmillaient, son estomac qui se tordait et son cœur qui battait à tout rompre.

– Ezra t'a dit que ce n'étaient pas les griffures d'un ours.

– Neil, tu n'aides pas ! s'énerva-t-elle, impatiente d'avoir du réseau.

Elle craignait que l'ours fasse des dégâts irréparables avant et que les gardes forestiers n'arrivent trop tard. Pire, qu'il puisse entrer ! *L'ours ou quoi que ce soit…*

– Non, non, enfin, bien sûr que c'est ce con de grizzli ! s'agaça-t-elle pour mieux s'en convaincre.

– Il n'y a pas de grizzlis autour des Finger Lakes, rappela Neil.

– Ta gueule !

J'ai le bateau s'il faut. Je m'éloignerai des berges.

Oui, c'était une option, en dernier recours.

Cette fois le choc fut si impressionnant que Constance trébucha et dut se retenir au bar de la cuisine sur lequel son téléphone se rechargeait lentement.

Neil, lui, n'avait pas cillé.

– Un ours ? Vraiment ?

Constance devait bien reconnaître que c'était spectaculaire. Anormal. Que quelque chose n'allait pas. Qu'est-ce que son inconscient essayait encore de lui dire cette fois ? Elle décida d'assumer et se posta face à Neil :

– Vas-y, crache le morceau.

Il haussa les épaules.

– Si la psyché humaine était si simple, le monde ne tournerait pas autant de travers ! Ça doit venir de toi.

– Quoi ? Mais j'en sais rien, putain ! Neil ! Aide-moi !

Il secoua la tête, intransigeant, et la pointa de son index fin.

– Aide-toi, et le ciel t'aidera, cita-t-il.

– À quoi tu sers alors ?

Les gonds de la porte parurent se soulever sous le choc suivant.

Solace vint alors se réfugier dans les jambes de sa maîtresse et Neil arqua les sourcils, comme si cela était lourd de sens. Constance s'agenouilla pour serrer le golden contre elle. Il tremblait.

– Aucun animal n'a autant de force ! s'exclama-t-elle.

Neil approuva vivement.

– Et donc ?

– Ce… n'est pas un animal.

Il ouvrit sa paume vers elle pour signifier qu'elle avait vu juste.

– Neil, je ne comprends pas.

La chose brutalisa la porte avec une telle sauvagerie que la lucarne latérale se fendit et un des gonds se déchaussa réellement ce coup-ci.

– Oh merde !

Constance était en panique. Elle ne savait plus quoi faire.

– Accepte ce que c'est et tu l'arrêteras, prévint Neil toujours serein.

Constance était perdue. Solace la collait dans une tentative désespérée de fusionner avec elle pour disparaître.

– Qu'est-ce qui nous pourchasse dans nos cauchemars ? demanda son meilleur ami.

– C'est… *symbolique*, c'est ça ?

Les bardeaux du mur s'enfoncèrent d'un coup, projetant des fragments sur le sol jusqu'aux pieds de la scénariste. Puis une seconde fois, et plusieurs objets de déco du salon se décrochèrent pour se briser.

Il allait finir par entrer. Ce n'était plus qu'une question de secondes.

– Connie !

À présent même Neil semblait apeuré. Elle tardait trop.

– Qu'est-ce qui nous traque où qu'on aille, quoi qu'on fasse ? s'écria-t-il, des trémolos dans la voix.

Elle ne maîtrisait même plus l'état de sa projection mentale.

Ce qui heurta l'extérieur fulminait tant que l'assaut suivant fit voler en éclats plusieurs fenêtres du rez-de-chaussée, projetant des morceaux de verre un peu partout, déchaussant les pierres de la cheminée. Puis une nouvelle attaque endommagea la structure même qui portait le toit, et la mezzanine s'affaissa d'un mètre dans un craquement lugubre. Le chalet n'allait plus tenir. C'était la fin.

– La culpabilité ! avoua Constance en hurlant. La culpabilité ! C'est ma culpabilité qui me pourchasse !

Le silence revint en une seconde, et la tension qui s'était accumulée dans la salle et autour s'évapora comme si elle n'avait jamais existé.

La poussière des dégâts flottait dans l'air.

Neil hochait la tête, lèvres pincées, regard grave.

– On y est.

Constance se sentait vaciller dans un moment de vérité pure, hors du temps. Elle ne pouvait plus se soustraire. Elle ne le voulait plus.

– Culpabilité de quoi ? demanda Neil sur le ton de celui qui connaît déjà la réponse.

– Pour ce que j'ai fait.

48.

Ça n'avait jamais été un plan. Et même si la justice refusait ce déni de responsabilité, l'intention n'avait jamais été là.
Pendant les deux semaines qui suivirent les aveux de Tom sur son idylle et sa résolution de quitter Constance, celle-ci erra dans sa propre carcasse dénuée de sens, de substance, de volonté, voguant à la surface d'un bouillon de médicaments qu'elle mélangeait tous les jours un peu plus pour supporter les heures. L'acmé était le réveil. Elle se prenait en pleine conscience l'horreur crue de ce qu'elle éprouvait. Ce n'était donc pas un cauchemar. Tout était vrai. Tout était en train de se produire, là sous ses yeux, elle perdait pied, ses fondations et certitudes mêmes se délitant sous la décision que lui imposait Tom.

Elle nageait dans ce brouillard chimique qui l'aidait à sortir du lit, à avaler juste ce qu'il fallait pour survivre, et s'il n'y avait eu Lenny à qui il fallait donner le change, elle serait probablement restée au fond de sa chambre à se momifier entre ses draps. Elle se foutait de son boulot et du tournage sur lequel elle devait se rendre pour superviser la réécriture du script au gré des improvisations du réalisateur.

Sa vie entière basculait, pour toujours, définitivement.

D'où lui était venue l'idée ? Constance ne le savait pas bien, sinon de ce serpent qui s'était lové contre son cœur à l'annonce de la trahison de son mari. Un serpent vicieux qui resserrait son étreinte dès qu'elle cherchait à ressentir quelque chose d'autre que le désespoir et la colère. Un serpent intérieur qui lui pressait le cœur et lui susurrait des mots pernicieux. Mais comme il était l'unique compagnon qu'il lui restait dans sa souffrance, elle se mit à l'écouter. Et ce qu'il lui racontait pour la monter contre Tom n'était que des vérités. Ce que *lui* n'avait plus fait au fil des années. Ces torts à *lui*. Comment il l'avait

délaissée progressivement au profit de son travail, de ses amis, de ses passions, de leur fils même ! Tout n'était pas sa faute à elle, loin de là. Tom était *au moins* aussi coupable qu'elle dans le fiasco qu'était devenu leur couple. Alors de quel droit prenait-il la décision *unilatérale* de la quitter ? Pourquoi était-il le seul à pouvoir décider de détruire non seulement leur mariage, mais également leur famille ? Non ! C'était insensé ! C'était injuste !

Pourtant au fond de son cœur, Constance devinait qu'il avait déjà pris sa décision et elle connaissait trop bien Tom pour savoir que c'était irrévocable. Elle l'avait perdu. Pour toujours. Alors le serpent lui souffla une alternative. La tentation de la vengeance. Sur le coup, cela lui parut inacceptable. Inaudible même. Mais ce que Tom leur commandait l'était tout autant, non ? Alors, à défaut de l'envisager, elle toléra de l'entendre, et écouta les mots du serpent qui se mettait, non plus à pressurer son cœur, mais à le défendre. C'était cruel et excessif, dénué de bon sens et encore plus d'amour. Exactement ce que Tom lui faisait subir en somme. Et puis cela devint amusant. Un semblant de ludisme dans ce fracas sinistre qui la maintenait dans les abysses de son existence. La victime de ce complot était Tom, bien sûr. Étrangement, à aucun moment le serpent – ou Constance – n'envisagea de s'en prendre à la maîtresse. Elle n'était que l'instrument dont se servait Tom pour justifier sa décision, mais dans l'absolu, que ce soit elle ou une autre, Constance se persuada que ça n'aurait rien changé. May lui importait peu. Et puis, l'aboutissement de cette machination folle en ferait une victime au même stade que Constance. Seules et abandonnées toutes les deux.

Sans l'ombre d'un doute, si Constance n'avait pas été aussi détachée de son corps et de sa lucidité par le cocktail de médicaments qu'elle ingurgitait plusieurs fois par jour, elle n'aurait pas été plus loin que l'évocation de cette solution. Car c'en était une, d'une certaine façon.

Mais elle n'était plus tout à fait elle-même. Corrompue par l'amertume, rongée par la détresse, après plusieurs jours de cet enfer elle était prête à tout pour que cessent ses tourments.

Elle accomplit donc ce qu'elle savait le mieux faire : être créative. C'était son métier parce que c'était dans ses fibres. Trouver des solutions aux problèmes d'une histoire. Elle consulta Internet depuis l'ordinateur de la bibliothèque de Grand Central, à Manhattan, pour

l'éventualité où elle irait jusqu'au bout, afin de ne laisser aucune trace digitale sur ses propres appareils. Ce n'était encore, à ce stade, qu'une vague conspiration qui lui permit de focaliser son esprit ailleurs que sur son affliction ; elle se répétait sans cesse que, non, elle n'allait bien sûr pas passer à l'acte, c'était évident ! Juste par curiosité. Juste pour savoir. Juste pour cristalliser ses sentiments les plus noirs sur quelque chose de concret.

Lorsque Tom décréta qu'il fallait annoncer la séparation à Lenny, qu'ils ne pouvaient plus faire semblant, et que face au refus de Constance, il imposa une date, le projet fantasque devint une solution réelle. Mais encore à ce stade, elle rabâchait qu'elle n'irait pas au bout, bien sûr que non. Pourtant, elle était déjà dans le tunnel, une pente exponentielle, et plus elle avançait, plus elle glissait sans réussir à freiner, sans envisager qu'elle puisse en ressortir autrement que par le bout, le seul qu'elle apercevait.

Elle gagna de repousser l'annonce à Lenny de trois jours, et vint le mardi soir où leur fils devait dormir chez Liam, c'était à son tour d'héberger Lenny. Tom voulait récupérer ses dernières affaires alors tout le plan que Constance avait fomenté avec le serpent sur son cœur se mit en place. Entre-temps, elle avait accepté l'hôtel dans le Queens, pour le tournage qu'elle devait superviser en écriture, et donc elle proposa à Tom de coucher dans leur duplex puisqu'elle n'y serait pas. Elle savait qu'il n'y arriverait pas avant le début de soirée, aussi se lança-t-elle dans ses préparatifs pendant l'heure du déjeuner. Elle quitta le plateau un peu tôt, fonça à Brooklyn, elle n'avait besoin que de vingt minutes sur place. Sa pause du midi serait longue, mais tant pis, elle avait prévenu l'équipe du tournage qu'elle devait se rendre chez son kiné pour un mal de dos récurrent, elle avait effectivement pris rendez-vous mais pour le lendemain, dans l'hypothèse, encore floue à ce stade, où il y aurait une enquête, elle pourrait affirmer qu'elle s'était trompée de jour et ne s'en était rendu compte que sur le palier du kiné avant de rebrousser chemin.

Une fois chez elle, Constance remplaça les piles du détecteur de monoxyde de carbone par de vieilles piles vides et s'assura qu'il ne fonctionnait plus. Par sécurité, elle le fit en prenant soin d'utiliser, avec des gants, celles de l'antique télécommande de la hi-fi de Tom, qu'il n'écoutait plus depuis une éternité, celle-là même qu'elle le suppliait de dégager de leur salon puisqu'il ne s'en servait plus, mais il

inventait toujours un prétexte pour la conserver. Constance savoura l'ironie de la situation. Elle était certaine de n'y avoir jamais touché, et donc ce seraient ses empreintes à lui qu'on trouverait si on allait jusque-là dans les vérifications. Le détecteur HS, elle s'occupa du conduit d'évacuation au-dessus de la chaudière. L'avant-veille, elle s'était rendue dans la cave de l'immeuble où elle savait que le concierge disposait des pièges et de la mort-aux-rats, ces derniers étant un fléau dans la ville, elle n'avait aucun doute sur l'éventualité de leur présence. Elle en trouva effectivement plusieurs, morts, et emporta un cadavre dans une boîte hermétique, puis récupéra deux journaux dans la poubelle et les émietta avant de les mélanger avec d'autres détritus assez solides. Délicatement, pour ne pas laisser de marques, Constance avait retiré la grille de l'évent de la chaudière, pour y déposer l'assemblage de papier, de carton et de copeaux divers afin de donner l'illusion parfaite d'un nid, au milieu duquel elle installa le rat. Elle tassa le tout contre la sortie d'air pour l'obstruer à plus de quatre-vingt-dix pour cent, estima-t-elle, et referma avec précaution.

Puis vint l'opération la plus délicate. Mais les tutos Internet consultés depuis l'ordinateur de la bibliothèque l'y avaient préparée. Elle coupa la chaudière de l'appartement, puis démonta la plaque de protection et identifia sans peine le brûleur. Parmi ses travaux préliminaires, une étape importante avait été de constituer un mélange de suie, de poussière et de talc – rien de bien compliqué à se procurer –, le plus naturel possible en apparence, dont elle se servit pour badigeonner le brûleur chaud. Il fallait bien l'encrasser pour qu'une fois en marche la chaudière produise une flamme instable qui fabriquerait beaucoup plus de monoxyde de carbone que normalement. Monoxyde qui ne pourrait pas s'évacuer correctement à cause de ce foutu rat qui avait fait son nid dans le conduit d'évacuation, ce qui n'avait pas manqué de le tuer.

Constance remit la plaque, redémarra la chaudière et le boulot était accompli.

Le plan était simple. Le monoxyde de carbone allait se répandre dans tout l'appartement, cela allait prendre plusieurs heures car elle avait veillé à laisser un petit espace dans le conduit d'évacuation, mais pas assez pour empêcher que le gaz mortel remplisse petit à petit l'habitation. Ce gaz est parfaitement inodore, incolore, et personne ne

pouvait le détecter avant qu'il ne soit trop tard. C'était une mort invisible. Avec un peu de chance, Tom aurait le temps de rentrer, de dîner et d'aller se coucher, peut-être avec un début de mal de crâne qu'il mettrait sur le compte de sa journée, et il s'endormirait pour ne jamais se réveiller. Dans le pays, plusieurs centaines de personnes mouraient ainsi chaque année, accidentellement, chez elles, faute d'une chaudière convenablement entretenue ou à cause d'une défaillance. Constance était à peu près sûre qu'il n'y aurait même pas d'enquête de police, ce serait évident que c'était la malchance.

Le crime parfait.

Pourtant, même lorsqu'elle appuya sur le bouton pour relancer la chaudière, elle n'eut pas le sentiment de commettre un meurtre. Elle soulageait sa désespérance. Elle ne le tuait pas lui, elle tuait son malheur à elle. Et puis ce n'était pas elle qui avait voulu cela, c'était Tom. Tout était la faute de Tom.

Jusqu'au lendemain.

Lorsque la flic vint la prévenir du drame.

Elle n'eut pas besoin de feindre l'horreur lorsqu'on lui annonça que son mari et son fils étaient décédés dans un accident domestique.

Lenny n'avait pas découché comme un mardi sur deux. Pourtant son sac n'était pas dans sa chambre lorsque Constance était partie après sa mise en scène, tout était bouclé avec les parents de Liam, comme d'habitude. Il n'y avait jamais d'imprévu. Jamais. Par sécurité, Constance avait même appelé la mère de Liam vers 18 heures, et cette dernière avait confirmé que les garçons étaient ensemble à jouer dans la cour.

Une demi-heure plus tard, Liam se cassa le poignet en chutant de son skate. Son père appela Tom, entre papas, pour le prévenir qu'il lui déposait Lenny sur le chemin de l'hôpital, soirée annulée.

Là, le serpent lui-même ne put plus rien y faire, et il disparut dans le cœur de Constance, qui s'effondra. Suivirent les hôpitaux, son errance dans Brooklyn, Neil qui la récupéra, et si elle avait tâtonné dans le brouillard chimique des médicaments les deux semaines précédentes, les jours qui suivirent furent une poisse insondable, dans laquelle elle haleta sans bien réaliser ce qu'elle avait fait. Mais elle sut qu'elle était devenue un monstre impardonnable.

49.

Tom était parti un matin de chez May, il avait pris sa douche, s'était habillé, puis avait déposé un baiser sur la cicatrice de ses lèvres avant de claquer la porte, et elle ne l'avait plus jamais revu.

C'était au mois de septembre, un an après leur première rencontre, à quelques jours près. Ils commençaient à se projeter sérieusement. Tom évoquait l'idée d'un appartement ensemble, même si pour l'heure il allait se prendre un pied-à-terre pour lui, le temps d'atterrir. En attendant, ils se voyaient chez elle, ou à l'hôtel, May refusait de retourner chez Jack Tettler, par principe.

Tom avait annoncé la vérité à sa femme. Elle savait tout. Et elle ne le prenait pas bien, ce que May pouvait comprendre. Elle en éprouvait une culpabilité qui la dérangeait, et elle ne put faire l'amour avec Tom pendant ces dix jours. Elle savait qu'avec ou sans elle il aurait fini par quitter sa femme, elle-même n'était que le révélateur d'un mal profond, pour autant May ressentait un malaise tenace, à croire qu'il pouvait exister une sororité improbable dans le chagrin amoureux plutôt que systématiquement y envisager une rivalité féminine. May n'était pas dupe, elle savait qui si elle avait osé contacter Constance, la femme de Tom, pour lui expliquer qu'elle n'avait jamais conspiré dans son dos ou cherché à la descendre en flèche dans l'estime de son mari, celle-ci l'aurait au mieux ignorée, au pire insultée. Et puis, d'une certaine manière, si elle n'avait jamais eu un mot déplacé pour Constance, c'était elle qui avait demandé à Tom de ne pas quitter sa femme tout de suite, et donc elle avait volontairement entretenu la trahison. Pour la belle âme, on pouvait repasser.

Ce n'était pas méchant. *Pas intentionnellement méchant*, se répétait-elle pour se rassurer. Mais dans le fond, qui sur cette planète avait

conscience d'être méchant ? Est-ce que ça existait, une personne qui se disait qu'elle était méchante ? Non. Probablement pas. Même Brian Bennet Unger devait se trouver des excuses pour ses actes les plus infâmes. Même lui.

May laissa une dizaine de messages sur le répondeur de Tom les jours suivants, et le double de SMS, qui restèrent sans réponse. Il ne lui vint pas à l'esprit de consulter des fichiers officiels pour vérifier s'il ne lui était rien arrivé. Elle pensa qu'il lui filait entre les doigts. Encore une fois. Rien ne l'avait laissé pressentir, mais avec Tom, tout était possible se disait-elle, il venait de se faire un coup de flip au moment du grand saut. Après tout, quitter son fils et sa femme après vingt-cinq ans de mariage, ça ne devait pas être si aisé, même en étant amoureux d'une autre, non ? Alors elle rongeait son frein, mais ne lâchait pas l'affaire et insistait pour qu'il lui réponde.

Et puis quelqu'un décrocha, un homme qui dit se prénommer Neil.

– Je sais qui vous êtes, dit-il. Il faut qu'on se voie. Je ne peux pas vous dire ça au téléphone.

Elle rencontra Neil Henry Coon dans un Starbucks d'Upper West Side et rien qu'à découvrir ses yeux chargés, elle sut qu'il s'était passé un drame.

L'annonce du décès de Tom la propulsa dans une ouate lointaine de laquelle les sons du café lui parvinrent étouffés, avant que les gestes des clients ne se décomposent et ralentissent.

Tom était mort.

Il lui avait déposé un baiser sur sa cicatrice, avait refermé la porte sur lui et… C'était fini. Elle ne le reverrait *jamais* plus de toute son existence. Il y avait une fermeté dans cette notion définitive qui était insupportable. Aucune forme de marchandage possible, d'éventualité de malentendu, non. Une absolue certitude qu'il serait *absent* pour le restant de ses jours. Pas qu'il poursuivait le cours de son existence ailleurs, même en sachant qu'ils ne pourraient plus se revoir, non. Ses pensées s'étaient terminées. Sa voix ne résonnerait plus, son odeur n'existerait plus, et plus personne ne pourrait se vanter d'être serré entre ses bras, pas plus qu'on ne pourrait ressentir sa chaleur contre soi. Il n'était plus rien sinon une masse froide qui n'avait pas plus de singularité à présent que le bois et la terre qui allaient l'entourer.

Tom n'existait plus par lui-même, seulement à travers les autres, il n'était plus que des souvenirs.

Neil prit May contre lui et elle pleura sur l'épaule de cet inconnu pendant un long moment.

Une fois dehors, avant de se quitter il lui annonça :

– Constance ne sait pas que je suis là. Elle me tuerait si elle l'apprenait. Mais je crois que vous méritiez d'être au courant. Je vous transmettrai les infos pour l'enterrement, ce sera en fin de semaine.

Elle le remercia et n'était pas sûre de le revoir un jour, mais elle se trompait.

Finalement l'enterrement fut reporté au milieu de semaine suivante. La cérémonie eut lieu à l'église St. Charles Borromeo de Brooklyn, et May entra sur la pointe des pieds en essayant de passer parmi les derniers. Sa position était très déplaisante. À la fois illégitime aux yeux de toutes les personnes présentes, et en même temps peut-être la plus à même de pleurer Tom avec les larmes de l'amour. Elle se sentait dépossédée d'un droit fondamental à veiller son mort. Il lui était cependant impossible d'aller au premier rang, cela aurait été déplacé, outrageux peut-être même, alors elle décida qu'elle se positionnerait dans le fond, près d'une des colonnes qui soutenaient le magnifique plafond voûté, et qu'elle attendrait son heure.

Mais Neil Henry Coon la repéra dans l'assemblée et avant que la cérémonie ne démarre, il vint la chercher pour la glisser au second rang, sur le banc opposé à la famille Holloway. Il était encore plus abattu que la semaine précédente, les paupières rougies, et ne lui adressa pas la parole mais se contenta d'un geste tendre sur l'épaule qui voulait tout dire. « Je ne peux pas faire plus, je n'en ai pas le droit, pas l'envie, mais je sais ce que tu ressens. »

Dans le deuil, toutes les rancunes devaient se mettre en sommeil.

La musique commença, *O'Children* de Nick Cave, et May se tourna vers les cercueils disposés côte à côte.

Trois cercueils en acajou verni qui brillaient sous les cierges de l'église.

50.

La nature s'était tue. Plus un oiseau, plus un insecte n'était audible depuis le salon du chalet. Même le Skaneateles en contrebas de l'immense baie vitrée paraissait figé, le temps en suspension.

Constance secoua la tête pour se réveiller de cette désagréable impression mais la projection de Neil n'avait pas disparu, elle.

– C'est ma culpabilité qui me pourchasse, admit-elle avant de repenser aux nombreuses boîtes de médicaments dans sa valise. Elle et les saloperies que j'avale pour me faire croire que je tiens le coup. Le cocktail parfait pour les hallucinations, pas vrai ?

Neil ne bougea pas, ses pupilles minuscules dans la lumière du soleil braquées sur elle.

– Qu'est-ce que j'ai fait ? fit Constance dans un accès de lucidité. Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait ?

Pour la première fois depuis… si longtemps ! Il lui semblait s'extraire un peu de la gangue abrutissante d'antidépresseurs et d'anxiolytiques qu'elle s'était autoprescrits en surabondance en récupérant tout ce qui traînait à la maison.

– Comment te sens-tu ? demanda Neil.

– Je… je vois. Pour la première fois depuis que je suis entrée dans ce cauchemar, j'ai l'impression de prendre ce léger recul et de… comprendre. Une partie. Oui, je me rends compte. (Elle secoua la tête, accablée.) Mes actes.

À l'évocation de ce qu'elle avait commis, de sa responsabilité dans les morts de Tom et surtout de Lenny, ses ongles s'enfoncèrent dans ses paumes, jusqu'au sang, et pourtant elle était tellement perchée par l'adrénaline, pensa-t-elle, qu'elle ne ressentit aucune douleur.

Elle eut alors le violent désir de s'arracher à son enveloppe, de

s'abandonner. *Mais mon âme, ce que je suis, qui je suis, elle, je ne peux la fuir, m'en débarrasser. Quel monstre suis-je ?*

Même Solace venait de faire un pas en arrière pour prendre ses distances avec elle, et s'assit pour la toiser. Il semblait attendre quelque chose.

Constance tendit la main vers sa truffe mais le chien n'approcha pas.

– Je te fais peur maintenant, c'est ça ? Je ne peux pas t'en vouloir.

Neil désigna le golden :

– Un problème ou une solution, pas vrai ? dit-il.

Ces mots résonnèrent aux oreilles de Constance avec un écho sibyllin, comme une évidence enfouie. Ils remontaient de très profond en elle.

– Qu… quoi ? balbutia-t-elle.

– Depuis le début, tu te répètes que Sol est un problème, ou la solution.

Elle secoua la tête.

– Je ne comprends pas.

– Connie… Regarde ton chien. Pourquoi est-il un problème *et* la solution.

La mâchoire de Constance s'agitait, cherchant à mordre la vérité pour mieux la saisir… ou la déchirer.

– Où était-il pendant tout ce temps ?

– Quoi ? Mais enfin, ici, avec moi !

– Non, pas maintenant, lorsque… c'est arrivé.

– L'accident ?

Neil inclina la tête sur le terme. Ce n'était pas un accident et tous les deux le savaient très bien. Néanmoins, il finit par singer un « oui » du menton. Il précisa, pour ne lui laisser aucune échappatoire :

– Quand tu dormais sur ton tournage, que Lenny et Tom sont morts. Où était Solace ?

– Je ne sais pas.

– Avec toi ?

– Non.

– Alors ?

– Je ne sais pas, répéta-t-elle pour chercher à s'en convaincre.

Mais au fond, elle savait. Elle refusait de l'admettre, car il était un problème, mais elle savait. Il était la solution à ce qu'elle refusait

d'admettre. Symbole de cette culpabilité qui était venue griffer sa porte, puis enfoncer ses murs.

– Ces jours où tu étais à l'hôpital, lorsque tu as erré, puis chez moi, où était Solace ? appuya Neil.

La tête de Constance menaçait d'imploser.

Puis elle lâcha les mots qui scellèrent son sort :

– À l'appartement. Il a toujours été à l'appartement.

– Alors que fait-il ici ? Une intoxication au monoxyde de carbone, ça ne choisit pas ses victimes. C'est tout le monde ou personne.

Elle acquiesça.

– Il était avec eux.

Les larmes coulaient sur son visage, jusque dans sa bouche.

Elles avaient le goût amer de la vérité.

51.

Les pompiers avaient mis trois jours avant d'autoriser l'accès au duplex des Holloway-Mercer. Un temps que Constance avait passé entre les hôpitaux, les rues de Brooklyn, comme une folle hagarde à traîner sa chair, puis chez Neil.

C'étaient eux qui avaient trouvé Lenny et Tom lorsque le concierge les avait appelés au milieu de la nuit, après que l'alarme du détecteur de monoxyde de carbone du voisin du dessous s'était déclenchée. Ils avaient évacué les deux corps, avant qu'un jeune pompier ne remarque le chien recroquevillé dans un coin.

– Laisse, lui avait dit son supérieur, on s'occupe déjà des deux-là, pour le chien dis au concierge d'appeler le DNSY, ils s'en chargeront.

Mais, sous le choc, le jeune pompier ou le concierge avaient oublié de s'en occuper.

Lorsque Constance retourna chez elle pour la première fois après la tragédie, elle parcourut les pièces lentement, sa culpabilité et son désespoir pesant aussi lourd que toutes les larmes du monde. À cet instant, elle aurait voulu que le gaz mortel flotte encore dans l'appartement et l'endorme elle aussi pour toujours. Elle l'avait souhaité de toutes ses forces.

Elle ne comprenait pas ce qu'elle avait fait. Plus rien n'avait de sens. Ses pensées, ses gestes et son malheur l'avaient dépassée. C'était allé trop vite, trop loin. Insupportable.

Ses doigts effleuraient les meubles, elle prenait soin de ne pas approcher des jouets ou des photos de Lenny, elle ne pouvait pas affronter sa présence, encore moins son regard, même imprimé.

Elle entra dans la cuisine où flottait un parfum âcre. Ce n'était pas le gaz, il ne sentait rien et il n'y en avait plus.

Et elle trouva leur chien replié sur lui-même dans le coin tout au fond. Personne ne l'avait emporté, lui.

Constance s'agenouilla pour poser sa tête sur son flanc froid. Ses poils étaient encore soyeux.

Elle les avait tous tués, ceux qu'elle aimait. Tous.

52.

Neil avait l'air sincèrement désolé.

Même Solace, assis dans le salon du chalet, paraissait navré pour Constance. Il la regardait de ses grands yeux noirs, un peu absent.

– Tu comprends, n'est-ce pas ? demanda Neil d'une voix très douce.

– S'il est mort là-bas, alors…

Neil oscilla pour approuver.

– Il ne peut pas être là.

– À moins que…

Constance chercha du regard ses médicaments mais ne les trouva pas… parce qu'ils n'avaient pas quitté sa valise.

– Je suis dingue, c'est ça ? Je suis folle et tout ça, c'est dans ma tête. Suis-je seulement là, au chalet ?

Neil retroussa les lèvres pour lui indiquer qu'elle faisait fausse route.

– C'était quand la dernière fois que tu les as pris ? voulut-il savoir.

– Je ne sais pas… Je ne sais pas, répéta-t-elle, agacée.

– Essaye de te souvenir.

– J'en sais rien !

– Ok, alors faisons autrement. La dernière fois que tu as mangé ?

Elle haussa les épaules.

– Ce matin ?

Il fit « non » de la tête.

– Ou hier, on s'en moque, non ?

– Et bu ?

– Mais tu m'emmerdes à la fin ! Qu'est-ce que tu veux démontrer ?

– Quand tu dors, tu t'enfonces loin dans le sommeil, ou tu as

l'impression d'éternellement rester en surface ?

Cette fois elle hésita.

– En surface, oui.

Neil joignit ses mains devant son visage, les coudes posés sur ses cuisses depuis le sofa. Il l'examinait à l'instar d'un médecin qui étudie sa patiente.

– Tu ne prends plus de médocs, tu as *l'impression* de manger ou de boire mais en réalité tu ne t'en souviens pas, tu dors sans dormir… Et…

La voix d'Ezra prit le relais dans le dos de Constance :

– Solace est ici, avec toi, alors qu'il ne devrait pas.

La scénariste sursauta en pivotant vers son voisin.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

– À ton avis ?

Il avait sa gentillesse coutumière sur le visage, mais un air triste. Très mélancolique.

– Attends, réalisa-t-elle, mais… tu entends Neil, toi aussi ?

Cette fois Constance secoua la tête. Non. Elle refusait de l'admettre.

Ezra approcha et lui posa une grosse main sur l'épaule.

– Il est l'heure de l'admettre, Connie. *Vois à ton rythme, mais vois tout.*

Elle se crispa à ces mots, ceux de sa Granny Mo. Elle savait où ils voulaient tous en venir mais son instinct de survie bloquait encore.

Le vieil homme se pencha un peu et demanda :

– Pourquoi tu as quatre montres dans ta « cage du temps » ?

– Je garde la montre que mon père portait lorsqu'il est décédé.

– À 22 h 22, je sais. Et les autres ?

– L'Apple Watch de Tom. Celle qu'il avait lorsqu'il… Lorsque je l'ai tué.

La troisième était la plus difficile. C'était un modèle plus petit, DC Comics, Batman. Le superhéros préféré de Lenny.

– J'ai gardé la montre de Lenny.

Ezra plissa la bouche et acquiesça.

– Et la dernière ? À qui est-elle ?

– C'est la mienne, répondit Constance machinalement. Celle que Tom m'avait offerte pour mes quarante ans.

– Elle s'est arrêtée à quelle heure ?

– 22 h 22. C'est moi qui l'ai décidé.

Il n'y avait plus d'émotion dans sa voix, seulement de l'abandon. Elle cédait.

– Pourquoi ?

– Parce que j'ai décidé que c'était la bonne heure.

– Pour faire quoi ?

– Partir. Les rejoindre.

– Où est-ce que ça s'est passé ?

Constance se tourna vers le salon. Le soleil lui parut briller plus intensément qu'il ne l'avait jamais fait.

– Ici. Avant l'enterrement de Lenny et de Tom. Je n'ai pas supporté l'idée de regarder leurs cercueils. Je suis venue ici. J'ai réglé ma montre, je l'ai rangée avec les leurs, j'ai attendu l'heure des ancêtres, et j'ai utilisé le Glock de Tom.

Neil et Ezra la fixaient, émus et résolus en même temps.

Constance avait le menton qui tremblait, quelque chose coulait sur son visage sans qu'elle sache s'il s'agissait de larmes de tristesse, de culpabilité, d'amour ou de peur. Probablement un peu de chaque.

– Je suis morte, comprit-elle. Depuis tout ce temps. Je suis morte.

Les deux hommes ne disaient plus rien. Ils attendaient la suite.

– Alors… tout ça, fit Constance en embrassant le chalet de la main, c'était quoi ? Une mise en scène de mon esprit ? Dans quel but ?

Ezra tapota le coffret en acier rouillé d'Abner et Hazel Holloway.

– Tu te rappelles ce que je t'ai dit sur les âmes ? interrogea-t-il. Certaines ne parviennent pas à quitter un lieu, un objet, à faire face à ce qu'elles ont fait, à ce qu'elles sont. Il leur faut alors effectuer un voyage intérieur. Certaines réussissent et d'autres…

– Restent prisonnières entre deux mondes, comprit Constance. Je n'ai pas réussi à faire la paix avec moi dans ce laps de 8,2 secondes, c'est ça ?

L'onde de la mort. L'onde de l'acceptation.

Elle montra la boîte.

– Tu avais peur que je l'ouvre.

– Pour les raisons que je t'ai données. Les vieux souvenirs maintiennent de vieilles choses en place, les déplacer c'est prendre le risque de libérer des forces qui ne nous appartiennent pas.

– C'était pour ça, l'attrape-rêve ?

– Même dans cet entre-deux où nous sommes, il existe des

symboles protecteurs, oui.

– Mais ce qui rôdait autour de moi, c'était ma culpabilité ou… l'esprit de Mabel, d'Abner ou de Hazel ?

Il haussa les épaules. Lui-même ne le savait pas. Ils étaient dans sa tête à elle après tout.

– Et toute l'histoire d'Hazel, je l'ai inventée ? Le serpent qui murmure à Ève pour la tenter, c'était son histoire ou la mienne que je me suis racontée ?

– Qu'est-ce que ça peut faire ? C'était le chemin dont tu avais besoin pour arriver jusqu'à maintenant.

Constance voulut pointer son doigt vers Neil mais il avait disparu. Cela lui fit bizarre, surtout en comprenant qu'il ne reviendrait plus jamais, que c'était la dernière fois qu'elle l'avait vu, s'était confrontée à lui. Un adieu définitif. Elle avala sa salive, un peu difficilement, et dit :

– Lui encore, je sais ce qu'il était, un dialogue ouvert avec moi-même. Mais toi ? Que fais-tu là ?

– Je suis mort d'une crise cardiaque l'hiver dernier, seul, chez moi. Et depuis… J'attends ici.

– Tu m'attendais moi ?

– Je le crois.

– Mais… Comment savais-tu que j'allais venir ?

– Je l'ignore. Je le sentais, c'est tout. Comme un nouveau-né parvient à téter sans qu'on ait eu besoin de lui apprendre, je le savais. Il y a des choses qui nous viennent de plus loin que notre raison, c'est dans nos gènes, ou…

Il haussa une épaule vers l'inconnu, toutes ces réponses qui n'étaient pas à la portée des mortels.

– Et maintenant ? demanda Constance qui devinait que le chemin s'arrêtait là.

Elle serra les coudes contre ses flancs et croisa les bras sous sa poitrine, elle se sentait fragile, d'une incroyable vulnérabilité.

– Je me suis tuée parce que je n'ai pas supporté ce que j'ai fait, admit-elle. Mais ma culpabilité me retenait ici, m'empêchait de les rejoindre, elle et… l'appréhension. Je suis terrifiée d'affronter leur regard, leur jugement.

– Jusqu'à présent. C'était une bataille avec toi-même. Peut-être qu'au-delà il n'y a pas toutes ces notions. Rien qu'une harmonie

dénuée de toute morale.

– Alors c'est ce que je vais faire, non, les rejoindre ?

– Qui sait ? Ça ou se dissiper dans le partout, c'est aussi les retrouver. Eux et tous les autres.

Il poussa un long soupir résigné avant d'ajouter avec beaucoup de tendresse :

– Il est temps de faire la paix avec nous-mêmes, tu ne crois pas ?

– Comment je fais ?

– Je ne suis pas sûr. Déjà faire face, accepter ton état. Tes actes. Tu viens de le prouver. Que nous reste-t-il ? Nous n'avons plus rien à faire ici, non ? En suivant notre dernier instinct. Pour nous éparpiller dans ce qui constitue la vie, je présume.

Elle s'angoissait de la suite. Ezra descendit par les escaliers jusque sur le ponton du chalet, face au lac. Il retira sa chemise froissée, mais garda son pantalon et ses chaussures – il n'existait pas de manuel pour ce qu'il s'apprêtait à accomplir, et supposa que chacun faisait à sa manière – et se posta au bout de la jetée.

Constance vint le rejoindre. Le lac semblait désert, personne en vue, même tout au loin. Elle devina qu'elle n'était déjà plus tout à fait parmi les vivants, encore moins qu'elle ne l'avait été ces derniers temps. Son ultime voyage avait commencé.

– J'ai l'impression de n'avoir jamais existé, dit-elle avec une certaine nostalgie.

– Je comprends. C'est parce que c'est la fin. Bientôt, nous ne serons plus rien. Et partout à la fois.

– J'ai un peu peur.

– Moi aussi.

Le soleil brillait avec une intensité croissante sur la surface, et il devint un miroitement aveuglant et pourtant accueillant.

Ezra ouvrit sa grosse paume usée et la tendit à Constance juste avant de basculer vers l'eau, au milieu d'une lumière vive. Constance avait vécu. Il était temps de partir.

Elle sourit. Puis elle lui prit la main et se laissa aspirer par la vie, et au-delà.

Épilogue

L'hiver qui suivit l'enterrement de Tom, Lenny et Constance fut l'un des plus froids de mémoire de New-Yorkais. Plusieurs tempêtes frappèrent l'État et la côte Est dans son ensemble.

Au tout début du printemps, la mère de Gerry « Rouquemoute » Alexander décéda et May l'accompagna aux funérailles. Elle se dit qu'elle avait sa dose de morts, et qu'elle n'en voulait plus aucun autour d'elle avant au moins dix ans. À la suite de quoi elle postula pour entrer au Manhattan South Homicide Squad – elle n'était plus à un paradoxe près. Au moins, ces morts-là, c'était elle qui choisissait de les fréquenter, et elle ferait de son mieux pour les honorer en traquant la vérité autour de leur crime. Dans un monde idéal, elle aurait tout plaqué et repris des études pour faire médecine, et tenter de sauver des vies. Mais que disait Rouquemoute, déjà, sur un monde parfait ? Que si un criminel était parfait, alors il n'y avait pas d'enquête et que les flics ne servaient à rien. C'était à travers les imperfections que la vérité surgissait.

– Dans un monde parfait, il n'y aurait pas de crimes, en fait, avait un jour ajouté May, pendant un de leurs déjeuners.

– Alors ce serait un monde sans humains. Parce que nous ne sommes qu'émotions, et tu sais ce que c'est, une émotion ? C'est une marque sur le disque plat et lustré de l'existence. T'as oublié les bases ? Nous avons été chassés du Paradis pour nos fautes, elles nous suivront et nous définiront car c'est ce qui nous rend si singuliers, nos défauts nous rendent aussi parfaits que nous puissions l'être.

– Mon partenaire est philosophe maintenant. Eh bah merde.

Ils avaient ri. Fort.

Cette année-là, May quitta le 6e commissariat de Manhattan et son

collègue, non sans un pincement au cœur, et rallia son nouveau bureau à One Police Plaza, sous les ordres de Lamar Gallineo. Elle se consacra à son nouveau poste, et si les premiers mois furent laborieux, elle obtint des résultats satisfaisants par la suite. Elle savait qu'on ne gagnait pas toujours, et comme l'avait un jour dit son philosophe de Rouquemoute, l'important, parfois, était d'accepter qu'on avait été au bout de ce qu'on pouvait faire.

Sur un plan plus personnel, l'année fut difficile. May ne réussissait pas à s'ouvrir aux autres, les mecs qu'elle rencontrait ne déclenchaient rien, ils réveillaient son corps, mais rien au-delà. Elle se sentait seule. Pour l'été, elle emmena sa mère visiter le Québec en voiture, et elles se rapprochèrent plus en deux semaines qu'elles ne l'avaient fait en trente-cinq ans. May mit cela sur le compte de l'âge, de leur maturité à toutes les deux. Elles prenaient conscience qu'il ne fallait plus tarder.

Au mois de septembre, un samedi, May décréta qu'elle devait enfin rouler jusqu'au fond de l'État, à l'adresse qu'elle avait récupérée par le biais de Neil. Contre toute attente, l'ancien meilleur ami de Constance s'était montré amical après les enterrements. Il lui avait dit qu'ils ne pouvaient pas être potes, ça aurait été salir la mémoire de Constance, mais il respectait l'amour qui l'avait liée à Tom. Un jour il lui avait envoyé un SMS avec une adresse, en lui expliquant que c'était le chalet de famille des Holloway-Mercer. Le lieu était abandonné à présent, alors s'il lui prenait la curiosité d'aller y jeter un œil, voir si elle trouvait quelque chose de Tom à récupérer, lui ne dirait rien à personne, mais elle avait intérêt à prendre garde aux fantômes. C'était le genre d'endroit à en abriter.

Tom était mort depuis un an, May se décida enfin à s'y rendre. Elle ignorait ce qu'elle allait y dénicher, cela lui parut pourtant une bonne idée. Un pèlerinage triste, mais nécessaire. Elle en éprouvait le besoin.

Elle dut garer sa voiture à l'entrée d'un chemin qui serpentait en forêt et qui n'était plus entretenu depuis une éternité. Elle poursuivit à pied, jusqu'au chalet en rondins. De l'extérieur, du côté forêt, il paraissait assez grand mais simple. En approchant, May constata qu'il épousait en fait une pente raide et qu'il se prolongeait par le bas, via des étages inversés, jusqu'aux bords du lac.

Les tempêtes hivernales avaient causé pas mal de dégâts. Plusieurs fenêtres étaient brisées, le toit enfoncé par un érable rouge déraciné, et la porte elle-même était en partie dégondée.

May fit le tour, hésita, puis donna quelques coups d'épaule dans le battant pour terminer de le faire céder.

L'intérieur sentait l'humidité. La vue qu'offrait la baie vitrée sur le Skaneateles lui coupa le souffle. L'endroit était somptueux. Ils avaient dû être heureux ici, songea-t-elle spontanément, avant de se remémorer toute l'histoire. Oui, ils l'avaient été. Un temps seulement.

N'est-ce pas ça, le bonheur ? Un battement de vie dans le rythme de nos existences.

Heureusement qu'elle ne fréquentait plus Rouquemoute, il commençait à déteindre sur elle avec ses réflexions à la con. Alexander s'était mis à lire des livres sur la méditation et l'éveil des sens. Depuis qu'il lui avait confié sa nouvelle passion, May lui en offrait un à chacun de leurs déjeuners mensuels, après s'être copieusement foutue de lui, bien sûr.

Elle se promena dans le salon qui commençait à se détériorer, la mezzanine s'affaissait, et trouva regrettable que personne ne vienne récupérer toutes ces choses qui avaient appartenu à cette famille, qui les symbolisaient encore un peu aujourd'hui. Au moins sortir les meubles, les vêtements, toutes ces traces de leur passage sur Terre. Si personne ne s'en chargeait, que deviendraient les Holloway-Mercer à terme ? Rien. Plus rien. Même plus un souvenir.

Brusquement, May entendit la plaisanterie de Neil sur les fantômes du chalet et elle fit le lien. Elle savait que c'était Neil qui s'était affolé de n'avoir plus de nouvelles de Constance et qu'il avait envoyé les secours partout où il pensait qu'elle avait pu se terrer. Était-ce ici qu'elle s'était donné la mort et qu'on avait retrouvé son corps ? C'était tragique. Quand elle y pensait, May se disait qu'elle comprenait. Perdre son mari était une chose, perdre son enfant…

– Quel gâchis, tout ça, dit-elle à voix haute.

Une chouette lui répondit de dehors bien qu'il soit tôt dans l'après-midi.

May descendit jusque sur la terrasse qui affleurait la surface du lac, et marcha jusqu'au bout du ponton où une échelle s'enfonçait dans l'eau grise aux reflets verts. Elle imagina les rires de la famille en train de se baigner. Les câlins tous ensemble, là-haut l'hiver, devant la cheminée. Il fallait profiter de chaque instant, nul ne savait combien de temps ces fragments de joie duraient.

Cela la renvoya à sa propre solitude et sa poitrine se contracta.

Un scintillement métallique attira son regard dans l'eau, et elle crut apercevoir ce qui ressemblait à une vieille boîte en métal qu'on avait jetée là. Elle fut tentée de se déshabiller et de plonger pour aller la récupérer et se ravisa. Si c'était oublié ici, c'était pour une bonne raison, non ? Cela ne lui appartenait pas.

Elle scruta les environs. Le ballet des oiseaux dans le ciel, la caresse du vent dans les arbres, et pendant un instant, elle crut presque entendre les voix de la famille Holloway-Mercer. Le fantôme de leurs meilleurs moments. Elle vit même des visages se dessiner dans les ondoiements du soleil sur l'eau, celui d'un vieil homme et d'une femme. Mais ce n'était qu'une illusion d'optique, ou son imagination qui lui jouait des tours.

May passa trois heures sur place, sans rien oser prendre. Elle ne s'en sentait pas le droit. Elle repartit le cœur lourd, mais sans regret. Elle avait aimé se plonger dans un bout de ce qu'ils avaient été.

La semaine suivante, Jayne l'entraîna dans un pub pour boire quelques bières et tandis que sa copine s'éclipsait aux toilettes, un homme d'une trentaine d'années, le visage poupon mais le regard doux, s'approcha du bar où était accoudée May.

– Je peux vous offrir un verre ?

Il avait les cheveux un peu trop longs, mais un certain charisme.

May désigna sa bouteille et celle de Jayne à côté.

– Déjà servie, et accompagnée.

– Oh, pardon.

Il se fendit d'un rictus gêné mais tendre.

– J'étais assis là-bas, expliqua-t-il, et depuis tout à l'heure je vous regarde et je me dis que ce serait idiot de pas vous parler.

– Vous l'avez fait ! souligna May sans méchanceté mais pour refermer la porte.

Jayne revint à ce moment et lui déposa une bise sur la joue en prévenant :

– Bon, je file, j'ai rendez-vous avec Claudio. Avec un nom pareil, je te jure, il a intérêt à assurer.

Et sans lui laisser le temps de répondre, elle s'était évaporée.

Le garçon en face inclina la tête avec un air satisfait.

– Bon bah, on dirait que vous n'êtes plus accompagnée.

– Laissez tomber, je ne suis pas sûre d'être de bonne compagnie.

– Ça, c'est ce que vous pensez maintenant. Charge à moi de vous

donner envie de le devenir.

– Oh, croyez-moi, il y a du boulot.

Il lui offrit sa paume ouverte. Son enthousiasme était touchant.

– Qu'est-ce que ça coûte d'essayer ? fit-il, amusé. Vous me faites confiance ?

Elle sourit. Puis elle lui prit la main et se laissa aspirer par la vie, et au-delà.

Ce livre est pour Guillaume.

Mon pote, je n'ai jamais appris quelque chose d'aussi difficile et douloureux que de vivre sans toi. Je fais assez peu de progrès et je n'aime pas cet apprentissage. Ton absence est une prof impitoyable que j'ai prise en grippe.

Maintenant, au moins je sais pourquoi j'ai toujours adoré les histoires de fantômes !

Donc, fais un effort, s'il te plaît, et viens frapper à ma porte une de ces nuits.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Albin Michel

Le cycle GN :

LA CONJURATION PRIMITIVE
LA PATIENCE DU DIABLE
L'APPEL DU NÉANT
LA CONSTANCE DU PRÉDATEUR

Le cycle de l'homme :

LES ARCANES DU CHAOS
PRÉDATEURS
LA THÉORIE GAÏA

Autre-Monde :

T. 1 L'ALLIANCE DES TROIS
T. 2 MALRONCE
T. 3 LE CŒUR DE LA TERRE
T. 4 ENTROPIA
T. 5 OZ
T. 6 NEVERLAND
T. 7 GENÈSE

Le diptyque du temps :

T. 1 LÉVIATEMPS
T. 2 LE REQUIEM DES ABYSSES

LA PROMESSE DES TÉNÈBRES

QUE TA VOLONTÉ SOIT FAITE
LE COMA DES MORTELS
LE SIGNAL
UN(e)SECTE
L'ILLUSION
LUX
PRIME TIME

Chez d'autres éditeurs

La trilogie du Mal :

L'ÂME DU MAL, Michel Lafon
IN TENEBRIS, Michel Lafon
MALÉFICES, Michel Lafon

LE CINQUIÈME RÈGNE, Pocket
LE SANG DU TEMPS, Michel Lafon

AMBRE, Le Livre de Poche

Retrouvez toute l'actualité des éditions Albin Michel
sur notre site albin-michel.fr
et suivez-nous sur les réseaux sociaux.
Instagram : editionsalbinmichel
Facebook : Éditions Albin Michel
YouTube : Editions Albin Michel